

Fille noire, fille blanche

Joyce Carol Oates

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

JOYCE CAROL OATES

Fille noire, fille blanche

roman

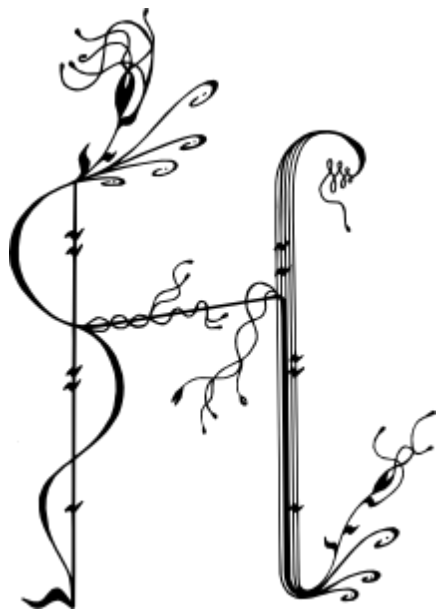


Philippe Rey

Joyce Carol Oates

Fille noire, fille blanche

roman



Hérétiques – créateurs de livrels indépendants.

Habent sua fata libelli.

<http://heretiques-ebooks.net>

À la mémoire de Minette

J'ai décidé de commencer un texte sans titre. Ce sera une exploration, je pense. Une enquête sur la mort de Minette Swift, ma camarade de chambre à l'université, disparue il y a quinze ans cette semaine, à la veille de son dix-neuvième anniversaire, le 11 avril 1975.

Minette n'a pas eu une mort naturelle, et elle n'a pas eu une mort facile. Chaque jour de ma vie, depuis sa mort, j'ai pensé à Minette et au supplice de ses dernières minutes, car j'étais celle qui aurait pu la sauver, et je ne l'ai pas fait. Et personne ne l'a jamais su.

Le coroner du comté de Montgomery, État de Pennsylvanie, a établi sans ambiguïté les raisons médicales précises de la mort de Minette, et qui en était le responsable. Ces « faits » ne sont pas l'objet de mon enquête.

Car on peut déformer les « faits », on peut les faire mentir. Les mensonges les plus insidieux sont les mensonges par omission.

De nombreux faits ont été omis, ou dissimulés, au moment de la mort de Minette. J'ai été de ceux qui ont dissimulé des faits, car il y avait le désir de protéger mon nom et le désir de protéger Minette après sa mort.

Il y avait le désir inexprimé de protéger la famille de Minette, et le désir inexprimé de protéger Schuyler College. Il y avait le désir – inexprimé et désespéré – de protéger les visages blancs entourant Minette.

Quinze ans ! Quinze ans durant lesquels j'ai été en vie. Où j'ai vécu, où j'ai même acquis une certaine réputation dans ma profession, alors que Minette Swift était morte. J'ai vieilli, et Minette Swift a toujours dix-neuf ans. Je suis une femme entre deux âges, Minette est toujours une jeune fille.

Je m'interroge sur cette étrangeté ! Qui mérite de vivre, et qui mérite de mourir. Je m'interroge sur la justice.

Certaines vérités sont des mensonges, a dit mon père, Maximilian Meade. Mon père était un homme qui devait sa célébrité et sa réputation sulfureuse à des déclarations incendiaires de ce genre, qui ont le don de mettre certains d'entre nous en rage. Aucune vérité ne peut être mensonge, voilà ce que je préfère croire.

Et donc je commence mon texte sans titre au service de la justice.

Première partie

Fêlure

Ohhh mon Dieu.

Je fus réveillée par ce cri. Je fus réveillée instantanément.

Ce devait être Minette, ma camarade de chambre. De l'autre côté de la porte de ma chambre à coucher. Minette Swift, dans notre bureau commun. Ce n'était pas la première fois que j'étais tirée du sommeil par la voix de Minette, qui monologuait, se rabrouait à haute voix, ou priait. *Ohhh mon Dieu* était l'une de ses exclamations, mi-grognement/mi-plainte.

Aussitôt, je fus debout et j'ouvris ma porte.

« Minette... ? »

Ma camarade me tournait le dos, indifférente à ma présence. Elle était totalement immobile, comme paralysée. La tête inconfortablement inclinée en arrière, elle regardait la fenêtre au-dessus de son bureau, où une fêlure était apparue dans la moitié supérieure de la vitre. Minette se tourna distraitemment vers moi, sans paraître m'avoir entendue. Une panique muette écarquillait ses yeux derrière ses lunettes enfantines en plastique rose, et ses lèvres remuaient sans émettre aucun son.

« Minette ? Que se passe-t-il ? »

Il me fallait supposer que c'était la fenêtre. La regarder causait un choc, provoquait une réaction viscérale : là où il n'y avait eu aucune fêlure, il y en avait maintenant une, compliquée, étoilée, qui donnait l'impression que la vitre se fracasserait et tomberait en morceaux sur nos têtes au moindre contact.

La veille, un « avis de forte tempête » avait été émis pour la majeure partie du comté de Montgomery ; cela incluait les quatre cent quatre-vingts hectares de terrain que possédait sur les rives de la Schuylkill le Schuyler College, où Minette et moi étions étudiantes de première année. Les bulletins d'informations locaux avaient répété leurs avertissements pendant des heures et, quand Minette et moi avions éteint nos lampes, le pire de la tempête semblait passé.

Nous avions chacune une petite chambre à coucher qui donnait sur une pièce commune, chichement meublée. Nous avions chacune un bureau fourni par l'université, placé sous une fenêtre percée dans des murs perpendiculaires. C'était la plus grande des deux fenêtres, celle de Minette, qui avait été endommagée pendant la nuit par les

violentes rafales de vent.

Du moins supposais-je que les dégâts avaient été causés par le vent.

Mais Minette paraissait effrayée, aux aguets. Elle avait dû entendre ma question, avait dû remarquer que j'étais là, tout près d'elle, mais elle m'ignorait, les yeux fixés sur la fenêtre à la façon d'une enfant têtue. Minette ressentait les choses avec force, et même quand l'émotion se dissipait, comme se dissipe l'adrénaline, elle semblait vouloir s'accrocher à son état d'excitation. La côtoyer dans ces moments-là, c'était se sentir non seulement indésirable, mais invisible.

Elle a oublié qu'elle n'est pas seule, pensai-je. J'aurais dû me détourner avec tact, comme j'avais appris à le faire dès mon enfance pour éviter de voir le comportement excentrique des adultes, nous épargnant ainsi, et eux et moi.

J'étais née en 1956. Ma mère avait aimé me décrire comme une enfant de l'amour des années soixante, la décennie qui avait défini la génération de mes parents.

Minette finit par parler tout bas. Elle avait le chic pour répondre aux questions par un murmure quasi inaudible, au bout d'un silence si long que vous aviez oublié ce que vous aviez demandé.

« ... t'as des yeux pour voir. »

Ce qui signifiait que je pouvais parfaitement voir ce qui n'allait pas : sa fenêtre était fêlée.

« Ce doit être la tempête, dis-je. Ne t'approche pas trop près, le verre risque de se briser... »

Je n'avais pas l'intention de lui dicter ce qu'elle devait faire. J'avais l'empressement maladroit de ma mère.

Minette prit une inspiration. Tira sur la ceinture de son peignoir pour s'assurer qu'elle était assez serrée. (Elle l'était. Elle était très serrée. Les ceintures de Minette étaient toujours serrées à la limite de ce qu'elle pouvait supporter.) Elle dit, toujours à voix basse mais en riant, comme s'il fallait tenir compte du comique de la situation : « Ça ne risque pas, merci ! Faudrait être sacrement idiote. » Derrière les verres de ses lunettes en plastique rose, ses yeux brillaient d'une contrariété superbe, comme si j'avais laissé entendre qu'elle risquait d'accomplir un acte non seulement dangereux, mais dévalorisant.

Minette devait être bouleversée, elle avait dit *sacrement*. Minette Swift était une fille de pasteur et une chrétienne très pieuse qui ne jurait jamais et s'offusquait des « gros mots » qu'elle entendait dans la bouche des autres.

À Haven Hall, et au Schuyler College dans son ensemble, en cet automne 1974, Minette Swift était souvent offusquée. Je lui dis que je signalerais la vitre fêlée à la responsable de notre résidence, Dana Johnson. En s'essuyant les yeux, Minette murmura un « merci » presque inaudible. Ses cheveux crépus étincelaient comme des fils

métalliques dans le soleil qui entraît à flots par la fenêtre, mouillée par la pluie de la nuit, et sa peau lisse, d'une couleur foncée d'aubergine, était ridée de plis minuscules à la naissance des cheveux. J'aurais aimé lui toucher le bras, lui assurer que la vitre fêlée n'avait rien de dangereux, mais je n'osais pas m'approcher d'elle, je savais que ce n'était pas le bon moment.

Nous étions camarades de chambre mais pas encore amies.

Pendant que Minette était dans la salle de bains de l'étage, je tirai ma chaise jusqu'à sa fenêtre pour examiner la fêlure. Elle ressemblait à une toile d'araignée, à une dentelle compliquée, semée de perles d'humidité et illuminée par la lumière intense du soleil. J'éprouvai la tentation de la toucher pour voir si elle se briserait.

Je pressai le plat de ma main contre la fêlure. Les doigts largement écartés.

Le verre ne se brisa pas.

De l'autre côté de la fenêtre se dressait un vieux chêne aux branches épaisses et noueuses. L'une d'elles s'était fendue pendant la tempête, et elle pendait, exposant un éclat de bois pâle comme un os perçant la chair. Je me rappelai avec malaise une photo de mon père, accrochée dans son bureau de notre maison de Chadds Ford : la photo encadrée d'un jeune Noir, tabassé en avril 1968, après l'assassinat du pasteur Martin Luther King, par des policiers puissamment armés des unités antiémeutes de Los Angeles. Le jeune Noir se tordait de douleur sur un trottoir sale, des blessures sanglantes à la tête, et l'os très blanc de son bras droit perçait grotesquement la chair au niveau du coude. Chaque fois que j'entrais dans le bureau de mon père en son absence, j'avais beau me dire *Non ! Ne regarde pas*, c'était cette photo qui attirait aussitôt mon regard.

Il semblait évident que pendant la nuit, sous l'effet du vent, cette branche cassée avait heurté la fenêtre. Nous avions eu de la chance que la vitre ne se brise pas en arrosant la pièce d'éclats de verre.

Le bureau de Minette était merveilleusement bien rangé, avec une précision géométrique évoquant un tableau de Mondrian. Ses livres étaient disposés raisonnablement, à la verticale, de façon qu'on voie leur dos, et non jetés au petit bonheur au milieu d'un désordre de papiers ou de vêtements comme dans la plupart des résidences universitaires. La Smith Corona électrique toute neuve de Minette était recouverte de sa housse – « pour protéger de la poussière » – quand Minette ne s'en servait pas. Ses photos de famille étaient disposées en arc de cercle : Minette et ses parents ; Minette et sa sœur cadette ; Minette, découvrant ses dents écartées dans un sourire radieux, coiffée de sa toque de bachelière, et d'une toge ondulante d'un blanc si intense qu'il semblait aveuglant. J'étais étonnée que

Minette pût sourire si gaiement, si librement, car ses sourires étaient rares en ma présence.

Souris ! Tu découvres juste les dents, c'est facile. Comme moi.

Le conseil de ma mère. Si on ne connaissait pas Veronica, on pouvait penser qu'elle plaisantait.

Debout sur ma chaise, au-dessus du bureau de Minette, je me retournai pour regarder la pièce. C'était un point de vue neuf. Mon bureau, mes étagères, mes meubles se trouvaient dans la partie la moins agréable, ma fenêtre était visiblement plus petite que celle de Minette et donnait moins de lumière. Plus tôt dans le mois, quand les nouveaux étudiants étaient arrivés à Schuyler, j'avais été la première à occuper les lieux, et il m'avait semblé naturel de choisir le côté le moins agréable. Chez nous, à Chadds Ford, dans notre « manoir français », célèbre pour son délabrement et entouré de vingt-cinq hectares de terrain, j'avais une grande chambre : trois mètres cinquante de hauteur sous plafond, six fenêtres, un parquet nu aussi balaféré qu'une patinoire, des radiateurs cliquetants et des dentelles de givre sur les vitres par temps froid, des meubles décalés et hétéroclites, et des étagères, des tas, des piles de livres – un mode de vie aussi Spartiate que celui de mes parents, Veronica et Max. Dans mon pensionnat du Massachusetts, j'avais été fière de vivre sans me plaindre dans des espaces exigus et, à Haven Hall, où résidaient des étudiantes boursières – bourses au mérite et bourses en échange de petits travaux –, je tenais à occuper un tel espace, car je ne voulais pas qu'on puisse me percevoir comme une jeune Blanche gâtée et privilégiée de ma classe.

Veronica m'avait aidée à emménager à Haven Hall, elle avait approuvé mon choix. Nous savions toutes les deux que ma camarade de chambre était une boursière de Washington, fille d'un pasteur noir, bien que nous n'ayons pas encore rencontré Minette Swift et sa famille. Je voulais croire que Veronica signalerait mon altruisme à mon père (qui plaidait alors une affaire de droits civils devant un tribunal fédéral de Los Angeles). C'était pour mes parents une honte et une déception que mon frère aîné Rickie eût rompu avec les idéaux des Meade pour étudier la finance à l'université de Pennsylvanie ; que Rickie fût indifférent à la « justice sociale », la « révolution », la « défense des opprimés », et eût tourmenté mon père en paraissant soutenir la guerre du Vietnam (« rendre le monde sûr pour la démocratie et le capitalisme ») même s'il ne s'était évidemment engagé dans aucune arme. Veronica et Max avaient davantage de raisons de mettre leurs espoirs en moi, et ils souhaitaient être fiers de moi, même si je doutais être un réceptacle entièrement fiable. (J'étais impulsive, mais timide. Pleine de bonnes intentions, mais maladroite. Je souhaitais agir bien, mais ne savais pas toujours comment.) Malgré

tout, ce soir-là, j'imaginai Veronica disant à Max au téléphone *Notre fille est des nôtres, généreuse d'instinct. Oh Max, Genna est formidable !*

Et Max aurait répondu *Cela t'étonne ? Genna est notre trésor.*

La fenêtre au-dessus de mon bureau donnait sur le mur de brique effrité de la résidence voisine. La fenêtre de Minette, resplendissante sous le soleil du matin, commandait une vue aérienne du campus « historique » de Schuyler : un coin de la cour carrée avec ses grands platanes sculpturaux et son herbe bien entretenue ; le clocher XVIII^e de la chapelle Schuyler, d'un blanc éblouissant ; la façade de brique fanée de la demeure de style fédéral, parfois appelée Elias Meade House, qui avait appartenu au fondateur de l'université.

Tu t'appelles Meade ? Une coïncidence ?

Il était rare qu'on me pose la question. Je murmurais généralement que oui. Je ne supportais pas qu'on me sache une descendante du fondateur du Schuyler College.

Minette n'avait jamais posé la question. Je pense que pendant quelque temps elle ne retint même pas mon nom, car le nom de la plupart des gens semblait glisser sur elle, ne guère avoir d'importance. Au début de notre cohabitation, j'avais remarqué avec embarras que Minette m'observait si peu qu'elle me confondit un jour avec une autre rousse de Haven Hall et s'assit à sa table dans la salle à manger. Lorsque nous nous étions rencontrées pour la première fois, au moment de l'emménagement de Minette, distraite par la présence de ses parents dans cet espace exigu, elle n'avait prêté aucune attention au côté de la pièce que je lui avais laissé. Ses premières remarques concernant l'appartement, et Haven Hall, avaient été essoufflées et véhémentes : « Un genre de “monument historique”, à ce qu'il paraît, mais oh là là on dirait qu'il va nous dégringoler sur la tête. » L'escalier étroit et raide qui menait au deuxième étage avait « épuisé » ses parents et elle, et sa chambre à coucher avec ce « plafond en pente bizarre » avait l'air sortie d'un « film de revenants ». Ses parents s'étaient inquiétés que leur fille ait à habiter au dernier étage d'une vieille maison à charpente en bois : que se passerait-il en cas d'incendie ?... L'escalier de secours était rouillé et donnait impression qu'il s'effondrerait si on se risquait à y poser le pied.

« Il faut que je loge à Haven Hall, hein. À cause de ma bourse. »

Même la bourse de Minette Swift, qui lui permettait de fréquenter ce *college* prestigieux dont les frais de scolarité étaient aussi élevés que ceux des grandes universités de l'Ivy League, semblait être une contrariété !

Devant mon air stupéfait, Minette se radoucit, émit un petit rire bref : « Je suis reconnaissante, bien sûr. Oh oui ! »

Elle me fit presque un clin d'œil. Mais elle se détourna aussitôt, avant que je puisse réagir.

Minette Swift ! Son visage me fascinait, c'était le visage le plus saisissant que j'aie jamais vu de près chez quelqu'un d'aussi jeune : farouche, rond, plutôt plat, avec une peau sombre qui semblait tendue à se déchirer. On avait le sentiment que, si l'on osait toucher cette peau, les doigts se rétracteraient aussitôt, brûlés par son contact. Elle avait les cheveux coiffés en forme de coin, raides et dressés comme des fils métalliques, sentant les huiles naturelles. Ses yeux, bien que petits, enfoncés et fuyants, étaient beaux, ombrés de cils épais. Ses lunettes en plastique rose pâle lui donnaient un air d'écolière innocente et guindée. La première fois que je l'avais vue, lors de la journée d'accueil, elle portait l'un de ses chemisiers de coton à manches longues, amidonnés, d'un blanc éblouissant, et une croix en or ; sa jupe, couleur limaille de fer, s'évasait inélegamment sur ses hanches ; une ceinture en verni noir serrait sa taille, charnue, épaisse, au point de paraître gêner sa respiration. Mis à part ses hanches larges et ses seins tombants, Minette aurait pu être une écolière précoce de douze ans, habillée par sa mère pour une grande occasion. Elle n'avait rien de commun avec les Noires élégantes que j'avais eues pour camarades de classe au lycée privé Cornwall, des filles d'avocats, de médecins, d'hommes politiques et d'hommes d'affaires fortunés.

Dès le début, Minette fut une énigme pour moi. Un mystère et un éblouissement. Je me sentais gauche en sa présence, ne savais jamais quand elle était sérieuse et quand elle ne l'était pas. Minette faisait des remarques drôles, mais sans sourire ; si je riais, elle fronçait les sourcils comme pour me reprocher ma réaction, mais peut-être le faisait-elle par plaisanterie et ne savais-je pas décoder. Un peu comme dans un match de basket, Minette s'éloignait en dribblant, je la suivais avec empressement, et elle s'arrêtait brusquement pour se retourner et me lancer le ballon, ou feindre de me le lancer, ce qui me faisait trébucher de surprise. À d'autres moments, quand j'essayais de lui parler, elle semblait mal à l'aise et répondait par monosyllabes. J'étais forcée de me demander si elle aurait été plus heureuse avec une autre camarade de chambre, une fille à la peau sombre.

Je ferai en sorte qu'elle m'aime, pensais-je. J'y arriverai !

Minette finit par me dire que, excepté dans les camps bibliques où elle allait l'été, elle n'avait encore jamais eu à partager de chambre avec personne. « Eu à partager » fut prononcé d'un ton se voulant neutre, mais les lèvres de Minette avaient un pli dédaigneux. (Et elle n'avait jamais « eu à partager » de chambre avec une Blanche, supposais-je.) Elle avait obtenu son bac « avec mention bien », fréquenté le lycée Booker T. Washington des arts, des sciences et de la musique – « quasiment ce qu'on fait de mieux comme établissement public » – et toujours habité chez elle. Au Schuyler College, Haven Hall était l'une des résidences les plus anciennes, connue pour être « la

plus intégrée » et pour réunir « des jeunes femmes de races, de religions, d'horizons ethniques et culturels différents » ; Haven Hall se revendiquait comme un « haven », un havre, pour les étudiantes les plus sérieuses et les plus douées. Minette ne semblait pourtant pas particulièrement impressionnée, pas plus que, à en juger d'après ses remarques drôles, souvent sarcastiques, elle ne semblait particulièrement impressionnée par les traditions et les rituels du Schuyler College. « Tu sais comment mon père appelle ça ? “Le cinéma blanc”. » Minette s'étranglait de rire, je m'efforçais de l'imiter, sans savoir si c'était la bonne réaction. Car est-ce que je n'étais pas *blanche*, et visée par la plaisanterie ? Ou alors, puisque Minette se confiait à moi, ce qu'elle faisait rarement, peut-être cessais-je d'être *blanche* pour l'occasion, et étais-je par conséquent privilégiée ? « Dans l'école privée où j'allais, dis-je, on avait aussi toutes ces “traditions”. Certaines, ça passait, mais d'autres... » Ma voix s'éteignit, je m'entendis ajouter avec une ardeur maladroite : « ... des conneries, comme disaient les filles. »

Les filles. Comme si, même dans cet instant de camaraderie embarrassée, je ne pouvais me résoudre à dire *nous*.

« Ouais, fit Minette en riant. Des conneries blanches. »

Je ris avec Minette, je crois que je ris. Je ne savais pas bien de quoi je riais, mais je ris.

En fait, j'avais toujours considéré comme un privilège d'étudier dans mon lycée privé, et c'était encore plus le cas à Schuyler. Max et Veronica m'avaient enfoncé dans le crâne, dès que j'avais été en mesure de comprendre les mots, que j'avais intérêt à être reconnaissante de tout ce que j'avais dans ce monde d'« iniquités tragiques, aggravées par la cupidité humaine » (selon les termes de Max), de même qu'on m'avait dressée à finir tous les repas que je commençais et, si possible, à nettoyer derrière moi dans toutes les cuisines où ces repas étaient préparés. Bien que Max permît à Veronica de le servir et de mettre un ordre relatif dans ses affaires, il jugeait par principe immoral et obscène de permettre à quiconque de le servir. La propriété familiale des Meade Chadds Ford comprenait une vieille demeure majestueuse d'une vingtaine de pièces et une ancienne écurie convertie en maison d'ami, mais mes parents répugnaient à engager et « exploiter » des gens de la région pour entretenir cette propriété ; le terrain était envahi par la végétation ; les branches, parfois des arbres entiers, restaient des mois à l'endroit où ils étaient tombés. L'idéal était d'éviter « une consommation inutile des ressources ou du travail » en vivant avec frugalité et en nous débrouillant par nous-mêmes quand nous le pouvions.

Contrairement à Minette Swift, je ne bénéficiais pas d'une bourse pour étudier à Schuyler. Mes frais de scolarité étaient payés en

totalité. (Par mes parents ? Ou par un membre de la famille Meade ? Ce n'était pas clair.)

Je veillai à remettre ma chaise à l'endroit exact où je l'avais prise. Si Minette avait soupçonné que je m'étais penchée sur son bureau, elle s'en serait offensée. Souvent pourtant, en son absence, je traînais dans sa partie de la pièce, sans toucher à rien, simplement pour être dans son espace, comme si, par magie, je pouvais ainsi savoir à quoi cela ressemblait d'être Minette Swift, pour qui un portrait de Jésus-Christ était encadré et posé sur son bureau, à côté de ses photos de famille.

Le Jésus-Christ de Minette était, étrangement, un Blanc très pâle aux longs cheveux noirs bouclés, aux yeux brûlants et aux lèvres rouges. Il portait une sorte de robe de satin violet, et la main qu'il levait pour bénir semblait adresser un salut.

Parfois, assise à son bureau, Minette murmurait ou chuchotait tout bas. Je savais que je n'étais pas censée entendre, que c'était privé, peut-être des prières. La prière de Minette avant les repas était un simple *Merci, Jésus !* murmuré les yeux baissés.

Quand je rêvassais à mon bureau, quand je cessais de travailler et levais les yeux, j'étais hypnotisée par l'affiche collée sur le mur à côté du bureau de ma camarade : plus d'un mètre de haut, cinquante centimètres de large, une belle croix dorée sur un fond fluorescent et, au premier plan, des lettres rouge sang :

JE SUIS LA VOIE LA VÉRITÉ ET LA VIE
MOUVEMENT DES JEUNES CHRÉTIENS

6 juin 1974
Washington, DC

Max, qui détestait le christianisme, tenait pour une « farce tragique » que, par un accident cruel de l'histoire, les Noirs africains, capturés et emmenés en Amérique comme du bétail, « convertis » de force à la pseudo-religion hypocrite des négriers blancs, n'aient pas répudié cette religion quand ils avaient été affranchis. C'était totalement déconcertant, incompréhensible ! Une damnée énigme ! L'une des ironies du christianisme était, naturellement, que dans sa première période, la plus vigoureuse, elle avait été une religion d'esclaves, une religion « révolutionnaire » ; mais elle était vite devenue la religion de maîtres blancs rapaces, dépourvus de toute charité chrétienne, notamment envers ceux qui avaient la peau plus sombre que la leur. Max était particulièrement contrarié par l'empressement, l'enthousiasme enfantin que mettaient tant de Noirs américains à s'aligner sur une religion qui prêchait le pacifisme (tout en faisant la guerre), le paradis après la mort (tout en s'appropriant et en exploitant les ressources mondiales), les feux de l'enfer pour les

damnés (tout en imaginant ses fidèles « sauvés ») : l'opium du peuple, Marx avait eu le mot juste.

Je comprenais que Max avait sans doute raison. Mais j'espérais tout de même que Minette souhaiterait me convertir. Quand je la voyais froncer les sourcils sur sa bible avant d'aller se coucher, quand j'entendais le murmure ardent de ses prières, les fragments de gospels et d'hymnes qu'elle chantait tout bas avec tant de plaisir, j'éprouvais une pointe d'envie, une attente. Il devait manifestement y avoir plus là que Max n'en savait.

« Minette ? Tu es... ? »

Mais le temps que j'aie signalé la vitre fêlée à notre responsable et que je revienne, Minette avait disparu. Je m'étais figuré qu'elle m'attendrait dans le salon du rez-de-chaussée, mais elle était partie.

Je courus au restaurant universitaire, à deux bâtiments de là. Tout était beau et resplendissant après la tempête de la nuit. L'air même semblait lavé de frais. Des gouttelettes brillaient sur les feuilles, la chaussée. Il y avait des débris partout, et je les franchissais d'un bond sur le trottoir. Un étrange enchantement me faisait battre le cœur. *La voie. La vérité. La vie.* Si je ne pouvais croire au sauveur de Minette Swift, je pouvais néanmoins croire à une autre sorte de salut. Je me disais *Je peux être quelqu'un de bon, contribuer au bonheur des autres.* Minette et moi avions partagé la queue de l'ouragan Audrey, qui, à son maximum, le long de la côte de Caroline du Nord, avait soufflé à cent quatre-vingt-cinq kilomètres à l'heure. Nous n'avions couru aucun réel danger (si ?) et nous avions été dans des chambres séparées la majeure partie de la nuit, mais nous avions tout de même été ensemble. Un jour, nous repenserions peut-être à ces moments...

J'étais une jeune fille ardente et impétueuse au regard intense, aux cheveux abricot brûlé, une crinière frisée comme une boule de pissenlit. Mince, dégingandée, aussi souple qu'un lévrier whippet, disait Max. Je rendais son sourire à quiconque me souriait.

Aimez-moi ! Faites-moi confiance ! Je suis si seule !

Dans le restaurant, je ne repérai pas Minette tout de suite. Puis je tâchai de ne pas être déçue de la découvrir assise à une table éloignée, le dos tourné à la salle. *Elle a envie d'être seule*, me dis-je. Je la rejoignis tout de même avec mon plateau de petit-déjeuner.

Les filles de Haven Hall mangeaient souvent ensemble. Mais pas Minette, qui se tenait à l'écart de nos voisines. Qu'elle ne fasse aucun effort particulier pour se lier avec d'autres Noires avait donné lieu à des commentaires. Un jour, dans le restaurant, je l'avais vue dévisager avec froideur l'une des étudiantes noires du campus qui avait osé l'aborder comme si elle la connaissait : Minette n'aimait pas ce qu'elle appelait les « familiarités », l'« arrogance ».

Quand je m'assis en face d'elle, elle leva les yeux et marmonna *Salut*

avec une légère torsion des lèvres. L'accueil qu'elle aurait pu réserver à une sœur, sans manifestation d'enthousiasme mais sans dédain non plus. Son livre de géométrie analytique était ouvert à côté de son plateau, elle soulignait des équations en fronçant les sourcils.

Minette se qualifiait avec une certaine fierté d'« étudiante en maths, en préparatoire de droit ». Elle m'avait dit que son père voulait qu'elle devienne fiscaliste pour pouvoir s'occuper avec lui des finances de son église, le Temple Vale du Tabernacle mondial de Jésus-Christ. Cette église « devenait plus importante chaque année », m'avait-elle dit. Il était capital pour elle d'avoir d'excellents résultats en maths mais, à sa consternation, elle n'avait obtenu qu'un C- à son premier contrôle en introduction à la géométrie et au calcul infinitésimal, « la plus mauvaise note qu'elle ait jamais eue en maths ».

Impulsivement, je lui avais dit que les maths n'étaient pas mon point fort. J'avais réussi à avoir des A au lycée mais n'avais aucun don naturel pour cette matière. Sinon, j'aurais essayé de l'aider.

Minette m'avait regardée avec un étonnement sincère. Comme si ma proposition, qui n'en était pas vraiment une, l'avait profondément touchée. D'une voix presque inaudible, elle avait murmuré : « Merci. » Un peu plus tard, alors que je croyais le sujet abandonné, elle ajouta d'un ton pincé, sans me regarder, que Jésus était la « seule aide » dont elle eût besoin dans la vie.

À présent, quand je lui dis que j'avais signalé la vitre fêlée à la responsable de la résidence, elle se rembrunit, frissonna et détourna le regard. D'une voix presque inaudible, elle murmura quelque chose qui ressemblait à un *Merci*.

Je me souvins de l'avertissement de Max : lorsque nous avons appris que je partagerais une chambre avec une Noire de Washington, il m'avait dit qu'il y avait des domaines de la vie de ma camarade, de sa vie « familiale », que je ne devais pas chercher à connaître, parce que je risquais de faire des découvertes qui me perturberaient.

Ce qu'il voulait dire par là, il ne l'avait pas expliqué. Cela ressemblait à Max d'évoquer des menaces, des malaises possibles, sans donner d'explication. Comme si le monde, si clair et transparent en apparence, recélait en fait des fissures secrètes, des fêlures, des intérieurs inimaginables, inconnaissables.

Je pensais *Une fenêtre fêlée. Une fenêtre brisée. Du verre qui se brise.*

Je pensais *Elle a peur. Je dois l'aider.*

Assise face à Minette dans le restaurant, je me sentais à la fois protectrice et gauche. J'avais beau voir qu'elle désirait apparemment se concentrer sur son livre de maths, j'éprouvais le besoin de lui parler. Je lui demandai si elle avait réussi à dormir la nuit précédente malgré les « hurlements du vent », et Minette balança la tête d'une façon qui voulait dire peut-être que oui, peut-être que non. Je me

trouvais stupide de parler du temps comme quelqu'un pour qui les mots n'avaient qu'un sens littéral, en m'adressant à quelqu'un pour qui ils avaient un sens plus profond et plus secret, mais je ne pouvais supporter de garder le silence, j'avais l'impression d'une faille entre nous. Quand elle était perturbée, Minette était boulimique : elle avait noyé de sirop d'érable et de beurre plusieurs morceaux de pain perdu, avec lesquels elle boirait un grand verre de lait entier et deux ou trois tasses d'un café additionné de crème et de sucre. Ses mâchoires travaillaient avec voracité, même quand elle se penchait sur son manuel et sur une feuille de bloc pliée dans le sens de la longueur et couverte d'équations.

Une fois encore, je regrettai de ne pas être plus forte en maths et de ne pas suivre le même cours que Minette, ce qui nous aurait permis de nous apitoyer ensemble sur notre sort.

Sur ces entrefaites, deux résidentes de Haven Hall avec qui j'étais assez amie (oh ! j'étais amie avec quiconque m'encourageait d'un sourire) vinrent s'asseoir à notre table. C'étaient deux filles blanches qui, comme moi, étaient assez intimidées par Minette, et dont les ouvertures d'amitié s'étaient heurtées à une froideur tantôt polie, tantôt moins. Ce matin-là, Minette les salua à peine et ne participa pas à notre conversation sur l'ouragan Audrey. Je leur parlai de la vitre fêlée par une branche d'arbre brisée. Minette ne paraissait pas écouter mais, un instant plus tard, elle ferma son livre, repoussa sa chaise et emporta son plateau sans dire un mot. Elle avait le visage fermé comme un poing et semblait furieuse. Nous la suivîmes des yeux, désorientées.

Trois jeunes Blanches. Suivant des yeux une jeune Noire, désorientées.

« Minette a un problème, ce matin ?

— "Ce matin" ! Tous les matins, oui.

— La tempête l'a empêchée de dormir, dis-je aussitôt. Elle a peur des ouragans. Sa famille est de Caroline du Sud... »

Les filles de la résidence me posaient parfois des questions sur ma camarade de chambre : comment était-elle quand on la connaissait ? Mes réponses étaient évasives. Je n'avais pas envie d'admettre que je ne la connaissais pas encore et que, les semaines passant, j'avais parfois le sentiment de la connaître de moins en moins.

Parmi les étudiantes de première année, Minette Swift devenait une sorte d'énigme : une Noire qui ne se comportait pas en « Noire ». Une fille à la forte personnalité, respectée et admirée dans l'ensemble mais, jusqu'alors, peu aimée.

Savoir Minette perturbée me perturbait. Abandonnant un petit-déjeuner auquel j'avais à peine touché, je courus la rejoindre. Près de la table où l'on empilait les plateaux, elle enveloppait dans des

serviettes en papier ce qui restait de son pain perdu trempé de sirop. En me voyant, elle fit la grimace et remonta ses lunettes de plastique rose sur son nez. Sa voix tremblait.

« Ohhh pourquoi tu leur en as parlé ? Pourquoi tu leur as fait ce plaisir ! »

Elle avait l'air blessée, contrariée. Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire.

« “Ce plaisir” ? Pourquoi ?

— Tu sais très bien pourquoi. »

Elle se détourna, comme si elle s'efforçait de ne pas pleurer. Je ne l'avais jamais vue aussi bouleversée et me rappellerais, plus tard, que je ne l'avais plus jamais revue aussi vulnérable et fragile. Je me rappellerais cette conversation et me dirais *Elle me faisait confiance et je l'ai déçue. Par ignorance, par stupidité.*

Je quittai précipitamment le restaurant, avec Minette. Je voulais m'excuser mais ne savais pas vraiment ce que j'avais fait de mal. Minette détestait qu'on parle d'elle, c'était peut-être ça. Elle avait une sœur plus jeune, Jewel, qui « se mêlait toujours de ses affaires », et je me disais que Minette me voyait comme une sorte de Jewel, avec exaspération mais non sans affection. Je voulais le penser, en tout cas.

Nous retournâmes en silence à la résidence. Je fus stupéfaite par les dégâts causés par la tempête, plus importants que je ne l'avais remarqué en allant au restaurant. Plusieurs des vieux platanes imposants avaient été fendus, détruits. Un beau genévrier gisait ignominieusement sur le sol. Une équipe d'entretien avait dressé des barrières dans une rue où était tombé un chêne gigantesque. Il y avait partout des branches d'arbres, des feuilles mouillées accumulées dans les caniveaux, les fentes et les coins. Et des feuilles mouillées collaient à nos semelles comme des langues.

Minette fonçait, le regard droit devant elle, sans une hésitation. Elle semblait ne prêter aucune attention aux dégâts. Son front était cruellement plissé, elle était perdue dans ses pensées. J'éprouvai un pincement d'inquiétude, j'avais l'impression de perdre ma camarade de chambre. J'étais déterminée à me montrer gaie : pendant mes années de pensionnat, j'avais combattu la nostalgie, la solitude, la tristesse et une crainte générale de tout-ce-qui-est-à-venir en étant gaie, ce qui signifie essentiellement parler, sourire et parler et faire parler les autres pour tenter de les rendre gais, eux aussi.

Une fois encore, je répétais à Minette que la fenêtre serait vite réparée, sans doute dans l'après-midi.

Minette me dévisagea. Ses lèvres charnues tremblaient.

« Si tu le dis ! Et ça va servir à quoi, ils la recasseront, c'est tout. »

Quand ferons-nous la connaissance de ta camarade, Genna ? À Thanksgiving ? Noël ? Ce serait merveilleux que les parents de Minette puissent venir, eux aussi. Ce n'est pas la place qui manque, et nous serions ravis de faire la connaissance des Swift, j'espère que tu as bien dit à Minette qu'elle serait la bienvenue à Chadds Ford ?

Honte

Dans la torpeur de la fin de l'été 1974. Dans la maison quasi vide de Chadds Ford. La voix rauque et brisée de mon père s'élevant dans l'escalier pour m'ordonner à moi, sa fille, de descendre sur-le-champ. *Le moment est historique.*

Même dans son état d'impatience fébrile, Maximilian Elliott Meade ne pouvait s'empêcher de s'exprimer avec une correction parfaite.

La presse populaire ridiculisait depuis longtemps Maximilian Meade en le présentant comme un avocat radical hippie et toxico qui avait tellement fumé d'herbe avec ses clients débraillés des années soixante que cela lui avait embrumé le cerveau. On avait tendance à oublier que Max était diplômé de Harvard, promotion 1941, mention très honorable, et qu'il avait servi « avec distinction » comme déchiffreur dans le renseignement de l'armée américaine pendant la Seconde Guerre mondiale. On avait tendance à oublier que son premier livre publié était sa thèse de doctorat de Harvard, *L'identité en démocratie : liberté en péril*, et qu'il avait fait des cours sur la « conscience politique radicale » de Hegel, Feuerbach, Marx, Engels et Nietzsche lors d'énormes rassemblements étudiants, de *teach-in*, à l'université de Columbia, à la triste époque où il y était enseignant et où, de son propre aveu, il espérait lâchement devenir un « universitaire patenté » en sciences politiques, et non un « activiste militant » en droit.

À présent, nous étions le soir du 8 août 1974. Debout au pied de l'escalier, Max criait *Fais vite, mignonne, ramène ta fraise, cela va bientôt commencer.*

Vous étiez censé noter l'agilité virtuose avec laquelle Max Meade passait de la plus parfaite correction à la langue vernaculaire.

J'avais envie de résister ! J'aurais aimé m'esquiver par l'une de mes fenêtres sans moustiquaire, grimper à quatre pattes sur les tuiles branlantes de notre maison délabrée jusqu'au faîte du toit, et presser les mains contre mes oreilles pour ne plus entendre papa. *Pourquoi, pourquoi faut-il que j'accoure, avais-je envie de crier, je me moque de ton histoire et de toi.*

Ce n'était pas vrai. Pas vrai du tout. J'aurais été moi-même incapable d'y croire ne fût-ce qu'un instant.

Je savais, bien sûr : c'était un moment attendu depuis longtemps à Chadds Ford comme dans d'innombrables autres foyers américains. Un

moment qui devait être sacré, qui serait un souvenir partagé d'une importance extraordinaire. Ce que je feignais de faire derrière la porte close de ma chambre (mon journal sur un vieux livre de comptes taché d'humidité que j'avais trouvé dans le grenier, des livres de poche étalés sur mon lit, dans les marges desquels j'écrivais des remarques d'écolière destinées à être découvertes et dûment admirées, un jour) était de faibles défenses contre l'injonction de Max. En l'honneur de cet événement historique, nous avait-il fait savoir, il avait écourté ses déplacements pour rentrer à la maison. Où que Max eût été – un endroit confidentiel /« classé secret » –, il en était parti soudainement pour rentrer à la maison.

Generva, criait-il à présent. *Generva* quand il exigeait l'obéissance immédiate de sa fille.

Ma petite Genna ! Il plaisantait. *Genna* signalait un papa bon enfant décontracté et comiquement bizarre dont il était absurde d'avoir peur.

Quelques minutes après avoir fait votre connaissance, Max Meade vous expliquait, de sa voix râpeuse comme du papier de verre : à l'âge de vingt-six ans, la nuit du 16 octobre 1949, il avait survécu à un tabassage sanglant à East Brunswick dans le New Jersey. Maître-assistant en sciences politiques à Columbia, il était venu protester avec une dizaine de personnes contre une manifestation du Ku Klux Klan, et il avait été attaqué, jeté à terre, des membres du KKK lui avaient démolì la trachée à coups de pied, observés à distance par des agents de police en uniforme ; depuis ce jour, sa voix n'était plus vraiment humaine, c'était un murmure râpeux, implorant, comme en produiraient deux feuilles de papier de verre frottées l'une contre l'autre.

Cette voix, je l'entendrais toute ma vie. En présence de Max Meade, comme en son absence.

Gen-na ! Gennn-na ! Dernier appel.

Je jetai mon journal. J'écartai mes livres de poche d'un coup de pied. J'avais beau avoir une peur terrible de mon père quand il était Mad Max en fureur, vous pouvez être sûrs que je descendis cet escalier en trombe.

Ohhh oui ! Quand Mad Max les appelait, les filles arrivaient en trombe.

Événement historique.

Souviens-t'en toute ta vie, Genna.

À partager. Entre nous. Le triomphe de la justice.

8 août 1974. Le trente-septième président des États-Unis annonçait sa démission à la télévision. Reconnaisait sa honte à la télévision. Sans précédent ! Inouï ! Rien de comparable dans notre histoire mouvementée ! Pendant des années, Max Meade et ses camarades

avaient rêvé de voir ce président criminel quitter le pouvoir, couvert d'opprobre, et voilà que le miracle était imminent !

Je n'étais pas une enfant. J'avais dix-huit ans. Sept semaines et cinq jours plus tard (je barrais les jours sur mon calendrier), je partirais pour le Schuyler College, qui était l'une des universités féminines les plus fermées et les plus exigeantes d'Amérique du Nord. Mais j'étais aussi une fille, bien sûr. J'étais la fille de Maximilian Meade, et quand mon père serrait ma main, si fort que les os me semblaient craquer, ma seule réaction perceptible était un petit rire grimaçant – « Pa-pa ».

Dans la salle télé, comme nous l'appelions parfois, au milieu d'un désordre de journaux, de lettres abandonnées, d'enveloppes et de chemises kraft, de verres, d'assiettes, de couverts et de cendriers sales, dans une confusion de meubles dépareillés, de tapis usés, entourés de petits convois de moustiques et de moucheron (pas de climatiseurs dans la vieille maison de Chadds Ford, des fenêtres sans moustiquaire négligemment ouvertes), nous étions réunis pour assister à la cérémonie de la honte.

La justice. Enfin !

À cela près que Veronica avait du mal à régler le poste. Agenouillée sur le parquet nu. Agitée et maladroite, Veronica marmonnait Oh ! oh ! bon Dieu, où est cette chaîne ! C'est celle de Wilmington, non... Le visage de beauté en ruine de Veronica Hewett-Meade et ses cheveux noirs fraîchement teints ruisselant dans son dos avec un abandon érotique. En ce jour qui était, nonobstant la honte publique du Président, une journée ordinaire et très chaude dans la région rurale de Chadds Ford, Veronica portait l'un de ses caftans indiens, un tissu chatoyant, gaiement pailleté d'or, de verre et de lunes miroirs, qui, si l'on ne détournait pas très vite le regard, laissait voir ses petits seins pointus et tremblants (devant) et (derrière) les petites vertèbres cireuses et tremblantes de sa colonne vertébrale. Plus bas, elle portait un slip zébré. (Le cadeau d'un ami, envoyé avec d'autres par une lingerie parisienne. Veronica m'en avait passé un, que j'avais jeté avec dégoût.)

Mes parents méprisant la télévision comme ils méprisaient la plupart des produits de la société de consommation capitaliste américaine, nous n'avions qu'un petit poste peu fiable, antérieur à la couleur. Car qui aurait désiré la vulgarité d'une télévision en couleurs dans notre culture avilie ? Selon Max Meade, le seul mérite d'une télé en couleurs, au temps de la guerre du Vietnam, aurait été de donner à voir la véritable couleur du sang dans les séquences d'informations, si l'on avait souhaité voir la réalité de la guerre, et si l'on avait pu se fier aux reportages américains. (On pouvait se fier à certains reporters, mais pas à la plupart.) À présent, cependant, agité comme un enfant de dix ans, Max suppliait Veronica d'améliorer l'image, de régler ce

fichu engin, vite !... passant les mains sur son crâne nu à la façon d'un homme tâchant désespérément de paraître calme.

Le crâne rasé de Mad Max. Cela valait le coup d'œil. Si dans les années soixante, quand il avait une épaisse chevelure couleur abricot brûlé, Max l'avait portée longue, à la Viking, maintenant, par vanité, il se rasait le crâne : mais sans beaucoup de soin et pas très régulièrement. Il avait cinquante-trois ans, un visage évoquant un ballon de foot dans lequel on a beaucoup shooté. Son style était négligé, hâtif. Son style consistait à empoigner dans un placard ce qui lui tombait sous la main. À enfiler les chaussures qui lui tombaient sous la main. C'était une vanité que l'on pouvait prendre pour de l'indifférence au regard porté par autrui.

Je m'agenouillai près de Veronica pour l'aider à régler la télé. Je veillai à ne pas offenser ma mère susceptible qui se froissait facilement si on « s'emparait » d'une de ses tâches ménagères. Son haleine sentait le whisky. Une odeur douceâtre familière que je préférais à celle, fétide et aigre, qui suivait un sommeil barbiturique de douze heures. Le whisky signalait une célébration, un événement historique et pas simplement personnel.

En fait, il y avait des verres par terre. Max et Veronica avaient commencé à fêter la honte du Président avant l'entrée en scène de leur fille.

Je tournai les boutons, et le visage déformé du Président apparut sur l'écran zigzagant. Il semblait scruter le vide à travers des lunettes de presbyte. Comme dans un collage pop art comique, le Président était reproduit en triple : son image tremblotante glissait par saccades vers le haut, une autre image tremblotante apparaissait et glissait par saccades vers le haut, puis une autre encore, issues de l'âme mystérieuse et dérangée de la machine. Je parvins finalement à stabiliser l'image et à la rendre plus nette. Le Président était un homme vieillissant au visage hagard, qui vous inspirait un accès de pitié. On voyait une âme humaine retournée comme une chaussette sale.

Veronica rit en s'essuyant les yeux. Oh ! elle était idiote, elle le savait !

Elle dit aussitôt que c'était Pat Nixon qu'elle plaignait. Ces femmes tragiques de la famille Nixon, il fallait voir leur visage.

Comment se fait-il que nous nous rappelions plus vivement la honte que la fierté ? Notre propre honte plus que celle des autres.

Les souvenirs que j'avais de mes parents se confondaient avec mes rêves. Les rêves que je faisais de mes parents se confondaient avec mes souvenirs.

C'est arrivé, ils sont partis, avait dit mon frère.

À moins qu'il n'eût dit : *Je ne sais pas ce qui est arrivé, où ils sont partis*.

C'était longtemps auparavant. Sept ans plus tôt. Je savais déjà ce qu'était la honte. Ce qu'est la honte. Ma mère était maman, en ce temps-là. Elle n'était devenue Veronica que plus tard. Elle était partie et, à son retour, elle n'était plus maman et s'énervait si on l'appelait maman et ne voulait pas que je la touche parce qu'elle ne voulait pas me « contaminer » parce qu'elle m'aimait énormément *Tu le sais, Genna ! Dis que tu le sais*.

« Maladie » était le terme de cette époque. Quand on avait une « maladie », il existait forcément un remède. Quand la société était « malade », il existait assurément un remède.

Il suffisait de trouver le bon et de l'imposer.

Dix ans, et puis j'en eus onze. À l'école primaire de Chadds Ford où j'étais en dernière année. Grande pour mon âge, je pouvais donner l'impression que j'étais également mûre pour mon âge. Que je ne faisais plus pipi au lit ! Que je ne me curais pas le nez avec frénésie ! Que je n'étais pas une fille capable de réciter ses tables de multiplication d'une voix sonore de perroquet, mais n'ayant aucune idée de ce qu'était devenue sa mère. De ce qu'était devenu son père. Partis quand, et quand de retour.

N'en sais rien, comment je pourrais savoir, bordel !

Impossible à déterminer : si Rickie était furieux ou s'il plaisantait.

Rickie m'attendait sur les marches effritées du perron. M'attendait avachi, les yeux rouges vitreux, fumant ce qu'il appelait un joint. La porte d'entrée était grande ouverte. La porte de la vieille demeure qu'on n'utilisait jamais, pas davantage que les marches du perron, entourées de chardons et de hautes herbes montées en graine. Je vis la honte dans le regard de Rickie. Je vis sa bouche remuer avant d'entendre ses paroles, comme on verrait par le mauvais bout d'un télescope, très net mais en miniature. *Sais pas où ils peuvent être, et moi aussi je m'en vais. Et ne me suis pas*.

Et Max avait parlé de honte avec l'un de ces jeunes gens aux airs de vieux qui venaient chez nous à Chadds Ford, qui restaient un jour, une nuit, une semaine, six semaines, puis qui disparaissaient brusquement un matin. Sauf qu'Ansel était réapparu. Ansel avec son visage si étroit, si douloureux, qu'il semblait avoir été comprimé dans un étau. Ansel avec ses cheveux noirs, raides comme des poils d'araignée, et sa maigre barbe hérissée. Et mon père disait qu'Ansel avait agi comme il fallait. Ansel et ses camarades. Mon père disant de sa voix rauque que si lui-même en avait le cran, il en ferait exploser, des bombes ! S'il avait le cran d'assassiner Nixon, Kissinger, Mitchell. Simplement d'essayer. De déclarer une guerre ouverte. Il saurait alors, disait-il,

qu'il avait accompli une bonne action durable pour le pays où il était né et pour l'humanité, et il passerait dans la clandestinité et livrerait une guerre de guérilla et ce qui restait de sa vie en serait racheté.

Pas cette vie de honte. Honte de privilégié dans une peau de Blanc.

Le visage du Président ! Choquant à voir parce que ce n'était pas un visage de télé. Il était hagard, vieux. Un nez bulbeux au bout, des narines noires repoussantes. Des poches meurtries sous les yeux et des bajoues tremblotantes comme on n'en voit jamais à la télé. Et cette bouche prune d'où sortaient lentement et avec effort des mots creux.

Un homme qui chie avec sa bouche, dit Max avec écœurement.

Le Président parlait. Le Président fronçait les sourcils par-dessus ses lunettes de vieil homme. Déclarait avec une ferveur furieuse *Je ne baisse pas facilement les bras* et Max gloussa d'un ton méprisant Ohhh si ! Oh si, espèce de salopard ! et le Président disait *Des erreurs oui mais jamais pour mon bénéfice personnel* et Max se mit à hurler Menteur ! Foutu menteur ! Vous vous êtes enrichis, toi et tes putains de complices criminels, et tu le sais ! et le Président disait avec une détermination têtue *Pour le bien du pays je me démetts de mes fonctions* et Max hurla Pour éviter d'être destitué, salopard ! Pour éviter un procès ! et le Président disait avec une détermination têtue et vertueuse, le regard flamboyant derrière ses lunettes de vieil homme convenable *Au-dessus de mon combat personnel pour me justifier pour le bien du pays je me démetts de mes fonctions* et Max hurla Pour éviter la prison, salopard, salopard de menteur, je planterais avec plaisir mes dents dans ton cou de menteur, regardant fixement l'écran, qui se remit à trembloter comme pour railler la frustration de Max Meade.

Max avait cessé de se balancer sur les talons. Il aurait laissé tomber son verre de whisky presque vide, si Veronica ne le lui avait pris d'une main tremblante. Max gémissait Oh mon Dieu oh mon Dieu c'est incroyable.

Le Président avait terminé son discours. Le Président transpirait visiblement. Le Président ressemblait à un homme qui a fait dans son pantalon et baigne dans ses excréments mais qui souhaite croire que personne n'a rien remarqué, car si personne n'a rien remarqué... est-ce arrivé ? Ce n'est pas arrivé ! Le Président battra en retraite avec un sourire. Le sourire courageux du chef blessé. Homme de dignité. Homme de courage. Contraint de se démettre en raison de l'acharnement de ses adversaires politiques. Pas un homme de la honte. Le Président salue l'Amérique de la télévision, cette fois avec un véritable sourire. C'est un sourire de tête de mort et pourtant c'est un véritable sourire. C'est un sourire de triomphe. Un sourire de victoire. Ses deux bras se lèvent soudain, mous comme des bras de marionnette. Ses deux mains se détendent pour former le V de la

Victoire, à la façon dont un garnement ferait un geste obscène.

Et voici le détail choquant : Max se penchant brusquement en avant et crachant sur l'écran.

La nuque de Max était plissée et livide de rage. Son crâne rasé sillonné de veines était marbré et empourpré de rage. Je battis en retraite devant ce spectacle. J'avais trop souvent vu mes parents dans des états d'explosion affective. Je ne savais pas vraiment ce que j'avais vu à la télé. Je ne savais pas vraiment à la honte de qui j'avais assisté. Tandis que la rage de Max se déchaînait, Veronica cherchait maladroitement à éteindre le poste. Car, on ne sait pourquoi, la rage de Max se tournait maintenant contre Veronica. Veronica qui essuyait ses yeux maculés de rimmel, Pardonne-moi, chéri ! C'est plus fort que moi, je suis ridicule, je sais. Ce n'est pas lui qui me brise le cœur, c'est sa femme et sa fille... et, de fureur et de frustration, Max lui donna une poussée qui la fit basculer dans une agitation enfantine de jambes nues, de pieds nus pas très propres, un fouillis de cheveux noirs brillants et de mousseline transparente pitoyable.

Je m'échappai. Je me rappellerais longtemps le filet de salive de mon père, coulant comme des larmes sur la couche de poussière recouvrant l'écran.

Le lendemain, Max vint me voir. Pas le Mad Max aux yeux rougis, tonnant comme Wotan, mais l'autre Max. L'haleine de ce Max-ci ne sentait pas le feu de l'alcool mais l'odeur convenable de la Listerine. Son crâne chauve massif ne palpitait plus comme un pénis gonflé de sang.

Genna ! Ma chérie.

Oui ?

J'avais un sourire froid. Je savais que pour conquérir le cœur de Maximilian Elliott Meade, même la plus mignonne des filles (je n'étais pas du nombre) devait parler avec assurance et candeur.

Car il était l'homme qui avait écrit de façon si éloquente et si persuasive sur « la composante inextricablement éthique de tout acte politique », sur la « recherche du principe d'Archimède, *quelle est la vérité pour laquelle je suis prêt à mourir ?* ». Il avait enseigné à ses disciples en adoration des années soixante ce principe kierkegaardien : « l'individu est la plus haute vérité », et dans les prétoires il s'était opposé avec un courage intimidant au gouvernement fédéral. Je trouvais insupportable que le président-garnement ait, en devenant ex-président, donné à mon père un coup de pied dans le ventre qui lui avait fait rendre un horrible vomi.

Le regard de Max avouait sa honte, lui non plus ne pouvait le supporter.

Il dit avec calme : « On pardonnera à Nixon comme il n'aurait pas

pardonné à d'autres. Son laquais de vice-président lui pardonnera, bien sûr. Que ce criminel se soit honteusement démis de ses fonctions doit nous suffire. »

Max prononça ces paroles comme on dicterait à un magnétophone. Car il avait devant lui sa Brunhilde, avide d'écouter et d'enregistrer.

La voix brisée et rauque, avec calme : « Tu es trop jeune pour être atteinte par la honte de ma génération, Genna. Mais tu peux prendre part à notre régénération. »

Max m'effleura l'épaule avec hésitation. Je souris gaiement. Comme si je comprenais. Je tenais si fort à croire.

Passage secret

La première fois que je vis Minette Swift, je ne connaissais pas encore son nom. Je ne savais pas encore que nous partagerions la même chambre. La cloche de la chapelle Schuyler sonnait de toute son âme au-dessus de nous.

Je regardais Minette sans en avoir pleinement conscience. Un visage noir impassible, une fille noire de mon âge. Elle sortait de la chapelle du Schuyler College avec ses parents et une sœur plus jeune. Je voulais croire que je leur trouvais un air de famille, mais cela tenait sans doute au fait qu'ils étaient noirs dans une foule majoritairement blanche, que j'étais blanche et intensément sensible à l'effet que cela pouvait, que cela devait, faire de se sentir aussi visible à cause de sa peau dans ce lieu public.

Au milieu de tout ce blanc. Un blanc éblouissant comme l'intérieur de l'ancienne chapelle quaker avec ses murs blancs spartiates, son plancher et ses bancs ordinaires, ses hautes fenêtres étroites dont le verre ancien émettait une étrange lumière indécise, comme sous-marine. La cloche était si tonitruante que mon cœur se mit à battre au rythme accéléré de ses balancements.

La présidente du Schuyler College venait d'adresser un discours de bienvenue plein de verve à la promotion 1979. Elle nous avait dit que les femmes de la génération à laquelle elle appartenait, elle qui avait obtenu son diplôme au Radcliffe College en 1952, avaient dû être des féministes « explorant » des terres incultes. La promotion de 1979, elle, « coloniserait et moissonnerait ».

Cela avait été un discours enthousiasmant. Plusieurs fois, nous avions interrompu cette femme merveilleuse, qui ne paraissait pas plus âgée que la plupart de nos mères, pour l'applaudir. En ce premier jour d'université, les chances de sortir diplômée du Schuyler College me paraissaient néanmoins aussi éloignées et improbables que de la science-fiction.

Je me sentais parfaitement tranquille ! Quatre ans, c'était une vie entière.

J'observais Minette Swift de profil. Minette Swift à côté d'un Noir à la peau encore plus sombre que la sienne, un homme entre deux âges, trapu, vigoureux, sans beauté mais imposant, dont le nez large semblait avoir été aplati par la force. Un homme qui avait un maintien

plein de dignité. Si, dans la chapelle essentiellement blanche, il avait eu une conscience aiguë de sa peau, il n'avait manifesté aucune gêne, son attitude dénotait plutôt de la fierté. Il me semblait que c'était un homme public parce qu'il me rappelait Max : un homme politique, un prédicateur, un ex-sportif, un fantaisiste ? Si c'était un homme d'affaires, il avait réussi. Il était accoutumé à être traité avec courtoisie, voire avec déférence.

Il ne se laisserait intimider par personne. S'il souriait, c'était un sourire qu'il fallait mériter, il ne le dispensait pas à la légère. En cette journée humide et chaude de septembre, il portait un élégant costume rayé bleu marine qui moulait comme un gant son torse musclé. Les manchettes de sa chemise blanche amidonnée lançaient des éclairs dorés, sa cravate des éclairs bronze. On devinait des dents en or. Les lunettes qui chevauchaient son large nez semblaient scellées dans la chair. Parfaitement ronds, cerclés d'or, leurs verres accentuaient son regard calme, sombre, investigateur. À la sortie de la chapelle, il s'arrêta pour enlever son manteau avec une sorte de lenteur cérémonielle, s'essuya dignement le visage avec un mouchoir blanc. Il n'y avait de hâte dans aucun de ses mouvements, aucun signe de malaise ni de contrariété. Je remarquai la façon dont sa femme lui prit son manteau comme une domestique, sans qu'il le lui demande ; le soignait avec lequel elle le plia sur son bras.

Je le dévisageais alors avec tant d'insistance que je me dis *Attention, il va te voir, il va te regarder !*

Je me préparai à détourner aussitôt les yeux et fus légèrement déçue qu'il ne fasse pas la moindre attention à moi.

Sa femme était moins impressionnante. La peau plus claire, un joli visage poudré, un rouge à lèvres foncé et brillant. Ses cheveux étaient en partie défrisés. Ses gros seins tombants et ses hanches larges tendaient son tailleur en tricot lavande, l'étroit banc d'église en avait froissé et bouchonné la jupe. Mme Swift avait très chaud, des demilunes humides marquaient ses aisselles. Naturellement, elle portait des bas et des escarpins en verni noir à talons hauts. Sur la tête, un chapeau de paille à large bord qui paraissait laqué. Elle était vêtue comme pour aller à l'église, pour un événement festif qui s'accompagnait néanmoins d'une certaine tension, car elle semblait préoccupée. À la chapelle, et maintenant à l'extérieur, elle était engagée dans une lutte de volonté avec sa plus jeune fille, une gamine remuante et dégingandée de douze, treize ans aux cheveux nattés et à la bouche moqueuse, en socquettes blanches et chaussures noires vernies. Et il y avait la fille aînée, très posée, dont je ne connaissais pas encore le nom mais dont je décidai que je la connaîtrais, qu'elle serait ma camarade de classe et peut-être mon amie. Minette, qui n'avait pas la mollesse replète de sa mère, mais était compacte et

durable comme son père. Avec son chemisier blanc à manches longues orné de jours, sa large ceinture de cuir noir si serrée qu'elle lui plissait la taille, elle avait l'air en uniforme d'écolière. Elle était aussi la seule fille de la promotion 79 à porter des bas et des chaussures à talons hauts. Et ces lunettes de plastique rose pâle qui semblaient lui comprimer le visage. *Elle !*

Il y avait toujours une curieuse distance dans l'attitude de Minette Swift, une sorte de distraction, de détachement exaspérant. Comme si elle était indifférente au regard des autres. Seul son père comptait pour elle, elle s'était détachée de sa mère. Mais elle ne se détacherait pas de son père, et son pouvoir demeurerait intact.

Je pensai d'abord *Elle a un père, il l'aime.*

Puis je pensai *Elle est la fille. Elle est sienne.*

Je remarquai que Veronica les regardait aussi. Leur tenue et leur comportement les distinguaient. À la différence des autres Noirs présents à la journée d'accueil, ils auraient pu être des années cinquante ou même d'avant, un tableau de Norman Rockwell pour le vieux *Saturday Evening Post*. Ils étaient de l'époque de Martin Luther King. Pas de l'époque de l'assassinat de King, de Malcom X, d'Elijah Muhammad, de Muhammad Ali, d'Angela Davis. Ils étaient d'une époque où *famille* dominait encore.

Je redoutais ce que risquait de faire ma mère. Ma mère hippie entre deux âges. Elle était capable d'aborder des inconnus à la façon d'un comité d'accueil, de leur décocher son éblouissant sourire séducteur et de nous présenter, elle et moi : « Nous sommes les Hewett-Meade. » Théoriquement, on lui demanderait alors si nous avions des liens de famille avec les Meade, avec le fondateur du Schuyler College et/ou avec l'activiste controversé Maximilian Meade, et, après une hésitation, Veronica admettrait que oui. *Moi, par mariage. Ma fille, par le sang.* La plupart du temps, heureusement, la question n'était pas posée.

Alors que Veronica oscillait au bord de son impulsion, les yeux fixés sur le père noir au visage massif qui discutait maintenant du programme de la journée d'accueil avec sa fille aînée, je la mis en garde : « Veronica ! Non. » Je ne supportais pas l'idée de voir ma mère, si sensible, se ridiculiser et essuyer une rebuffade, j'avais déjà assisté à des incidents de ce genre.

Parfois même chez nous, à Chadds Ford.

« Non, quoi ? fit Veronica, avec un rire contrarié.

— Ne leur parle pas. S'il te plaît ! »

La famille noire s'éloignait. Se dirigeait vers la pelouse. J'avais osé saisir le poignet de Veronica.

Un poignet mince, un os proéminent. Je savais que, à l'intérieur du poignet, une veine bleue gonflée battait.

« Oh... » Veronica se libéra, l'air blessé. « Tu es stupide. Tu es paranoïaque. » Elle tripota ses cheveux très noirs, très brillants, ramassés en un chignon négligé mais glamour au sommet de sa tête de Néfertiti. « Comme un fichu chien d'aveugle qui ne laisse pas son maître s'éloigner de trois pas de peur qu'il ne *trébuche*. »

C'était une sortie à la Veronica. Extravagante, inspirée-dérangée. Prendre du LSD dans les années soixante avait modifié les circuits cérébraux de ma mère d'une façon qui donnait parfois des résultats surprenants et originaux, bien que ce ne fût pas le cas la plupart du temps.

Je lui répondis que les chiens d'aveugle étaient des chiens nobles. Et que la paranoïa au service du sens commun était une bonne chose.

« La paranoïa ! Comme si tu y connaissais quelque chose. On croirait entendre ton père. Celui de maintenant, pas l'original. »

Elle protestait avec cette sorte de véhémence qui demande à ne pas être prise trop au sérieux. Même sa colère semblait celle d'un enfant blessé qui veut être pardonné.

Celui de maintenant, c'était le Max Meade des années soixante-dix. *L'original*, celui des années soixante. Je ne trouvais pas tant de différence que cela entre les deux, mais je n'étais que la fille de Max.

La famille noire avait disparu. Nous étions entourées de visages blancs. Des filles de mon âge en compagnie de leurs père et mère, de frères et sœurs, de parents. J'éprouvai un pincement involontaire d'envie en voyant mes futures camarades avec des familles, des pères. Je ne pouvais m'empêcher de chercher autour de moi combien d'entre elles n'étaient accompagnées *que de leur mère*.

Même si aucune mère ne ressemblait à Veronica Hewett-Meade.

Pour cette journée d'accueil au Schuyler College, Veronica portait : une robe longue écarlate ressemblant de façon déconcertante à une chemise de nuit, taillée dans une mousseline fine striée de fils d'argent ressemblant à des nerfs à nu, et dont le décolleté dramatique découvrait le haut pâle de ses seins en poire ; des bijoux en argent cliquetants ; un maquillage extravagant, avec paupières turquoise à la Cléopâtre ; des tongs dénudant des pieds très blancs. Et il y avait le chignon glamour d'où s'échappaient des tortillons et des mèches de cheveux d'un noir brillant, les ongles des mains et des pieds laqués d'écarlate. L'odeur d'angoisse, de talc et de parfum qui flottait dans son sillage.

Au temps où elle était maman, elle m'avait aimée, je crois. Je sais que moi, je l'aimais.

Plus tard, devenue Veronica, elle m'avait confié, de l'air de qui transmet sa sagesse, que l'« amour » est une illusion de l'ego, aussi insubstantiel qu'une vapeur.

Si je disparaissais, ce que tu éprouves pour moi disparaîtra. Parce qu'il n'y

aura plus de source. Si je meurs, tu ne devras pas pleurer. Si tu meurs, je ne pleurerai pas. Promis !

S'abritant les yeux de la main, elle regarda le clocher de Schuyler Hall quand nous passâmes au-dessous. Nous nous dirigeons vaguement vers la demeure privée de la présidente où nous étions attendues à midi pour déjeuner. Veronica vérifia l'heure de sa montre à l'horloge du clocher : « S'il est 12h10, ici, il est 9h10 à Los Angeles. Max devrait être réveillé. »

... quelque chose d'étrange et de merveilleux dans la famille. Quelque chose de monstrueux dans la famille. La famille est une créature à plusieurs têtes comme l'hydre. La famille est le lieu des obsessions. La famille, c'est posséder et être possédé. La famille, c'est le transfert de gènes d'une génération à la suivante. La famille est pur ego. La famille est un monstre. La famille est morte. La famille, c'est la vie privée, et la vie privée n'a pas de valeur. Aucune vie n'a de valeur que la vie du Peuple. La vie de la Révolution. Dans une période de Révolution comme la nôtre, la vie privée cesse d'exister comme elle cesse d'exister en temps de guerre.

Ces mots passionnés, Maximilian Meade les avait écrits en 1965. Je les avais découverts dans une anthologie d'essais, intitulée *Monde en feu : essais de notre temps*, que nous avions étudiée en 1972 dans mon lycée privé du Massachusetts.

Je ne m'étais pas rendu compte que je les avais retenus. La voix de mon père dans mon crâne comme une incantation martelée.

Personne au lycée Cornwall n'avait éprouvé le besoin de me demander si Maximilian Meade était mon père ; apparemment tout le monde le savait. On connaît à notre sujet des faits sur lesquels nous n'avons aucun contrôle. Personne ne m'avait demandé ce que je pensais du texte de Max. Bien qu'il y eût des filles cruelles dans mon lycée, aucune ne souhaitait l'être à ce point.

Jusqu'à la fin de la guerre du Vietnam et à l'effondrement de l'opposition à la guerre, Max avait cru que la vie privée était fondamentalement sans importance. En 1974, il avait modifié certaines de ses convictions, il habitait de nouveau à Chadds Ford avec nous – ou avec ce qu'il restait de nous. (Rickie n'était plus là, bien sûr. Rickie avait quitté la maison à seize ans.) En 1974, Max avait été déçu par la « révolution » et il ne prononçait jamais ce mot qu'entre guillemets, comme on prononcerait le nom d'un ancien amour qui vous a trahi, vous a lacéré le cœur, s'est révélé indigne de vous, mais dont le nom a toujours le pouvoir de faire trembler votre voix.

« On y va ? On fera comme si c'était nouveau pour nous. » Veronica était dans un de ses moments d'euphorie. Sa peau poudrée, moite et

pâle, rayonnait. Ses yeux violet meurtri étaient humides. Ses doigts ne cessaient de s'entortiller dans son chignon à demi défait. Elle avait esquivé le déjeuner privé de la présidente – « Elle ne nous a invitées que parce que nous sommes des Meade. Des putains de donateurs. » Elle avait esquivé d'autres événements au programme de la journée en disant qu'elle ne supporterait plus d'être encore enfermée, de subir d'autres discours de bienvenue – « Max dit que les gens qui veulent faire votre connaissance sont toujours ceux que l'on n'a absolument aucune envie de connaître ». Elle m'entraînait donc de l'autre côté de la cour carrée, vers la demeure Elias Meade où, à condition de nous dépêcher, nous pourrions nous joindre à la douzaine de personnes qui s'apprêtaient à en faire une visite guidée.

« ... là ? Oh mais pourquoi ? »

Inutile de résister. Veronica Hewett-Meade était prise d'une de ses lubies.

Enfant, j'avais visité la demeure Elias Meade plus d'une fois. Mon frère et moi avions été emmenés dans quantité de propriétés ayant autrefois appartenu à mes riches ancêtres quakers dans la région de Philadelphie et de Wilmington, et devenues depuis des monuments historiques ouverts au public ; on nous avait sensibilisés au passé distingué de notre famille. La vieille demeure austère de style fédéral du campus Schuyler était maintenant un musée, entretenu par l'université et par la National Historic Society, où l'on présentait des meubles d'époque, des portraits de la famille Meade, des publications et des objets en rapport avec le mouvement antiesclavagiste et l'Underground Railroad – le chemin de fer clandestin. Je ne gardais qu'un souvenir vague de la maison. Je ne me rappelais même pas qui m'y avait emmenée, un membre âgé de la famille Meade, je crois, l'une des vieilles tantes de mon père et non ma mère lunatique.

Veronica disait pourtant, en riant et en me tirant par le bras : « Comme si c'était la première fois, Genna ! Comme si nous étions étrangères au royaume des Meade. »

C'était le cas : Veronica et moi étions des Hewett-Meade. C'était peut-être notre unique lien mère-fille.

À ce moment-là – il était deux heures de l'après-midi – j'aurais aimé que ma mère s'en aille. J'avais été blessée et déçue que mon père ne nous ait pas accompagnées, c'est vrai, mais cela ne m'avait pas beaucoup étonnée, car être la fille de Max Meade, c'était perdre sa capacité d'étonnement sans toutefois perdre celle d'être déçue. À présent j'aurais aimé être seule, ne fût-ce que pour me sentir seule. J'étais fatiguée de la journée d'accueil. J'étais fatiguée d'être saluée par des inconnus au sourire exubérant, fatiguée qu'on me serre la main et qu'on me crie au visage *Vous êtes d'où ?* J'étais fatiguée de Veronica qui espérait séduire en bêlant « Hewett-Meade », et fatiguée

de ses ongles rouges étincelants qui tapotaient ses ridicules cheveux teints.

Puis, devant la demeure Elias Meade, je vis la jeune fille noire que je ne savais pas encore être Minette Swift. Je vis son père, massif à côté d'elle, toujours en train de s'éponger le front avec un mouchoir. La mère au chapeau de paille noire et au tailleur froissé et la jeune sœur dégingandée venaient d'entrer dans la maison. Debout sur le seuil, tenant la porte ouverte, la guide attendait les traînants quand Veronica cria : « Attendez-nous ! S'il vous plaît. »

Je cédaï, d'un seul coup. Car où, sinon dans la demeure Elias Meade, aurais-je aimé être à ce moment-là ?

L'intérieur de la vieille maison était éclairé par des lampes d'une faible puissance censée évoquer la lueur des bougies. Même la lumière du soleil que laissaient filtrer les fenêtres aux vitres étroites et ondulées semblait jaunâtre. Le groupe de visiteurs était majoritairement composé d'adultes, attentifs et curieux. J'espérais que Veronica n'engagerait pas la conversation avec la guide, ne la bombarderait pas de questions. À peu près de l'âge de Veronica, quarante-cinq, cinquante ans, casquée de cheveux cuivre, celle-ci arborait un sourire professionnel. Bien qu'elle eût sans doute prononcé d'innombrables fois son discours vif et enlevé nous souhaitant la bienvenue dans le « noble passé des remarquables Meade », elle semblait parler avec spontanéité et plaisir. Elle portait un blazer de lin vert foncé, bordé d'un passepoil doré, et une jupe plissée assortie, les couleurs du Schuyler College.

Après avoir piétiné avec les autres dans un couloir, jeté un œil dans la première des pièces barrées d'un cordon, je glissai un regard vers la jeune Noire au chemisier blanc amidonné. Je distinguais presque l'ornement qui scintillait à son cou : une croix en or. De profil, on aurait pu la prendre pour un garçon. Son nez était massif et camus, son menton assez lourd. Elle avait les lèvres écartées, comme si ses dents étaient trop grosses. Même entourée de sa famille, elle semblait à part, distante et détachée. Il ne me vint pas à l'idée à ce moment-là qu'elle appréhendait peut-être sa vie à l'université, d'y être laissée seule. Elle paraissait si maîtresse d'elle-même que je n'aurais pu penser *Elle s'attend à se sentir seule au milieu d'inconnues, de gens comme moi.*

J'essayai d'attirer son regard, je souris, car nous étions manifestement deux nouvelles de la promotion 79. Si elle me remarqua, si ses yeux se posèrent sur moi derrière ses lunettes rose pâle, elle cessa dans le même instant de me voir. Lorsque nous nous retrouverions quelques heures plus tard dans notre appartement au deuxième étage de Haven Hall, elle ne me reconnaîtrait pas.

Le paradoxe des Meade était le suivant : ils comptaient parmi les

familles fortunées de Philadelphie mais, parce que quakers, ils menaient une vie Spartiate. Dès sa jeunesse, Elias Meade avait fait don de son argent, convaincu que *L'argent est une bénédiction qui devient vite une malédiction*. L'ameublement de la demeure Elias Meade n'avait pas la richesse qu'il présentait dans d'autres demeures historiques de la région, il était minimal, fonctionnel. La vieille maison elle-même, de style fédéral, avait été agrandie plusieurs fois sans que l'on se soucie de préserver sa structure originale et, de ce fait, comme le concéda notre guide, sa construction s'était faite « anarchiquement, au petit bonheur ». À l'exception d'un beau piano de fabrication allemande, dont la première femme d'Elias Meade passait pour avoir joué, les tables, les chaises, les banquettes et les sofas exposés dans les pièces sombres avaient la simplicité du style Shaker. Les tapis étaient élimés, les parquets inégaux. « Les Meade n'étaient pas des "consommateurs ostentatoires" de biens matériels comme leurs contemporains fortunés. C'étaient des gens profondément idéalistes, d'une grande spiritualité ! Des gens qui croyaient au principe quaker de l'égalité de toutes les âmes devant Dieu... à la "lumière intérieure". »

Je frissonnai d'une fierté enfantine. J'étais gênée d'être une Meade dans cette maison, mais, invisible et anonyme, je prenais plaisir à entendre ces mots. Je jetai un regard à la famille noire pour observer sa réaction : le père écoutait avec attention, et avec respect, me sembla-t-il ; la mère souriait poliment ; la sœur cadette, qui effleurait d'un doigt illicite les touches jaunies du piano, sans appuyer tout à fait assez pour produire des sons, n'écoutait pas ; la sœur aînée dévisageait la guide, l'air méditatif et sombre.

Égalité de toutes les âmes. Lumière intérieure. Max disait qu'il y avait des choses auxquelles l'on souhaitait croire, mais sans y parvenir, et des choses auxquelles on ne souhaitait pas croire, tout en y croyant quand même. J'aurais aimé croire aux idéaux quakers bien que n'étant pas quaker et ne pouvant pas croire.

« Oh oui ! Oui, c'est ironique. De nombreux commentateurs l'ont noté, mais en même temps c'est merveilleux... » Répondant avec enthousiasme à la question d'un visiteur, la guide parlait de ce paradoxe : quoique ayant fait fortune comme fabricant de tissus, puis comme fondateur du grand magasin le plus important de Philadelphie, Elias Meade accordait très peu d'importance aux biens matériels, et même au boire et au manger. (Vieux et malade, il avait tout bonnement cessé de s'alimenter et « s'était éteint » pareil à un fantôme.) Le mouvement antiesclavagiste avait été la passion de sa vie : dès 1845, il avait caché d'innombrables esclaves en fuite dans la maison où nous nous trouvions ainsi que dans d'autres de ses propriétés, il avait défié les autorités et payé des milliers de dollars d'amende pour avoir enfreint la loi sur les esclaves fugitifs de 1850, il

avait même risqué la prison. Bien que son premier magasin de nouveautés de Chestnut Street, à Philadelphie, eût été incendié en 1851, dès l'année suivante il était devenu le principal soutien financier du Comité de vigilance de Philadelphie, qui coordonnait systématiquement les activités de l'Underground Railroad. Les esclaves fuyant le Sud étaient dirigés, à travers la région de Philadelphie, vers Boston ou vers le nord de l'État de New York ; beaucoup finissaient par passer au Canada. Lucinda, la première épouse d'Elias Meade, avait participé à la création de l'Association philadelphienne pour le développement moral et mental des gens de couleur et, après la guerre de Sécession et la mort de sa femme, Meade épousa une jeune femme nommée Generva, une ancienne domestique qui allait devenir une féministe militante et une éducatrice des « gens de couleur »... Nous nous trouvions maintenant dans une galerie de portraits aux lourds cadres dorés. Plusieurs tableaux représentant Elias Meade à différentes étapes de sa vie, des portraits de sa première femme, seule et avec ses enfants. Quand la guide prononçait les mots *gens de couleur*, je ne pouvais éviter de remarquer la réaction de gêne et de contrariété de la famille noire. La sœur cadette, qui avait fait la folle dans les autres pièces, approcha hardiment son visage d'un portrait de mon arrière-grand-père, un vieux monsieur digne aux favoris blancs, à la peau rose bouilli et aux yeux trop bleus, et j'eus l'impression qu'elle allait lui cracher dessus. *Ces Blancs ! Ils ne se prennent pas pour de la merde, hein !*

Je détournai aussitôt le regard en rougissant.

J'avais envie de protester : *Mais c'étaient de braves gens !* Jugés selon les critères de 1974, ils semblent condescendants mais c'étaient de braves gens généreux, pleins d'abnégation, et les nègres d'alors n'avaient pas d'autres amis en Amérique.

Une pièce attenante à la galerie était entièrement consacrée à Generva Meade, féministe militante et éducatrice. L'éclairage cherchait à évoquer celui de bougies votives, comme dans la chapelle d'une sainte. La plus célèbre déclaration de mon arrière-grand-mère était *Tous égaux aux yeux de Dieu*, titre de l'un de ses poèmes pieux et militants. Les portraits de Generva Meade accrochés dans la pièce se ressemblaient peu entre eux, à ceci près que, sur tous, elle avait le regard farouche et ne souriait pas. Il y avait également des daguerréotypes, des photos et des dessins qui la représentaient jeune, entre deux âges, puis finalement sous les traits de la vieille femme aux cheveux blancs en bataille, appuyée sur des béquilles ou installée dans un fauteuil roulant, que le monde en était venu à connaître. On pouvait même voir des caricatures de Generva Meade en folle, en sorcière affublée de tenues extravagantes (culotte bouffante, pantalon d'homme, chapeau tuyau de poêle, bottes montantes de pêcheur),

dansant autour d'un feu en compagnie de nègres simiesques. Il y avait un portrait cruellement comique la montrant, en 1913, sous les traits d'une vieille bossue brandissant une pancarte DONNEZ LE DROIT DE VOTE AUX FEMMES POUR QU'ELLES ME RESSEMBLENT.

Dans des vitrines étaient exposés des exemplaires des nombreux journaux et revues dans lesquels Generva Meade avait publié ses poèmes et ses essais « militants », ridiculisés par certains milieux, admirés et adulés par d'autres. Il y avait des manuscrits de ses nombreux discours, et la biographie qu'elle avait faite de la féministe radicale Victoria Woodhull, *Sœur Victoria* (1901). Il y avait des pages éparses de ses brouillons et une première édition de son autobiographie, *Un jour au soir de ma vie*, publiée après sa mort (1927) et devenue un classique féministe. (J'avais vu ce livre à la librairie du Schuyler College, il était au programme d'au moins trois cours.) Il y avait des photos de studio désuètes, coloriées à la main, montrant les enfants de Generva, dont mon grand-père Alden Meade, le père de mon père ; il y avait la première page du *Philadelphia Inquirer* avec une photo de Generva Meade, Charlotte Perkins Gilman et Harriot Stanton Blatch, au moment où elles s'apprêtaient à entrer dans un bureau de vote de Philadelphie, en 1912. (Elles furent autorisées à voter, mais arrêtées douze jours plus tard pour « fraude électorale ».) Il y avait la photo célèbre, souvent reproduite, où l'on voyait, en 1919, sur la scène de l'auditorium de la Free Library de Philadelphie, l'historien et activiste noir W. E. B. DuBois à côté d'une Generva Meade frêle mais indomptable, appuyée sur des béquilles. La guide parlait maintenant avec enthousiasme et familiarité de « Generva », qui avait été l'amie et l'alliée de Susan B. Anthony et d'autres féministes et réformatrices en vue, ainsi que le « soutien financier et l'associée respectée » de DuBois. Generva avait contribué au financement de *Crisis*, la publication officielle de l'Association nationale pour le progrès des gens de couleur, et, en sa qualité d'épouse d'Elias Meade, elle avait joué un rôle important dans les premières décennies d'existence du Schuyler College. Voilà une domestique illettrée qui avait fait son éducation quasiment seule, qui avait épousé son employeur veuf et était devenue célèbre en défendant avec courage les causes controversées du féminisme et des droits des Noirs, et qui avait vécu assez longtemps pour voir les femmes obtenir enfin le droit de vote en 1920. La guide la décrivait comme une « jeune beauté émaciée » mais, à en juger par ses portraits, sa beauté était fort peu conventionnelle. Generva semblait avoir eu un visage anguleux et plutôt asymétrique, des traits peu délicats, des sourcils épais se rejoignant presque sur l'arête du nez. Ses cheveux épais et bruns poussaient bas sur son front. Ses yeux, enfoncés, fixes, avaient un éclat intolérant qui me rappelait Maximilian Meade, mais je n'imaginais pas cette femme raide capable

de se détendre et de s'amuser, comme cela arrivait souvent à Max, qui était prêt à se moquer de lui-même, fondait sur un enfant pour l'enlacer, le chatouiller, l'embrasser.

Mon arrière-grand-mère ! Son regard farouche se posait sur moi et se détournait, car je n'étais qu'un individu, et une militante comme elle ne devait se préoccuper que de multitudes.

La guide répondait à des questions. Generva intéressait bien davantage qu'Elias Meade. L'une des questionneuses était Veronica, qui voulait savoir pourquoi on ne donnait jamais la date de naissance de Generva Meade, mais seulement celle de sa mort, 1927. Et s'il était vrai, comme le suggéraient certaines des caricatures, que Generva était une « sang-mêlé » ?

Je coulais à ma mère un regard écœuré. Pourquoi posait-elle une question pareille ? Comme si elle ne connaissait pas la réponse !

« Generva avait de nombreux ennemis, répondit la guide. Ils répandaient toutes sortes de rumeurs. La plus tenace voulait qu'elle eût du sang d'Indien Delaware. On ne sait ni le lieu ni la date exacte de sa naissance. Vers la fin de sa vie, elle admettait avoir soixante-dix-neuf ans, ce qui l'aurait fait naître en 1848. Mais cela n'a jamais été vérifié.

— Une “domestique de sang mêlé” qui épouse son riche maître quaker... cela a dû faire scandale, il y a cent ans ! dit ma mère, avec une fausse naïveté. Voilà la véritable raison de la haine à son égard. »

Nous étions trop nombreux dans la pièce, l'air était chaud, confiné et sentait une odeur de corps. Les remarques de ma mère me contrariaient, je ne comprenais pas ses motivations. Ni pourquoi elle avait tenu à revisiter la maison d'Elias Meade, un jour où l'histoire de la famille de mon père n'aurait dû tenir aucune place.

La guide concluait ses commentaires sur Generva Meade, féministe militante et éducatrice. Elle parlait avec un enthousiasme si haletant qu'on aurait pu penser qu'elle cherchait à tourner son sujet en ridicule : « Et voici les béquilles authentiques de Generva, en bois de noyer sculpté, regardez comme elles sont lourdes ! »

Plusieurs visiteurs les soulevèrent avec des exclamations et des rires. La jeune Noire insista pour les essayer, vacillant et trébuchant dans la salle jusqu'à ce que ses parents expriment leur déplaisir et qu'elle les laisse tomber bruyamment sur le sol.

Le père reprocherait à sa femme le comportement de la jeune fille. La mère murmura d'une voix forte : « Jewel ! Ramasse ces béquilles. »

Je ne pus m'empêcher de rire. La fougue de Jewel me plaisait. Il y avait trop de sérieux dans la demeure d'Elias Meade. Trop d'héroïsme, de martyr blanc.

Alors que le groupe quittait la pièce d'un pas traînant, Veronica se pencha pour me murmurer à l'oreille d'un ton moqueur : « “La famille

est morte"... non ? »

Ma mère avait le don de lire dans mes pensées. Je me sentais faible, enfantine, dans ces moments-là. Comme si mes pensées intimes, exprimées par Veronica, étaient ridiculisées.

Comme si ces mots, que Max avait prononcés bien des fois d'un air sombre, étaient ridiculisés.

Au fond de la maison Elias Meade, dans les régions souterraines où avaient été logés les domestiques, la guide demanda avec un enthousiasme de maîtresse d'école si nous savions tous ce qu'était l'Underground Railroad. Dans un premier temps personne ne répondit. Ni la jeune Noire au chemisier blanc amidonné, qui le savait sûrement ; ni moi. Puis quelqu'un se lança : les esclaves noirs du Sud qui s'échappaient gagnaient le Nord en train ? En se cachant dans des wagons de marchandises ? Ils étaient cachés en chemin par des sympathisants blancs jusqu'à ce qu'ils soient en sécurité dans le Nord ?

La guide développa, parla du mouvement abolitionniste dans la région de Philadelphie, de la Société antiesclavagiste américaine et du comité de vigilance de Philadelphie, des nombreux esclaves fugitifs, démunis et désespérés qu'Elias Meade avait personnellement aidés, qu'il avait en fait cachés dans la maison même où nous trouvions. Il s'était arrangé pour leur faire traverser la Schuylkill de nuit. Il s'était arrange pour qu'ils soient conduits dans des « maisons sûres » à Wilkes-Barre et Scranton. La guide récita noms, dates, statistiques. De son ton énergique et allègre, elle parlait de « nègres fugitifs », d'« esclaves en fuite », d'« hommes, femmes et enfants de couleur ». Bien que certainement consciente des regards de la famille noire, elle semblait insensible à leur malaise, car c'était un discours vif et enlevé qu'elle avait prononcé bien des fois, et les mots s'étaient usés à son oreille jusqu'à perdre leurs aspérités. Alors qu'elle parlait de l'alliance d'Elias Meade avec William Lloyd Garrison, le rédacteur héroïque du *Liberator*, et de ce que ces hommes courageux avaient fait pour la cause abolitionniste, le Noir, dont je saurais plus tard qu'il était le révérend Virgil Swift, l'interrompit avec impatience : « Bien sûr, madame ! Peut-être, madame ! Mais il n'y avait pas que les Blancs qui s'occupaient du "chemin de fer". Les nègres aussi aidaient les nègres. Dites-moi s'il y avait quelqu'un comme Harriet Tubman parmi les Blancs ! Comme William Still ! Si vous parlez du "chemin de fer", madame, il faut aussi parler de ces gens-là. »

Il aurait pu s'exprimer du haut d'une chaire, tant il avait la voix profonde, sonore, vibrante d'indignation. Les verres cerclés d'or de ses lunettes étincelaient. On devinait de l'or sur ses dents du haut. La guide cligna les yeux sous l'effet de la surprise. Une Blanche entre deux âges aux cheveux cuivrés, en blazer universitaire et jupe plissée, perdant soudain contenance comme si elle se retrouvait nue. On

voyait que personne ne l'avait encore jamais contestée dans cette maison. L'homme noir s'était adressé à elle en individu habitué à l'autorité, à la déférence ; la guide sut d'instinct montrer cette déférence, mais son discours appris ne lui était d'aucun secours. J'avais entendu parler de Harriet Tubman, une esclave du Maryland qui s'était enfuie et était devenue une légende vivante en aidant, au péril de sa vie, des centaines d'esclaves à gagner la liberté, mais j'ignorais tout de William Still. J'aurais voulu dire quelque chose pour soutenir l'homme offensé et sa famille, mais je sentais qu'ils prendraient mal toute interférence de ma part ; et je plaignais la guide, dont les joues discrètement fardées flambaient, et qui souriait à son contradicteur comme une femme qui s'est vu renvoyer sa coquetterie en pleine face.

« Harriet Tubman... oh oui ! Et... William Still. Ce sont... il y avait... beaucoup de nègres ont pris une part active à l'Underground Railroad, bien sûr... certains étaient des amis et des alliés d'Elias Meade. Il a parlé d'eux dans ses *Mémoires abolitionnistes* et fait le récit de leurs vies. Pour ceux que cela intéresse, le livre de M. Meade est en vente à la librairie de l'université... »

L'homme parut accepter cette faible réponse pour les excuses qu'elles étaient. Comme une roue distendue, le moment de gêne passa.

La visite se termina dans la cuisine, étouffante et basse de plafond, où la guide se baissa pour ouvrir un petit placard dans le mur de brique, à côté d'une cheminée délabrée, et nous invita à jeter un coup d'œil à l'intérieur. « On y entreposait du bois, afin d'abuser les chasseurs d'esclaves s'ils fouillaient la maison. Après le vote de l'abominable loi sur les esclaves fugitifs, les chasseurs d'esclaves avaient le droit de fouiller les maisons privées. Elias Meade avait fait construire un passage secret derrière cette cheminée : si vous vous accroupissez, vous verrez l'escalier qui monte au grenier. Là-haut, il y avait également une cloison secrète et un réduit sans fenêtre où pouvaient se cacher jusqu'à douze esclaves fugitifs... Quelqu'un veut-il se glisser à l'intérieur pour examiner le passage ? J'ai une torche. »

C'était une plaisanterie, naturellement. Un frisson de répugnance passa sur le groupe. Qui aurait pu souhaiter se glisser volontairement dans un endroit pareil !

Mais l'espiègle Jewel s'écria : « Moâ-â ! »

Et Genna lui fit aussitôt écho : « Moi aussi. »

Ce fut une alliance subite. Deux sales gamines défiant des adultes désapprobateurs et stupéfaits.

Avant que ses parents puissent l'en empêcher, Jewel prit la torche des doigts de la guide. Chaussée de ses Mary Janes en verni noir, elle s'accroupit et, éclairant l'escalier de la torche, s'avança sur les talons dans le passage, qui n'avait pas l'air plus grand qu'un terrier de lapin.

Agile et hardie comme un singe ! Repoussant la main de Veronica, je suivis Jewel. J'étais plus grande qu'elle mais pas tellement plus grosse. J'étais agile et hardie comme un singe, moi aussi. Il était rare que je prenne l'initiative d'aventures risquées, mais je me laissais facilement entraîner dans les aventures risquées des autres.

« Ben dis donc ! »

Jewel braquait la torche sur l'obscurité. L'entreprise était si intimidante qu'elle poussa un sifflement. Les marches étaient presque aussi raides que celles d'une échelle et semblaient pourries. Le passage ne devait pas faire plus de quarante centimètres de large. Il y avait partout des toiles d'araignée qui nous frôlaient le visage. Une forte odeur de crottes de souris et de poussière. Derrière nous, les adultes poussaient des exclamations, inquiets ou indignés. Cela nous fit rire, et nous montâmes l'escalier. Il me semblait sentir le parfum prenant des cheveux nattés de Jewel. J'aurais aimé la toucher, je savais que sa peau serait brûlante, moite et grasse, comme la mienne était brûlante et sèche.

Les marches grinçaient. Les marches ployaient sous notre poids. Nous risquions de passer au travers. Nous riions comme des folles d'entendre les adultes implorer *Revenez ! Revenez, c'est dangereux*.

Ce devait être la guide qui criait *Mesdemoiselles ! Oh je vous en prie, c'est dangereux !*

Mais ça ne l'était pas. Nous arrivâmes en haut de l'escalier. Jewel put se redresser, essuyer les toiles d'araignée qui lui couvraient le visage. « Saletés d'araignées, regarde-moi ça. »

J'étais près d'elle. Nous étions haletantes, surexcitées. Partout où se posait le rayon de la torche dans cet espace, sombre comme une caverne, il éclairait des guirlandes de toiles d'araignée. Une pâle lumière filtrait à travers les vieilles briques fissurées. L'odeur de poussière et de temps était encore plus forte. Nous nous mîmes à tousser, puis à suffoquer. Nous riions et nous suffoquions. « Je parvins à dire : « Je m... m'appelle Genna. » Mais Jewel résista : « Je dirai pas mon nom, je suis une FU-GI-TIVE. » Elle parlait d'une voix traînante, caricaturant le parler nègre. Je voulais penser qu'elle ne s'exprimait pas ainsi par mépris pour ma peau blanche, mais juste par jeu, par plaisanterie. « Comme disait cette dame blanche, je suis une ESCLAVE DE COU-LEUR EN FUITE.

— Et moi aussi.

— Toi ! » Jewel poussa un grognement de dérision.

Je m'efforçai d'imaginer douze adultes entassés dans cet espace, terrifiés à l'idée d'être découverts et capturés comme des bêtes, traînés de nouveau en esclavage. Mon imagination voletait faiblement comme un papillon prisonnier. Jewel plongeait en avant, la torche à la main, riant d'un rire fou, haut perché. « Regarde ça ! Regarde ça ! » Je ne

voyais que des toiles d'araignée, des ombres. Les pieds de Jewel martelaient si pesamment le vieux plancher que cela m'alarmait. L'idée me vint que quelqu'un était mort dans cet endroit, que c'était l'odeur de la mort que nous respirions. J'avais hâte de m'en aller. Je pris Jewel par le bras, et elle me repoussa, avec la rapidité d'un serpent.

Quand nous redescendîmes les marches grinçantes, calmées maintenant, couvertes de toiles d'araignée, la lumière jaunâtre de la cuisine nous parut plus vive. La mère de Jewel la sortit du passage en la tirant par le bras, et la jeune fille ne résista pas. Veronica m'attendait, moi aussi. Elle était contrariée, car tout comportement impulsif qui n'était pas le sien contrariait invariablement Veronica Hewett-Meade, si inoffensif qu'il fût. Elle s'efforça de rire, me reprocha de me conduire comme une enfant têtue. Pour nous, la visite était terminée. Elle ne rêvait plus que de quitter la demeure Elias Meade.

Nous sortîmes par une porte de derrière marquée SORTIE INTERDITE. Veronica la poussa tout de même, et me poussa dehors. Dans l'allée herbeuse, derrière la maison, elle me poussa de nouveau, un peu plus fort, de la paume de la main. Elle aurait aimé me gifler, me frapper de son poing. Mais me pousser devrait suffire. Nous respirions vite toutes les deux, le souffle court. Veronica pécha une cigarette dans son sac en filet noir, l'alluma et inspira avec volupté. Le chignon noir brillant s'était défait en une cascade de mèches, de boucles et de vrilles. Les yeux à la Cléopâtre semblaient injectés de sang.

« De l'air frais, enfin ! Je déteste l'Histoire. »

Schuyler College. Une université austère, très exigeante, réservée aux étudiants sérieux.

Notre fille s'y plaît beaucoup.

C'est merveilleux, sa camarade de chambre est devenue sa meilleure amie. La fille d'un pasteur noir de Washington.

Servir à quoi

Ça va servir à quoi, ils la recasseront, c'est tout.

Ces mots ! Aussi imprégnés de sarcasme que les tranches de pain perdu froid que Minette avait rapportées dans sa chambre étaient imprégnées de sirop d'érable – destiné à attirer de petites fourmis noires luisantes.

Ces mots, je ne les avais pas entendus clairement, en fait. Ou, si je les avais entendus, je ne les avais pas compris. Ils résonneraient pourtant à mes oreilles avec une lancinante ténacité pendant des jours.

Je n'oublierais pas le regard blessé et maussade de Minette, grossi par les verres de ses lunettes de plastique rose. Son exaspération à mon égard, comme si je l'avais trahie.

Pensait-elle que je parlais d'elle aux autres résidentes de Haven Hall ? Cela ne m'arrivait jamais !

J'étais blessée, humiliée. Je n'avais eu que de bonnes intentions. Je revoyais Minette me quitter d'un pas rapide, ce matin-là, s'éloigner sans un regard en arrière. Si des branches tombées lui barraient le passage, elle les écartait d'un coup de pied.

Pendant des jours, ensuite, elle parut inquiète, distraite. Quand nous nous rencontrions dans l'escalier ou sur le trottoir, elle ne murmurait un salut que si je parlais la première. Elle partait tôt pour le restaurant, sans m'attendre ; si je la hélais et courais pour la rattraper, elle cédait et s'efforçait de sourire, mais elle pensait manifestement à autre chose. « Quelque chose ne va pas, Minette ? demandais-je. J'espère que tu me le dirais », et Minette répondait, en évitant mon regard : « Ohhh non. Ne fais pas attention à moi. Ma mère dit que je suis lunatique, que j'ai besoin qu'on me botte les fesses. » Elle parlait d'elle-même avec une véhémence âpre qui me rappelait la violente haine de soi de ma mère quand elle « flippait ».

Minette se mit à rapporter du restaurant des aliments qu'elle mangeait dans sa chambre, porte close. Toutes les semaines, elle recevait de sa mère un paquet volumineux et, dans ces paquets, il y avait des boîtes en métal contenant des gâteaux que Minette dévorait seule, dans sa chambre.

Je remarquais qu'elle me lançait parfois des regards en biais. Des regards comme des poings fermés. Une lueur de méfiance dans les

yeux. Je me demandais si elle avait été trahie par des filles qui s'étaient liées d'amitié avec elle, puis retournées contre elle. Je me disais *Je ne renoncerai pas si facilement !*

La fenêtre fêlée avait été réparée. La nouvelle vitre était parfaitement identique à l'ancienne, mais beaucoup plus claire, et la lumière de nos matins d'octobre aveuglants en avait plus d'intensité.

Le chêne abîmé avait été soumis à un élagage sévère, toutes les branches cassées et mourantes avaient été ôtées. Les vents violents semblaient avoir traumatisé l'arbre, ses feuilles tombèrent tôt, et notre pièce en fut encore plus lumineuse, je devais parfois me protéger les yeux quand je me tournais vers la partie de la pièce occupée par Minette. Mon regard était attiré par l'or scintillant de la croix sur son affiche, et par ces mots d'un rouge criard qui semblaient une prophétie : « JE SUIS LA VOIE LA VÉRITÉ ET LA VIE. »

C'était l'énigme du Sphinx. Minette m'avait dit avec fierté que son père, le « révérend Virgil Swift », avait accueilli le rassemblement du Mouvement des jeunes chrétiens, cet été-là à Washington, et que des « milliers » de jeunes chrétiens étaient venus de toute l'Amérique du Nord « prier, remercier Dieu et renouveler leur engagement en Jésus » dans le Temple Vale du Tabernacle mondial de Jésus-Christ.

Tout cela était une énigme pour moi. Je croyais néanmoins qu'un jour Minette aurait pitié de moi et m'expliquerait. Lorsque nous nous parlerions plus facilement. Lorsque (sans que je sache du tout comment) j'aurais fait mes preuves et convaincu Minette qu'elle pouvait me faire confiance.

Comme j'étais heureuse, seule dans notre bureau du deuxième étage de Haven Hall !

Seule dans notre bureau, quand Minette avait cours et que je pouvais examiner ses photos disposées en un arc parfait. Jamais je ne les touchais. Je me penchais tout près, mon haleine déposait une fine buée sur le verre, mais je ne les touchais pas. Je souriais en regardant l'espiègle petite Jewel à neuf ou dix ans, joues arrondies et sourire impertinent, prisonnière de fanfreluches blanches, en compagnie de femmes noires corpulentes qui portaient des robes gaiement colorées et de remarquables chapeaux chargés de fleurs. Elles ressemblaient à des fauteuils rembourrés à l'envers, opulentes, somptueusement maquillées, alors que Jewel, la renégate avec qui j'avais monté l'escalier plein de toiles d'araignée de l'Underground Railroad, était maigre et nerveuse comme un singe.

Lorsque je posais des questions à Minette sur sa sœur, elle haussait les épaules et faisait une grimace. « Ohhh c'est une petite *gâ-tée* ! »

Je contemplais longuement une photo de la famille Swift prise à l'extérieur, au milieu de splendides pivoines rouges. Minette et Jewel,

M. et Mme Swift en habits du dimanche, rayonnants de fierté. C'était vraiment étrange pour moi de voir ma camarade, qui souriait si rarement en ma présence, sourire aussi gaiement ! Minette portait sa toge et sa toque de bachelière, en soie blanche, et elle avait ôté ses lunettes pour la photo. Ses yeux étaient écarquillés, myopes et beaux. La petite fente noire entre ses deux dents de devant lui donnait un air d'innocence enfantine.

Je ne connaissais toujours pas cette Minette-là. Je commençais à me demander si je la connaîtrais jamais.

La plus grande des photos représentait le révérend Virgil Swift en tenue de prédicateur : une robe d'un noir brillant à rayures cognac, munie d'une sorte de capuchon de velours qui lui tombait sur les épaules. Il était debout à côté d'une chaire, la tête massive, les cheveux comme des fils métalliques, grisonnants et crépus. Il donnait une impression à la fois d'humilité et de force. Il me rappelait la proue sculptée d'un bateau viking que j'avais vue dans un musée. Son visage sombre était un phare. Ses lunettes cerclées d'or brillaient de vertu, et ses mains puissantes étaient levées dans un geste de bienvenue. Un tel homme devait s'adresser à ce qu'il y avait de plus profond en vous.

À un tel homme, on ne pouvait rien cacher.

Je me demandais si un jour Max Meade et Virgil Swift se rencontreraient et se serreraient la main. Je me demandais ce qu'ils se diraient. Je me demandais s'ils m'incluraient dans leur conversation. Je me demandais si je serais là, pour qu'ils m'incluent.

« Ohhh zut ! »

Minette grommelait tout bas. Apparemment, chaque fois qu'elle essayait de taper à la machine, maintenant, ses doigts faisaient des fautes ! Elle avait appris à taper « comme une dactylo » en classe de troisième. Et voilà qu'elle oubliait où se trouvaient les touches. Elle pensait que c'était dû à son bureau, à son « emplacement ».

Quand je lui proposai d'échanger avec le mien, elle accepta aussitôt.

Mais alors que nous commencions à déplacer nos affaires, Minette changea soudain d'avis. « Par-don ? Je me dis que peut-être pas. Peut-être qu'il est écrit que je dois... » Elle s'essuya le nez d'un geste brusque et douloureux.

Je me moquai de son sérieux. Je lui dis que le bureau qu'elle ou moi occupions ne pouvait pas avoir la moindre importance.

J'avais remarqué que Minette était souvent courbée sur sa table, les épaules arrondies et tendues. Que, depuis l'incident de la fenêtre, elle levait souvent les yeux d'un air inquiet, comme si elle s'attendait qu'un projectile soit lancé à travers la vitre.

Elle frissonna, renifla, tira sur sa ceinture trop serrée et s'efforça de rire avec moi, sans beaucoup de conviction.

« Ça ne fait rien, dit-elle. Il vaut mieux que je reste au même

endroit.

— Mais pas parce que c'est "écrit", Minette. Tu peux prendre mon bureau, on peut changer n'importe quand. Tu peux occuper mon bureau pour étudier, si tu veux. J'étudierai ailleurs. On peut changer de chambre aussi, si tu veux. » Je savais que Minette n'était pas intéressée par ma chambre, mais je sentais cette pointe d'opposition chez ma camarade, l'obstination d'une enfant, et cela me poussait à une sorte de combat, pour le bien de Minette.

Mais non. Il était impossible de raisonner Minette. Elle savait que les choses étaient « écrites », et que certaines étaient faites pour vous « éprouver ».

Il y avait la faiblesse, et il y avait la force. Oh ! dans les plus petits détails.

« Crois-tu que chaque jour soit une "épreuve", Minette ? »

Elle renifla, me regarda avec autant d'assurance que le révérend Virgil Swift du haut de sa chaire. « Chaque *jour* ? Chaque *minute*, oui. Pourquoi est-ce que tu crois que nous sommes ici, sur terre, dans un temps linéaire ? »

Je lui demandai comment nous pourrions être autrement que dans un temps linéaire, et elle répondit d'un ton vif :

« Ce qui est fut déjà ; ce qui sera est déjà. » Une réponse que je ne pouvais contester, n'ayant aucune idée de ce qu'elle signifiait.

Il était évident que Minette se sentait mal à l'aise dans notre bureau. Elle suggéra, à sa façon indirecte et détournée, que nous allions étudier à la bibliothèque après le dîner, mais quand nous y arrivions, elle allait s'asseoir seule à une autre table, comme si nous n'étions pas venues ensemble. Elle rôdait entre les rayonnages et disparaissait dans le salon du rez-de-chaussée où des distributeurs automatiques offraient boissons, chips et confiseries. J'étais blessée et contrariée que Minette m'ignore dans la bibliothèque, alors qu'elle semblait apprécier ma compagnie quand nous y allions, et encore plus quand nous rentrions à la résidence, vers 22 h30. Le campus sombre et quasi désert, l'avenue de hauts platanes nus, le clocher trop lumineux de la chapelle Schuyler, éclairé toute la nuit, semblaient la déprimer. J'aurais tant aimé lui parler dans ces moments où nous étions seules ensemble mais sans être obligées de nous regarder, où nous n'étions ni dans un lieu ni dans un autre, grelottantes de froid. J'aurais aimé l'interroger sur sa vie, sa famille, ses croyances chrétiennes, ce que cela pouvait signifier qu'un prophète juif des temps anciens puisse « demeurer » dans votre cœur et vous « sauver » de la « damnation »... mais je n'osais pas parce que je savais que je gafferais et que Minette serait offensée. Un jour, cependant, alors que nous traversions la cour, Minette montra du doigt une pleine lune d'un blanc éblouissant, devant laquelle un vent capricieux poussait des lambeaux de nuage. « Quand j'étais petite, dit-

elle, je croyais que c'était l'œil de Dieu, qui regardait. » Elle rit, puis frissonna. « La lune est une idole païenne, tu comprends. Il n'y a que les païens qui croient à la lune. » Je me dis que Veronica aurait riposté : nous sommes nés païens, nous sommes nés sans péché ! Mal à l'aise, je remarquai que la lune était belle, quoi qu'elle soit ou ne soit pas, et Minette s'écarta en disant d'un ton pincé : « *Par-don !* La beauté, c'est subjectif. »

Bientôt après, Minette cessa d'aller à la bibliothèque le soir. Elle se retirait dans sa chambre peu après le dîner, mettait dès 21 heures son pyjama, ses pantoufles, son peignoir de flanelle bleu marine étroitement ceinturé. Elle laissait parfois sa porte entrouverte, comme pour m'engager à la regarder, courbée sur les livres et sur les papiers étalés sur son lit, le visage empreint d'une concentration farouche et douloureuse. Mais si je l'appelais, si j'essayais de lui parler, elle se contentait souvent de hausser les épaules sans répondre. Si elle fermait sa porte, je devais comprendre qu'elle ne souhaitait pas que je la dérange, même pour lui souhaiter bonne nuit.

Un matin où j'étais seule dans notre bureau et où le soleil entrait à flots par la fenêtre de Minette, je vis une colonne de petites fourmis noires traverser la pièce. Elles sortaient d'une fente sous le radiateur. Dans notre vieille maison de Chadds Ford, il arrivait souvent que des fourmis fassent ainsi leur « apparition », surgissant en ordre de marche du plancher ou d'un appareil d'éclairage. Je les regardai escalader l'un des pieds du bureau de Minette, pénétrer dans l'un des tiroirs. J'hésitai, ne sachant que faire. Minette n'aimait pas qu'on touche à ses affaires, je l'avais appris dès la première semaine de cours quand je lui avais monté son courrier. Une autre étudiante de notre étage lui avait apporté l'un des paquets de Mme Swift, et cette « familiarité » avait déplu à Minette.

D'un autre côté, Minette détestait les insectes. Elle serait horrifiée de découvrir des fourmis dans son tiroir, attirées par des provisions de nourriture censées être secrètes.

Je m'approchai lentement de son bureau. J'ouvris avec précaution le tiroir, redoutant ce que j'allais y trouver : un paquet emballé dans des serviettes en papier, grouillant de fourmis. Il y avait aussi des petits sachets épars de ketchup et de sucre, et une boîte métallique contenant probablement les gâteaux envoyés par la mère de Minette, mais où les fourmis ne semblaient pas s'être introduites ; quelques-unes seulement se promenaient sur le couvercle.

Beurk ! j'en avais presque des haut-le-cœur. J'avais envie de refermer le tiroir, de faire comme si je n'avais rien vu. Si je quittais la pièce, Minette découvrirait les fourmis quand elle reviendrait, à midi.

J'enfilai des gants en cuir, pris le paquet repoussant, ce satané pain

perdu, le jetai dans ma corbeille, réussis à tuer toutes les fourmis en vue (des quantités !) en les écrasant avec des mouchoirs en papier, puis je descendis vider la corbeille dans la benne à ordures qui se trouvait derrière la résidence.

Quand je remontai l'escalier, une fille sympathique du premier me demanda : « Quelque chose ne va pas, Genna ? Tu as un air sinistre. »

Je ris. C'était l'air que l'on avait, saisie en plein milieu des *Chansons d'innocence et d'expérience* de William Blake par le besoin soudain de tuer des fourmis.

Je décidai de ne rien dire à Minette. Sauf si elle m'accusait d'avoir fouillé dans son tiroir, de m'être ingérée dans sa vie privée.

Je lui épargnerais cette gêne, et je me l'épargnerais.

Les paroles de Minette continuèrent cependant de m'obséder comme une énigme ancienne qui n'a jamais été expliquée.

À quoi ça va servir, ils la recasseront, c'est tout.

Quel effet cela fait-il d'être la descendante de gens héroïques ? Partage-t-on leur grandeur, ou vous diminue-t-elle ? Partage-t-on leur idéalisme, leur courage, leur foi ? Imagine-t-on pouvoir les connaître ? Mesure-t-on sa vie à leur aune ? Devient-on meilleur grâce à eux ?

L'anthologie Norton de la littérature américaine

« *Par-don ?* »

Tremblante et indignée, Minette Swift se tenait sur le seuil de ma chambre. Elle avait à la main la lourde anthologie de poche aux pages ultrafines qui était au programme de notre cours de littérature américaine, laquelle avait l'air d'avoir été jetée dans la boue et malmenée.

C'était un soir pluvieux d'octobre. C'était plusieurs semaines après l'incident de la vitre fêlée.

Je demandai à Minette ce qui était arrivé à son livre, et elle répondit que c'était ce qu'elle voulait savoir : « Ce qui se passe ici. »

Quand elle était énervée, Minette parlait avec un accent. Elle parlait avec une impatience enfantine, perdant son attitude posée et un peu dédaigneuse.

Minette m'appelait rarement « Genna ». Alors que je l'appelais souvent par son prénom, parce que je le trouvais mélodieux. Quand elle voulait attirer mon attention, elle s'éclaircissait la voix et murmurait : « *Par-don ?* » Tantôt poliment, tantôt pas.

Je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire. Je voyais qu'elle était bouleversée, que son livre avait été endommagé. Je regardai les pages déchirées, maculées de boue.

« Oh ! Minette, que s'est-il passé ? »

— Ce qui s'est passé ? Tu le sais, peut-être ?

— Moi... non, je ne sais rien.

— *Par-don*, mais qui pourrait le savoir, alors ? »

Minette m'accusait d'avoir abîmé son livre ? J'étais si choquée que la voix me manqua. Je ne parvenais pas à suivre ce qu'elle disait, elle parlait vite, de façon incohérente, mais la fureur de son regard ne faisait aucun doute. Cela me rappela l'un de ces matchs de basket où, quand j'avais l'imprudence d'attraper le ballon qu'on me lançait, une arrière agressive me fonçait dessus en espérant me déséquilibrer.

La veille, Minette s'était aperçue avec contrariété qu'elle n'avait plus son exemplaire de l'anthologie Norton de la littérature américaine. Elle ne savait pas si elle l'avait oublié en cours, à la bibliothèque ou au restaurant – il lui arrivait souvent d'égarer ses

affaires – ou si quelqu'un le lui avait pris. Je ne l'avais jamais vue aussi bouleversée. Elle m'avait dit que ses parents seraient « furieux » contre elle, qu'ils avaient trouvé les livres de cours incroyablement chers, qu'elle avait du leur donner des explications au téléphoné et même leur envoyer la photocopie des reçus de la librairie... J'étais partie avec elle à la recherche de son livre, mais sans succès. Je lui avais proposé d'utiliser mon exemplaire, puisque nous suivions le même cours, mais voilà qu'elle me disait avoir fini par le retrouver, dans l'allée derrière notre résidence...

« Comme ça, dans la boue. Comme si, tu sais... quelqu'un l'avait jeté par une fenêtre. Par méchanceté. »

Quelle fenêtre ? La mienne ? (La fenêtre de ma chambre, une petite ouverture trapue de la taille d'un hublot, donnait sur cette allée. Minette avait le regard fixé sur elle.)

J'étais blessée, incrédule. « Ce n'est pas moi, Minette ! Comment peux-tu penser une chose pareille !

— Personne ne dit que c'est toi. Est-ce que j'ai dit que c'était toi ? »

De façon inattendue, elle rit. Après m'avoir intimidée, elle prenait pitié de moi.

Une semaine après la vitre fêlée, Minette avait fini par me remercier d'avoir signalé l'incident. Après les fourmis, elle n'avait rien dit pendant plusieurs jours, puis m'avait brusquement remerciée d'avoir « nettoyé des saletés » qu'elle avait « totalement oubliées » dans le tiroir de son bureau. (Pas un mot sur les fourmis, mais je savais qu'elle en avait découvert quelques-unes et compris ce qui s'était passé.)

J'avais néanmoins la voix faible, défaillante. Minette avait le chic pour me culpabiliser, si injustement que ce fût. Je n'avais pas été agressée de la sorte par une fille de mon âge depuis l'école primaire de Chadds Ford. « Je suis vraiment désolée, Minette. Je n'imagine vraiment pas qui aurait pu...

— Tu n'imagines pas, hein ? Vraiment ?

— Mais pourquoi irait-on...

— À toi de me dire “pourquoi”. Tu as l'air d'en savoir tellement, à toi de me le dire. »

En fait, je pouvais imaginer. Minette s'était attiré l'antipathie générale à Haven Hall et sur le campus à cause de son franc-parler et de ses façons indépendantes. Elle avait repoussé des offres d'amitié et s'était exprimée brutalement dans des situations où d'autres se montraient plus diplomates ou plus évasives. Elle avait tapé du pied pour protester contre une musique trop forte dans l'appartement du dessous ; son oreille fine détectait le bruit dans les pièces les plus éloignées de la résidence. Le révérend Virgil Swift était manifestement son modèle : j'entendais les inflexions de la voix grave et sonore du révérend dans celle de Minette, et je voyais le sillon qui creusait son

front dans la façon dont elle fronçait les sourcils quand d'autres parlaient. J'imaginai que, comme Minette, le révérend Swift plaçait la vérité au-dessus des aimables hypocrisies de la conversation ordinaire et que, comme son modèle Jésus-Christ, lui non plus ne « supportait pas volontiers les insensés ». Minette avait une façon de manifester avec véhémence son assentiment – « Oui ! C'est ça ! » – qui, bien que sincère, donnait l'impression qu'elle se moquait de vous, tout comme sa façon de demander : « C'est vrai ? » Dans son lycée, elle avait fait partie de l'équipe des débatteurs et avait appris à exprimer ses opinions avec une vigueur destinée à intimider. Au début du semestre, elle avait produit une si forte impression sur la plupart des résidentes de Haven Hall que nous l'avions élue pour nous représenter au conseil étudiant, une décision impulsive que certaines regrettèrent par la suite. Depuis, après avoir eu des désaccords avec de nombreuses filles de la résidence, elle avait démissionné. Plusieurs Noires, en particulier, étaient partagées concernant Minette, dont l'arrogance les stupéfiait.

Si elle avait oublié son livre quelque part, il était possible que l'une de ces filles l'eût caché pour lui jouer un tour. Outre Minette et moi, seize étudiantes occupaient la résidence, et certaines d'entre elles n'étaient pas incapables de ce genre de farce.

Je tâchai pourtant de les défendre. C'était un rôle ingrat que j'avais déjà joué au lycée Cornwall, où je m'efforçais de m'entremettre dans les querelles. « Tu ne connais pas les voies du diable, ma vieille, dit Minette, avec un rire sec. Le “ver de l'iniquité” dans le cœur. Rappelle-toi la façon dont le diable a tenté Ève. Elle a succombé au mal et le paradis a été perdu, par ignorance. Pfft ! » Minette secoua la tête, tant ma naïveté était ridicule.

Son mépris amusé me rappela mon père. C'était la même intonation, très subtile mais reconnaissable entre mille. Car c'était la technique du prédicateur, et vous n'aviez aucun moyen de riposter. Vous étiez naïf, ignorant, un enfant. À cette époque-là, à Chadds Ford, une population mouvante d'inconnus avait habité chez nous pendant des périodes variables. Des matelas à même le plancher, au deuxième étage, des sacs de couchage éparpillés dans les pièces. Comme Ansel, ces inconnus étaient généralement jeunes, quoique ne le paraissant pas toujours. Certains étaient perturbés, physiquement détruits, malades. Certains osaient remettre en question l'autorité de Max Meade et devaient être mis au pas.

Minette finit par perdre patience. « Vraiment ! Tu me prends pour une idiote ! » lança-t-elle d'un ton sarcastique, avant de quitter la pièce en claquant la porte.

J'étais bouleversée. J'avais du mal à croire à cet accrochage. Il n'y avait jamais eu d'hostilité entre Minette et moi jusque-là, et je faisais

de mon mieux pour apaiser ma camarade et éviter toute possibilité d'affrontement. Elle venait pourtant de me jeter un regard de mépris noir.

Je ne m'étais jamais habituée aux explosions d'émotion à Chadds Ford, même si j'en avais souvent été témoin. *Est-ce réel ou simulé ? Dois-je courir me cacher, avoir peur ? Dois-je rire ?*

L'anthologie Norton, déchirée et maculée de boue, gisait sur le sol de notre bureau, là où Minette l'avait jetée. Je la ramassai pour examiner les dégâts. Sur les trois mille pages imprimées en petits caractères, seule une cinquantaine était irrécupérable. J'emportai le livre dans la salle de bains, nettoyai la boue de mon mieux avec du papier hygiénique mouillé. Je recollai à l'aide de Scotch les pages qui n'étaient pas trop déchirées. Comme la couverture était horriblement tachée, j'en fabriquai une neuve, plus solide, avec du papier rigide. Fière de mon œuvre, qui me rappelait les travaux pratiques de l'école primaire, je laissai le livre sur le bureau de Minette où elle le découvrit, plus tard dans la soirée, quand elle sortit de sa chambre, l'air maussade et mauvais « *Par-don ! Qu'est-ce que c'est que ça ?* »

Penchée sur mon bureau, j'essayais d'écrire un compte rendu de cinq pages pour le cours de sociologie 101. Nous avions pour manuel *Les fondements sociaux du comportement individuel*. Les platitudes de la sociologie ne me semblaient ni vraies ni fausses, mais je comprenais que, pour avoir une bonne note, il me fallait faire semblant d'être d'accord avec mon professeur, dont la critique de la « culture bourgeoise du XX^e siècle » était une version mesurée de celle, plus extrême, de Maximilian Meade. À travers une brume migraineuse, je vis Minette debout devant son bureau. Sourcils ronces, mains sur les hanches, tête rejetée en arrière, elle contemplait le livre rafistolé.

« Comme si ça changeait quelque chose ! Comme si ça faisait qu'on ne m'avait pas volé mon livre et qu'on ne l'avait pas vandalisé par méchanceté ! *C'est ça que tu essaies de me dire ?* »

Je ne savais pas quoi répondre. Je tâchais d'imaginer ce que j'éprouverais si j'avais subi la même chose. *Mais je suis blanche, ça ne pourrait pas être pareil.*

Je dis à Minette qu'elle pouvait emprunter mon anthologie quand elle le voulait. Ou que nous pouvions échanger nos livres. Elle eut un reniflement de mépris. « Si ça se trouve, ils abîmeront aussi le tien, Genna. Et alors ? »

Genna ! Ce nom, inattendu dans la bouche de Minette, prononcé d'une voix rauque de contralto, vibrante d'indignation, me fit l'effet d'une caresse.

Lieu sûr

« Notre maison est-elle un *lieu sûr* ? » demandai-je à papa.

Oh ! je n'étais plus si petite que cela pour poser une question pareille à papa ! J'avais au moins dix ans.

Feignant comme une petite fille de ne pas savoir que cela le contrarierait. Feignant de ne pas savoir qu'il s'en prendrait à ma mère.

Je savais déjà : il y avait des *lieux sûrs* où l'on pouvait aller en voiture de notre maison de Chadds Ford, si l'on était très prudent. Il y avait un *lieu sûr* qui était une ferme dans un endroit appelé Altoona, et il y avait un *lieu sûr* qui était une ferme dans un endroit appelé Port Alleghany. Notre maison de Chadds Ford n'était pas un *lieu sûr* parce qu'elle était surveillée (par l'ennemi) et qu'il y avait déjà eu plusieurs descentes.

Je n'avais pas été là. Rickie non plus. Papa nous avait emmenés chez des parents à Rittenhouse Square.

Mais je posai tout de même la question : Est-ce que notre maison est un *lieu sûr*, papa ?

Une expression sur le visage de papa, comme s'il avait envie d'attraper, de secouer, de crier.

Mais papa dit : oui, bien sûr que notre maison est sûre, Genna. Quelle question idiote, quelle petite fille idiote.

Et papa dit : Tu sais que tu seras en sécurité avec papa dans cette maison ou n'importe quelle autre. Tu le sais, chérie, n'est-ce pas ?

Pas vraiment une petite fille. Une élève de CM2 rusée qui avait appris à faire crier papa contre maman pour punir maman qui était méchante.

Ou-ï, papa, dis-je. Je crois.

Papa se baissa pour m'embrasser. Sa joue râpait parce qu'il n'était pas rasé, et son haleine avait l'odeur d'un four chaud où quelque chose a brûlé. Quasiment dans la minute où papa m'embrassait, il sortait de la pièce. Son pas résonna dans l'escalier puis, au-dessus, dans le couloir, en direction de la salle de bains où maman somnolait dans l'eau tiède de la baignoire, la tête sur la poitrine comme une poupée au cou brisé.

Quand papa était dans une juste colère, il avait la voix rauque, rude. Une voix furieuse comme des roseaux secs fouettés par le vent.

Qu'est-ce que tu lui as raconté, bordel, tu es folle, qu'est-ce que vous

avez dit, toi et ton mec, toi et ce camé, et Veronica réveillée protesta : Rien ! Que dalle ! qu'est-ce que je sais de ta vie, de toute façon, je ne suis pas celle à qui il faut s'adresser, hein ?

Lieu sûr. Je me disais ces mots en secret. Car *Lieu sûr* me faisait sourire. *Lieu sûr* me réchauffait. *Lieu sûr* était quelque chose de petit dans quoi on pouvait se cacher. Comme une maison de poupée dans laquelle si on était assez petit pour tenir on serait si petit que personne ne penserait à vous chercher.

Suspicion

À présent, à Haven Hall, la *suspicion* régnait.

Et quand la suspicion règne, il faut qu'il y ait des *suspects*.

« Minette n'a pas dit qu'elle pensait que vous ayez eu une part quelconque à cet acte de "vandalisme" mais elle a laissé entendre que vous saviez peut-être qui en était l'auteur et pourquoi. »

Ces paroles. Je regardai avec consternation la responsable de notre résidence, Dana Johnson, qui m'avait convoquée pour me parler. Mme Johnson était une femme solide d'une trentaine d'années aux cheveux coupés si court que sa tête semblait d'une petitesse disproportionnée sur son corps allongé, un peu à la façon d'une sculpture de Henry Moore. Elle avait un visage beige et des yeux comme des pics à glace. Responsable de notre résidence, elle était également assistante d'anthropologie et, selon les rumeurs, avait pour spécialité les tribus autochtones cannibales du Congo.

« Mais j'ai expliqué à Minette... que je ne savais rien.

Oui, Genna. Mais elle a été catégorique, elle croit que vous savez que vous "protégez" une ou plusieurs étudiantes. » Dana Johnson marqua une pause, avec délicatesse. Elle avait prononcé mon prénom avec douceur mais fermeté, avec le ton d'un adulte patient s'adressant à un enfant récalcitrant.

Mme Johnson était blanche, nerveuse et sur la défensive ; elle choisissait ses mots avec précaution, comme si on l'enregistrait ; elle devait se savoir elle-même sous surveillance depuis que Minette avait signalé sa « mollesse » et son « irresponsabilité » à la doyenne des étudiantes au début du mois d'octobre, après s'être plainte plusieurs fois à Dana Johnson du bruit qu'il y avait dans la résidence et de l'état de notre salle de bains du deuxième, qui ressemblait parfois à une « porcherie ».

Je répondis que non, je ne protégeais personne.

« Eh bien, Genna. Je sais. Je sais que vous me l'avez dit. Mais, vous comprenez, Minette croit fermement... »

C'était une adulte, maître-assistante au Schuyler College, et elle se laissait intimider par une étudiante de dix-huit ans. Je l'écoutai sans savoir comment répondre. Protester que je n'étais pas une menteuse à la façon minable et comique dont notre ex-président déshonoré avait protesté qu'il n'était pas un escroc ? Mme Johnson m'avait assuré que

ce serait une conversation et non un interrogatoire. Cela y ressemblait pourtant et je le vivais dans un brouillard d'anxiété et d'embarras. Je ne pouvais que répéter avec obstination que je ne savais sur le livre abîme que ce que Minette m'en avait dit, et Mme Johnson ne pouvait que répéter à sa manière précautionneuse que Minette semblait avoir « des raisons de croire » que je savais. Les minutes passaient avec une lenteur insoutenable, nous semblions enfermées ensemble dans une cellule minuscule.

Dana Johnson était appréciée sinon aimée à Haven Hall. Respectée sinon admirée. On murmurait qu'elle était lesbienne (naturellement) mais elle ne se « conduisait » pas comme une lesbienne ; dans ses cours, elle ne mettait pas particulièrement l'accent sur le « genre » et passait pour se monter aussi « objectivement critique » à l'égard des sociétés matriarcales que patriarcales. Elle portait en général des pantalons kaki, des chemises bien repassées et des pulls, des chaussures à bouts carrés. Ses mains et ses pieds étaient d'une longueur inhabituelle. Quand elle était tendue, sa voix faisait penser à un disque rayé.

Mme Johnson était nouvelle à Schuyler, et peu sûre d'elle. Parmi les dix-huit étudiantes de Haven Hall, elle n'avait pas montré de préférence. Par une sorte de timidité adulte, elle ne s'était pas fait d'amis. Personne ne la soutiendrait beaucoup si Minette Swift lui causait des ennuis. Mais si elle prenait trop nettement son parti, elle s'aliénerait le reste d'entre nous. J'avais été en bons termes avec Dana Johnson, c'était manifestement avec les filles de mon genre qu'elle était le plus à l'aise : des filles calmes, au sourire et au caractère faciles, qui n'étaient pas dérangées par le besoin d'enfreindre les règles, de se rebeller. Parce que Dana Johnson était nouvelle à Schuyler, j'avais de bonnes raisons de penser qu'elle ne savait rien de mes liens avec la famille Meade.

Mais je commençais maintenant à me méfier d'elle et à la craindre. Je lui en voulais de choisir de croire Minette Swift plutôt que moi, même si je comprenais le motif de ce choix. Mme Johnson n'avait pas dit une seule fois *Votre camarade de chambre est noire. Elle se sent vulnérable, évidemment. Nous, dans nos peaux blanches, que pouvons-nous en savoir... !*

Cela se défendait. Maximilian Meade avait écrit dans les années soixante sur les distorsions de la « conscience de peau » : ce que nous voyons est en grande partie déterminé par qui nous sommes, de même que ce que nous savons du monde est en grande partie déterminé par les structures linguistiques dans lesquelles nous sommes nés. Je savais, je comprenais ! Si l'on croit que *Certaines vérités sont des mensonges*, il faut croire que *Certains mensonges sont des vérités*. Malgré tout, je ne pouvais dire à Dana Johnson ce qu'elle me poussait à admettre. Elle

me demandait de lui « suggérer » les noms des filles qui auraient pu souhaiter nuire à Minette, et je ne pouvais lui donner satisfaction.

Notre conversation, qui n'était pas un interrogatoire, fit une embardée, dérapa et s'arrêta. Nous étions dans le salon de la responsable, une pièce meublée d'une façon désuète. C'était la fin de l'après-midi, Haven Hall était quasi déserte. Dana Johnson avait fait du café et préparé une assiette de biscuits Pepperidge Farm avec le soin méticuleux de qui est habitué à « recevoir », mais je n'avais touché ni à l'un ni aux autres. Ma langue me semblait trop grosse pour ma bouche, comme engourdie par une piqûre de novocaïne.

Bien entendu, certaines étudiantes de Haven Hall étaient plus susceptibles que d'autres d'avoir pris le livre de Minette, mais il n'était pas question que je donne leurs noms. Détacher du lot un individu – Diane, Irudi, Crystal, Lisette – aurait été cruel, injuste. Contraire à l'éthique, à la logique. Car, même si j'étais sincère, je pouvais me tromper. Une fois qu'un nom aurait été prononcé, une fois que Dana Johnson l'aurait noté et transmis à la doyenne... Par mes parents, j'avais entendu parler de la « campagne de terreur » du sénateur Joseph McCarthy dans les années cinquante, de la façon dont le FBI avait « infiltré » et « enquêté sur » les mouvements pour les droits civiques et les mouvements d'opposition à la guerre du Vietnam dans les années soixante. Je savais que coopérer était une erreur, et combien cela pouvait être tentant.

Alors que je parlais, Dana Johnson m'effleura l'épaule de sa longue et large main maladroite, aussi légère que l'air. « Vous ne pensez pas que votre camarade a pu inventer tout cela, n'est-ce pas, Genna ? » dit-elle, en baissant la voix.

Genna. Une caresse.

« Vous pouvez me le dire, Genna. Cela restera confidentiel, je vous le promets. »

Confidentiel ! Ça ne l'était pas, évidemment.

Je ne pensais pas que Minette eût consciemment inventé quoi que ce fût, mais je n'étais pas convaincue non plus que quelqu'un eût délibérément pris son livre pour le « vandaliser ». Je fis vaguement non la tête. Passai poliment devant Dana Johnson en évitant son regard anxieux. Elle pouvait interpréter ma réponse comme bon lui semblait.

Suspects

Une odeur d'air subtilement pollué se mit à flotter dans Haven Hall : *suspicion*.

Très vite le bruit se répandit dans la résidence qu'un objet appartenant à l'une d'entre nous avait été « vandalisé » et que l'incident avait quelque chose de « racial ». L'une après l'autre, les résidentes de Haven Hall furent convoquées dans le salon de Dana Johnson.

Pas un interrogatoire, une simple conversation.

Confidentiel ! Je vous le promets.

Rumeurs et hypothèses fleurirent. Minette Swift refusant de parler de ce qui s'était passé, les détails variaient. Le livre « perdu », « volé », « vandalisé », était un livre de maths ou de sociologie, un cahier de travaux pratiques, une anthologie de la poésie noire. Il avait été jeté dans la boue, ses pages avaient été déchirées, mutilées, souillées d'injures racistes.

Après le choc initial, l'élan de sympathie envers Minette, vinrent le doute, l'incrédulité. Les résidentes les plus loquaces étaient celles qui avaient leur chambre au deuxième étage de la résidence et qui connaissaient bien Minette Swift.

« Est-ce que nous sommes des “suspects” ? Je trouve ça incroyable !

— Personne n'a dit que nous étions des “suspects”. Pas exactement.

— Mais c'est tellement insignifiant ! Quelqu'un perd un livre, et il finit dans la boue ! Je perds sans arrêt des trucs, je n'en fais pas une histoire.

— Il ne s'agit pas de toi, mais de Minette. »

La détractrice la plus sévère de Minette était une Noire à la peau claire qui s'appelait Crystal Odom. Elles s'étaient souvent heurtées, parce que Crystal était aussi culottée et inébranlable que Minette, tout en étant beaucoup plus chaleureuse, plus drôle, plus légère. Méchamment Crystal faisait rire son cercle d'admiratrices en imitant la mine renfrognée de Minette, son air hautain et sa façon de marcher pesamment sur les talons. Méchamment Crystal décrivait Minette Swift comme une fille de pasteur : « Un pasteur nèg' qui se pwend pour le wé-vé-wend Martin Luther King, oh yesss ! »

Crystal Odom avait été major de sa promotion au lycée Stuyvesant de New York. Elle était la seule étudiante de première année à faire

partie de l'équipe de hockey sur gazon de Schuyler. Elle étudiait la chimie et faisait du théâtre. Sa chevelure étonnante, une sorte de pénombre fumeuse, semblait faire une explosion autour de sa tête. Elle avait les yeux écartés, frangés de cils épais et pleins d'espièglerie. Elle était souvent la seule « personne membre d'une minorité » dans les groupes où elle se trouvait, et elle jouait son rôle avec brio. Les bons sentiments raciaux stéréotypés l'impatientaient vite. L'embarras des filles blanches la faisait rire comme si on la chatouillait. À propos de Minette Swift, elle aimait notamment raconter la façon dont elle se comportait à la chorale des Bob-o-links¹, dont toutes les deux faisaient partie : « Faut l'entendre se vanter ! Elle chante dans son « chœur international du tabernacle » pratiquement depuis qu'elle porte des couches et jamais personne ne l'a "critiquée" ». Elle a une voix assez agréable, ce n'est pas Marian Anderson, mais bon, elle est à peu près dans la moyenne des Bob-o-links, n'empêche qu'elle refuse d'accepter la moindre remarque de notre directrice, elle monte sur ses grands chevaux et fait la tête, à croire que Jésus son Sauveur lui a dit toute sa vie qu'elle était *parfaite*. »

Nous étions réunies dans le salon du rez-de-chaussée, un soir avant le dîner. L'atmosphère était scintillante, chahuteuse, surexcitée. Si cette atmosphère avait été un gaz, la plus minuscule des étincelles aurait provoqué une violente explosion. Toutes les étudiantes de Haven Hall avaient maintenant été convoquées par Dana Johnson, qui leur avait offert café et biscuits Pepperidge Farm en leur assurant qu'il ne s'agissait pas d'un interrogatoire mais d'une conversation. Près d'une semaine s'était écoulée depuis que Minette avait cherché partout son anthologie de la littérature américaine, rien ne semblait réglé pour autant, et Minette ne parlait quasiment plus à personne, moi comprise. Quand on me demandait quelle camarade de chambre elle était, je sentais dans le groupe un désir collectif de m'entendre la tourner en ridicule, la railler, l'exposer à leur mépris, mais je me contentais de dire que Minette était l'une des personnes les plus sérieuses et les plus travailleuses que je connaisse et qu'elle avait été très affectée par ce qui s'était passé.

C'était l'un des principes pieux de ma vie à cette époque. Ne jamais prononcer en aucune circonstance sur quiconque des paroles que je n'aurais pas prononcées en sa présence. Et jamais d'exception, même pour faire rire mes amis !

Aussi rapide que sur un terrain de hockey, la crosse à la main, Crystal Odom saisit la balle au bond : « Et que s'est-il passé, au juste ? »

Je savais qu'elle poserait cette question. Elle, ou Trudi, ou Diane. Lisette, Midge et Lisane me regardaient. « Je ne sais pas ce qui s'est "passé" au juste, mais j'ai vu le visage de Minette quand elle m'a

montré son livre, j'ai vu sa douleur et sa colère. On aurait dit que c'était son âme qui avait été mutilée. »

(Était-ce vrai ? Ou est-ce que j'inventais, improvisais ? Je venais seulement de me faire cette réflexion, mais en prononçant ces mots dramatiques, il me semblait que c'était vrai, que Minette se conduisait comme si son âme avait été mutilée. Que d'autres gens l'« aiment bien » n'avait pas d'importance.)

« Quelqu'un a peut-être pris le livre de Minette au restaurant. » Lisane Kendall parlait sans conviction, comme si elle s'efforçait d'être impartiale.

« Quelqu'un de Haven Hall ? L'une d'entre nous ? dit Crystal avec brusquerie.

— Sans le faire exprès, peut-être. Par erreur...

— “Par erreur” quelqu'un aurait pris cet énorme bouquin et l'aurait emporté sans s'en apercevoir, et puis quand elle s'en serait rendu compte, au lieu de chercher à savoir à qui il était, elle aurait trotté derrière la résidence pour le jeter dans la boue et lui donner quelques coups de pied. C'est ça que tu veux dire ? »

Crystal savait faire rire. Elle avait le mépris si amusant, l'indignation si volubile, que l'on avait envie d'abonder dans son sens. Mais je dis : « L'important, ce n'est pas la façon dont ça s'est passé, mais le fait que ça se soit passé. J'ai aidé Minette à chercher ce livre, nous sommes retournées ensemble dans ses salles de cours, au restaurant, dans la résidence, il avait vraiment disparu ! Et elle n'a pas beaucoup d'argent...

— Et alors ? Nous non plus. C'est Haven Hall, ici, pas l'Eldorado.

— ... Par conséquent, c'était cruel de faire ça. Je ne dis pas que c'était l'une d'entre nous. Mais c'était cruel, et si cela se voulait une plaisanterie, elle n'était pas drôle.

— C'est Minette qui n'est pas drôle ! Elle perd son satané bouquin et elle veut nous mettre ça sur le dos.

— Non, je ne pense pas. »

J'étais têtue. Ma voix tremblait. Toutes les filles s'en prirent à moi.

« Tu ne penses pas quoi, Genna ? Que Minette a tout inventé, ou qu'elle ment carrément ?

— Minette ne *ment* pas ! »

Il fallait que je m'en aille, j'étais bouleversée. Des larmes enfantines me montaient aux yeux. Il y avait en moi un désir si puissant de me ranger de leur côté, contre Minette ! On comprend le désir terrible des foules lyncheuses dans un moment comme celui-là. On comprend sa terrible faiblesse. La facilité avec laquelle on peut trahir la confiance d'un autre.

Je me précipitai hors de la pièce. Dans l'escalier, j'entendis l'une des filles dire en baissant la voix : « La fille de Max'milian Meade, pas

étonnant. »

Les autres rient. Le rire pétillant, si caractéristique, de Crystal Odom jaillit comme une fontaine.

Le désir de connaître totalement quelqu'un est une façon de se l'approprier, de l'exploiter. C'est un souhait honteux auquel il faut renoncer.

Pleurs

Ces journées. Ces nuits. Comme une lune battue par les images, mon cerveau était assailli de pensées indésirables.

Si je n'ai pas d'âme ! Une âme même à mutiler...

Vouloir connaître l'autre est un souhait honteux, pensait Max. Car Max ne voulait pas que nous le connaissions. Pas même nous, ses enfants, qui étions la chair de sa chair et l'esprit de son esprit !

Je me disais pourtant : si seulement je pouvais connaître une seule personne, comme j'avais fini par comprendre que je ne pourrais jamais connaître mon père, ma mère, mon frère Rickie avec qui nous étions brouillés... Si seulement je pouvais connaître Minette Swift.

Ces pensées que nous avons au bord du sommeil. Quand nous glissons dans le sommeil à notre insu. Un sommeil agité, léger, vaporeux, telles des vagues qui se brisent sur une plage jonchée de débris et se retirent aussitôt. Et dans mon sommeil, le moindre bruit était discordant. Un avion passant haut dans le ciel avec une lenteur insoutenable, des vibrations et des craquements mystérieux dans la vieille maison. À travers les cloisons de placoplâtre entre nos chambres pareilles à des cryptes, la respiration sifflante d'une autre fille, ses plaintes et ses marmonnements, ses ronflements inconscients, de temps à autre un reniflement étonné qui devait la réveiller un instant. Et parfois les prières de Minette. *Notre Père qui êtes aux cieux que Votre nom soit sanctifié... que Votre règne arrive... que Votre volonté...* J'en viendrais à connaître intimement les modulations et le rythme de sa voix quand elle priait, une voix implorante, étonnamment enfantine, dans laquelle on n'aurait pas reconnu la voix publique pleine d'assurance de Minette Swift.

Notre Père, sanc-ti-fié, Votre règne étaient accentués comme dans un poème, toujours de la même façon.

J'entendais parfois un bruit moins définissable. Au début je n'étais pas certaine qu'il venait de Minette, j'imaginai que c'étaient les vibrations du radiateur ou un bruit de canalisations. Puis quand j'appuyais mon oreille contre la cloison, je savais : Minette grinçait des dents dans son sommeil.

Un bruit curieux évoquant un remuement de petits cailloux frottant les uns contre les autres. Un tic nerveux que j'avais eu moi aussi, petite fille, m'avait dit Veronica. Elle me réveillait alors avec douceur

en disant *Genna ! Tu vas t'user les dents, mon chou.*

Ces nuits perdues où dans la maison de Chadds Ford Veronica était encore « maman » et se préoccupait du bien-être de sa fille.

Cette nuit-là, au deuxième étage de Haven Hall, après que j'avais fui le rire des filles. Un rire qui n'était même pas railleur ni méprisant, mais plutôt indulgent, amusé. *La fille de Max'milian Meade, pas étonnant.* Incapable de dormir, j'écoutais grincer les ressorts du lit de Minette de l'autre côté de la cloison, sachant qu'elle non plus ne dormait pas, pour avoir essuyé des rires plus cruels. Puis je me rendis compte que j'entendais autre chose, un bruit étouffé : des pleurs.

Je me redressai. J'allumai ma lampe de chevet. Il n'était que 2 heures du matin, beaucoup plus tôt que je ne le pensais. Minette avait disparu dans sa chambre dans la soirée, alors que j'étais au ciné-club. Quand j'étais rentrée, à minuit, aucune lumière ne brillait sous sa porte.

J'ouvris sans bruit la porte de ma chambre. Il faisait très sombre dans notre bureau. La fenêtre de Minette donnait sur le ciel, mais il était obscurci de nuages épais qu'aucun rayon de lune ne pouvait percer. Il n'y avait pas de lumière sous la porte de Minette, et j'entendais plus distinctement le bruit de ses pleurs, étouffé par un oreiller. J'hésitai avant de frapper.

« Minette... ? »

Aucune réponse. Mais le bruit de pleurs cessa.

Urgence ?

Les jours raccourcirent brutalement. Le ciel rétrécissait de façon visible. Les matins étaient glacials. La Schuylkill, qui bornait à l'est notre vaste campus vallonné, reflétait des nuages de plomb. Un après-midi de novembre qui, à 16h30, se dissolvait en obscurité comme un Kleenex mouillé, je trouvai un billet rose dans ma boîte aux lettres de Haven Hall. *Gena appelez Veronica ! Urgent !* Nos noms avaient été estropiés par la personne qui avait noté le message mais, dans l'affolement du moment, je pensai vaguement que c'était ma mère qui l'avait fait, par « espièglerie anarchiste ».

Les doigts tremblants, je composai le numéro sur le vieux téléphoné à cadran, le dos tourné à la porte d'entrée pour que personne ne puisse voir mon visage. Je fermai les yeux quand la sonnerie retentit dans la maison de Chadds Ford. Elle retentit longtemps, comme dans un film européen, élégant et froid, où l'œil impatient de la caméra parcourt les pièces hautes de plafond, sobrement meublées, d'un vieux manoir/mausolée imposant dont toute vie a disparu et où, pourtant, un téléphone sonne.

Bon sang maman ! Réponds s'il te plaît.

Maman tu es ma mère je t'en prie réponds.

Il devait s'agir d'une urgence et, si c'était le cas, elle devait concerner mon père, Maximilian Meade.

Max était mort ou mourant. Crise cardiaque, accident d'avion, meurtre.

La vie de Mad Max avait souvent été menacée. Il avait été agressé, battu. Dans les rues de Chicago pendant la Convention nationale démocrate de 1968, par la police de Chicago. À la sortie de tribunaux. Dans des halls d'hôtel. Dans la rue. Sa fille n'était pas censée le savoir et, si elle savait, elle avait interdiction d'en parler.

Max avait aussi un cœur « qui lui jouait des tours ». Je n'en savais pas plus. Les affaires de santé étaient des affaires privées.

J'appellerais par intermittence pendant des heures. J'écouterais le téléphone sonner avec un calme stoïque. Me disant que, tant que je ne savais pas ce qui se passait, ce que signifiait cet *urgent*, je n'avais pas de raison d'avoir peur. Je n'avais pas de raison de penser *Cette partie de ma vie s'achève : fille de.*

Je n'avais aucune idée de l'endroit où se trouvait mon père. Je ne

lui avais pas parlé depuis trois semaines et deux jours. Il était alors « en déplacement », « en voyage d'affaires », « avec un client à Montréal ». (Parmi les clients dispersés de Max figuraient des objecteurs de conscience américains. Exilés de façon permanente au Canada, et que les agents fédéraux auraient arrêtés s'ils avaient remis les pieds aux États-Unis.) Je parlais au moins une fois par semaine à Veronica, et nos conversations téléphoniques étaient amicales et désinvoltes. Nous riions souvent. Dans cette phase post-radical/post-hippie de sa vie, ma mère cultivait un style burlesque à la Lucille Bail, le style sitcoms des années cinquante en lieu et place de l'opéra/tragédie des années soixante qui ne lui avait pas réussi. Nos conversations ne suscitaient d'émotion chez aucune de nous deux. Elles étaient très différentes, par exemple, de celles que Minette Swift avait avec sa mère et qui étaient très sérieuses, du moins en ce qui concernait Minette. Le téléphone collé à l'oreille, les paupières lourdes, elle soupirait et hochait la tête en murmurant *Oui oui, Ou-i mère !* Et il était rare de l'entendre rire.

« Si Max est papa. Si Max est mort, je veux dire. Si... »

Car *fil*le est une laisse autour du cou. *Fille* est une épine dans le cœur. *Fille* est une angoisse acide qui bouillonne et écume dans une bouteille jusqu'à déborder et vous brûler la main.

Tu as dix-huit ans, maintenant : plus besoin de les aimer aussi désespérément.

Ce soir-là, je n'allai pas au restaurant avec les autres. Je m'installai au deuxième étage pour surveiller le téléphone. Quand il sonnait, je répondais : dans un état second je notais les messages, les appels n'étaient jamais pour moi. Dans notre résidence, nous n'avions qu'un téléphone collectif par étage. Haven Hall était la résidence la moins chère du Schuyler College, et nous n'avions donc pas de téléphone privé dans nos chambres. Je trouvais cela très bien, mes parents trouvaient cela très bien. Je ne saurais jamais si mes parents avaient soudoyé l'université pour me faire admettre, mais je savais qu'ils approuvaient la frugalité de Haven Hall. La frugalité, l'absence de luxe ont une valeur spirituelle. Comme le savaient mes ancêtres quakers. Seuls le caractère, l'intégrité ont de la valeur. Le sacrifice de soi. La plupart des filles de Haven Hall, pour autant que je puisse le déterminer, étaient des boursières. C'est-à-dire des filles de milieux économiques/culturels « défavorisés ». Je voulais croire que je ne détonnais pas, que ma façon de m'habiller, de me conduire, ne sentait pas la suffisance, les privilèges. En me voyant à côté de Crystal Odom, on aurait jugé sans hésitation que j'étais la pauvre, et elle la riche. Je pense que la plupart des filles de la résidence m'aimaient bien. Certaines m'aimaient beaucoup. Je leur en étais reconnaissante, et je crois que j'étais une bonne amie. Personne ne m'avait jamais dit avec

un mépris amusé *Mais tu es la fille de Maximilian Meade, on sait qui tu es !*

J'étais aussi l'amie de Minette Swift, bien qu'elle gardât la même réserve méfiante envers moi qu'envers les autres, à la façon d'une martyre qui a pardonné à ses oppresseurs par principe chrétien sinon du fond du cœur. On avait envie de protester *Mais je ne t'ai rien fait de mal, qu'ai-je donc fait ?*

Nous nous sentions coupables en présence de Minette. La disparition/mutilation de son livre n'avait jamais été expliquée, et la blessure était encore à vif. À la dernière réunion de Haven Hall, c'était Dana Johnson qui nous avait annoncé la démission de notre représentante au conseil étudiant, Minette n'était pas venue le faire en personne. Même Crystal Odom hésitait à l'affronter de face.

Vers 21 heures, alors que je téléphonais chez moi une énième fois, Minette passa. Je l'avais entendue monter l'escalier raide avec une sorte de dignité irritée. Depuis septembre, elle avait grossi : trois kilos, quatre ? Sa ceinture en verni noir avait de nouveaux crans, percés grossièrement aux ciseaux. Sa jupe de flanelle grise était devenue trop serrée à la taille, j'avais remarqué l'ingéniosité avec laquelle elle la fermait à l'aide d'épingles à nourrice entrelacées, dissimulées sous un pull ample. Minette aurait été morte d'embarras si elle avait su que je l'avais vue faire, mais j'étais rusée, entraînée depuis longtemps à ne-pas-voir comme à ne-pas-entendre ce que je n'étais pas censée voir ou entendre.

En me voyant recroquevillée près du téléphone comme quelque chose de brisé, Minette s'arrêta. La montée l'avait essoufflée. Depuis l'incident de l'anthologie, elle transportait une sélection de ses livres les plus coûteux dans un sac à dos, comme – je suppose – pour les mettre en sécurité. Cela ne ressemblait pas à Minette de s'arrêter ainsi. Cela ne lui ressemblait pas de faire attention à moi ailleurs que dans notre bureau. Néanmoins, lisant sur mon visage tiré la perspective de mauvaises nouvelles, elle s'arrêta, attendant que je lève les yeux vers elle. Mais je ne le fis pas, je ne le pus pas, comme prisonnière de sables mouvants j'étais incapable de bouger la tête, j'étais esclave du téléphone qui sonnait interminablement dans la maison de Chadds Ford. *Réponds s'il te plaît ! Pourquoi est-ce que tu me punis !*

Lorsque je finis par lever les yeux, Minette avait disparu.

Finalement, à plus de 23 heures, le téléphone sonna, et j'eus Veronica au bout du fil.

À ce moment-là, j'avais déjà formé un plan désespéré : emprunter de l'argent à Dana Johnson, faire en taxi les quatre-vingts kilomètres me séparant de Chadds Ford. Ce lieu que j'avais été impatiente de fuir, je tenais maintenant désespérément à y retourner. Il ne me venait apparemment pas à l'esprit, ou alors j'écartais cette idée comme on

écarte inconsciemment un insecte qui bourdonne, que si Veronica ne répondait pas au téléphone, il y avait de grandes chances pour qu'elle ne soit pas à Chadds Ford.

J'étais dans le couloir, devant la porte de Dana Johnson, cherchant à trouver le courage de frapper. Une faible lumière brillait sous sa porte, j'entendais un bruit de machine à écrire.

Depuis notre conversation embarrassante (qui n'avait pas été un interrogatoire), j'évitais Dana Johnson comme le faisaient les autres, par ressentiment ou par sentiment de culpabilité.

Il était pourtant indispensable que je lui emprunte de l'argent pour la course en taxi, j'avais moins de dix dollars dans mon portefeuille et ne possédais pas de carte de crédit. (Mes parents considéraient les cartes de crédit comme une arnaque capitaliste.) Il me fallait donc m'abaisser à emprunter de l'argent à une inconnue. Je bégaierais : « Ma mère a téléphoné en demandant que je la rappelle "d'urgence", mais je n'arrive pas à la joindre. Je crois que quelque chose est arrivé à mon père... » Je voulais croire que Dana Johnson n'avait aucune idée de l'identité de ma famille.

C'est à ce moment-là que le téléphone sonna à la réception, à quelques mètres de moi. La surveillante me héla : « "Generva Meade" ? Pour vous. »

C'était Veronica, très agitée.

« ... Genna ? Dieu merci ! Dis-moi que tu ne sais rien au sujet de ton père... »

Non, répondis-je, je ne savais rien.

« ... parce que je crois, j'ai des raisons de croire, que tout va s'arranger, Genna, ce ne sera pas ébruité, ce ne sera pas divulgué par, comment dit-on... par les médias. Je le crois, du moins. Je n'ai pas parlé directement à Max. Je ne voulais pas que tu apprennes ça par d'autres, je ne voulais pas que tu aies peur, que tu t'inquiètes, parce que je crois, j'espère, que tout va s'arranger. Aux dernières nouvelles, les médias n'en sauront rien, en tout cas. »

Je lui demandai ce que les médias ne sauraient pas.

« C'est bien le problème, Genna : je ne sais pas. Je ne sais pas précisément, du moins. Tu connais Max, il communique par des intermédiaires, tu connais la situation. » Veronica parlait vite, avec excitation, sans articuler, on aurait dit une femme ivre tachant de conserver l'équilibre sur une estrade soudain instable. « Personne ne peut parler au téléphone, d'après Max nos téléphones sont sur écoute, ce sifflement, tu entends ? C'est la surveillance du FBI. Je crois que je l'entends, je suis sûre que je l'entends. Pourtant ce téléphone devrait être sur, ah mais... bon Dieu – Veronica rit, elle venait d'y penser – ils ont aussi mis ta résidence sur écoute, évidemment. Quoi qu'il en soit, Max veut que tu saches, il tient à ce que tu... » La voix d'un inconnu,

d'un homme, se fit entendre, des paroles pas tout à fait audibles, et Veronica eut un rire nerveux, elle parla un instant à l'inconnu, et je l'imaginai passant la main dans sa cascade de cheveux noirs « aile de corbeau », j'imaginai ses yeux dilatés et brillants, son visage empourpré. « ... Max veut que tu saches *qu'il n'est pas arrêté*, pas encore en tout cas, et si nous avons beaucoup de chance, il ne le sera pas, il est détenu sous contrôle fédéral à Buffalo, je crois, intercepté à la frontière, je croyais qu'il était... » Mais de nouveau la voix intervint, plusieurs voix peut-être, il y eut une nouvelle conversation, j'entendis des mots assourdis qui ne voulaient rien dire, puis Veronica reprit l'appareil, excitée, hors d'haleine : « Ce n'était pas à la frontière, il était rentré, ils sont venus le chercher dans le tribunal, le tribunal fédéral, mais on ne l'a pas "arrêté", chérie. Le terme utilisé, c'est, c'est, comment déjà... "témoin important". Je crois que c'est ça. Et je crois que ça ne va pas plus loin, Genna. Si la chance est avec nous. »

Je demandai à Veronica de quoi Max était un témoin important.

... « Je t'ai dit, je t'ai expliqué, chérie, qu'on ne peut pas parler de ça au téléphone. Parce que ces foutus fascistes du FBI nous ont mis sur écoute ! Illégalement ! Parce que... »

Il y eut un bruit de lutte, comme si quelqu'un essayait de prendre le combiné et que Veronica l'ait repoussé, la voix suraiguë comme une pluie d'aiguilles. « ... ma vie est en ruine, mon fils m'a été enlevé, la Gestapo nous persécute, Max Meade est un auxiliaire de justice qui n'a jamais violé une loi de sa vie et Veronica Hewett-Meade n'est pas au courant, n'a jamais été au courant, j'ai une nouvelle conscience aujourd'hui, je crois que la révélation doit venir de l'intérieur. Il n'y a pas de salut dans les masses. Je le sais, vous pouvez me croire, je fais partie des "masses" et je le sais. Il n'y a que l'âme. Alors je vous en prie *laissez-nous tranquilles*. Putain de Gestapo *laissez-nous tranquilles*. »

La ligne fut brusquement coupée. Veronica s'était mise à pleurer. Quelqu'un avait peut-être pris le combiné et raccroché. Lorsque je rappelai, immédiatement, personne ne répondit. Je me dis *Je ne sais pas où elle est. Où ils sont tous les deux. Seulement où elle dit être. Et cela non plus je ne le sais pas.*

Myrtilles

Dans la pièce au deuxième étage de Haven Hall où flottait une légère odeur de rance, exacerbée par l'humidité. Au crépuscule d'un après-midi de novembre. Toute la journée il avait plu. Pas un rayon de soleil n'avait brillé. Je n'étais pas allée en cours. Je n'avais pas quitté la pièce. Je ne m'étais pas lavé la figure ni peigné les cheveux, n'avais pas quitté ma chemise de nuit malodorante. Minette entra d'un pas pesant, sentant la pluie. Sentant les baskets trempées, les cheveux gras. « Par-don ? » Surprise de me voir. Elle m'avait peut-être laissée plus ou moins au même endroit, dans la même position, quand elle était partie en cours ce matin-là. Elle ne faisait pas autant attention à moi, d'ordinaire. Elle alluma le plafonnier et me dévisagea. Je fis une grimace et me couvris le visage. Je lui dis que j'allais bien, que j'étais fatiguée et n'avais pas envie de parler. *Tss-tss*, fit Minette. Minette avait tout un répertoire de bruits agaçants : grommellements, marmonnements, soupirs exagérés, fredonnements, chansons et, bien sûr, prières, grincements de dents, pleurs épisodiques.

Elle éteignit le plafonnier. Elle alla allumer dans sa chambre, ce qui éclaira notre pièce commune d'une faible lumière, fantomatique et réconfortante. Quelques jours plus tôt, Minette avait rapporté, serré et presque caché contre ses seins, l'un des paquets que sa mère emballait avec zèle – des paquets que Minette avait coutume d'ouvrir dans sa chambre, derrière une porte close. Je savais qu'il fallait des ciseaux, je savais qu'ouvrir les paquets de Mme Swift, saucissonnés de ruban adhésif, ne devait pas être une mince affaire. J'avais senti une odeur de levure, de sucre : des gâteaux. Mais je n'avais pas eu le privilège de voir le contenu du paquet, bien entendu. À présent, soupirant et marmonnant tout bas, Minette ressortit de sa chambre et me tendit une boîte en métal d'une vingtaine de centimètres de diamètre, révélant cinq ou six gâteaux, sur un beau papier paraffiné cannelé.

L'odeur était irrésistible. Je remerciai Minette et lui dis que je n'avais pas faim.

« Tu parles ! »

C'était davantage un grognement qu'un ordre. Assises dans la pénombre de notre bureau commun, nous mangeâmes. Les gâteaux étaient aux myrtilles, et les myrtilles étaient encore fondantes. Les gâteaux étaient délicieux. Assises tout près l'une de l'autre, nous

mangeâmes les gâteaux aux myrtilles et nous écoutâmes tomber la pluie.

Deuxième partie

... si bien pour Genna d'avoir cette amie, d'avoir affaire à des individus uniques et non à des stéréotypes raciaux.

Fille noire/fille blanche

Minette Swift, née le 11 avril 1956/
Generva Meade, née le 13 avril 1956

Minette Swift, née à Washington, DC/
Generva Meade, née à Chadds Ford, PA

Minette Swift : un mètre soixante-cinq/
Generva Meade : un mètre soixante-neuf

Minette Swift : (environ) 63 kilos/
Generva Meade : (environ) 48 kilos

Parents de Minette Swift : Virgil Duncan Swift et Loretta Sweet Swift/

Parents de Generva Meade : Maximilian Elliott Meade et Veronica Hewett-Meade

Minette Swift : une sœur, Jewel, née en 1961
Generva Meade : un frère, Richard (« Rickie »), né en 1951

Religion de Minette Swift : chrétienne
Religion de Generva Meade : –

Église de Minette Swift : Temple Vale du Tabernacle mondial de Jésus-Christ, Washington, DC
Église de Generva Meade : –

La bible de Minette. Une grosse bible, et lourde. Une reliure souple en similicuir blanc, des lettres dorées, des tranches dorées. Une « bible spéciale » imprimée pour être vendue dans le Tabernacle du révérend Swift et contenant seize illustrations en couleurs, des cartes de la Terre sainte à l'époque de Jésus (« Canaan, tel qu'il fut partagé entre les Douze Tribus », « Les royaumes de David et de Salomon », « Les royaumes de Juda et d'Israël », « La Palestine au temps du Christ », « Babylone et Assyrie : lieux de la captivité des Juifs », « Les voyages de saint Paul dans la région de la Grande Mer ou Méditerranée ») et

un appendice de trois pages en gros caractères racontant l'histoire du Temple Vale du Tabernacle mondial de Jésus-Christ, fondé en 1958 à Washington par le révérend Virgil Duncan Swift.

Cette bible ! La Parole sacrée de Dieu ! À la dérobée et avec une pointe d'envie, je regardais Minette la lire plusieurs fois par jour, et toujours avant d'aller se coucher ; la lire avec une attention scrupuleuse, tête inclinée, front plissé, lèvres formant les mots en silence. Pourquoi Minette ne me lit-elle pas la Bible ? me demandais-je. Les chrétiens ne souhaitent-ils pas convertir les païens ?

La bible de Minette, dont les pages dorées ruisselaient comme une cascade d'or quand on la feuilletait.

La bible de Minette qui glissa de mes doigts furtifs alors que je la soulevais, un jour où j'étais seule dans la pièce ; qui glissa et tomba, brutalement, comme pour me punir, enfonçant un coin pointu dans mon pied.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang à la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Une religion cannibale, disait Max. Et la Parole sacrée de Dieu, la « Bible hébraïque » malhabilement unie au « Nouveau Testament », une anthologie de gribouillages déments n'ayant pas plus de valeur scientifique, historique, morale ou spirituelle qu'un tas de bandes dessinées.

Je me trompais pourtant en croyant Minette Swift « simplement » chrétienne.

Le premier dimanche que nous passâmes au Schuyler College, plusieurs filles de la résidence invitèrent Minette à les accompagner à la chapelle. Elle en revint, outrée : « Cette femme aumônier ! Une vieille débraillée aux cheveux gris ! Un vieux canasson abandonné dans un champ, qui pourrait croire un mot de ce qu'elle raconte, même la bonne nouvelle du Seigneur ! » Minette gonfla les joues et émit un grognement de mépris.

Par la suite, chaque fois qu'on l'invitait à aller à la chapelle, elle secouait la tête avec véhémence comme si on l'insultait : « Pourquoi je voudrais faire une chose pareille ! »

Minette avait la nostalgie de l'église de son père. Elle avait la nostalgie du chœur du Temple Vale où, « en belle robe blanche », elle avait chanté dès l'âge de dix ans.

« Une église comme la nôtre, elle a une raison d'être. On le sent dès qu'on y entre. Jésus attend ! »

Je n'assistais jamais à aucun service mais parfois, quand j'étais d'une humeur indéfinie (mélancolie, tristesse, aspirations vagues, crainte de l'avenir ?), j'entrais dans la chapelle et m'asseyais, seule,

sur l'un des bancs de bois ; entre ces austères murs blancs et ces fenêtres aux vitres de verre ordinaire, je méditais dans cette région quaker de l'âme qui est silence, émerveillement.

Personne ne m'attendait dans la chapelle, et pourtant j'y étais heureuse, pourvu que j'y demeure silencieuse, sans mot et sans pensée. *Ma famille ne me manque pas. J'en suis débarrassée !*

Le dimanche matin, Minette s'habillait en général avec entrain pour l'église et partait avant 9 heures. Elle fredonnait tout bas en arrangeant le casque de ses cheveux raides, en tirant sur son collant. Je la guettais parfois par la fenêtre au-dessus de son bureau, regardais sa silhouette trapue deux étages plus bas ; elle était toujours seule, s'éloignait d'un pas rapide, la tête baissée, indifférente à ce qui l'entourait. Supposer que personne n'accompagnerait Minette m'apportait une petite satisfaction. Schuyler College se trouvait à la périphérie de la petite agglomération de Schuylersville, qui comptait plusieurs églises, mais lorsque je demandai à Minette à laquelle elle allait, son regard devint évasif derrière les verres de ses lunettes, et elle marmonna une réponse à peu près inaudible, quelque chose comme *Une église que j'ai trouvée.*

« Elle ressemble à celle de ton père ? »

Cette fois Minette me regarda franchement. « Comme le Tabernacle de papa ? dit-elle en riant. Sûrement pas ! »

Mais si je lui posais des questions sur le Tabernacle, ou sur le Temple Vale comme elle l'appelait parfois, ses réponses étaient vagues et brèves. Non par embarras ou par contrariété, mais simplement parce que donner des explications ne l'intéressait pas.

Parce que je suis blanche ? me demandais-je.

Maximilian Meade avait écrit dans les années soixante que la « conscience de peau » déterminait la façon de voir. Presque tous les Blancs naissent aveugles, même ceux qui sont victimes du capitalisme, il faut nous éduquer à *voir*.

J'enviais la foi de Minette Swift, car c'était une foi spéciale. Son Dieu était un Dieu spécial dont elle ne souhaitait pas diluer l'omnipotence en le partageant avec n'importe qui.

Je demandais avec naïveté : « Mais le paradis existe-t-il, Minette ? » et elle répondait avec une moue pincée, comme si une question aussi idiote devait avoir un sens second et obscur : « Bien sûr que le paradis existe ! Mais pas pour *tout le monde.* »

De même que Minette m'appelait rarement « Genna », elle ne me posait jamais de questions sur ma famille. Pas par discrétion comme d'autres étudiantes, mais par indifférence. Je me rappelais avec embarras avoir craint, au début du semestre, que le nom de « Generva Meade » n'éveille les soupçons de ma camarade. Je savais maintenant

que Minette avait suivi la visite guidée de la demeure Elias Meade dans un brouillard d'ennui.

Par esprit de contradiction, cependant, j'essayais souvent de lui parler de ma famille. Je m'entendis lui confier que les Meade avaient été des quakers, mais des dizaines d'années plus tôt, avant ma naissance ; à présent, même les membres de ma famille qui étaient chrétiens (des personnes âgées pour la plupart, des parentes de mon père) n'allaient que rarement à l'église : « Dans une vraie église, je veux dire. Un bâtiment. »

Minette plissa le front, tâchant d'imaginer la chose. Car comment aller dans une église qui ne soit pas un bâtiment ?

« Dans l'ensemble, ils croient à l'ici et maintenant, à "l'humanité". Pas à un Dieu intemporel mais à "l'amélioration de l'humanité" par des moyens sociaux et politiques. »

Minette sourit mais ne rit pas. Une certaine tristesse dans ma voix semblait avoir suscitée sa compassion ou sa pitié.

« Comme les Nations unies, tu veux dire ? Ce genre de discours... »

Max Meade méprisait les Nations unies qu'il considérait comme une coalition capitaliste/bourgeoise, mais il était juste de laisser entendre que mes parents démocrates moins radicaux « croyaient » aux Nations unies, à la façon vague dont la plupart des Américains « croient » aux Nations unies, sans en savoir ou sans vouloir en savoir davantage.

« Oui, dis-je. Comme les Nations unies. Des discours mais parfois aussi des sanctions. Parfois des actions militaires.

— Eh bien, les Nations unies sont un bâtiment. À New York », dit Minette, m'offrant une consolation en même temps qu'elle mettait un terme à la conversation.

Minette Swift appelait souvent chez elle, Generva Meade le faisait rarement.

C'était le dimanche et le mercredi vers 20 heures que Minette téléphonait à ses parents, ainsi qu'à d'autres moments non programmés de la semaine. Je n'avais pas d'heure habituelle pour téléphoner chez moi.

Quand Minette appelait, quelqu'un répondait. Quand j'appelais, il arrivait souvent que personne ne réponde.

Au téléphone, Minette faisait étonnamment enfantine. Elle était soumise, docile. On avait l'impression qu'elle recevait des instructions. Elle hochait la tête avec véhémence, marmonnait *Oui, oui-oui*. Si vous passiez près d'elle, sur le palier du deuxième où se trouvait l'appareil, elle ne vous voyait pas, fixait le sol en fronçant les sourcils, toute obéissance à la voix parentale à son oreille. Après l'incident de l'anthologie Norton, et après les partiels, Minette fut au téléphone jusqu'à deux fois par semaine. (Je pense que, dans sa détresse, c'était à sa mère qu'elle parlait. J'essayais sincèrement de ne pas écouter aux

portes !) Pendant ces conversations avec sa mère, Minette avait un ton de petite fille blessée ; elle était pleurnicharde, sarcastique, maussade ; pleine de ressentiment et de révolte ; elle avait eu de mauvaises notes en anglais, en maths et en biologie, et seulement des C dans les autres matières ; oui, elle avait parlé à ses enseignants ; non, ils refusaient de relever ses notes... Minette sanglotait presque de colère, de frustration. Puis elle restait longtemps silencieuse, écoutant sa mère.

Après l'épreuve qu'avaient été pour moi les innombrables coups de téléphone que j'avais passés à Chadds Ford au cours de la même soirée, composer à nouveau ce numéro m'aurait rendue malade, si bien que je passai des semaines sans appeler. Veronica m'avait donné un « numéro provisoire » pour téléphoner à Max, un numéro précédé de l'indicatif 706, qui était celui de la région de Buffalo. Mais quand je le composai, une voix enregistrée arrogante m'informa que *Le numéro que vous avez composé n'est plus attribué veuillez consulter votre documentation...* Veronica chercha plusieurs fois à me joindre, je trouvais des billets roses dans ma boîte aux lettres, mais comme aucun ne précisait *Urgent !* je ne rappelais pas.

Je me demandais si mes parents étaient séparés. Si « séparés » était un mot figurant dans le vocabulaire de leur mariage.

Pendant des jours, j'attendis la nouvelle de l'arrestation de Maximilian Meade. J'attendis ce gros titre :

L'AVOCAT RADICAL « MAD MAX » MEADE PLACÉ EN GARDE À VUE PAR LE FBI

Dans un brouillard d'appréhension, j'assistai ponctuellement à mes cours, passai mes partiels et préparai mes examens. Depuis l'école primaire, Generva Meade était une « bonne » élève et, comme un zombi, je continuais à l'être. Naturellement, je ne cherchais pas à avoir des nouvelles, j'évitais télévision et journaux. Il me semblait que des gens m'observaient à Haven Hall et sur le campus, mais, naturellement, je leur souriais comme si tout allait bien. Depuis des années je savais ou soupçonnais que mon père était harcelé par le FBI parce qu'il défendait bénévolement les objecteurs de conscience de la guerre du Vietnam et qu'il soutenait des radicaux en vue tels que les frères Berrigan, des prêtres catholiques arrêtés à plusieurs reprises dans les années soixante pour sabotage de bureaux de recrutement, destruction de livrets militaires. Max faisait partie d'un groupe d'avocats qui avait défendu des opposants à la guerre du Vietnam inculpés de crime après les « jours de rage » d'octobre 1969, à Chicago. Et des mandats d'arrêt avaient été lancés contre Ansel Trimmer et contre d'autres personnes connaissant Max et ayant séjourné à Chadds Ford. Mais je pensais ou voulais penser que, depuis

la fin de la guerre du Vietnam et le revirement de l'opinion publique, ces harcèlements avaient cessé. Même si, un jour d'humeur sombre et rebelle, Max avait dit *Cela ne prendra jamais fin, ils chercheront à avoir ma peau et à me détruire s'ils peuvent.*

Pleine d'appréhension, j'imaginai Dana Johnson me convoquant dans son salon où des tasses de café fumant et une assiette de biscuits Pepperidge Farm rassis m'attendraient. Je m'étais si souvent répété les mots qu'elle prononcerait *Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles pour vous, Genna* qu'il me semblait que cela s'était déjà produit.

Mais je n'eus aucune nouvelle de Maximilian Meade. Ni par Dana Johnson ni par qui que ce soit d'autre.

Minette Swift était boursière au Schuyler College, ses parents paieraient moins de 500 dollars pour l'année universitaire. Generva Meade n'avait pas de bourse, ses parents paieraient 4 000 dollars.

Minette Swift m'avait avoué qu'elle n'avait jamais entendu parler du Schuyler College avant que son conseiller d'orientation lui conseille d'y faire une demande d'inscription. Generva Meade avait entendu parler du Schuyler College toute sa vie.

Minette m'avait confié avec fierté que son père était diplômé « avec mention » de l'institut biblique de Towson dans le Maryland. Sa mère avait été infirmière avant de se marier. Son oncle préféré, commandant dans l'armée américaine, avait été blessé au Vietnam et « décoré » de plusieurs médailles. Minette était la première de ses nombreux cousins, oncles et tantes à avoir terminé ses études secondaires avec un « vrai » diplôme. Bien entendu, elle était la première à aller à l'université. Certains membres de sa famille la jalouaient, c'était prévisible : « L'homme avisé bâtit sa maison sur le roc, l'homme insensé bâtit sa maison sur le sable. Mais l'homme insensé doit accuser quelqu'un d'autre de son manque de bon sens, pas vrai ! »

Minette rit, un gros rire rauque, rare, qui me donna envie de rire, moi aussi.

Homme avisé. Homme insensé. Roc. Sable.

Si simple ! Si clair.

Minette était fière d'avoir reçu une « demi-douzaine » d'offres de bourse des différentes universités auxquelles elle s'était adressée, y compris la Howard University, la « célèbre université nègre ». C'était le révérend Swift qui avait décidé qu'elle irait au Schuyler College, qui avait une « telle réputation » qu'il lui serait plus facile d'être admise ensuite à la faculté de droit de Georgetown.

Je félicitai Minette pour les offres de bourse. Je lui dis que j'étais contente qu'elle ait choisi Schuyler plutôt que Howard, et Minette haussa les épaules. « Ohhh, à Howard, ils ne donnaient pas grand-

chose. Ici, c'est plus du triple. Et les gens d'ici, la dame responsable des admissions, elle vous parle comme si vous étiez *quelqu'un*. »

Dans mon enfance, on m'avait appris à dire « Noir », « Afro-Américain », « Africain-Américain », mais jamais « Nègre ». (Et jamais « de couleur » !) Minette Swift prononçait pourtant « Nè-gre » avec une dignité désinvolte, comme on prononcerait le nom d'un pays étranger exotique : Nigeria, Éthiopie, Zaïre.

En fait, tout ce que Minette se donnait la peine de nommer de sa voix gutturale de contralto me paraissait exotique, alors que ma propre voix me semblait de plus en plus hésitante et fragile.

Bob-o-link ! Bob-o-link !

Debout dès l'or du petit matin !

Parmi les nombreuses chorales de Schuyler, les Bob-o-links étaient la plus ancienne (fondée en 1898) et la plus fermée (jamais plus de vingt filles). Elles chantaient à capella. Elles chantaient avec la fougue de majorettes. Elles chantaient des harmonies à cinq voix comme des majorettes sur cinq niveaux de marches. Elles chantaient avec expression et avec « enthousiasme ». Elles chantaient lors des concerts de fête, et lors des concerts de collecte de fonds où étaient invités anciennes élèves fortunées et donateurs potentiels. Par tradition, le responsable du département de musique dirigeait les Bob-o-links. La légende voulait que la concurrence soit féroce mais que, une fois admise dans la chorale, on soit Bob-o-link pour la vie. Leur répertoire était varié : chansons éhontément sentimentales de Stephen Foster, Irving Belin et Cole Porter, ballades traditionnelles et blues, chants folkloriques et protestataires. La chanson qui leur servait de signature, délicatement phrasée, avait été composée en 1911 par une étudiante en musique de Schuyler :

Bob-o-link ! Bob-o-link !

Debout dès l'or du petit matin !

Chante les mystères spirituels encore tus !

Reçois les sœurs de Schuyler en ton sein !

Bob-o-link ! Bob-o-link !

Minette avait une prédilection particulière pour cette chanson, sirupeuse et répétitive, et elle la chantait souvent dans notre bureau, comme si je n'étais pas là.

Ce n'est pas qu'elle ne me voie pas. Pour Minette, je n'existe pas.

Je me demandais ce que Max aurait pensé de ma camarade de chambre : une fille noire qui se fichait à peu près d'être noire, et totalement de l'intérêt que vous lui portiez.

Minette avait une voix de contralto voilée, chaude, qui avait tendance à devenir aiguë quand elle chantait fort ou avec agressivité. L'énervement se traduisait chez elle par une agitation physique ; elle

poussait et déplaçait des objets ; fermait violemment les tiroirs, faisait tomber des livres, tirait, frappait, grognait, chantait ou fredonnait sans discontinuer. Lorsqu'elle rentrait d'une répétition des Bob-o-links, Minette chantait l'une de leurs chansons, puis, bientôt, elle passait aux hymnes religieux de son église, qu'elle connaissait mieux, « The Old Rugged Cross » ou « Faith of Our Fathers ». Minette chantait sans s'écouter, peut-être pour se reconforter. Quand je travaillais à mon bureau, j'avais du mal à me concentrer, mais j'hésitais à quitter la pièce, ne voulant pas que Minette me croie contrariée, car en fait je ne l'étais pas, j'étais simplement distraite. Être près de Minette tout en lui étant invisible me semblait une sorte de privilège, comme si je faisais partie de sa famille, que ma présence aille totalement de soi. J'aimais la musique, j'aurais adoré pouvoir chanter comme Minette, mais ma mélomanie ne me donnait aucune capacité musicale.

Je faisais de vagues projets : Max viendrait me voir, un jour, et sa visite coïnciderait avec un concert des Bob-o-links. Il ferait la connaissance de Minette Swift, ma camarade de chambre et ma meilleure amie...

La musique préférée de mon père était le jazz, ses musiciens préférés étaient exclusivement noirs. J'avais grandi en écoutant Louis Armstrong, Count Basie, Duke Ellington, Thelomous Monk, Charlie Mingus (dont les morceaux pour piano me fascinaient) ; mon père avait un vieux disque rayé de Billie Holiday, *Strange Fruit*, qu'il passait de façon obsessionnelle quand il était d'humeur sombre, las du monde du temps, des chagrins et des trahisons, comme il disait. La voix de Billie Holiday chantant cette chanson me fascinait, elle aussi. Comme Max, je l'écoutais souvent. Mais je ne la comprenais pas : *Southern trees bear strange fruit*, les arbres du Sud portent d'étranges fruits... Puis, un jour, Max me fit entrer dans son bureau, une grande pièce sobrement meublée mais bourrée de livres et de documents, interdite d'accès à Rickie et à moi, ainsi qu'à Veronica. Là, il me montra, sur le mur, encadrée, une photo hideuse : un feu de joie, une foule autour du feu, un arbre au tronc large dont les feuilles flambaient et, pendu à cet arbre, un objet, une silhouette humaine, que je contemplai avec la perplexité d'une enfant face à une énigme visuelle. Quand je compris enfin ce que je voyais, je me couvris les yeux et me détournai.

Max dit, d'un ton professoral : « "*Strange fruit*". Le corps d'un Noir, lynché dans le Sud par une foule blanche. La chanson parle d'un de ces lynchages. Des centaines sont restés impunis dans notre seul XX^e siècle ! Notre race est une race d'esclavagistes, Genna, nous avons réduit en esclavage les races dont la peau était plus sombre. Nous protestons que nous, nous sommes innocents, que nous, nous ne ferions jamais une chose pareille, mais nous sommes tous compromis, nous avons du sang sur les mains, nous appartenons à la race blanche

des privilégiés, c'est notre malédiction. Les gens qui ont ma sensibilité sont qualifiés de "négrophiles", d'"âmes sensibles". Parce que nous n'avons pas peur d'aimer, et que nous n'avons pas peur d'avoir une âme. »

Le ton de mon père était mélancolique, il ne parlait pas avec la grandiloquence de Mad Max. Ces paroles me bouleversèrent, alors que Mad Max m'aurait éblouie et divertie.

Plus jamais ensuite je ne pus écouter la chanson de Billie Holiday.

Minette affirmait avec fierté n'avoir jamais entendu Billie Holiday chanter. Elle jugeait le jazz « vulgaire ». Le blues était « sinistre et larmoyant », une musique de « drogués ». Ella Fitzgerald, Lena Horne, Bessie Smith. C'étaient des femmes bien différentes des choristes du Temple Vale du Tabernacle mondial de Jésus-Christ, et des femmes que le révérend Swift réprouvait sévèrement.

Lorsque je lui dis avoir souvent écouté des disques de ces chanteuses chez moi, que mon père et ma mère les admiraient beaucoup, elle me regarda comme si je me moquais d'elle. Quand je lui dis que leurs voix étaient magnifiques, que ce quelles chantaient n'était pas seulement obsédant mais important sur le plan historique, elle eut un rire incrédule. Quand je lui demandai si elle aimerait écouter certains de mes disques de jazz, si elle voulait que j'en rapporte de chez moi, elle se renfrogna comme si la plaisanterie avait assez duré. « Pourquoi je voudrais une chose pareille ! »

Minette avait encore plus de mépris pour le rock and roll : « La musique du diable. »

Minette était extrêmement fière d'avoir été acceptée dans la chorale des Bob-o-links. Minette était extrêmement contrariée que la seule autre étudiante de première année à avoir été acceptée, cette année-là, ait été Crystal Odom.

« Les gens font comme si cette fille et moi devrions être amies ! C'est insultant pour moi, on est tellement différentes ! » Minette était exaspérée par Crystal Odom, qui était « m'as-tu-vu », « arrogante », « frimeuse ». Elle se plaignait (à moi, en privé) que Crystal fut une « New-Yorkaise de la pire espèce ». À la chorale, Crystal avait une voix de soprano « bidon » comme « quelqu'un à la télé ». Minette était d'une politesse raide quand elle rencontrait Crystal en public ; elle semblait ignorer que Crystal se moquait d'elle derrière son dos, imitait brillamment sa voix et ses tics. Crystal était effectivement comme « quelqu'un à la télé ». Je devais reconnaître qu'elle était drôle, quoique cruelle ; cruelle, quoique drôle.

Un soir de novembre où Minette avait une répétition de chorale, j'entrai dans le bâtiment de musique et écoutai, invisible, au fond de l'auditorium. Les Bob-o-links avaient du talent, cela ne faisait aucun doute. J'étais fière que ma camarade de chambre soit l'une d'elles. Ce

soir-là, le groupe répétait une chanson pseudo-africaine insupportablement énergique (« The Lion Hunts Tonight »), et Crystal Odom chantait en solo ; les autres en étaient réduites à fredonner en cadence, bouches fermées. Un bruit de ruche, féroce. Pendant que Crystal chantait sous la direction de Mme Bidelman, qui était manifestement sous son charme et ne cherchait pas à modérer ses mimiques exagérées, Minette et les autres faisaient le fond sonore en balançant la tête comme des cobras en folie. La colère se lisait sur le visage sombre de Minette.

« Mesdemoiselles, s'il vous plaît ! »

Le chœur se tut. Crystal Odom s'interrompit au milieu d'une phrase musicale animée.

La femme entre deux âges au teint coloré qui dirigeait le département de musique de Schuyler réprimanda le chœur : « Il ne faut pas noyer le solo de votre soprano, mesdemoiselles. Vous la soutenez, vous la mettez en valeur. »

Mettre en valeur ! Je sentis ce que ces mots avaient de vexant, comme Minette devait le sentir. Je m'esquivai en espérant qu'elle ne m'avait pas vue.

« Par-don ? Est-ce que "Bidelman", c'est un nom juif ? »

La véhémence de son ton m'étonna.

Je répondis que je n'en savais rien. Peut-être.

« Toi, tu n'es pas juive, si ? »

Pour la première fois, Minette posait sur moi un regard attentif. Je me sentis rougir. « Peut-être, dis-je prudemment. En partie. »

Veronica prétendait avoir du sang juif. Elle disait que ses ancêtres les plus exotiques étaient des Juifs portugais qui avaient fui leur pays à l'époque de l'inquisition et fini par se réfugier en Angleterre.

C'était peut-être vrai, ou c'était peut-être un mythe de sa fabrication. Je l'avais bien entendue déclarer un jour qu'elle croyait à la réincarnation, et qu'elle avait été une Noire dans une existence précédente.

Fronçant les sourcils, avec l'air de qui souhaite être parfaitement précis, Minette poursuivit : « Mais si tu étais juive, est ce que tu le dirais ? À n'importe qui, je veux dire ? Un Juif n'a pas à dire qu'il est juif, pas comme un chrétien quand, par exemple, il sait qu'il va être martyrisé pour son Sauveur s'il s'identifie. Si un Juif sait qu'il va être martyrisé à cause de sa religion, il lui est permis de mentir et de prétendre qu'il est chrétien. »

Minette parlait avec sérieux, à la façon dont elle parlait parfois des matières universitaires qui lui donnaient du mal, comme s'il s'agissait d'énigmes, de nœuds à débrouiller, dont on pouvait venir à bout par les seuls mots. Je n'arrivais pas à déterminer si elle trouvait bonne ou

non la stratégie juive.

« Et alors... ?

— Alors, quoi ?

— Est-ce que c'est bien ou pas qu'un Juif puisse mentir à un chrétien pour sauver sa vie ? »

Minette souleva ses lunettes roses pour se frotter les yeux. Elle avait un orgelet à la paupière gauche, toussait avec irritation, se raclait la gorge. C'était le lendemain de la répétition des Bob-o-links.

Minette haussa les épaules. De l'air de qui délivre un jugement neutre, elle dit : « Bien ou pas bien, ce n'est pas le problème, si tu es né juif, que tu vas être tué parce que tu l'es et que de toute façon il n'y a pas de salut pour toi parce que tu es juif, autant que tu vives aussi longtemps que tu peux, ou que tu essaies. C'est le plus malin ! »

Je préfère partager ma chambre avec un ou des individus d'une ou de races différentes de la mienne.

J'avais coché OUI, bien entendu, quand j'avais demandé une chambre en résidence universitaire au Schuyler College, au printemps 1974. Il était naturel de supposer que Minette Swift avait fait la même chose.

Je commençais pourtant à en douter. Chaque fois que nous trouvions des formulaires dans notre boîte aux lettres ou qu'on nous en distribuait aux réunions de Haven Hall, Minette pestait et vitupérait contre les questions « trop curieuses », « fouineuses ». Elle était indignée par les questions « indiscrètes » sur les origines ethniques. De toute façon, sa bourse, financée par un don de vingt millions de dollars fait au Schuyler College en 1959 par Alden Meade, le père de mon père, lui aurait valu d'atterrir à Haven Hall, et avec une camarade de chambre de mon genre.

À la mi-novembre eut lieu la « soirée rencontre » annuelle, toujours très attendue, avec les jeunes gens du Haverford College.

Toutes les résidentes de Haven Hall s'y rendirent, à l'exception de Minette Swift, qui dit avoir « mieux à faire que de faire des rencontres », et de la camarade de chambre de Minette, Generva Meade, qui resta dans son appartement, avec Minette.

Ma camarade était vierge, j'en étais sûre. En ce qui concernait Generva, j'en étais moins sûre.

« Pfft ! »

Minette entra dans la pièce comme une tornade. Ses lunettes de plastique rose étaient embuées. Elle marmonnait tout bas d'un ton

furieux, froissait une copie en boule. Je lui demandai ce qui n'allait pas et, dans un geste étonnant, comme aurait pu le faire sa jeune sœur espiègle, elle me jeta la boule de papier : « Toi qui es si maligne, tu vas me le dire ! »

Je savais qu'elle avait peiné pendant des jours sur une dissertation, une « analyse approfondie » de *La chanson d'amour de J. Alfred Prufrock* de T. S. Eliot. Elle avait tapé et retapé sept pages en poussant soupirs et gémissements, se plaignant que le poème ne rimait pas comme il fallait, et maugréant que si cet imbécile de poète avait quelque chose à dire, il n'avait qu'à « le dire franco ». Minette n'avait pas souhaité me faire lire sa dissertation avant de la rendre, pas plus qu'elle n'avait souhaité lire la mienne. À présent, alors que je commençais ma lecture, elle changea d'avis et me prit la copie des mains.

« Par-don.

— Minette... ?

— Non, ça ne fait rien. »

Des larmes étincelaient dans ses yeux. Mais elle riait, débordante d'indignation. Elle me faisait penser à sa sœur Jewel. Le « toi qui es si maligne » qu'elle m'avait lancé me trotterait longtemps dans la tête.

Plus tard, quand elle fut sortie, je repêchai les feuilles froissées dans sa corbeille. Elle n'avait pas sérieusement cherché à les cacher ni à les détruire. Quels que fussent les commentaires et la note de notre professeur, Minette les avait rejetés avec hauteur.

Une surprise m'attendait : une multitude de corrections et de questions au stylo rouge constellant les pages dactylographiées comme des tâches de sang. Plus surprenant encore : les fautes d'orthographe et de grammaire de Minette. Ses phrases, presque toutes simples, sujet-verbe-complément, donnaient l'impression d'un esprit prenant tout au pied de la lettre. Minette s'était appliquée à expliquer le poème vers par vers, comme si la langue du poète opposait une barrière à sa compréhension ; elle semblait n'avoir aucune notion de la métaphore, du symbolisme, de l'ambiguïté, de l'ironie, bien que nous en eussions souvent discuté en cours. Notre professeur avait souligné à l'encre rouge, accompagnés de la question : *Source ?* des passages qui semblaient copiés dans des ouvrages de référence et qui énuméraient des détails biographiques sur Eliot. C'était une dissertation qui aurait pu être écrite par une élève de troisième, zélée mais sans imagination ; elle avait pourtant obtenu un C-, et la professeure avait écrit sur la dernière page *Prometteur ! À remanier, revoir et remettre pour notre entretien de la semaine prochaine ?*

J'éprouvai une pointe d'envie. J'aurais aimé avoir moi aussi la possibilité de remanier et de revoir ma copie. J'avais eu A-, une déception ; le -, un petit coup de fouet réprobateur pour quelqu'un

d'aussi obsédé que moi par la réussite scolaire. Mais il fallait que je comprenne : je n'étais pas Minette Swift, je n'étais pas une boursière méritante admise au Schuyler College. Je n'avais pas fait mes études secondaires dans un grand lycée public de Washington, mais dans le prestigieux lycée privé Cornwall, Massachusetts. Je ne souhaitais pas qu'on me sache la descendante du fondateur de l'université, et on ne le savait donc pas. Je ne méritais pas l'attention particulière de mes professeurs. Comme l'aurait dit Maximilian Meade, j'étais née avec des privilèges immérités, dans ma peau blanche.

J'avais de plus en plus l'impression que Minette était malheureuse, irritable. Elle poussait de profonds soupirs. Elle grommelait, fredonnait bruyamment, feuilletait sa bible en marmonnant, comme si elle y cherchait un réconfort au hasard des pages. Pour conserver sa bourse, il lui fallait avoir C+ de moyenne, mais elle était habituée depuis longtemps à faire partie des meilleurs élèves : n'avait-elle pas été parmi les « dix premiers » de sa classe de terminale ?

Minette m'avait dit sèchement qu'elle aurait été la deuxième de sa promotion, sans ce « petit singe handicapé en fauteuil roulant » qui avait eu droit à des cours particuliers pendant toutes ses années de lycée, qui passait ses examens avec un « surveillant particulier » et qui évidemment les avait eus les doigts dans le nez, alors que Minette et ses autres camarades avaient dû *travailler*.

Depuis les partiels, Minette priait plus souvent. De l'autre côté de la cloison séparant nos chambres, ses prières avaient pris un ton impatient, impérieux. *Notre Père qui êtes aux cieux que Votre nom soit sanc-tifié !* Les ressorts de son lit grinçaient. Dans un demi-sommeil hébété, je l'imaginai agrippant Dieu par les épaules et le secouant d'importance.

Elle qui n'avait jamais montré beaucoup d'intérêt ni pour mes cours ni pour moi se mit à me demander, à sa façon elliptique, comment je m'étais « débrouillée » aux partiels. Je sentais mon visage flamber, parler de mes notes m'embarrassait, car il n'y a rien de plus insignifiant, de plus dérisoire, et pourtant, quand on est étudiante, quand on est une étudiante désirant fanatiquement prouver qu'elle vaut quelque chose, il n'y a rien de plus important. J'étais surprise et flattée que Minette m'accorde son attention, même si je savais qu'elle souhaitait surtout avoir la confirmation que je m'étais mal tirée de mes examens, moi aussi. Je ne pouvais lui dire la vérité. Je baissai les yeux, je haussai les épaules d'un air évasif. Je murmurai vaguement, imitant certains des tics de Minette Swift : *Ohhhh !* (avec une grimace douloureuse signifiant *Ohhh mieux vaut ne pas en parler !*).

Minette sourit. Elle sourit d'un air sombre, mais elle sourit. Nous étions sœurs maintenant, non ? Au moins l'espace de ce court instant, alors qu'elle retournait à son petit-déjeuner de grosses crêpes

généreusement enduites de confiture de fraise, de saucisses baignant dans le ketchup. Elle finirait son assiette et irait se resservir. Disant, avec une grimace comique : « Bon, mais toi au moins tu n'es pas obligée de t'accrocher à une maudite "bourse". Estime-toi heureuse, ma fille. »

Mon cœur se serra quand cela commença : la pulsation, le battement. Les braillements âpres de Bob Dylan.

À travers le plancher de la chambre de Minette et de la mienne, les premiers accords de « Subterranean Homesick Blues ». Encore !

Comment ne pas se demander si les filles du dessous ne nous provoquaient pas délibérément ? N'étaient pas délibérément cruelles, malveillantes. Plusieurs fois déjà au cours du semestre, Minette avait tempêté, était allée frapper à leur porte ; elle s'était plainte à Dana Johnson, et chaque fois que Mme Johnson « parlait » aux filles, la musique cessait pendant quelques jours, puis recommençait. Cette fois-ci, Minette entra en fureur, tapa si violemment du pied que les vitres en vibrèrent. « Démon ! Maudits démons de l'enfer, retournez d'où vous venez ! » Assise à mon bureau, je me recroquevillai, pressai les mains contre mes oreilles, espérant que le sol ne s'effondrerait pas sous le poids de ma camarade.

Elle me faisait peur. Cette fille robuste aux jambes solidement musclées, au visage déformé par une fureur suffocante.

Les filles du dessous n'étaient pas méchantes, en apparence. Elles étaient capables de se montrer « sympathiques », « amicales », « chaleureuses », « drôles », quand je leur parlais, déroutée par leur comportement. (Au lycée, j'avais souvent été déroutée par le comportement de mes camarades. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi certaines filles éprouvaient le besoin de provoquer et de blesser les autres, pourquoi querelles et haines flambaient avec la rapidité d'un feu de brousse. *Pourquoi blesser quelqu'un ?* me demandais-je. Max Meade aurait dit *Pourquoi blesser quelqu'un sinon pour l'éduquer ?*) Ces filles de l'étage du dessous : seule Audrey était blanche, une fille apparemment ordinaire ayant un faible pour la musique rock. Lisane était américano-coréenne ; Traci, vaguement « de couleur », une peau couleur cacao, des yeux sombres ingénus, une beauté exotique des Bermudes aux traits caucasiens et à l'accent britannique qui se disait déconcertée par les « nègres américains ». Toutes les trois étaient amies intimes, conspiratrices. Pour quelle raison elles ne nous aimaient pas, Minette et moi, pourquoi elles prenaient plaisir à nous contrarier, je n'en avais aucune idée.

Minette continuait à se déchaîner et à marteler le sol. À invectiver les démons en les envoyant brûler en enfer. Tout Haven Hall devait l'entendre. J'étais stupéfaite par sa violence, ne savais que faire. Elle

abattit sa chaise sur le sol, se cogna à son bureau, fit tomber une lampe dont l'ampoule se fracassa et s'éteignit. Un souvenir me revint, un souvenir terrible, Veronica en pleurs, hystérique, tirant sur ses vêtements et ses cheveux, hurlant quand je me précipitai pour la consoler. *Ne me touche pas ! Va-t'en ! Je suis du poison.*

C'était peut-être la boisson. C'étaient peut-être les amphétamines. L'alcool plus les amphétamines. Ce long été où j'étais une petite fille, où Max était absent et où Veronica avalait du LSD avec un amant hippie/disciple de Baba Ram Dass.

Incapable d'en supporter davantage, je m'approchai de Minette pour tâcher de lui prendre les mains. Furieuse, elle m'écarta en faisant de grands moulinets. « Va-t'en ! Toi aussi ! Maudits démons de l'enfer, retournez d'où vous venez. » Je parvins à lui saisir les mains et à l'immobiliser. Elle fondit alors en larmes, la bouche déformée comme celle d'un nourrisson. Mais sa fureur était tombée, elle avait cessé de hurler et de taper du pied. Un silence traumatisé régnait, comme après une explosion. « Subterranean Homesick Blues » s'était tu.

J'imaginai Audrey, Lisane et Traci à l'étage au-dessous, tremblantes, le regard rivé au plafond. Quelle folie elles avaient déclenchée !

Brusquement, Minette sourit. Décocha son sourire ébréché. Ses grosses dents très blanches étincelaient.

« Tu vois, hein ? Maintenant les démons savent ! »

Le visage terreux, Dana Johnson me convoqua pour me parler. Elle me demanda s'il me paraissait une bonne idée que Minette et moi rencontrions Audrey, Lisane et Traci après les vacances de Thanksgiving... « pour arriver à un compromis de paix bien nécessaire ».

Je m'étais endurcie contre Mme Johnson. Puisqu'elle n'avait pas su empêcher ces filles de nous harceler, elle n'avait pas le droit d'intervenir. Je ne souhaitais pas non plus parler de ma camarade de chambre derrière son dos, comme si elle n'était pas capable d'avoir une opinion à elle. Poliment je répondis : « Cela concerne Minette et elles, je pense. Je n'ai rien à voir là-dedans. »

— Mais vous êtes en plein dedans, Generva. Vous avez forcément une opinion. »

Generva. Pourquoi m'appeler *Generva* !

Elle voulait évoquer mon ancêtre héroïque, peut-être ? Voulait me faire éprouver de la culpabilité, de la honte, me faire sentir la mesquinerie de ma conduite.

« Non, je suis en lisière. Je ne suis pas *concernée*. »

Quand j'étais tendue, ma voix prenait maintenant les inflexions véhémentes de Minette. *Con-cernée* !

Le Phare. Sous-titré Le messager de la voie chrétienne.

De même que la resplendissante bible blanc ivoire de Minette, cette publication religieuse semblait être en exposition dans notre pièce commune. Comme dans une bibliothèque, numéros récents et anciens étaient posés bien en vue sur l'appui de la fenêtre de Minette. Bien qu'elle n'en eût jamais parlé, je supposais qu'elle aurait aimé que moi ou quiconque entraît chez nous examinions ces revues, qui contenaient des articles intitulés : « Mon voyage vers Jésus » ; « “Poussez des cris de joie vers Yahvé” : chef de chœur pendant vingt-cinq ans », « J'étais aveugle, et maintenant je vois ». Avec ses couleurs vives et sa typographie grossière, ce magazine en mauvais papier ressemblait à un magazine de bandes dessinées en prose.

Quand Minette partit de bonne heure, avant le début des vacances de Thanksgiving, je lui en voulus de son départ, et elle me manqua. Debout près de son bureau, je refoulai mes larmes. Devant moi, ses papiers soigneusement classés, sa machine à écrire, une rangée de livres, dont l'anthologie mutilée/rafistolée de la littérature américaine. J'avais contemplé si souvent ses photos de famille que je m'attendais presque à me voir sur l'une d'elles.

Je n'ouvrais pas les tiroirs de son bureau. Je n'avais pas envie de savoir si Minette faisait des réserves de sachets de sucre et de ketchup, de capsules de lait.

J'étais très déçue. Minette m'avait vaguement promis que je verrais ses parents quand ils viendraient la chercher pour les vacances, mais quand je me hâtai de regagner la résidence après mon dernier cours du mercredi, Minette était déjà partie.

Elle n'avait pas laissé de mot. Cela n'avait eu aucune importance, évidemment.

Minette avait fait sa valise la veille, avec méthode. Elle emporterait du travail chez elle. Elle attendait avec impatience de « déguerpir d'ici ». En son absence, sa partie de la pièce donnait une impression de mystère indéfinissable. La porte de sa chambre était fermée, mais pas à clé ; je ne l'ouvrais pas. La porte de son placard était fermée. Faiblement éclairée par un parallélogramme de soleil hivernal, l'affiche du MOUVEMENT DES JEUNES CHRÉTIENS s'effaçait sous mes yeux.

Pendant les jours qui avaient suivi l'éclat de Minette, un silence respectueux avait régné à l'étage du dessous. Minette jubilait de sa victoire, elle m'avait lu d'une voix vibrante le passage de saint Luc où Jésus chasse les démons d'un homme possédé et où ces démons entrent dans des porcs, qui se précipitent dans un lac et se noient. *Pauvres porcs !* avais-je pensé. Mais Minette lisait d'un ton théâtral : « Jésus l'interrogea : “Quel est ton nom ? – Légion”, répondit-il, car de nombreux démons étaient entrés en lui. »

Je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait signifier. Je souriais en pensant que Max Meade aurait grincé des dents devant de telles « superstitions ».

Mais Minette me manquait ! La doyenne des étudiantes avait fait circuler une « directive » nous rappelant que les cours précédant la date officielle des congés de Thanksgiving ne devaient pas être séchés par des étudiantes pressées de partir. Minette n'en avait pas tenu compte. Ses parents étaient venus la chercher alors que j'étais en cours de sociologie.

Minette me racontait souvent que sa famille accueillait des enfants « abandonnés ou orphelins » à l'occasion des fêtes. Je savais que cela avait peu de chances de se produire, mais je m'étais imaginé que, si j'avais rencontré les Swift, ils auraient pu, sur une impulsion, m'inviter chez eux pour Thanksgiving.

Si je suis libre ? Oui je crois. Oui.

Oui, j'aimerais beaucoup me joindre à vous. Merci !

J'étais en train de feuilleter le numéro le plus récent du *Phare*. Je me rappelais vaguement que Minette avait mentionné que, dans ce numéro ou dans un autre, figurait un article sur le révérend Virgil Swift et son église. Je reposai le magazine de façon qu'elle remarque que je l'avais pris. Elle ne ferait aucun commentaire, je ne dirais rien non plus, mais elle le remarquerait, je le pensais.

S'il te plaît, Genna ! Viens passer le week-end à la maison, chérie. Je me sens si seule.

Une pause presque imperceptible avant *seule*. Veronica marquant une pause pour s'humecter les lèvres, pour résister à l'envie de dire *foutrement seule*.

Apparemment, Veronica m'attendait à Chadds Ford pour Thanksgiving. Je savais, ou semblais savoir, qu'elle avait aussi invité Rickie. Je n'avais pas besoin de poser la question pour savoir qu'il ne viendrait sûrement pas.

Thanksgiving ! C'était devenu un moment redouté.

Mon père méprisait le rituel des fêtes, où il voyait suffisance, hypocrisie et autosatisfaction. En tant qu'avocat, il était opposé à une « religion d'État » imposant Noël aux non-chrétiens. Thanksgiving était presque aussi scandaleux, quoique profane : un repas glouton, obscène au regard de la faim dans le monde. Max était souvent absent à Thanksgiving, et/ou la maison de Chadds Ford était envahie d'invités, ou plongée dans une crise. Dans le principe Veronica partageait le mépris de Max pour les fêtes, mais souvent, à Thanksgiving, elle faiblissait et s'entourait de ses enfants abandonnés et orphelins à elle, dont le nombre était considérable. Cette année-là elle m'avait suppliée de revenir à la maison parce que Max n'était pas là, qu'elle redoutait d'être seule après l'alerte du FBI et qu'elle avait des raisons de penser

que, outre les téléphones, la maison elle-même était sous surveillance – « Comme si quelqu'un de "recherché" aurait l'idée de venir ici ! »

À chaque fête, les riches et vieilles tantes veuves de mon père invitaient les vestiges de la famille de leur neveu à venir les voir à Philadelphie et à Wilmington, mais nous n'y allions jamais. Depuis des dizaines d'années ces femmes très sympathiques laissaient entendre qu'elles « n'oublieraient pas » Veronica dans leur testament. (Elles croyaient que ma mère était l'épouse fidèle et loyale d'un homme qui trouvait la fidélité conjugale difficile à soutenir. Elles croyaient que Veronica avait rejeté la politique radicale dangereuse de son mari et pourrait contribuer à son retour à la santé mentale et à la respectabilité.) Veronica parlait rarement de sa propre famille, éparpillée dans le nord de l'État de New York, en Pennsylvanie et en Virginie occidentale. Elle avait dit être brouillée « moralement et politiquement » avec ces « ploucs chrétiens et racistes », qui votaient républicain alors qu'ils vivaient à peine au-dessus du seuil de pauvreté, qui étaient membres de la National Rifle Association, et qui voyaient en Maximilian Meade un traître à la patrie parce qu'il s'opposait à la guerre du Vietnam et défendait des objecteurs de conscience.

Au téléphone, Veronica me cajola comme je l'avais souvent entendue cajoler mon père, ou un autre homme.

« Genna ? Nous serons seules toutes les deux, je te le promets. »

J'hésitais. Je me rappelais d'autres Thanksgiving où, dans une fièvre de dernière minute, Veronica avait invité une collection hétéroclite de personnes se connaissant à peine.

« Et où est Max, au juste ? »

— Max ! Eh bien, il est... » Elle éleva la voix et partit dans une de ses envolées extravagantes, semblant défier un écouteur invisible. « ... "en cavale", comme disent les Feds. »

J'eus un rire embarrassé. C'était une remarque provocatrice, faite presque avec forfanterie. Et ce n'était pas vrai, Max ne se cachait pas. Il n'était sûrement pas dans la clandestinité. Très vraisemblablement, il était retourné à Los Angeles. Très vraisemblablement, il avait là-bas une associée, une des nombreuses jeunes admiratrices, avocates, enquêtrices ou stagiaires qui gravitaient autour de Maximilian Meade.

Mais *en cavale* avait grande allure. Le charme romantique de *clandestin, recherché, lieu sûr*.

« Ton père nous appellera pour Thanksgiving, Genna. Il l'a promis.

— Comment pourra-t-il le faire si nos téléphones sont sur écoute ?

— Ne sois pas paranoïaque ! Tu sais bien qu'ils ne le sont plus.

— Tu m'avais dit le contraire, il me semble.

— Mais Max n'a rien à cacher ! Tu le sais, bon Dieu. »

Je fus tentée de raccrocher. De couper définitivement la

communication. Mais il y avait là un mystère. Et, comme toujours avec Max Meade, du romanesque.

Et si j'étais restée à Haven Hall pendant ces vacances, j'y aurais été la seule étudiante. En tête à tête avec Dana Johnson. Mme Johnson avait d'ailleurs suggéré que nous pourrions « passer » Thanksgiving ensemble au Schuylersville Inn.

« Je n'en sais rien, Genna. J'ai tellement sommeil ! »

Sa peau dégageait une odeur chaude et âcre d'écorce d'orange brûlée. Ses yeux, d'un bleu gris délavé, les cils maigres sans rimmel, semblaient avoir du mal à accommoder. Quand elle m'étreignit à mon arrivée, Veronica trébucha et manqua me tomber dans les bras. Son haleine sentait les feuilles de menthe fraîche qu'elle avait pris l'habitude de mâcher.

Thanksgiving 1974 à Chadds Ford, en tête à tête avec Veronica, aurait pu être un événement important, mémorable, à ceci près que nous ne fûmes pas vraiment seules. Distraite, Veronica regardait par les fenêtres, guettait la sonnerie du téléphone. Il y avait eu des périodes de notre vie où j'avais cru que Veronica attendait impatiemment mon père, pour apprendre plus tard que c'était un autre homme qu'elle avait attendu ; il y avait eu des périodes où cela avait été l'inverse. Cette fois, Veronica disait vaguement que mon frère allait peut-être venir. « Il n'a pas répondu à mes messages pour me dire le contraire. »

J'étais résolue à ne pas fouiller dans l'armoire à pharmacie de ma mère pour savoir le genre de médicaments puissants qu'elle prenait contre l'insomnie chronique, la dépression, la perte d'appétit et de libido, les « pensées suicidaires » – ce catalogue de misères partagé par les survivants hippies quadragénaires de la révolution psychédélique. Je ne demanderais même pas à Veronica si elle voyait plus d'un médecin et accumulait les ordonnances.

Le matin de Thanksgiving, Veronica dormit tard. Comme elle s'en plaignait, elle semblait en effet anormalement « somnolente ». Nous ne mîmes la dinde au four qu'en début d'après-midi. Cette dinde de sept kilos, ridiculement grosse pour deux personnes, Veronica l'avait commandée chez un épicier de Chadds Ford. Elle rôtit de longues heures dans notre four bancal. Sa peau blanchâtre ne prit pas l'aspect doré et croustillant promis, elle se carbonisa. Une odeur écœurante de brûlé se répandit dans toute la maison. J'imaginais rêveusement Minette Swift et sa famille, une grande réunion bruyante et chaleureuse de parents, d'enfants « abandonnés » et « orphelins ». Je comprenais que, très vraisemblablement, il n'y aurait pas eu de place pour moi à la table des Swift, si grande fût-elle.

De son amant disciple de Baba Ram Dass, Veronica avait appris la

méditation. *Être ici et maintenant !* Tel était le mantra. *Être ici et maintenant !* Telle était la malédiction. *Être ici et maintenant !* Tel était le sort inévitable de la plupart des vies. À Chadds Ford, en ce long jour pluvieux de Thanksgiving qui se fondit dans un crépuscule prématuré, je ressentis cette vérité comme des points de suture dans la chair. Bien après la tombée de la nuit, je réveillai Veronica d'une sieste léthargique de fin d'après-midi pour que l'équipe mère/fille puisse sortir tant bien que mal le plat à rôtir du four défaillant, et la dinde roussie du plat à rôtir. « C'est impossible sans un homme. On ne peut pas se passer d'un homme, finalement. Pas seulement pour son pénis, pour ses putains de muscles ! » Veronica eut un rire aigu, ses pieds nus glissaient sur le sol gras. Le lino usé de notre cuisine. À ce moment-là, la farce aux champignons et aux noix – en sachet – était aussi sèche que des copeaux de bois. La purée de pommes de terre, brocolis et jeunes carottes – surgelée – avait refroidi. La bouteille de vin ouverte pour le dîner, un chardonnay français coûteux, était à moitié vide. À l'instant où Veronica plantait un couteau à découper dans la poitrine de la dinde, d'où coula un sang aqueux, le téléphone sonna. Je faisais de mon mieux pour maintenir la pauvre volaille en place, l'empêcher de finir par terre. Veronica jura tout bas. « Ne réponds pas, chérie ! Ce salaud ne fera que nous briser le cœur. »

Après la Thanksgiving 1974, Minette Swift revint au Schuyler College avec deux jours de retard. Generva Meade revint avec deux jours d'avance.

Pour une université très libérale de femmes émancipées, Schuyler était un nid de « traditions ». L'une des plus absurdes était déclenchée par la première chute de neige de la saison. Des jeunes femmes par ailleurs raisonnables jetaient alors leurs livres, se prenaient par la main et se ruaient dehors sans manteau et tête nue, s'égosillaient et batifolaient comme des naïades ivres, et improvisaient une procession au pavillon victorien/temple de Minerve qui, à quatre cents mètres de l'université, dominait la Schuylkill. Un soir de décembre où Minette et moi étudions, nous entendîmes soudain des hurlements et des rires aigus à l'extérieur, un martèlement de pieds dans l'escalier de Haven Hall. La première chute de neige de l'hiver.

Minette eut un reniflement de mépris : « Il y a des idiots qui vont attraper la mort, avec ce froid. »

Je lisais et relisais la prose lourde d'un paragraphe des *Fondements sociaux du comportement individuel*. De l'autre côté de nos fenêtres, des flocons tourbillonnaient tels de minuscules papillons blancs. J'éprouvai une brusque exaltation, le désir de m'élancer au-dehors, de hurler de rire simplement pour le plaisir de hurler de rire. Mais je me

contentai d'un rire ironique : « Une “vieille coutume révérée” qui date de l'Antiquité. Sauf que les adoratrices devraient être nues, et lacérer et fouetter leur chair. »

C'était injuste. Le culte de Minerve était un culte de la sagesse, à ne pas confondre avec le culte orgiaque de Dionysos. Mais Minette apprécia mon ironie forcée. Elle s'écria avec un écœurement feint : « Ohhh non. Pardon mais j'espère que personne ne va courir nue ici, je n'ai vraiment pas envie de voir ça. C'est pas pour rien que le Seigneur nous a donné des *vêtements* ! »

Sans m'en rendre compte je l'appelai « papa » quand nous nous parlâmes au téléphone. Un terme enfantin pour un père dont je m'étais détachée depuis longtemps, comme (pensai-je) je m'étais depuis longtemps détachée de « maman ».

Ce salaud ne fera que nous briser le cœur, mais n'était-ce pas déjà arrivé ? Et plus d'une fois ?

Avec quelle émotion j'entendis à mon oreille cette voix rauque brisée – « Genna ? C'est Max. » La voix blessée, exubérante de mon père. Quand on entendait Max Meade parler, on se rappelait qu'il avait été sauvagement agressé par l'ennemi mais non découragé. Pas une seule fois, mais plusieurs.

Le soir de Thanksgiving, ce n'était pas Max Meade qui avait appelé, en fin de compte, mais un des amis drogués de Veronica. Max téléphonerait plus tard, non pour s'excuser (Max ne s'excusait jamais), non pour s'expliquer (Max s'expliquait rarement), mais pour dire que nous lui manquions.

« Bien que le bonheur personnel ne puisse compter beaucoup. Dans une période de crise politique. J'ai parfois le sentiment que c'est le “personnel” qui est la source de toute futilité. Si l'on pouvait vivre dans l'“impersonnel” », dans l'idéal...

— Oh, papa ! C'est ce que tu fais en permanence. »

De même que, avec Minette Swift, j'avais tendance à être ironique pour la faire rire, avec mon père, j'avais tendance à jouer la petite fille espiègle pour conquérir son cœur. Car sous son crâne chauve et dur à la Lénine, Mad Max était un tendre notoire.

Me briser le cœur ! Essaie.

Max avait appelé pour parler et à sa fille et à sa femme, mais il me sembla qu'il avait davantage à dire à sa fille, ce qui était flatteur. Il voulait expliquer la crise récente, que Veronica avait apparemment mal comprise. Elle avait certes été mal informée mais, à partir de là, elle en avait rajouté – « Tu connais ta mère, chérie. Un vrai Mozart de la désinformation. »

Je ris avec enthousiasme. Veronica rôdait dans le couloir, pieds nus, la peau brûlante, sentant l'écorce d'orange brûlée et les yeux gonflés

de larmes. *Un vrai Mozart de la désinformation !* C'était un moment cruel et délicieux père/fille, alliés contre la mère.

En fait, Max n'avait pas été arrêté à la frontière canadienne. Il n'avait pas été arrêté par des agents du FBI. Un juge fédéral de Los Angeles l'avait accusé d'outrage à la cour parce qu'il avait refusé de remettre aux procureurs l'enregistrement de plusieurs conversations « confidentielles, protégées par le secret professionnel » qu'il avait eues avec d'anciens clients et avec des personnes qu'il affirmait être ses clients. Pour cet « outrage à la cour », Maximilian Meade avait été emmené par des huissiers au centre de détention du comté de L.A., mais la décision avait été annulée au bout de quelques heures, et il avait été libéré, il avait gagné ! « Ils devraient savoir qu'ils ne peuvent pas harceler Max Meade comme ils en ont harcelé tant d'autres. L'ère de la honte a pris fin. » Max voulait que je sache que pendant ces semaines-là il avait pensé à moi et espéré que je ne m'inquiétais pas pour lui. Parce qu'il n'avait vraiment rien à craindre. En qualité d'avocat et d'auxiliaire de justice, il veillait à respecter les principes « éthiques/juridiques » les plus élevés, et aucune de ses manœuvres juridiques, même dans ses affaires les plus anciennes, ne pouvait être prise en défaut. Ses ennemis le savaient et le respectaient. Et moi, sa fille, devais le savoir aussi et ne pas m'inquiéter.

« Mais où es-tu, papa ? Quand te verrons-nous ? »

Max rit. Un bruit de joncs fouettés par le vent. « Je suis libre, Genna. Je ne suis pas enfermé. Je respire. Quelle importance, le lieu ?

— Quelque part en Californie ou par ici ? »

Pas dans un *lieu sûr*, en tout cas. Car alors Max n'aurait pas pu téléphoner à sa famille.

Max marmonna une réponse évasive. Il me le dirait quand il me verrait, dit-il d'un ton jovial.

« Mais quand, papa ?

— Bientôt, je te le promets ! »

Max avait appelé pour me parler de l'université, dit-il. Schuyler College me plaisait-il, quels cours suivais-je, qui étaient mes professeurs, quelle était selon moi l'« atmosphère politique » ; l'enseignement était-il intellectuellement stimulant ; me faisais-je des amies « intéressantes » ; que pensait « ma génération » post-guerre du Vietnam et post-nixonienne ? Il savait par Veronica que ma camarade de chambre était la fille d'un prédicateur noir « en vue » de Washington.

Je n'étais pas sûre que le révérend Swift fût un homme « en vue ». Mais peut-être, après tout. Minette serait heureuse de le penser. Avec enthousiasme, je dis à mon père que j'espérais qu'il ferait bientôt la connaissance des Swift, que le révérend et lui auraient beaucoup en commun.

Max eut l'air d'en douter. « Il s'intéresse à la politique ? Un prédicateur noir chrétien ?

— Et le révérend Martin Luther King, papa ! Il s'intéressait bien à la politique. »

Max rit. Il ne ferait pas de commentaire désobligeant sur Martin Luther King, bien qu'il n'eût que mépris pour la non-violence en politique. Passivité, pacifisme, patience chrétienne, martyre : c'était démodé et inefficace. Les débris d'une ère révolue.

Max me demanda à quoi ressemblait ma camarade, et je lui répondis ce qui me semblait la vérité : que je n'avais jamais connu personne qui lui ressemble.

De son ton d'avocat, Max demanda : « Pourquoi dis-tu cela ? »

J'hésitai. Aucun mot ne me semblait tout à fait capable d'évoquer la présence saisissante de Minette Swift.

Je bégayai qu'il faudrait qu'il la rencontre et juge par lui-même.

Max promit. Il viendrait. Et très bientôt. Il me téléphonerait et s'arrangerait pour venir à l'université, séjourner quelques jours au Schuylersville Inn. Il y avait au moins quinze ans qu'il n'avait pas visité la demeure Elias Meade.

Il nous inviterait à dîner, ma camarade de chambre et moi, et apprendrait à nous connaître toutes les deux.

C'était une plaisanterie, je pense. Nous rîmes tous les deux.

Pourrais-je parler à Minette Swift, s'il vous plaît ?

Cette voix musicale de baryton, grave et ronflante : le révérend Virgil Swift.

J'avais répondu au téléphoné sur le palier du deuxième étage. Comme une porteuse de bonnes nouvelles, je courus chercher Minette. Quand je dis : « Je crois que c'est ton père... », une expression d'indignation muette se peignit sur son visage : je m'étais permis de parler de son père, que je n'avais jamais rencontré.

Je m'effaçai pour la laisser passer. Elle alla s'asseoir pesamment sur la chaise, à côté du téléphone, et poussa un énorme soupir. Nous étions dans la semaine suivant Thanksgiving et, à ma connaissance, depuis son retour, son père ou sa mère lui téléphonait au moins une fois par jour. Le soir précédent, j'avais entendu Minette pleurer. Cette fois, je ne restai pas dans notre appartement, je me hâtai de descendre au rez-de-chaussée pour m'éviter jusqu'à la possibilité d'écouter aux portes.

Me briser le cœur, salaud ! Essaie.

Les jours passèrent. Le ciel de décembre continuait de rétrécir. Mon père n'appelait pas. Je me disais que cela ne m'étonnait pas, n'étais-je pas aussi la fille de Veronica ?

Un soir, Minette revint de bonne heure de la répétition de sa chorale. Depuis des jours, les Bob-o-links préparaient leur concert annuel de Noël, une cérémonie aux chandelles qui se déroulait dans la chapelle de l'université. Je compris au pas furieux de Minette que quelque chose n'allait pas. Lorsque je levai les yeux de mon bureau, elle dit avec sauvagerie : « Par-don ! » et s'enferma dans sa chambre en claquant la porte. Le lendemain, j'apprendrais par Crystal Odom que Minette avait quitté la chorale après un désaccord avec la directrice.

Je fus abasourdie. Les Bob-o-links avaient une telle importance pour Minette ! Je demandai à Crystal ce qui s'était passé, et elle me répondit avec détachement : « Mme Bidelman est une perfectionniste, et Minette Swift se croit déjà parfaite. Que penses-tu qu'il se soit passé ? »

Fort comme le bourdonnement d'une ruche d'abeilles : « The Old Rugged Cross ».

Je le reconnus aussitôt. Des que Minette se mit à fredonner.

C'était un matin froid à l'éclat acide, le 8 décembre 1974. Une date qui aurait son importance. À 8 h 30, Minette était déjà habillée pour l'église, s'apprêtait devant la glace, humectait et faisait claquer ses lèvres. Elle ne m'avait pas parlé des Bob-o-links et, naturellement, je ne pouvais pas poser de question. Au lieu d'aller aux répétitions, elle se retirait de bonne heure dans sa chambre, en peignoir bleu marine et pyjama. Elle était généralement d'humeur maussade et boudeuse. Le dimanche matin, toutefois, elle semblait gaie et pleine de défi. C'était le moment où elle prenait congé de Haven Hall et du Schuyler College. Elle portait des bas, tendus sur ses gros mollets musclés, et des chaussures en verni noir à bouts ronds. Minette se maquillait rarement, sauf le dimanche matin, et encore ne mettait-elle alors que du rouge à lèvres, de la même teinte prune sombre que celui de Mme Swift lors de la journée d'accueil. Maintenant que nous étions en hiver, Minette portait son « beau » manteau, un volumineux vêtement rouge foncé pourvu d'un col en léopard synthétique, et, sur la tête, pareille à un casque, une écharpe en angora blanc nouée avec soin sous le menton.

Elle avait aussi des gants tricotés en laine noire et un solide sac à main de la même couleur, orné d'une boucle dorée. Même de près, on aurait dit une femme entre deux âges.

Elle marmonna *Salut ! sans* attendre que je lui demande si je la verrais à déjeuner. Le dimanche, le « déjeuner » était servi en début d'après-midi et tenait lieu de petit-déjeuner à la plupart d'entre nous.

Depuis le soir de l'appel du révérend Swift, Minette me traitait avec raideur pour me faire comprendre que je m'étais ingérée dans sa vie privée. Je ne voyais aucune manière élégante de m'excuser, et je

savais par expérience que la contrariété de Minette s'atténuerait au bout de quelques jours : j'étais sa seule alliée à Haven Hall. Ce matin-là, j'avais l'intention de la suivre quand elle quitterait la résidence pour se rendre dans son église mystérieuse, que je pensais être la Première Église baptiste de Schuylersville. J'avais renoncé à attendre qu'elle m'invite à l'accompagner ; naïvement, j'imaginai que je pourrais m'asseoir au fond de l'église et que, en me remarquant, Minette se dirait *Cette fille est sérieuse ! Je l'ai mal jugée.*

Minette quitta la pièce, ses talons frappèrent sèchement les marches pour réveiller celles de nos voisines encore endormies pour qui les services religieux du dimanche matin n'avaient rien de capital. J'étais habillée et prête à la suivre. J'avais le cœur battant d'un chasseur ! Un sentiment de danger, d'attente, m'électrisait. Haven Hall était désert à cette heure-là. Sur le campus, quelques filles se dirigeaient vers la chapelle, où le service devait débiter à 9 heures. Bientôt, les notes sonores du clocher retentiraient. Minette s'éloignait d'un pas rapide. Je demeurais à une distance discrète, bien qu'il y eût peu de risques qu'elle se retournât. Elle avançait à grands pas comme un camion en marche avant, indifférente à ce qui l'entourait.

C'était un matin de décembre froid, venteux et éclatant. Nos haleines fumaient. Garder le regard fixé sur la silhouette robuste de Minette me mettait les larmes aux yeux. Je flottais dans un manteau froissé en poil de chameau acheté quelques années plus tôt, et avais sur la tête un bonnet en laine peu flatteur, enfoncé bas sur le front.

Sous une rangée de platanes, dont les troncs massifs semblaient écorchés, Minette traversa la cour carrée, tête légèrement tendue en avant, main gantée crispée sur son sac. Sans leur accorder un regard, elle dépassa la belle chapelle austère aux marches de pierre, et la majestueuse demeure Elias Meade, hermétiquement fermée le dimanche matin. On sentait que Minette Swift avait hâte de s'échapper de Schuyler ! Elle sortit par la grande entrée ornementale, marchant maintenant sur la route et non sur le trottoir ; une voiture qui venait derrière elle fit un large détour pour l'éviter ; Minette ne parut pas s'en apercevoir. Le sol, croûté de neige, avait l'éclat d'une photo surexposée.

Elle n'est pas vilaine, notre fille.

Genna est belle, bordel ! Elle a une âme très ancienne, ça se voit dans ses yeux. Elle est peut-être la réincarnation de la première Generva Meade.

Garde ça pour ton pote Baba Nous-les-Casse. Tes conneries « recyclées ».

Suivre Minette Swift me rappelait que, enfant solitaire, enfant curieuse et en mal de tendresse, j'avais suivi mes parents de pièce en pièce dans notre maison de Chadds Ford. Mes parents qui étaient des géants. Mes parents qui étaient des divinités. À cette époque-là, Veronica était très belle. Ses os ne saillaient pas sous sa peau

translucide, ses yeux n'avaient pas l'air meurtris. Elle avait de nombreux admirateurs. Max n'était pas encore chauve ; son crâne en dôme n'avait pas encore émergé, il était encore couvert de cheveux bruns touffus et emmêlés, lui tombant presque aux épaules et retenus par un bandeau rouge. Mad Max ressemblait à un Indien ! Quand il était Mad Max, ses yeux vous transperçaient comme ceux d'un hibou, et ils étaient magnifiques. Mad Max avait l'haleine féroce, brûlante. Ses baisers étaient « inflammables ». Je courais me cacher sous l'escalier. Je me cachais dans le linge sale. Je les voyais nus. Je les voyais nus ensemble et avec d'autres. Et avec les enfants de ces autres. Il y avait des filles jeunes parmi eux, et je ne savais pas très bien si Genna était l'une d'elles ou seulement l'enfant solitaire, sournoise et curieuse qui observait. Il y avait des bains fumants « aux herbes aromatiques » dans des baignoires démodées aux pieds griffus. Il y avait des mots pareils à de la musique échangés par mes parents (avec des amants, entre eux, au téléphone avec des inconnus) et dont je n'entendais que des fragments, semblables à des papillons se jetant la nuit contre une vitre.

Les conneries peuvent être belles ! Dieu est TOUT EN TOUS, espèce de sans-cœur.

Je dus ralentir le pas, j'étais en train de rattraper Minette. Sa silhouette en manteau rouge s'était dangereusement rapprochée.

Le campus « historique » était borné par un vieux mur de brique et par une grille en fer forgé d'une complexité gothique. Cette grille n'était jamais fermée. Les bâtiments étaient de style mi-colonial, mi-« gothique », et les plus récents imitaient habilement les anciens, à ceci près qu'ils avaient des baies vitrées et que l'intérieur était entièrement modernisé. C'était une université riche, fondée par un homme riche qui voulait se défaire de sa richesse. Il y avait partout des haies bien taillées, des conifères, des arbres ornementaux et, au printemps, des plates-bandes d'azalées flamboyantes, des cascades de lilas. Il y avait des bancs en pierre, des promenades, un puits à souhaits offert par la promotion de 1928. Il y avait le pavillon victorien/temple de Minerve qui dominait la Schuylkill. De l'autre côté du mur de brique qui clôturait le campus s'étendaient des terrains de jeu, des sentiers de randonnée et des kilomètres de prairies dans le comté rural de Montgomery.

Même Max Meade qui détestait la « consommation ostentatoire » reconnaissait que l'université fondée par son grand-père était impressionnante. *On peut se demander si la beauté vaut ce qu'elle coûte. Mais quand elle existe, autant l'admirer.*

Je savais que, pendant un temps, à la fin des années soixante, mon père avait espéré ravir le contrôle du Schuylker College à son conseil d'administration. Il avait voulu « radicaliser » le corps enseignant et

les étudiants dans la veine de la purification opérée par les Gardes rouges de Mao. Mais il s'était heurté à une forte opposition. Le conseil d'administration comptait des membres plus âgés de la famille Meade pour qui Mad Max était un paria et une source d'embarras. Quoi qu'il en soit, son énergie avait changé de cours, s'était éparpillée, et à présent que l'ère de la guerre du Vietnam était révolue, il avait perdu de son esprit belliqueux.

Devant moi, Minette marchait toujours sur la chaussée, silhouette rouge et rebelle. Nous étions dans College Road, parallèle à la rivière qui coulait à notre droite. Minette dépassa Faculty Road et les maisons de style colonial et Tudor, entourées de vastes terrains boisés, où habitaient les professeurs titulaires. Le village de Schuylersville commençait à l'intersection de College Road et d'une route à deux voies ; de l'autre côté de l'intersection, c'était Pierpont Avenue, une rue en pente bordée de quelques petites boutiques pittoresquement restaurées. En retrait de la rue se trouvait le Schuylersville Inn, un bâtiment historique. Il y avait aussi l'Old Mill, une vieille scierie du XVIII^e convertie depuis longtemps en restaurant chic au bord de l'eau. Et il y avait la première des églises de Schuylersville, trapue, en brique beige : l'église catholique St. John.

Autant d'endroits que Minette dépassa avec une souveraine indifférence.

Elle se mit à descendre une colline. Je suivis. De ce côté du village, les magasins étaient moins prospères, les bâtiments plus vieux et plus délabrés. Il y avait des bungalows en bois sur de petites parcelles, des véhicules garés le long des trottoirs, une station-service fermée, et la Première Église méthodiste, sur un terrain goudronné, entourée de voitures. Je crus d'abord que Minette allait se joindre aux fidèles qui y entraient, mais elle poursuivit son chemin.

Son haleine fumait. Il y avait maintenant plus d'un kilomètre qu'elle marchait d'un pas vif, et son allure se ralentissait.

Des cloches sonnaient. Il était presque 9 heures.

Nous dépassâmes une vieille église luthérienne de granit gris. Nous dépassâmes une église presbytérienne de brique rouge. Et puis enfin, à la périphérie du village, nous arrivâmes à la Première Église baptiste, un bâtiment de bardeaux brun terne, un clocher, et une croix qui brillait au soleil. Je vis presque cette croix avec le regard de Minette : le signe extérieur de la crucifixion et de la mort de son Sauveur.

Il fallait lever les yeux pour voir. La croix brillante comme de l'or se découpant sur un ciel hivernal d'une clarté de verre. J'éprouvai un petit pincement d'émotion dans la région du cœur. J'en suis presque sûre.

J'eus envie de crier *Minette ! Je comprends.*

Il y avait plus d'animation autour de cette église qu'autour des

autres. Des voitures se garaient des deux côtés de la rue, des fidèles se hâtaient vers l'entrée. La majorité était des femmes, et tous étaient noirs. Des gens entre deux âges ou âgés, mais avec de nombreux jeunes enfants. Les manteaux des femmes étaient aussi voyants et « élégants » que celui de Minette, et bon nombre d'entre elles portaient des chapeaux extravagants. Gants, sacs à main, chaussures et bottes à talons hauts. Dans les bouts de phrases que les gens échangeaient pour se saluer, j'entendais certaines des modulations de Minette. L'une des femmes, forte mais énergique, coiffée d'un chapeau de velours lavande orné de fleurs en tissu d'un violet foncé, ressemblait tant au souvenir que je gardais de Mme Swift que, désorientée, je me dis un instant que Minette venait peut-être retrouver sa mère... À mon grand étonnement, toutefois, Minette s'immobilisa de l'autre côté de la rue.

Elle qui avait été impatiente de quitter Haven Hall, qui était venue jusque-là d'un trait, elle hésitait à présent, indécise, sur ses gardes. Du talon de la main, elle remonta ses lunettes de plastique rose. Elle serra contre elle son sac à main. Elle ne bougea pas.

C'était si étrange ! Je me demandai si elle attendait quelqu'un.

Un flot régulier de fidèles entraînait dans l'église. La cloche continuait de sonner. J'attendais que quelqu'un remarque Minette, la hèle, mais personne ne le faisait. Personne ne semblait même accorder un regard à cette fille noire impassible en manteau rouge et col léopard, debout seule en face de l'église.

Ici, Minette est aussi invisible que moi, me dis-je.

La cloche se tut. À l'intérieur de l'église le chant d'une chorale se fit entendre. Minette se détourna, s'en alla d'un pas décidé, mais lentement, sans se presser. Elle traversa la rue, traversa en trébuchant un terrain vague, s'éloignant encore davantage du village. Le sol était boueux, enneigé, elle allait salir ses escarpins vernis. Je n'arrivais pas à décider si je devais continuer à la suivre ou renoncer. Si je devais crier : « Minette ? Ça va ? »

Mais évidemment je ne pouvais pas plus la héler dans ce lieu public que je ne pouvais ouvrir la porte de sa chambre à coucher quand elle s'y trouvait.

Je la suivais maintenant avec hésitation. Je m'attendais à tout moment à la voir se retourner, mais elle ne le fit pas, elle continua à descendre vers la rivière, puis finit par s'asseoir lourdement sur un banc, dans un petit parc municipal désert et désolé. Même la neige qui piquetait le sol n'avait pas la blancheur virginale de celle du Schuyler College ; elle était d'un blanc boueux, piétiné, lugubre. Même la « pittoresque » Schuylkill n'était pas particulièrement jolie, à cet endroit.

Dans les arbres nus tout proches, un chœur de corbeaux s'étaient

rassemblés, tandis que d'autres tournaient dans l'air, les ailes larges et lourdes, le croassement rauque. *Sois ici et maintenant ! Sois ici et maintenant !* Minette leva les yeux, distraite. J'imaginai son front plissé de contrariété. Elle fouilla dans son sac, en sortit un mouchoir et se moucha.

Je n'arrivais pas à croire que ma camarade, si sûre d'elle et si obstinée, fût venue aussi loin à pied, simplement pour s'asseoir au bord de la rivière ! Minette Swift ne pouvait pas avoir prévu de passer ainsi son dimanche matin.

À une dizaine de mètres, à demi cachée derrière un toboggan, j'attendis et j'observai. Moi aussi, j'avais le nez qui coulait. Mes yeux étaient pleins de larmes. Je ne savais que faire. Minette paraissait si amoindrie, maintenant. Si seule. Même Crystal Odom aurait eu pitié d'elle. *Debout, ma vieille !*

On entendait faiblement la chorale baptiste. Un chant éthéré qui donnait le frisson. Je me demandais si Minette entendait, ou si les corbeaux et le vent couvraient les voix. Dans un film, une musique faible de ce genre aurait été le fond sonore d'une « scène ». Après un moment de suspense, Minette se serait retournée, mal à l'aise, et m'aurait vue, et reconnue, et je n'aurais eu d'autre solution que de la rejoindre – en souriant ? Mais nous n'étions pas dans un film, il n'y avait pas de caméra et pas de script ; le vent écharpait et emportait la musique. J'avais les mains enfoncées dans les poches de mon manteau en poil de chameau, les yeux humides. Je voyais la rivière avec les yeux de Minette : boueuse, brouillée par les larmes.

La Schuylkill ne gèlerait pas avant janvier, au plus tôt. Ses eaux coulaient vite, noires, huileuses et tumultueuses, comme si des créatures géantes s'affrontaient sous sa surface agitée.

J'évitai Haven Hall le reste de la journée. Je ne revins dans notre appartement que vers 22 heures. Lorsque j'entrai, je vis que le plafonnier était éteint, et que ma lampe de bureau avait été allumée. C'était attentionné de la part de Minette. Une bande de lumière brillait sous sa porte, elle était sans doute allée travailler dans son lit. Elle ne montrerait pas qu'elle m'avait entendue, et je ne la dérangerais pas en la saluant. Nous ne nous étions pas parlé depuis plus de douze heures.

Toute la journée j'avais pensé à elle. J'étais contrariée, déçue. *C'était ma chance ! Ma seule chance ! Elle m'est passée sous le nez.*

Exilée dans la bibliothèque, où j'avais travaillé jusqu'à en avoir la tête qui tournait. Et une réunion dans l'après-midi avec l'équipe du magazine littéraire, dont j'étais maintenant rédactrice adjointe. Et un repas au centre étudiant avec plusieurs des rédactrices. Si Minette était entrée dans la première église baptiste de Schuylersville, ce dimanche 8 décembre 1974 aurait été très différent pour nous deux.

En pénétrant dans notre appartement, je marchai sur une feuille de papier qui avait apparemment été glissée sous la porte. Je la ramassai, l'emportai jusqu'à mon bureau pour la regarder à la lumière.

Ma première pensée fut que c'était une plaisanterie : un dessin humoristique, une caricature. Une page découpée dans un tabloïde.

Vénus hottentote ! Qu'est-ce...

L'obscène : ce que, à l'instant où vous le voyez, vous ne pouvez pas ne pas avoir vu. Et ce que vous continuerez à voir. Même si l'on vous arrache les yeux.

Intestins

À onze ans j'avais vu un homme essayer de s'éventrer avec un couteau à éplucher. L'un des disciples jeunes-vieux de Max. Cela s'était passé derrière notre maison de Chadds Ford, sur la terrasse dallée en ruine. C'était une journée d'automne froide au ciel plombé, mais le jeune homme connu sous le nom d'Ansel était nu. Il avait arraché ses vêtements, dans un accès de fureur dû aux amphétamines, dirait-on ensuite. Il était couvert de gouttes de sueur pareilles à de minuscules bijoux de pacotille. Ses cheveux raides lui pendaient sur le visage, et on avait l'impression qu'il s'était acharné sur les poils de sa maigre barbe. Il sortit en titubant de la maison. Je le vis par l'une des portes latérales. C'était un accident de timing, je venais de rentrer de l'école de Chadds Ford, où j'étais en sixième. Car c'était un jour de semaine dans le monde extérieur.

Mais je ne suis pas en train de voir ce que je vois ! me dit mon cerveau pour me consoler. Étrangement, au lieu de m'enfuir, je courus vers l'homme qui vacillait. Parce que je comprenais qu'il s'était « fait mal », qu'il avait « besoin d'aide » et que j'étais un témoin. Je vis le couteau, et je vis le sang, et je vis des intestins. Je les vis sans me rendre compte que je voyais des « intestins », des « tripes », quand le couteau s'enfonça dans le ventre et fut remué.

Je vis les serpents luisants des intestins entre les doigts d'Ansel, et j'entendis son glapissement, qui exprimait plus d'étonnement que de douleur. *Tu ne te doutais donc pas que ça allait faire mal !* pensai-je, car j'étais une enfant à l'esprit pratique, mûre et maligne pour mon âge.

J'espionnais souvent les adultes à Chadds Ford. Car j'étais invisible pour eux, comme je l'étais pour moi-même. Mais ce jour-là, revenant de l'école dans une maison en désordre, apparemment vide, où l'atmosphère était aussi électrique qu'avant un orage, je n'avais pas eu l'intention d'espionner quiconque. Et pourtant cela arriva.

À la façon dont les choses arrivaient à cette époque, sans précédent ni antécédent bien clairs. Comme une scène illuminée par un éclair. Puis le coup de tonnerre assourdissant, et le silence.

Comme un rêve qui surgit de nulle part et s'évanouit. On le sent qui continue à battre dans son crâne, bien qu'on l'ait perdu.

Il s'appelait Ansel, je connaissais « Ansel ». Plus tard, j'apprendrais le nom de famille auquel il avait renoncé :

« Trimmer ».

Il était venu à Chadds Ford pour y séjourner un jour, une nuit, une semaine, six semaines. Il n'était pas le seul, il faisait partie d'une population fluctuante d'individus : des hommes et des femmes, mais surtout des hommes. Et surtout des jeunes, des gens d'une vingtaine d'années. Ils protestaient contre la conscription, et ils protestaient contre la présence militaire américaine au Vietnam. J'apprendrais un jour qu'il s'agissait d'« extrémistes », d'« activistes radicaux », de « terroristes ». J'apprendrais que mon père était un « théoricien radical charismatique », un « avocat brillant de la gauche ». Le langage de l'ennemi, disait Max. N'y fais pas attention !

Le couteau à éplucher : Ansel avait dû le prendre à l'aveuglette dans l'évier, dans l'eau froide mousseuse où trempaient couverts, assiettes et verres. Sous l'effet des amphétamines, peut-être n'était-il pas capable de déterminer avec précision la taille des objets. Un couteau qui faisait à peine douze centimètres. Il aurait fallu une lame plus longue et bien plus aiguisée. Il aurait fallu un manche offrant une meilleure prise. Un couteau à éplucher n'aurait pu être enfoncé dans le ventre à la profondeur nécessaire, même si la main d'Ansel n'avait pas dérapé sur le manche, glissé sur un sang qui, curieusement, lui parut inattendu, ahurissant.

Il ne faisait pas chaud, j'avais mis un blouson pour aller à l'école. Mais Ansel avait arraché ses vêtements parce qu'il ruisselait de sueur. Habillé, en tee-shirt, veste et pantalon de jean, il avait eu une allure bravache de guerrier, mais nu, il était maigre comme un enfant, les os de la cage thoracique, de la colonne vertébrale, du bassin, saillaient sous la peau fine, et on avait envie de détourner le regard, gêné pour lui. Mis à part des rougeurs, des marbrures sur la peau, il était très blanc. De cette pigmentation méprisée parce que caucasienne, impérialiste et aveugle. Quelques poils noirs clairsemés poussaient sur son torse étroit, plus drus sur son bas-ventre. Son pénis était un morceau de chair ballant, caoutchouteux et comme écorché. Et son ventre tailladé et saignant, et un épanchement d'« intestins » retenu par ses doigts...

Ansel avait dû se quereller avec Max. Ansel était l'un des disciples de Max Meade qui se querellaient avec lui. Les disciples qui l'aimaient le plus passionnément étaient souvent ceux qui se querellaient le plus violemment avec lui. C'étaient des fils désireux de dévorer le cœur vivant de Max.

En cet après-midi plombé de l'automne 1967, Ansel avait eu l'intention de se faire hara-kiri – le mode de suicide rituel des Japonais. Pour capturer l'attention de Maximilian Meade comme ses autres protégés ne pourraient jamais le faire. Hara-kiri était un acte exigeant la discipline spirituelle la plus rigoureuse ainsi qu'un courage

physique insondable ; c'était un acte que l'on n'expédiait pas à la va-vite, un acte à accomplir à la perfection dès la première fois, car il n'y aurait très vraisemblablement pas de seconde fois. C'était un acte auquel on ne s'entraînait pas, sauf en imagination. Ansel Trimmer aurait également pu être séduit par l'immolation telle que la pratiquaient les moines bouddhistes vietnamiens pour protester contre la présence militaire américaine, des scènes montrées et remontrées horriblement par les journaux télévisés. Mais c'était le couteau à épilucher dont les doigts impatients d'Ansel s'étaient emparés, et il devrait faire l'affaire.

Aujourd'hui, je sais ce que je ne pouvais savoir alors : que le désir de se suicider n'est pas toujours le désir de mourir. Le désir de commettre un suicide spectaculaire, un suicide qui soit une déclaration, n'est évidemment pas le désir de mourir. Ansel Trimmer avait vingt-six ans à l'époque : un fils de famille, de la même classe sociale que Max Meade, qui se croyait exilé des États-Unis ; le fils répudié de George Trimmer, capitaliste américain/fabricant de lavabos, baignoires et salles de bains de luxe, gros donateur de la campagne présidentielle de Richard Nixon, basé à Minneapolis. Ansel Trimmer avait peut-être été l'un des jeunes amants barbus de Veronica. Ses dents de garçon riche avaient jauni, pourri dans ses gencives, en raison de son indifférence pour sa santé, son apparence et son alimentation, considérées comme des préoccupations bourgeoises en temps de crise politique. Car le président Mao lui-même n'avait-il pas dédaigné de se brosser les dents, qui avaient verdi et pourri dans ses gencives ? Car pour se réaliser, il faut flanquer sa vie en l'air. L'individu n'est qu'un parmi des millions, des milliards d'autres. Max Meade avait enseigné le principe kierkegaardien de la quête de *la vérité pour laquelle on est prêt à vivre et à mourir*.

Ansel ne mourrait pas de son hara-kiri minable, il survivrait. Il renouvellerait son engagement à la révolution. Il suivrait les disciples les plus estimés de Max, qui avaient renoncé à l'exhibitionnisme et à l'aventurisme adolescents du mouvement Weather Underground² (dont les membres tenaient à être identifiés à leurs actes) pour cultiver l'anonymat. C'était une vocation plus noble, pareille à la sainteté. Trois ans plus tard, après l'attentat à la bombe contre l'usine Dow Chemical de Niagara Falls en mars 1970 et la mort d'un veilleur de nuit, il disparaîtrait dans la clandestinité avec ses camarades. Il deviendrait « John David Donovan », pourvu d'un faux document d'identité apparemment délivré par l'université d'État de Pennsylvanie en 1968. Sur cette carte en plastique, la photo miniature de « John David Donovan » montrait un vieux jeune homme aux cheveux taillés court, portant des lunettes à grosse monture noire, dont le visage rasé exposait maintenant bravement un menton faible et fuyant. La date de

naissance de « John David Donovan » n'était pas celle d'Ansel Trimmer mais une date raisonnable : 1949. Le lieu de naissance de « John David Donovan » n'était pas celui d'Ansel Trimmer mais un substitut raisonnable : Scranton, Pennsylvanie. Car le fugitif disparaîtrait dans un *lieu sûr* quelque part en Pennsylvanie ou de l'autre côté de la frontière de l'État, en Virginie occidentale. Le faux document d'identité portait toujours, sous la pellicule de plastique, la photo de « John David Donovan » : un vieux jeune homme au sourire tendu, dont le visage péniblement étroit semblait avoir été serré et tordu dans un étau.

« Oh ! pourquoi as-tu fait ça ? Ça doit faire m... mal... » Ansel Trimmer m'intimidait, comme tous les adultes m'intimidaient, mais je m'entendis bégayer ces mots. Je me disais *Ce n'est pas réel... si ?* car dans mon bouleversement et mon affolement, je croyais peut-être que cela pouvait être une scène de film ou l'une de ces séquences à la télé que mon frère Rickie qualifiait de « bidon ». À quelques dizaines de centimètres du blessé, je voyais maintenant le sang, je voyais ce que les doigts tremblants d'Ansel s'efforçaient de maintenir à l'intérieur de son ventre tailladé, et je sentis brusquement une puanteur qui me donna des haut-le-cœur.

Ansel vacillait, agenouillé. Il gémissait et pleurnichait tout bas comme s'il récitait une prière exotique. Ses yeux étaient fermés, son visage contracté avait pris une pâleur mortelle. Avec calme je me disais que j'allais courir chercher la trousse de premier secours dans la salle de bains du rez-de-chaussée, où ce genre de produit était rangé dans un placard à porte coulissante. J'avais appris cet été-là à apprécier l'odeur du mercurochrome et la texture de la gaze et du sparadrap. Je me disais *Papa sera fier de moi* bien qu'il ne fût pas sûr que Max fût à la maison. On ne pouvait pas toujours compter sur Max Meade pour assister aux manifestations d'émotion, de bravacherie, de ses protégés. Mais d'autres personnes étaient sorties de la maison, abasourdis, lentes à réagir. Et parmi elles, Veronica, qui s'avança en criant : « Ansel ! qu'y a-t-il ! » Il fallait être tout près pour voir ce qu'Ansel s'était fait, ses doigts crispés sur son ventre tailladé.

L'arrière de la maison de Chadds Ford tombait lentement en ruine. Les dalles étaient fêlées, bordées d'herbes folles. Le sang coulait sur le sol de la blessure ouverte. Je grelottais violemment, maintenant, mes dents s'entrechoquaient. J'ouvris la bouche pour parler mais n'y parvins pas et, tout à coup, Max fonça sur nous, sa main puissante se referma sur mon bras, me tira en arrière, et il hurla à Veronica de sa voix rauque et brisée : « Il ne faut pas qu'elle voie ça ! Emmène-la ! Ferme-lui les yeux ! *Emmène-la.* »

Plus tard, quand ils eurent conduit Ansel à l'hôpital, je retournai sur la terrasse, munie d'une lampe de poche parce que le soir était tombé : il y avait du sang sur les dalles fêlées, et le couteau à éplucher était à l'endroit où il avait glissé des doigts d'Ansel, encore humide de sang. C'était donc arrivé, c'était réel.

Et cela me consola, comme cela me console aujourd'hui : tout ce que vous croyez avoir imaginé est réel. Il faut seulement y survivre.

L'ennemi

Ne sachant pas ce qui avait été glissé sous notre porte, et pourtant : ce qu'elle ne savait pas mais devait avoir senti la rendit malade. Car le lundi matin, Minette se réveilla avec la fièvre. À travers la cloison séparant nos chambres à coucher, je l'entendis tousser. Plus tard, elle gagna en vacillant la salle de bains, où elle vomit. Elle protestait qu'elle ne tombait jamais malade, n'avait quasiment jamais manqué un jour de classe. Sans ses lunettes en plastique rose, ses yeux faisaient étrangement nus. Elle avait les paupières lourdes, le regard hébété, ses lèvres charnues semblaient sèches et gercées. « Il y a une épidémie de grippe en ce moment, dis-je. Ce n'est pas un signe de faiblesse morale, tu sais. Pourquoi ne retournes-tu pas te... »

— *Par-don ! Non. »*

Elle frémissait de mépris. Elle était de ces gens à qui la maladie fait peur. La grippe n'était qu'un « microbe » qui traînait, dit-elle. Elle avait trop de travail à faire, trop de cours à suivre, les TP de biologie... Ses yeux brillaient, accommodaient mal. Elle tremblait. Sous son peignoir bleu marine étroitement ceinturé, son corps semblait tourné sur lui-même, recroquevillé.

Minette avait dû prendre six ou sept kilos depuis qu'elle était arrivée à Schuyler. Seins, cuisses, jambes grasses musclées. Son visage restait pourtant celui d'une fille de douze ans, dur, buté, la bouche maussade. Après son sommeil fiévreux, elle sentait une odeur fermentée, légèrement aigre.

« Mais si tu es malade, Minette... »

Elle réagit avec virulence : « Je ne *tombe* pas malade, je te l'ai déjà dit ! »

Faible sur ses jambes, elle m'aurait écartée pour passer, si elle n'avait été prise d'une crise de toux. J'osai prendre sa main – brûlante et très sèche. « Je t'en prie, Minette ! Tu ne guériras que si tu restes au chaud et que tu dors. » Je ne lui avais jamais parlé ainsi, je ne l'avais jamais touchée. Moi qui me préoccupais peu de ma santé, qui me surmenais souvent jusqu'à l'épuisement pour me punir de mes défaillances, qui accueillais presque avec plaisir cet élanement à l'arrière du crâne signalant le début d'une migraine, je souhaitais à toute force protéger ma camarade de telles sottises.

« *Par-don, ce n'est pas possible. »*

Elle parlait avec moins d'assurance. Son ton était presque implorant, anxieux.

« Par-don, Minette, mais tu as in-térêt. »

Elle eut un petit rire faible. Ma fermeté inhabituelle la désarçonnait. Elle se mit à tousser, à gretoter. Serra les bras autour de sa poitrine comme si elle lui faisait mal. Elle n'eut d'autre solution que de retourner se coucher avant que ses jambes ne la lâchent. Je lui rapporterais du restaurant du jus de fruit, des toasts beurrés, de petits cartons de céréales et des doughnuts. Je lui préparerais des tasses de thé, de cacao, de bouillon, sur la cuisinière Pullman de Dana Johnson (même les plaques chauffantes étaient interdites dans les chambres de Haven Hall) ; je lui apportai de l'aspirine, des médicaments. Je lui apportai même son courrier, et l'aidai à ouvrir un paquet méticuleusement emballé contenant une paire de gants tricotés, du pain de maïs, et du caramel au chocolat que Minette essaya de manger mais rendit. Je courus d'un bout à l'autre du campus pour parler à ses professeurs et leur expliquer qu'elle était malade ; je me renseignai sur les devoirs qu'elle avait à faire, allai retirer des livres à la bibliothèque à sa place, manquai certains de mes cours pour assister aux siens et prendre des notes. « Quelle bonne amie tu fais, Genna. J'aimerais avoir une camarade de chambre comme toi. » Crystal Odom me faisait un clin d'œil au passage.

Je comprenais qu'on parlait de moi, qu'on m'en voulait. Je sentais des regards sur moi. Je me disais *Les ennemis de Minette Swift veulent qu'elle échoue. Mais elle n'échouera pas.*

J'avais épargné à Minette le dessin raciste. Elle ne savait rien de la *Vénus hottentote* parce que je l'avais détruite, déchirée en morceaux, quelques minutes après l'avoir découverte sur le sol.

Quiconque était responsable, quiconque haïssait Minette, habitait certainement Haven Hall. C'était sans doute, c'était sûrement la ou les mêmes personnes qui avaient pris son anthologie de littérature et l'avaient endommagée. Personne d'autre n'aurait pu accéder aussi facilement à notre appartement du troisième, et personne d'autre ne pouvait avoir autant d'animosité envers Minette. J'avais appris que, à la chorale, Minette avait été jugée « impolie », « arrogante », et que Mme Bidelman n'était pas la seule avec qui elle s'était querellée. Malgré tout, l'ennemi habitait forcément notre résidence. Je le savais ! Je le savais avec autant de certitude que si j'avais vu l'une des filles se couler furtivement dans le couloir mal éclairé du deuxième étage, se baisser, glisser la photocopie sous notre porte et s'éclipser...

Je voyais presque son visage.

L'une des traditions révérees du Schuyler College était son code de l'honneur. On signait un serment, on jurait de ne pas tricher et de ne

pas protéger celles qui trichaient. Ne pas signaler une tricherie était presque aussi grave que tricher. Les étudiantes qui violaient le code de l'honneur étaient sévèrement punies, du moins en théorie. J'avais donc peut-être eu tort de ne pas signaler le dessin raciste. J'avais réagi impulsivement, sans réfléchir. Il était impensable de le montrer à Minette, et je ne voulais pas le montrer à Dana Johnson. J'avais déchiré la feuille en morceaux que j'avais jetés dans les toilettes. J'étais aussi bouleversée que si l'insulte m'avait été destinée.

Une ou des racistes à Haven Hall, était-ce possible ?

Des ennemies de Minette Swift, en tout cas. C'était évident.

Je pensai à la photo du lynchage dans le bureau de mon père. Cela aussi, c'était l'obscène.

Bien qu'ayant détruit la photocopie, j'aurais tout de même pu signaler l'incident à Dana Johnson. Mais je ne le fis pas. Les jours passant, j'eus le temps de réfléchir à la situation, de l'analyser et de décider de la meilleure attitude à adopter. Je crois que je n'avais pas souhaité partager quelque chose d'aussi laid avec qui que ce fût : une Blanche comme Dana Johnson, par exemple. Je ne voulais pas non plus être celle qui causerait ennui et honte au Schuyler College. Je ne voulais pas qu'un incident aussi isolé et pervers fût repris par les médias, comme cela avait été le cas pour des incidents similaires, racistes et antisémites, survenus dans d'autres universités. Je ne voulais pas donner ce pouvoir à l'ennemi.

Et surtout, je n'avais pas voulu que Minette sache. Je ne voulais pas qu'elle soit blessée, qu'elle s'enferme dans la colère et l'écœurement. Je ne voulais pas qu'elle pense *racisme blanc*. Je ne voulais pas que, comme dans un cauchemar, par un renversement soudain, Minette m'assimile à l'ennemi blanc, moi qui me savais son unique amie au Schuyler College.

Je ne voulais pas que les parents de Minette sachent : je craignais le courroux du révérend Virgil Swift.

Je me demandais si cet acte n'avait pas été purement personnel, s'il ne visait pas l'individu Minette Swift, sans intention raciste. Mais le personnel devient si vite et si grossièrement le racial ! Comme si, sous la haine ordinaire, se trouvait une haine raciale plus profonde, virulente et dangereuse, prête à surgir. Ainsi les Anglais du XIX^e avaient-ils vu dans la « Vénus hottentote » (une jeune Sud-Africaine naïvement confiante qui avait coopéré avec ses exploiters, avais-je découvert) un spectacle sexuel grossier, une brute et non un être humain, qu'il était loisible de lorgner, d'exhiber dans une fête foraine et, finalement, de disséquer à des fins « scientifiques ». Une telle cruauté était révoltante. Et pourtant il était enivrant de savoir, car le savoir donne toujours un pouvoir.

Les racistes ne sont pas des hypocrites, avait dit Max Meade, un jour.

Contrairement à certains libéraux.

Comme j'aurais aimé parler de cet incident à Max ! Un jour.

Une mauvaise souche de la « grippe de Hong Kong » sévissait sur le campus. Après deux jours passés au lit, Minette ne se rétablissait toujours pas, et on lui conseilla d'aller à l'infirmerie. Elle était si faible, si malade, qu'elle n'eut pas la force de résister. Dana Johnson devait nous y emmener en voiture. J'aidai Minette à enfiler des vêtements chauds par dessus son pyjama, lui préparai ses affaires de toilette. L'idée que je puisse succomber moi aussi à la grippe ne me préoccupait pas ; j'avais apparemment l'impression que m'occuper de Minette m'immunisait.

Lorsque j'aidai Minette à quitter notre appartement, puis à descendre l'escalier raide jusqu'à la voiture de Dana Johnson, je me sentis observée à la dérobée. Je comprenais que l'antipathie des ennemies de Minette s'étendrait aussi à moi parce que je lui étais fidèle. J'avais déjà essuyé des moqueries quand elles avaient subtilisé son livre pour le jeter dans la boue et le mutiler.

La fille de Max'milian Meade, pas étonnant !

Personne ne nous adressa la parole lorsque nous descendîmes lentement les marches, Minette s'appuyant lourdement sur moi. Mais, alors que nous quitions la résidence avec Dana Johnson, Lisane entra dans le hall, essoufflée d'avoir couru ; en nous voyant, elle s'arrêta net et nous regarda avec un sourire nerveux. « Minette est malade ? Elle va à l'infirmerie ? » Sur le visage crème, joli et banal, de la Coréenne, j'eus l'impression de lire du regret, un sentiment de culpabilité.

Minette resta plusieurs jours à l'infirmerie. Elle n'y manquait pas de compagnie, presque tous les lits étaient occupés.

Je passais souvent la voir, je parlais même à sa mère quand elle appelait, le soir. Les appels téléphoniques n'étaient pas autorisés à l'infirmerie, et j'assurais donc à Mme Swift que sa fille avait seulement la grippe que tout le monde semblait avoir attrapée, avec mal de gorge et mauvais rhume. Mme Swift était heureuse de me parler, quoique Minette ne lui eût manifestement jamais dit un mot sur moi.

Je lui disais que la santé de Minette s'améliorait quotidiennement. Je lui disais que j'espérais faire sa connaissance et celle de sa famille, un jour. Je lui disais que je n'avais jamais vu d'aussi beaux gants que ceux qu'elle avait tricotés pour Minette, avec leur chaude couleur cuivrée et ce motif en losange brun foncé sur les poignets.

O Come Let Us Adore Him

« Tu te souviens de moi ? Ta maman hippie, celle qui a fait brûler la dinde ? »

Au bout du fil, Veronica rit comme quelqu'un qui tient absolument à partager n'importe quelle plaisanterie, même à ses dépens.

Nous étions en décembre, la saison précédant Noël. Un tunnel où le temps s'accélérait, où les jours s'amenuisaient pour céder la place à la nuit dès 16 h 30. Avec foi et naïveté, j'attendais le coup de téléphone (promis) de mon père (n'avait-il pas dit vouloir visiter la demeure Elias Meade qu'il n'avait pas vue depuis quinze ans, n'avait-il pas exprimé le souhait de faire la connaissance de Minette Swift ?), mais ce fut ma mère qui appela.

Mes conversations quotidiennes avec Mme Swift avaient brutalement cessé quand sa fille avait quitté l'infirmerie. Minette ne me parlait pas davantage de sa mère qu'elle ne me parlait des autres membres de sa famille, et je me demandais si Mme Swift lui parlait jamais de moi.

Il me semblait que nous étions devenues amies. Au téléphone.

Je ne crois pas que nous ayons été officiellement présentées, madame ! Je suis Genna Meade, la camarade de chambre de Minette.

Je vous promets de protéger Minette. Je crois que je l'ai déjà fait.

Tout au long des jours sombres de décembre, je continuai à attendre Max Meade, mais ce fut Veronica Hewett-Meade qui arriva à sa place, un samedi à midi. Espérant faire la connaissance de ma camarade, mais je prétextai que Minette était trop occupée, trop timide, ne déjeunait jamais, n'avait pas le temps de perdre deux heures au Schuylersville Inn où seuls les aides-serveurs avaient la peau sombre. L'idée d'une rencontre entre ma mère et Minette me rendait malade : Minette contemplant avec une expression de légère incrédulité et de dédain la femme blanche entre deux âges qui lui sourirait avec enthousiasme, se reculant quand Veronica se pencherait en avant. Si, en bavardant avec nervosité, Veronica commettait l'erreur de toucher le poignet ou le bras de Minette, celle-ci aurait un mouvement visible de recul. *Par-don !*

Ce cauchemar ne se réalisa pas, Veronica fut épargnée, et moi aussi.

Veronica m'emmena en voiture au centre commercial récemment ouvert de Valley Forge, à quarante-cinq kilomètres au sud-ouest de

Schuylersville. Une sortie mère/fille avant les fêtes. Quand j'habitais à Chadds Ford, nous allions rarement faire du shopping ensemble, il était donc très étrange pour nous de nous retrouver au milieu d'une foule joyeuse/fiévreuse, en majorité féminine, blanche et aisée ; très étrange de flâner dans des magasins coûteux que j'avais appris à mépriser, et méprisais effectivement. Étrange, un rite réchappé d'une ancienne religion dans laquelle nous ne croyions ni l'une ni l'autre, et pourtant cela avait une logique, car ce n'est que dans ce centre commercial climatisé et illuminé par une galaxie de lumières, pareil à un vaisseau spatial géant lancé dans le vide de l'espace, ce n'est que dans ce cadre improbable, aussi nouveau pour nous qu'une scène violemment éclairée sur laquelle on nous aurait poussées, mère/fille, Veronica/Genna, pour jouer une scène imprévue et improvisée, que Veronica pouvait me confier brusquement, en me tirant par le poignet, qu'elle se sentait terriblement seule, que cette solitude la tourmentait et que, quand elle était tourmentée, elle cherchait quelqu'un à blâmer. « C'est mon défaut. Mon âme blessée. Je viens d'une classe "blessée" : exploitée mais ne s'en rendant pas compte. S'identifiant à ses oppresseurs. Comment puis-je attendre de Max ou de quiconque qu'il me guérisse ! La guérison doit venir de l'intérieur. Mieux vaut être fièrement blessée et à vif, ne jamais guérir, voire suppurer, qu'espérer une guérison "de l'extérieur". C'est ce que je crois. » Elle parlait d'une voix haletante, avec une conviction vacillante, comme si elle répétait les mots d'une prière antique. « Il doit avoir sa liberté. Il m'a donné la mienne. C'est l'être humain le plus extraordinaire que j'aie jamais connu et, bien entendu, personne ne peut le "posséder". »

Sa voix vibrait d'humilité. Et de rage en dessous.

J'entendais, mais feindrais de ne pas entendre. L'une et l'autre me faisaient peur.

« Il est vain de dire "mon mari", tu sais... comme Rickie et toi pouvez dire "mon père". L'un est un fait biologique, l'autre un simple terme légal. Si vain.

— Mais "mon père", c'est aussi possessif. Comme "ma mère". »

Je jouais la sale gamine futée. Prompte à contester, à provoquer.

Je n'avais pas vraiment eu l'intention de blesser. *Ma mère*. Ne m'avait-on pas dissuadée de l'appeler autrement que *Veronica* ?

Veronica eut un rire sec, comme si elle était froissée. Nous marchions vite mais sans direction précise. Nous passions devant des vitrines gaiement décorées, sous des guirlandes de feuillage vert, des lumières clignotantes rouges et vertes. Je comprenais aux regards qu'on nous jetait que ma mère avait une tenue voyante, bien que j'eusse évité de l'examiner de trop près. Je voulais lui demander si mon père et elle étaient séparés, si c'était l'explication de la longue absence de Max. Je voulais lui demander s'ils allaient divorcer. Si,

même, ils ne l'étaient pas déjà ! J'en éprouvais une satisfaction amère, mes souhaits de fille n'avaient rien à voir avec la vie privée de mes parents.

Mais je dis seulement que Max m'avait appelée à Haven Hall, qu'il avait promis de me rendre visite bientôt. Mon discours, vaguement vantard, laissait entendre que Max m'appelait souvent. L'autre soir, justement...

« Oui ! Max viendra te voir, Genna. Il rattrapera le temps perdu ces derniers mois. Il t'aime. » On aurait dit qu'on lui avait confié un message qu'elle risquait d'oublier. « Il a dit qu'il sera fier de toi, "un jour". »

— Fier de *moi* ? Pourquoi ? »

Je ris, déroutée. Mad Max glissant la main dans ma cage thoracique pour empoigner mon cœur battant.

Mais Veronica insista : « Ton père est déjà fier de toi, bien sûr. Mais il pense à l'avenir, tu le connais : "L'avenir nous rachètera. Max a dit que tu n'as pas la personnalité d'un activiste politique ni d'un avocat, comme lui, mais que tu as assez d'intelligence et de patience pour être historienne, et assez de profondeur pour "former les esprits futurs". »

Max a dit. Ces paroles prophétiques prononcées par ma mère hippie comme si elles n'avaient rien que d'ordinaire. En même temps qu'elle scrutait d'un regard myope l'intérieur bondé d'un magasin de chaussures qui annonçait SOLDES AVANT NOËL ! 10 À 30 % DE REMISE !

Lorsque je lui demandai ce que Max entendait par là, s'il était sérieux, quand il avait tenu ces propos, elle devint évasive, sur la défensive : « Je n'en sais rien, Genna ! Il t'en parlera. Je crois qu'il s'agissait de... recherche ? Dans une bibliothèque ? Des archives ? Tu pourrais faire des recherches sur la "première" Generva Meade. Les collections spéciales de la bibliothèque de Schuyler renferment toutes sortes de lettres, un journal... Il y a des restrictions d'accès, mais tu es son arrière-petite-fille, elles ne s'appliqueraient pas à toi. »

Historienne ? De mon homonyme ? Cela m'avait tout l'air d'être l'une des idées extravagantes de Veronica.

« Je ne veux pas être une "Meade". Je veux trouver ma propre voie. »

Veronica haussa les épaules. Au fond d'elle-même, elle n'avait qu'indifférence pour les Meade. « Mais Max pense que cette voie-là serait respectable. »

Nous perdions notre élan dans Valley Forge. Je me rendis compte que ma mère en « mettait plein la vue » : ce jour-là, elle n'avait pas tordu en chignon ses cheveux lustrés, teints en noir, mais les avait épars sur les épaules comme une jeune fille. Avec un sens provocant de l'élégance, elle portait un pantalon de gaucho en cuir, un poncho

noir à la laine dense, striée de fils d'or, qui bougeait et tournoyait autour d'elle. Et des bottes en cuir moulantes, sexy, sur les talons aiguilles desquelles elle vacillait comme un grand oiseau exotique disgracieux.

J'avais mon manteau froissé en poil de chameau et un jean délavé. Mes bottes étaient tachées par le sel de l'hiver précédent. Pas de maquillage ! J'avais le visage farouchement ordinaire, et pâle comme un bloc de craie. J'avais enfoncé un bonnet de laine sur ma tête, si bas que je ressemblais davantage à un collégien qu'à une étudiante du Schuyler College.

Nous entrions dans des magasins et en ressortions. Veronica fit plusieurs achats d'impulsion, en payant en liquide. Nous étions poursuivies de magasin en magasin par des chants de Noël : « Jingle Bell » surtout, mais aussi « O Come Let Us Adore Him », bourdonnant autour de nos têtes comme des mouches géantes. Veronica tint à ce que nous déjeunions dans un café végétarien du centre commercial, où elle mangea très peu, alluma deux fois des cigarettes qu'elle écrasa en bégayant des excuses. Chez Lord & Taylor, au rayon des sacs à main, pris d'assaut, elle me choisit un cadeau « d'avant Noël » : « Tu en as l'utilité, Genna ! Ne fais pas cette tête. Jette ce vieux sac pourri que tu traînes depuis une éternité. »

Je haussai les épaules. Je cédai. Le nouveau sac était en cuir italien, très beau. Il coûtait un prix absurde, mais Veronica prit plaisir à empiler les billets dans la paume de la vendeuse au sourire poli. Le sac était grand comme un porte-documents, pourvu d'une bandoulière. Minette le remarquerait (peut-être) car elle avait l'œil pour ce genre de détail, mais ferait-elle un commentaire ? Sans doute pas.

Comme si elle lisait dans mes pensées, Veronica me demanda si j'allais acheter un cadeau pour ma camarade de chambre. Je grimaçai, marmonnai quelque chose qui pouvait ressembler à un oui, mais ne poursuivis pas la conversation *Xénogénique*. C'était un terme de biologie. Désignant une rupture curieuse entre les générations. Une progéniture présentant des « différences significatives » avec un ou les deux parents. Dans les glaces dépolies géantes de la « promenade » du centre commercial, je nous observais.

J'avais la tête qui commençait à tourner, l'impression de flotter, une sensation que j'avais parfois quand je lisais ou travaillais tard dans la nuit. Ou quand, isolée dans un coin de la bibliothèque où les autres ne s'aventuraient guère, je pensais pendant des heures *Pourquoi ? Pourquoi suis-je ici et pas ailleurs ? Et qu'est-ce exactement qu'ici ?* Cette femme qui était ma mère et que j'étais obligée d'aimer, de prendre en pitié et d'aimer, d'aimer bien qu'elle m'embarrasse, me fasse honte, m'impatiente et m'écœure, cette femme et moi... qu'étions-nous en train de faire ?... Contempler avec une feinte admiration l'arbre de

Noël le plus gigantesque que nous ayons jamais vu, dans une cour située au cœur du centre commercial de Valley Forge : synthétique, d'un blanc satiné, couvert de babioles scintillantes, de cannes de Noël et de lumières bleues clignotantes. À côté de cet arbre il y avait un père Noël gras, manifestement humain malgré son comportement mécanique, une queue d'enfants impatients de grimper sur ses genoux. L'un des lutins nains du père Noël, barbu et perruque, agitait agressivement sa cloche au nez des passants, qui l'évitaient. Veronica jacassait sur ce que nous ferions peut-être à Noël, sur les gens qui viendraient peut-être, je n'entendis pas le nom de Max et je n'avais pas l'intention de poser de question, j'avais envie de rire bruyamment, de tourner les talons et de quitter ma mère en poncho et talons aiguilles, je voyais en imagination la *Vénus hottentote* qui était peut-être l'emblème de toutes les femmes, une image pornographique exécutée avec dérision, dégoût, répulsion, *La Vénus hottentote, la coqueluche de Londres 1815*. Jamais je n'avais vu une image aussi grotesque et aussi fascinante. Jamais je n'avais eu entre les mains l'évidence de la haine. Je regrettais maintenant d'avoir détruit la photocopie, car je n'avais plus de preuve qu'elle eût jamais existé.

J'interrompis Veronica pour demander, à la façon d'une adolescente qui tente de se rappeler un événement lointain et incertain : « Papa est-il toujours en contact avec, tu sais... celui que vous avez dû emmener aux urgences parce qu'il s'était ouvert le ventre. Est-ce là qu'est Max, avec lui ? "Ansel Trimmer" ? Quelque part à Altoona ou... » Je pris un air innocent quand Veronica se tourna vers moi.

« Qu'est-ce que tu racontes, Genna ? Je n'ai jamais entendu ce... nom. Ces noms. Je ne sais pas de quoi tu parles. »

J'aurais haussé les épaules et continué à marcher, si Veronica ne m'avait saisi le poignet. Ce n'était pas la pression légère et flirteuse que j'avais imaginée pour Minette, c'était l'étreinte de serres.

« Max n'a aucun contact avec ce à quoi tu fais allusion, dit-elle avec feu à mon oreille. Ce nom, quel qu'il soit, je ne l'ai jamais entendu. »

Aussitôt, je fis oui de la tête. Je tâchais de ne pas avoir peur.

« Ton père est un auxiliaire de justice. Il a juré de faire respecter la loi de son pays. Il n'a jamais violé la loi. Tu le sais, tu es sa fille. »

La sensation de vertige semblait foncer sur moi de tous les côtés à la fois. Je me sentais au bord de l'évanouissement, de la panique. Le lutin nain du père Noël avait entendu une partie des paroles de Veronica et nous regardait avec un sourire grimaçant, les yeux étincelants. Il agita sa cloche plus fort dans notre direction, comme pour aiguillonner ma mère.

J'essayai de me dégager, mais Veronica ne me lâcha pas. Nous titubions comme des ivrognes. *Gentille-maman, vilaine-maman* me tenait dans ses serres. Des marches mouvantes surgirent soudain du

sol comme dans un cauchemar d'enfant, Veronica se serait étalée dans l'escalator sans ma vigilance. Ses yeux à la Cléopâtre ne coquetaient plus, elle avait le regard aigu, mauvais. Son nez mince et délicat était un bec de rapace. « Toi ! Que sais-tu ! Rien d'Ansel et rien de cette époque. C'est si compliqué, tu n'en as aucune idée ! Ansel était innocent, il ne voulait faire de mal à personne. Les autres non plus. Personne ne savait qu'il y aurait un gardien. Ce n'était pas intentionnel, c'était un accident de l'histoire. »

Le souffle court, le ton sarcastique, elle continua : « Après coup, évidemment, il est facile de dire qu'il allait de soi qu'il y aurait des vigiles, un veilleur de nuit. Mais à ce moment-là, on ciblait l'ennemi. Les ennemis qui méritaient un châtiment étaient nombreux, alors on visait les plus vulnérables. On concentrait son énergie sur son objectif. La cible, c'était Dow Chemical, une cible qui méritait d'être anéantie. Ne me regarde pas comme ça, petite merdeuse, qui es-tu pour me juger ? Pour qui te prends-tu ? On pourrait soutenir que quiconque était à la solde de ces fascistes qui fabriquaient du napalm mettait sa vie en danger. Risquait de perdre ses jambes dans une explosion. Même un vigile noir. »

Des passants étonnés nous observaient : un couple mère/fille perturbé avançant en zigzag dans la « Grande Promenade » du centre commercial, indifférent à ce qui l'entourait. Ma mère hippie s'était transformée si vite ! Furieuse, et rayonnante dans sa fureur. Je me rendis compte du mépris qu'elle avait pour moi ; dans ma naïveté je m'étais imaginé que c'était moi qui éprouvais pour elle un léger mépris filial. Je me rappelai qu'autrefois, quand j'étais petite fille, il y avait eu *gentille-maman* et *vilaine-maman*, l'une cachée à l'intérieur de l'autre comme un diable à ressort dans sa boîte. Enfant, je n'avais pas aimé les surprises. Je n'avais pas aimé les jouets qui me sautaient à la figure. Je n'avais pas aimé les jouets tonitruants. Dans mon manteau en poil de chameau, je transpirais ; sous mon bonnet de laine enfoncé bas sur le front pour masquer la ressemblance de mon visage avec le beau visage en ruine de Veronica, je transpirais. Veronica fit mine de me gifler mais ne me libéra pas. « Nous ne savons pas où se trouve Ansel. Il n'est pas aux États-Unis. Max n'est pas en contact avec lui ni avec personne de cette époque. Tout cela, c'est du passé. Je n'ai jamais été des leurs, ils me méprisaient. J'étais trop faible, ils avaient raison de me mépriser. Ce pauvre Ansel voulait se faire hara-kiri... mais il a fini avec une dizaine de vilains points de suture dans le ventre. Une horrible cicatrice en forme de tire-bouchon. Un "miracle" qu'ils aient réussi à le sauver, ont dit les urgentistes.

Il taillait des arbres à Chadds Ford, un accident, un terrible accident avec une tronçonneuse... »

Ce flot fiévreux de paroles cessa brutalement. Veronica attirait

l'attention. Elle en avait trop dit, titubant sur ses talons aiguilles, des mèches de cheveux teints sur le visage. L'odeur d'écorce d'orange brûlée montait de sa peau. Quel que soit le médicament puissant qui lui avait insufflé son énergie frénétique, la poussant non seulement de Chadds Ford à Schuylersville, mais jusqu'au centre commercial de Valley Forge, ses effets disparaissaient avec la rapidité d'une eau tourbillonnant dans une bonde.

L'enregistrement des chants de Noël passait en boucle : « Jingle Bell », guilleret et dément, cédant de nouveau la place, sans transition, à « O Come Let Us Adore Him », mièvre et révérencieux.

Veronica murmura quelque chose comme *Oh Genna. Aide-moi.*

Je la soutins jusqu'à un banc, proche de l'une des entrées du centre commercial. Elle était épuisée, parvenait à peine à marcher et s'appuyait lourdement sur moi, me soufflant son haleine au visage. *Oh Genna, Genna. Oh aide.*

Sur ce banc était également assise une vieille femme débraillée aux maigres cheveux blancs. Elle nous regarda approcher en plissant les yeux, comme si elle s'attendait à nous reconnaître. Veronica la contempla avec terreur. La vieille femme avait des jambes courtaudes serrées dans d'épais bas de contention, son visage couperosé était flasque, sa bouche humide de salive. Elle chantonnait le chant de Noël. Je savais que Veronica ne voulait pas que je la laisse en compagnie de cette femme, mais je n'avais pas le choix. Je courus dans l'immense parking où je cherchai sa voiture sous une neige légère. Je n'avais fait que très distraitement attention à l'endroit où nous nous étions garées, et il me faudrait près d'une demi-heure pour la retrouver et l'amener à l'entrée. Veronica boitilla jusqu'à la portière, s'appuyant sur mon bras et pleurnichant à mon oreille : « Un jour je serai cette misérable vieille. Je chanterai, je rirai, je pleurerai toute seule, je chierai sur moi et tout le monde s'en contrefichera. On m'évitera comme une lépreuse. Un jour cela nous arrivera à toutes les deux. »

De même que je n'avais pas pensé à repérer l'endroit où Veronica garait sa voiture, je n'avais pas pensé à prendre mon permis. Je nous ramenai néanmoins à Schuylersville, Veronica endormie à côté de moi, tête ballante, bouche rouge béante. Je ne poserais pas d'autres questions sur Max et Ansel Trimmer. Je ne parlerais plus jamais d'Ansel Trimmer, ne prononcerais plus jamais son nom, ni devant ma mère ni devant Max. Me disant *Tout ce que je ne sais pas, je ne suis pas censée le savoir.*

Malade

Après cet incident, je fus malade quelque temps et il me sembla que cette maladie était née dans l'air climatisé du centre commercial de Valley Forge et que ma mère m'y avait emmenée sournoisement pour que je sois contaminée. Car une douleur me déchirait le crâne comme du verre brisé, des larmes acides coulaient de mes yeux, et une diarrhée brûlante m'enflammait les intestins. Par entêtement, je me traînais tout de même à mes cours, où je succombais à des crises de toux, étouffée par des glaires grosses comme des pièces de cinquante cents. *M'évitera comme une lépreuse. Un jour cela nous arrivera à toutes les deux.*

Je restais couchée des heures entre veille et sommeil. Le store de ma fenêtre avait été tiré jusqu'en bas. Que le monde continue à tourner sans moi m'était indifférent. Minette venait sur le seuil de ma chambre, la mine renfrognée, me regardait et me grondait. Quel réconfort d'être grondée comme une jeune sœur ! J'entendais les voix du révérend Virgil Swift et de Mme Swift dans la voix de Minette. Je savais qu'elle ne me laisserait pas mourir, même si je l'irritais et l'exaspérais, même si elle désapprouvait autant la maladie chez les autres que chez elle, car c'était pure faiblesse ! la grippe était pure faiblesse ! capituler alors qu'on aurait dû être fort, mais malgré tout Minette m'apportait du jus de fruit et des toasts, des viennoiseries, des gaufres enveloppées dans des serviettes en papier, elle me fit goûter un morceau du pain d'épices de sa mère, si délicieux que je me mis à trembler. Naturellement, Minette était absente presque toute la journée. Seule dans ma chambre, je dérivais, je flottais. J'avais la gorge irritée comme si on l'avait raclée avec des lames de rasoir. Mais je ne demandais pas à aller à l'infirmerie. Tant que je flottais, mes intestins ne se muaient pas en feu liquide. Je ne me rappelais pas précisément l'attentat à la bombe contre Dow Chemical, j'étais trop jeune à l'époque pour m'y intéresser ou faire des rapprochements, mais un souvenir me revint, brouillé comme l'encre d'un journal mouillé, la photo de l'homme noir tué dans l'explosion, les jambes arrachées, et il avait rampé hors des ruines fumantes en se vidant de son sang, j'étais un fantôme qui observait, j'étais un fantôme ballotté par les vents des grilles de soufflage du centre commercial de Valley Forge, j'entendais de nouveau le flot furieux des paroles de Veronica.

Je revoyais son visage de rapace. *On pourrait soutenir que quiconque était à la solde...*

En proie à la fièvre je me demandais : jusqu'à quel point était-ce innocent ? Cette sortie, cette révélation ? Me fournir à moi, la fille de Max Meade, des informations que je ne devais pas connaître. Cela avait-il été délibéré, préparé ? Comme une actrice qui ayant appris son texte par cœur l'oublie dans l'émotion du moment mais qui, en disant ce qui lui passe par la tête, le reproduit pourtant à la perfection. Veronica était-elle venue à la résidence afin de m'emmener dans cet endroit pour des raisons inconnues, inimaginables ? Ce vaisseau spatial climatisé traversant le vide, où elle pourrait me révéler à moi, sa fille, des connaissances interdites ailleurs. *Et ce qui avait été révélé en ce lieu, elle le nierait en tout autre lieu et à tout autre moment petite merdeuse tiens-le-toi pour dit.*

Notes sur ma camarade de chambre Minette Swift

Perdu. Ohhh où était-il ! Où était le gant gauche de Minette, celui que sa mère lui avait tricoté, l'avait-elle oublié quelque part ? était-il tombé de la poche archibourrée de sa veste ? lui avait-il été volé par méchanceté, par malveillance ? Nous l'entendîmes marteler les marches de Haven Hall – si contrariée ! écœurée ! furieuse ! – comme si elle voulait démolir l'escalier. Elle abandonna son sac de livres sur le palier du deuxième, dut refaire tout le chemin jusqu'à l'amphithéâtre de Woburn Hall, et pas trace de gant ni dans la rangée où elle avait été assise ni dans aucune autre, ni par terre ni dans l'escalier, quelle poisse ! Obligée de se traîner jusqu'à la bibli où elle était allée rendre des livres avant son cours de littérature américaine, peut-être était-ce là qu'elle avait perdu son gant, sans arrêt des trucs tombent de ses poches et il faut qu'elle se baisse pour les ramasser, ou alors quelqu'un la hèle et les lui tend, avec les kilos qu'elle a pris elle s'essouffle vite, ses vêtements la serrent, la gênent, même ses lunettes semblent trop étroites pour son visage, et les verres sont trop faibles, barbouillés et embués la moitié du temps, Ohhh il faut absolument qu'elle retrouve ce gant, c'est comme si tous les embêtements qu'elle a eus depuis qu'elle est dans cette fichue université, toutes les insultes à ne pas nommer, car Jésus a déconseillé de nommer le mal aux dépens du bien, toutes les sales insultes et les affaires perdues étaient concentrées dans ce gant, le gant tricoté par maman *Ohhh où était-il !*

Dans la cour carrée apercevant sa camarade de chambre, cette fille blanche aux cheveux roux, amicale et rentre-dedans, Minette se cacherait bien pour l'éviter mais Machin-Chose l'a déjà vue, elle s'approche d'un pas rapide avec un signe de la main et un sourire, et Minette le visage de pierre ne compte pas lui parler du gant perdu mais on ne sait pourquoi elle le fait quand même, et sa camarade s'exclame sans réfléchir : « Oh, Minette, tu n'as pas fait ça ! », et Minette s'emporte : « Je ne l'ai pas fait ? Je ne l'ai pas fait ? Comment sais-tu ce que j'ai fait et ce que je n'ai pas fait ! » Minette rit avec exaspération, veut tourner cette histoire à la plaisanterie, mais ce qu'elle dit est confus et incohérent. Minette halète, ses narines épaisses palpitent, ses lunettes de plastique rose glissent sur son nez. « Je peux

rien garder, gémit-elle. C'est comme si un vieux trou pourri aspirait tout ! » Pour faire rire sa camarade, pour la tenir à distance, Minette retourne ses poches bourrées : voilà le gant survivant, d'une belle couleur cuivrée, voilà une poignée de mouchoirs (propres et roulés en boule), une boîte de Smarties presque vide, des sachets de sucre et de ketchup pris au restaurant. Prenant une voix aiguë pour imiter sa mère : « *«Mi-nette !* Toujours le nez dans un livre, tu perdrais ta tête si elle n'était pas collée à tes épaules.» Maman va être furieuse que j'aie perdu ce gant si vite, et elle aura raison. »

Minette émet un rire strident, s'essuie le nez. Des filles qui passent lui jettent un coup d'œil : une Noire corpulente à la peau sombre huileuse, des lunettes roses d'écolière sur le nez. Minette occupe tout le trottoir, apparemment sans en avoir conscience. Des mouchoirs sales sont tombés par terre, Minette les écarte d'un coup de pied. Elle a refourré le reste en vrac dans les poches de sa veste.

C'est une veste volumineuse en duvet, vert foncé avec un capuchon.

La camarade de chambre : une Blanche qui fait très jeune, avec des os frêles, un visage décoloré couvert de taches de rousseur pareilles à des gouttes d'eau teintées de rouille. Ses cheveux aussi sont couleur rouille. Fins, bouclés-frisés. Ses yeux sont d'un gris lumineux, sombres comme des pierres. Des sourcils et des cils si pâles que les yeux ont l'air nus. L'impression de pouvoir plonger trop profond en eux, et on n'en a pas envie.

Minette se tait, grince des dents du fond. À voir sa camarade de chambre de si près. Machin-Chose : Genna. Minette éprouve soudain le désir de la pousser du talon de la main, fort, pour l'écarter.

Aussitôt la fille dit : « Je n'ai pas pris ton gant, Minette... » Minette cligne des yeux, comme si elle ne pouvait croire avoir entendu correctement cette remarque plaintive : « *Pardon ? Quoi ?* Qui a jamais dit que tu as fait *quoi* ? »

Minette secoue la tête d'un air renfrogné, jamais une idée aussi stupide ne lui est passée par l'esprit. *Pourtant je l'ai senti. Je l'ai vu. Minette Swift se mordant la lèvre pour se retenir de me repousser.*

On ne sait comment, la camarade de chambre, désirée/ indésirable, s'est jointe à Minette pour chercher le gant perdu. Toutes les deux traversent péniblement la cour carrée, balayée par le vent, pour se rendre à la bibliothèque où (déjà résignée, Minette le sait) elles ne trouveront pas le gant. Ensuite, la salle de gymnastique ? Le restaurant ? Retourner à Haven Hall ? Minette est maussade, elle sait qu'elle ne trouvera pas le gant perdu, ce n'est pas le premier gant ni la première moufle tricotés par sa mère que Minette Swift perd en dix-huit ans d'existence, mais ici on dirait qu'elle est sans arrêt en train de perdre des affaires, ou alors de se les faire voler, comme si un aimant les attirait et les entraînait dans un trou-bouche géant à ses pieds. Un

trou-bouche qui mâche, mâche, un sale vieux machin qu'on peut presque entendre la nuit.

Perdu. Le gant disparu de Minette ! Je le découvrirais quelques jours plus tard dans le caniveau devant Haven Hall, raide de saleté, pris dans un mélange de neige et de boue gelées. Je ne le cherchais plus, je le vis par hasard au bord du trottoir alors que je traversais la rue.

« Oh ! Minette. »

Je l'extirpai avec une certaine difficulté d'un amas de débris gelés. Il était crasseux, à peine reconnaissable, mais c'était bien le gant de Minette : je discernai le motif en losange brun foncé sur le poignet. Je décidai de le laver, je ne pouvais l'apporter tel quel à Minette. Après l'avoir mis à tremper dans du Woolite et de l'eau froide, je l'enfilai et le lavai avec douceur. Il était trop grand pour moi, car Minette avait des mains plus grandes que les miennes. Le motif en losange était moins net que dans mon souvenir. La couleur cuivrée avait pâli, viré au beige sale. Dans la glace au-dessus du lavabo, j'avais le visage empourpré, l'air sournois. J'étais dans la salle de bains du deuxième ; je n'aurais pas aimé que Minette entre et me découvre avec son gant. Mes lèvres remuèrent, et je murmurai : « Minette ! Je n'ai pas pris ton gant... » revoyant le regard étrange qu'elle m'avait jeté, un regard de méfiance, d'antipathie. Revoyant la façon dont elle s'était écartée.

Nous étions camarades de chambre et amies. Peu à peu nous étions devenues amies. Mais Minette demeurait distante, réservée. On aurait pu dire que notre amitié était à sens unique, mais il me semblait que Minette m'aimait bien et m'acceptait. *Son unique amie ! Son unique amie au Schuyler College.*

Je fis sécher son gant en cachette. Lorsque je le lui apportai, elle le regarda d'un air sceptique et me le prit avec lenteur. « Il est tout rétréci. »

Je lui expliquai que je l'avais trouvé dans le caniveau et que j'avais dû le laver. Minette l'enfila en forçant, plia les doigts. Parodiant l'accent des nègres du Sud, comme elle le faisait parfois pour produire un effet comique, elle dit : « *Par-don*, mais ce n'est pas mon gant.

— Quoi ? C'est ton gant. »

Mais je n'en étais plus si sûre. Minette était assise à son bureau, j'étais debout à côté d'elle. Nous examinâmes le gant sous toutes ses coutures, tandis qu'elle tournait lentement la main. « Non, ce n'est pas le même. Un vieux machin jeté dans la rue, voilà ce que c'est.

— Où est l'autre gant, Minette ? On pourrait comparer.

— Pas besoin. Je t'ai dit que ce n'était pas le mien. »

Son visage s'était fermé. Elle était d'humeur irritable, je n'aurais pas dû l'interrompre : courbée sur sa table, elle travaillait à des problèmes de calcul en s'agitant et en soupirant. De temps en temps, elle ouvrait

un tiroir pour y prendre des morceaux du crumble à la pêche que sa mère lui avait envoyé, arrosant de miettes ses papiers, ses vêtements et le sol.

« Si ce vieux machin te va, tu n'as qu'à le prendre », dit-elle en riant.

Elle retira le gant et me le jeta, à la façon d'une sœur aînée taquinant sa cadette. Je me dis que c'était un geste familier supposant une certaine affection ; je n'avais pas envie de penser qu'il supposait du mépris.

Depuis la *Vénus hottentote*, Minette était boudeuse et colérique, d'humeur imprévisible. (Il était pourtant impossible qu'elle sût quoi que ce soit de la photocopie glissée sous notre porte.) Depuis ce dimanche matin où je l'avais suivie jusqu'à l'église baptiste de Schuylersville et où je l'avais laissée assise seule sur un banc, près de la rivière. (Il était pourtant impossible qu'elle sût que je l'avais suivie.)

Le lendemain de l'incident du gant, Minette me fit des excuses : elle admit que, écœurée, elle avait jeté le gant qui lui restait, si bien qu'elle n'avait plus rien avec quoi comparer le gant trouvé. Cela l'avait gênée de me le dire. Elle avait honte de perdre sans arrêt des choses. Oh, elle « regrettait d'avoir été impolie », elle « n'avait pas voulu être impolie ». Ses yeux aux cils épais, un peu grossis par les verres de ses lunettes, étaient baissés et fuyants ; sa voix était devenue presque inaudible, un murmure sérieux, tout humilité, entièrement différent de la gouaille trainante de l'accent nègre.

J'eus cette révélation *C'est Jésus qui parle. C'est Jésus qui aime ses ennemis.*

Je commençais à craindre que mon père n'appelle et que, s'il venait me voir et faisait enfin la connaissance de Minette Swift, cela ne se passe mal.

Minette se fermerait comme une huître si Max la questionnait avec trop d'insistance. De la même façon qu'avec mes amies de lycée, il s'efforcerait de faire parler Minette de son vécu de « Noire américaine », de victime exploitée et colonisée de l'impérialisme caucasien/américain. Et cela déplairait à Minette, bien entendu. Car Minette était suprêmement elle-même.

Max serait déçu par Minette. Avec d'autres, il avait défendu les Black Panthers, Angela Davis. Minette frémissait de mépris au nom de ces « communistes ». Je ne voulais pas que mon père apprenne que Minette Swift n'avait que dédain pour le jazz et affirmait ne jamais avoir entendu chanter Billie Holiday.

Malgré tout, j'attendais le coup de téléphone de Max. Je crois.

Genna ? Appelle-moi, je me sens bien seule, ici. Ce billet rose dans ma

boîte aux lettres. Il n'était pas marqué URGENT.

Avec un groupe de résidentes de Haven Hall, j'allai au concert de Noël des Bob-o-links dans une chapelle silencieuse, éclairée aux bougies et magnifiquement décorée de poinsettias blancs. J'entendis Crystal Odom chanter son solo à la perfection. Je ressentis l'absence de Minette Swift, regrettai qu'elle se fût coupée de cette chorale qui avait tant compté pour elle. On l'avait immédiatement remplacée par une fille à la voix puissante de contralto.

Les Bob-o-links avaient beaucoup de talent. Tous leurs morceaux étaient ingénieusement harmonisés pour être chantés à capella. Elles pouvaient faire swinguer « Douce nuit » et donner un tour inhabituellement rêveur et charmeur à « Let it Snow ». Même les plus tartes de leurs chansons étaient interprétées avec habileté.

*Bob-o-link ! Bob-o-link !
Debout dès l'or du petit matin !
Chante les mystères spirituels encore tus !*

Par loyauté envers ma camarade, j'avais d'abord pensé ne pas assister au concert ; par loyauté envers ma camarade, je ne lui dirais pas l'avoir fait.

Je sortais du restaurant en compagnie de Minette. Un groupe de filles de notre résidence, dont Crystal Odom, venait dans notre direction. Je vis leur regard se poser sur nous, leur visage se crispier. J'avais des relations amicales avec ces filles, et je les saluai, mais Minette les traversa du regard comme si elle ne les voyait pas. Crystal me sourit et me fit un clin d'œil. Je l'avais félicitée, la veille, lors de la réception somptueuse organisée après le concert par les anciennes des Bob-o-links, et je redoutais maintenant qu'elle ne fasse une réflexion vexante pour Minette.

Dans sa grosse veste en duvet au capuchon rabattu, Minette marchait au milieu du trottoir, la tête en avant et la mine sombre. Quiconque nous croisait devait céder le passage et se contenter du bord du trottoir. Il était très possible que Minette n'ait pas vu les filles de notre résidence, n'ait pas remarqué Crystal Odom qui, un sourire insolent aux lèvres, avait été bien près de la railler au passage.

À ce moment-là, ce fut comme une révélation, je me dis *C'est elle, c'est Crystal*.

Mon cœur battait à grands coups. Je savais ! C'était une cruauté très subtile. Car il ne viendrait à l'idée de personne qu'une Noire puisse se servir d'images sexistes et racistes pour tourmenter une autre Noire. Il ne viendrait à l'idée de personne que la belle Crystal Odom puisse

même souhaiter tourmenter la très peu belle Minette Swift.

Le dimanche matin, Minette continuait à s'habiller comme pour aller à l'église, à descendre l'escalier d'un air guindé et à traverser la cour en direction de Schuylersville. Je ne la suivais plus, bien sûr. Je ne savais pas si elle entrait maintenant dans l'église, ou si elle restait simplement à l'écart de la résidence pendant quelques heures. Je me disais que ce serait le secret de Minette, que je ne le révélerais jamais.

J'avais cessé d'imaginer que j'irais un jour à l'église avec elle. Je n'avais pas le moindre désir d'assister à un service quelconque sans elle. Parfois, seule dans l'appartement, je feuilletais des exemplaires du *Phare*, parcourais des articles intitulés *Le pouvoir de la prière*, *Quand Jésus appelle*. Un jour, je vis la photo d'une jeune Noire au sourire sévère qui ressemblait de façon troublante à Minette Swift, mais c'était une inconnue : une « missionnaire de Jésus au-delà des mers ».

Je feuilletais les pages dorées de sa bible comme un sceptique lancerait des dés.

« Puis il dit à ses disciples : “Il est impossible que les scandales n'arrivent pas, mais malheur à celui par qui ils arrivent.” »

Il n'a jamais violé la loi. Tu le sais, tu es sa fille.

Dans Pierpont Avenue, cherchant un cadeau de Noël pour Minette Swift. Souhaitant lui acheter quelque chose tout en sachant qu'elle n'aurait sans doute rien pour moi. Je ne voulais pas la gêner, ni être gênée. Mais je tenais à l'étonner, à la faire sourire, elle qui souriait si rarement depuis quelque temps.

Cela me ressemblait bien, à moi, la fille d'un avocat au criminel, de comploter ma petite manœuvre de façon aussi obsessive : au tout dernier moment, la veille des vacances de Noël, je donnerais son cadeau à Minette, je le laisserais peut-être même sur son bureau. Ainsi, si elle n'avait pas de présent pour moi, l'embarras de ma présence lui serait épargné.

Je me jurai de ne pas me sentir blessée si elle n'avait rien pour moi. Je me disais que je n'attendais rien, que notre amitié ne dépendait pas de ce genre d'échanges.

Mais rien de ce que je vis dans les magasins et les boutiques de Pierpont Avenue ne me parut tout à fait convenir. J'espérais remplacer les gants « perdus » par des gants neufs, mais cela demandait beaucoup de finesse. Si j'offrais à Minette des gants inférieurs à ceux que sa mère lui avait tricotés, elle plisserait le nez *Par-don, c'est quoi ?* Si je lui offrais des gants coûteux, cela l'offenserait aussi. Seuls des gants tricotés pouvaient faire l'affaire, mais ceux que je trouvais

étaient faits machine, ordinaires. Et aucune des couleurs n'était la bonne.

Alyce's Gifts, une boutique vendant des objets artisanaux, bijoux et vêtements, avait de belles moufles tricotées, mais pas de gants.

Une femme entre deux âges, aux cheveux d'un blanc saisissant, peut-être Alyce en personne, tournait autour de moi. Elle portait un splendide cardigan couleur bruyère, tricoté main. Elle était amicale, souhaitait m'interroger sur ce que je désirais ou pensais désirer, mais je la remerciai et me dirigeai vers la sortie. « Merci ! Au plaisir de vous revoir. » Elle était parfaitement sincère, son ton n'avait rien d'ironique. Elle ne ressemblait en rien à Veronica ni dans son apparence ni dans son comportement, et pourtant elle me rappela ma mère, j'eus brusquement le souffle court, le besoin pressant de m'enfuir.

Petite merdeuse. Qui es-tu pour juger ?

Voici qui était une coïncidence : le lendemain du jour où j'avais fait du shopping dans Pierpont Avenue, Minette me demanda dans un murmure embarrassé si je ne voulais pas l'accompagner « dans le centre » faire des courses. Elle avait des cadeaux de Noël à acheter, dit-elle. Je me demandai si elle savait que les magasins de Pierpont Avenue étaient plutôt chers.

Depuis que nous nous connaissions, nous n'étions allées que deux ou trois fois ensemble dans Pierpont Avenue, et uniquement à la librairie universitaire.

En compagnie de Minette, chez Laura Ashley, chez Saks et même à la papeterie Merrick, j'eus intensément conscience de ma personne. Dès notre entrée, les regards se portaient sur nous et ne nous lâchaient plus. La présence de Minette semblait provoquer de petits frissons d'attention, de vigilance. Avec sa grosse veste en duvet et ses lourdes bottes, avec sa peau sombre et huileuse, son visage impassible et sérieux, Minette devait paraître menaçante et suspecte aux vendeurs blancs et, en sa compagnie, un peu de cette aura m'enveloppait, moi aussi. Même lorsque Minette examinait des articles tels que portefeuilles, ceintures, bougies, qui ne pouvaient être souillés par son contact, un ou plusieurs vendeurs s'approchaient. « Puis-je vous être utile ? » nous demandait-on sans cesse et, chaque fois, Minette secouait la tête et s'éloignait. Les vendeurs étaient des femmes au dos droit et à l'apparence impeccable. Aucune ne semblait se rappeler m'avoir vue la veille : leur expression était polie et guindée, leurs yeux ne nous quittaient pas.

Je me demandais si cela était dû à la noirceur de la peau de Minette ou à sa personne. Crystal Odom aurait-elle suscité la même suspicion ? Traci Poole, avec sa peau claire couleur cacao, ses traits caucasiens,

ses vêtements très élégants ? Il y avait de nombreuses étudiantes à la peau sombre au Schuyler College, beaucoup de filles qui faisaient « étrangères », mais peu d'entre elles s'habillaient et se conduisaient comme Minette, qui semblait être venue en bus du quartier de South Philly... Ces réflexions me mettaient mal à l'aise, me faisaient douter de moi-même. Car un tel raisonnement n'était-il pas raciste ? *Les autres peuvent être perçues comme des Blanches des classes moyennes en dépit de leur peau sombre, elles sont donc les bienvenues dans les magasins blancs ; Minette n'a rien de blanc, et n'est en rien la bienvenue.*

Pourtant, dans chaque magasin, Minette se déplaçait avec son assurance et son impassibilité habituelles, renfrognée et marmonnant tout bas. Si elle voyait un article qui lui plaisait, il était invariablement trop cher : « Par-don ! Qui irait payer un prix pareil ! Faudrait être vraiment riche ou vraiment bête. »

Plus notre matinée de shopping avançait, plus le rire de Minette devenait strident, railleur. Nous riions ensemble. Nous attirions l'attention sur nous en riant. Moi qui étais d'ordinaire si discrète dans les lieux publics, bien élevée jusqu'à l'invisibilité, j'éprouvais l'envie de me conduire avec grossièreté. Une sorte de sauvagerie me prenait, un désir de provoquer. Les yeux de ces vendeuses pincées s'écarquilleraient de frayeur, si Minette et moi nous mettions à nous tenir comme elles appréhendaient que nous le fassions.

Chaque fois que nous quittions un magasin, j'imaginai les regards échangés dans notre dos, le soulagement ! Même si ni Minette ni moi n'avions rien fait de particulier, si nous n'avions commis aucun acte de vandalisme ni de profanation, il faudrait tout de même quelques minutes pour que les ondes de choc s'apaisent.

Minette Swift est si noire que sa noirceur se répand sur ceux qui l'accompagnent et les rendent noirs eux aussi.

Était-ce drôle ? Était-ce tragique ? Peut-être était-ce de cela que Minette riait, instinctivement.

J'essayai de la convaincre d'acheter un présent à la librairie ou l'on nous aurait traitées de façon bien plus accueillante mais Minette haussa les épaules : « Suffit que j'offre un livre à Jewel pour qu'elle ne le lise pas. Impossible de lui mettre le nez dans un bouquin, elle est têtue. » Elle disait cela avec un mélange d'exaspération et de fierté.

Je lui rappelai que j'avais vu sa sœur, un court moment Minette me dévisagea avec incrédulité.

« Ah oui ? Quand ça ? »

— Dans la demeure Elias Meade.

— *Par-don ! Où ça ? Quelle "demeure" ? »*

Nous traversions une rue. Dans l'air froid et humide de ce mois de décembre, nous étions moins enclines à rire que nous ne l'avions été dans les magasins. Je tâchais de ne pas me sentir déçue que Minette

n'eût apparemment gardé aucun souvenir ni de moi ni de la demeure Elias Meade, ce jour de septembre.

« La vieille maison en brique rouge de style fédéral qui se trouve sur le campus. Tu sais bien, la demeure "historique" où a vécu Elias Meade.

— Elias Meade... qui est-ce ?

— Le fondateur du Schuyler College. » Je m'efforçais de parler d'un ton neutre et indifférent, mais mon cœur battait de déception. Existait-il quelqu'un de plus dépourvu de curiosité, de plus égocentrique que Minette Swift ! « C'est de sa maison que nous avons fait la visite guidée. »

Minette semblait n'en avoir qu'un souvenir très vague. Cette visite se confondait manifestement dans sa mémoire avec les nombreux autres événements de cette journée d'accueil surchargée. Lorsque je mentionnai l'avoir vue là pour la première fois, en compagnie de sa famille, Minette plissa le nez : « Dans cette vieille maison qui ressemblait à un musée des pionniers ? Tu étais là ? Jamais de la vie ! »

Je lui assurai le contraire. Il était rare que j'étonne ma camarade, plus rare encore que je la stupéfie. Elle me regardait, me considérait avec un véritable intérêt.

Je lui dis que sa sœur et moi avions monté ensemble l'escalier secret derrière la cheminée.

« "Escalier secret"... ?

— La maison d'Elias Meade servait d'étape à l'Underground Railroad.

— "Underground Railroad" », répéta Minette d'un ton neutre.

Impossible de déterminer si elle savait parfaitement de quoi il s'agissait, ou si cette phrase réveillait seulement de vagues souvenirs associés au sujet sacro-saint de l'histoire américaine.

Je décrivis la cuisine de la maison Elias Meade, la grande cheminée, l'« espace de rangement » dans le mur, la façon dont Jewel y avait passé la tête, puis s'était glissée à l'intérieur avant que quiconque puisse l'en empêcher. Minette m'interrompit pour dire, avec une assurance exaspérante : « Jewel n'était pas là. Il y avait juste mes parents et moi, et nous ne sommes pas restés.

— Non, Minette. Jewel était là, nous avons grimpé cet escalier ensemble...

— Je ne me souviens d'aucun escalier, et sûrement pas que Jewel ait grimpé un escalier dans une vieille maison-musée.

— Tu ne pouvais pas vraiment la voir, ni moi non plus. Nous étions à l'intérieur du mur, dans un espace secret. Nous sommes montées jusqu'au grenier et nous nous sommes fait peur dans le noir, et puis ta mère a appelé Jewel... » Je n'étais pas sûre que cela se fût passé ainsi,

mais cela paraissait plausible.

Minette secoua pourtant la tête d'un air peu convaincu. *Pourquoi es-tu aussi butée ! Aussi aveugle !* pensai-je.

Je me demandai si c'était raciste : attendre de n'importe quel Noir qu'il soit plus pénétrant que n'importe quel Blanc dans une telle situation ? Ou bien un Noir pouvait-il être aussi buté, aussi aveugle, que n'importe quel Blanc ? Je regrettais que Jewel ne soit pas avec nous pour confirmer mon témoignage. Elle se serait souvenue de moi, elle !

Il était inutile de chercher à faire entendre raison à Minette, elle refusait d'écouter. Je ne voulais pas penser que, comme dans une sorte de cauchemar, c'était peut-être moi qui me trompais ; j'avais peut-être monté cet escalier avec la jeune sœur d'une autre étudiante noire, que j'avais ensuite confondue avec Minette Swift... Après tout, j'avais bien oublié ma propre mère.

Un klaxon retentit soudain. Distraite, je m'étais engagée sur la chaussée sans faire attention au feu rouge. Minette m'empoigna le bras et, avec une force considérable, me tira en arrière.

« Par-don ! »

J'étais calmée. J'étais embarrassée. J'avais failli être renversée par une voiture, Minette m'avait sauvée.

Nous continuâmes à marcher en silence. Minette respirait vite, son haleine fumait dans l'air froid. C'était la première fois qu'elle me touchait. Il y avait une légère tension entre nous. Je ne tenterais même pas de la dissuader d'entrer dans la boutique Alyce's Gifts, la plus exquise et la plus chère de Pierpont Avenue.

Une clochette tinta délicatement au-dessus de la porte pour signaler notre arrivée. Nous étions les seules clientes de la boutique. Très vite, la femme aux cheveux blancs et au splendide cardigan tricoté main apparut, mais ce jour-là elle avait les bras croisés sur la poitrine et son regard inquiet m'ignora entièrement. Elle dévisageait Minette avec une sorte de consternation. « Puis-je... puis-je vous aider ? Aimeriez-vous voir quelque chose en particulier ? »

D'humeur belliqueuse, Minette regarda d'un air mauvais les vêtements, les sacs à main et les bijoux, exposés autrement que ne l'étaient les articles dans les magasins plus classiques : suspendus par petits groupes, joliment pliés et disposés en éventail sur de belles tables éclairées par des lampes, dans des cubes en Plexiglas superposés comme des œuvres d'art dans une galerie. Soies, satins, velours ; objets tricotés, crochetés et brodés ; robes longues et jupes, corsages de dentelle, pulls en cachemire et élégants châles à franges ; bijoux faits main, illuminés, qui semblaient flotter dans les airs. Minette se déplaça dans la boutique avec impatience, tripota les vêtements sur les cintres, fourragea dans ceux qui étaient joliment pliés sur les tables, et

la femme aux cheveux blancs la suivait de près avec une expression douloureuse.

« Pff ! » Minette souleva un cardigan tricoté main aux couleurs arc-en-ciel. Il aurait été idéal pour sa jeune sœur Jewel si – comme je le savais pour en avoir demandé le prix la veille – il n'avait pas coûté près de deux cents dollars. Minette poussa un grognement de mépris et le lâcha ; il glissa de la table, tomba par terre et, comme par un acte réflexe, sans réfléchir, Minette le poussa du pied.

La femme aux cheveux blancs poussa un petit cri : « Pardon ! Je suis désolée, mais je dois vous demander de partir. Je ferme tôt, cet après-midi... »

Sa voix tremblait. Je la plaignais, elle était si inquiète pour ses beaux objets. Car Minette arpentait la petite boutique d'un pas lourd, le visage renfrogné, marmonnant tout bas comme si elle n'avait pas entendu, ou qu'elle ait entendu mais décidé de n'y prêter aucune attention aussi longtemps qu'elle le souhaiterait. Je voulus l'entraîner, mais elle me repoussa avec un « *Par-don !* » irrité. Son visage semblait sculpté dans du bois teinté, sans âge, sans sexe, aussi sourd aux prières qu'aurait pu l'être une idole en bois. Je me dis *Et si cette femme appelle la police ! Si on nous arrête !*

Je téléphonerais à mon père pour qu'il nous vienne en aide. Sauf que je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait.

Minette finit par renoncer et se dirigea à grandes enjambées vers la porte. Comme un garnement, elle fit tinter frénétiquement la clochette et, d'un ton plein de sarcasme adolescent, lança : « Jésus vous aime quand même, madame. »

La tête dans une brume migraineuse, je la suivis. Je ne pus me résoudre à faire des excuses à la femme aux cheveux blancs. Dès notre départ, elle courut à la porte, qu'elle referma violemment et verrouilla. Je l'imaginai tâchant de reprendre son souffle, le cœur battant dangereusement fort. Elle n'avait pas l'âge de Veronica, mais au moins vingt ans de plus.

Maintenant elle aura toujours peur des Noirs et elle les détestera, pensai-je. *C'est la vengeance de Minette Swift*. Écœurée, Minette renonça à chercher des vêtements. Mais elle souhaitait tout de même acheter des bougies de Noël. Ce fut un soulagement, car elle pouvait en trouver au bazar du Woolworth où l'on ne donnait pas le même sentiment de malaise aux clients noirs.

Les bougies ! Étrange d'en voir une telle diversité, pas seulement des bougies de Noël, mais des bougies de tous les genres. Je fus frappée de l'intérêt manifesté par Minette. Alors qu'elle avait été irritable et ronchon dans les magasins coûteux, elle prit son temps et choisit ses achats avec soin : longues bougies élégamment fuselées au parfum de « conifère » ; bougies couleur crème au parfum « floral » ; bougies

rouges ornées de guirlandes ; bougies vertes trapues, dotées de petites poignées argentées. Il y avait des bougies en forme de sapin de Noël, et des bougies en forme d'ange. À cette époque de l'année, dit Minette en s'essuyant le nez, elle avait vraiment la nostalgie de chez elle parce que, à la maison, ils avaient déjà leur arbre et qu'elle avait toujours été là pour le décorer, avec des ornements qu'elle avait fabriqués elle-même au cours d'instruction religieuse du dimanche quand elle était petite fille. Et elle pensait à « tout ce qui se passe en ce moment chez nous alors que je suis coincée ici à la "fac" ». Aux fenêtres du premier et du rez-de-chaussée de leur maison, des lumières brillaient comme autant de bougies allumées, et dans le Temple Vale il y avait des bougies, et sa tante préférée, Florence, qui avait été missionnaire aux Philippines jusqu'à ce qu'elle tombe malade et soit obligée de rentrer, avait l'habitude d'« honorer Jésus » chaque Noël en mettant dans sa salle de séjour des bougies qui formaient une croix de six mètres de long et d'un mètre cinquante en travers, et la veille de Noël toute la famille se rendait chez tante Florence pour une « veillée de prière » qui durait de 11 heures à minuit. « Tu peux être rempli de discorde et de haine, Jésus viendra quand même dans ton cœur. Tu peux être méchant, vraiment méchant, dire des obscénités et faire le mal comme le pire des pécheurs, Jésus viendra quand même dans ton cœur si tu le lui permets. Si tu es pécheur et cruel envers les gens, comme je sais que je suis cruelle envers les gens quelquefois, confia Minette, avec un tremblement dans la voix, Jésus t'aime quand même. C'est pour ça que j'ai dit à cette femme, là-bas. Jésus l'aime et peut-être qu'il m'aime aussi. C'est ça le message de Jésus et la raison pour laquelle il est venu au monde la veille de Noël. » Elle parlait avec une étrange sincérité enfantine. On avait du mal à croire que c'était la même fille qui s'était montrée si grossière et si menaçante envers la propriétaire d'Alyce's Gifts, quelques minutes à peine auparavant.

Inspirée par Minette, j'achetai moi aussi plusieurs bougies, les bougies inodores et qui ne coulaient pas. Je dis à Minette qu'une « veillée de prière » me paraissait quelque chose de très eau et de très spirituel. J'espérais néanmoins qu'elle n'allumerait aucune de ses bougies parfumées dans notre appartement surchauffé, car même éteintes, elles m'agressaient les narines à la manière des parfums bon marché.

Avais-je remarqué qu'il nous observait ? Nous suivait des yeux dans Pierpont Avenue. Nous suivait dans le Woolworth où Minette acheta ses bougies. Un inconnu, un homme à la peau sombre. Un miroitement de lunettes.

Oui je vis mais non, je ne vis pas. Mes yeux virent, je n'y fis pas attention.

Une semaine avant les vacances de Noël, on aperçut Minette Swift se promenant sur le campus en compagnie d'un homme à la peau sombre !

Et dans le café attendant à la librairie, Minette assise près de la fenêtre avec ce même homme, discutant sérieusement.

« Qui l'aurait cru, hein ? *Minette ?*

— À quoi ressemble-t-il ?

— Il est plus âgé, une trentaine d'années. Il a des lunettes. Il n'est pas grand, plutôt quelconque, habillé comme un instituteur.

— Il est noir ?

— Il est noir.

— Quelqu'un qu'elle a rencontré à son église, peut-être.

— Quelle église ?

— Il paraît qu'elle fréquente une église en ville, probablement l'église baptiste. On la voit, le dimanche matin. »

J'avais entendu ces commentaires avant de les trouver ensemble. Sans y croire, j'avais entendu des filles de Haven Hall en parler. Je souriais pour montrer que cela ne me choquait pas. Je souriais pour montrer que je n'étais pas jalouse. Je souriais, bien que mon visage fût douloureux.

Dans notre appartement, Minette fredonnait bruyamment. Elle était excitée, distraite. Lorsque le téléphone sonnait sur le palier, elle levait aussitôt la tête, sur le qui-vive.

Pourquoi ne m'en parle-t-elle pas ! pensais-je.

Ce n'est peut-être pas son petit ami. C'est peut-être autre chose, pensais-je.

Je finis par les voir ensemble. Minette Swift en compagnie d'un homme noir relativement jeune, qu'elle écoutait parler avec un sourire hésitant, des manières timides ; elle ne portait pas sa grosse veste en duvet mais son joli manteau au col léopard. Elle avait noué l'écharpe en angora blanc sur sa tête, un rouge à lèvres magenta brillait sur ses lèvres charnues.

Je me demandai si ces lèvres étaient gonflées par les baisers. Je n'avais pas envie d'imaginer Minette embrassant et embrassée.

Son nouvel ami, et elle étaient sur le trottoir, devant Haven Hall, je remarquai qu'ils ne se tenaient pas par la main, je remarquai qu'il me semblait avoir déjà vu cet homme : pourquoi ? Il n'avait rien de très particulier. Il ne dépassait Minette que de quelques centimètres. Il avait des lunettes à monture d'écaille, des cheveux laineux d'un noir terne. Son torse, son cou étaient épais. Ses jambes semblaient trop courtes. Il portait un manteau de tweed beige des boots marron cirées. *Au Woolworth. Il nous observait,* m'avait aperçue. Au moment même où je me détournais, feignant de ne pas avoir vu Minette. Il lui parla, et Minette jeta un regard dans sa direction, mais je m'éloignais déjà d'un

pas rapide, je feindrais de ne pas entendre si elle m'appelait. Je ne me retournerais pas.

Pourquoi étais-je contrariée ! Je ne l'étais pas.

Je me disais *Minette Swift m'a sauvé la vie. Ou m'a au moins évité d'être blessée. Dans Pierpont Avenue. Tout s'est passé trop vite pour que nous en parlions, je ne lui jamais remerciée. Elle a sans doute oublié, s'en souvenir l'embarrasserait. Mais c'est ainsi.*

Je me disais *Si elle l'aime, elle sera heureuse. Je veux que Minette soit heureuse.*

Je me disais *Mais s'il lui fait du mal ?*

Mes craintes snobinardes étaient sans fondement, Minette n'alluma pas une seule bougie parfumée dans notre pièce. Elle les avait rangées pour les emporter chez elle à Washington. Ces bougies avaient de l'importance à ses yeux, elle n'allait pas les gâcher pour moi. Je ne sentais que faiblement leur parfum, emballées et enfermées comme elles l'étaient dans l'une de ses valises.

Comme prévu, je laissai mon cadeau à Minette de façon à ne pas l'embarrasser si elle n'en avait pas pour moi. Ce cadeau était le ravissant sac italien en cuir que Veronica m'avait acheté sur un coup de tête au centre commercial de Valley Forge, emballé maladroitement mais gaiement dans un papier de Noël rouge vif. J'avais joint une carte qui disait :

*Joyeux Noël, Minette !
À l'année prochaine.
Affectueusement,
Genna.*

Affectueusement, Genna ! Il était risqué d'écrire quelque chose d'aussi intime à Minette Swift, si sourcilleuse sur les « familiarités ».

J'évitai Haven Hall jusqu'à être certaine que Minette avait pris son Greyhound pour Washington. À mon retour, je trouvai le papier d'emballage rouge en boule dans la corbeille de Minette, et le sac italien bien en vue sur son bureau. Manifestement à la hâte, Minette m'avait préparé un modeste présent : deux des bougies au parfum de conifère, laissées sur mon bureau avec une carte ornée d'un père Noël où elle avait écrit :

*Bonnes fêtes de Noël.
Cordialement,
Minette Swift.*

Troisième partie

Joyeux Noël

Entre mère/fille il était tacitement entendu que dans le centre commercial de Valley Forge au milieu des chants de Noël diffusés par les haut-parleurs *je n'avais rien entendu, rien deviné. Je ne savais rien.*

Entre nous il était entendu que personne ne m'avait dit d'une voix sifflante *Petite merdeuse ! Qu'est-ce que tu sais ?*

Vacances

On nous aimait bien, apparemment. Il n'est pas difficile d'être aimé par des vieux parents solitaires. La mine sombre, Veronica fit cette plaisanterie : « Avant, je flirtais avec les hommes. Maintenant je flirte avec les vieilles dames. »

Nous fûmes invitées chez de riches parentes Meade à Philadelphie. Nous fûmes invitées chez de riches parentes Meade à Wilmington. Nous fûmes invitées chez de riches parentes Meade à Manhattan. Nous fûmes invitées chez de riches parentes Meade à Midnight Key, en Floride, dans le golfe du Mexique.

Une période gaie et grisante ! Veronica tenait à ce que mère/fille restent en mouvement, ne jettent pas d'ombre.

Dans chacune de ces maisons, il y avait un arbre de Noël magnifiquement décoré, et des ornements scintillants sur cet arbre, dont les aiguilles dégageaient leur senteur prenante de conifère. Je fermais les yeux pour éviter qu'on me voie pleurer.

Pour éviter qu'on me regarde avec pitié *Cette pauvre enfant ! C'est Noël et son père lui manque où diable peut-il être et quelle peut bien être son excuse cette fois-ci !*

Dans chacune de ces maisons, nous ouvrîmes des paquets magnifiquement emballés.

Nouvel an 1975

... me réveillant dans mon lit à Chadds Ford et entendant à travers le mur de placoplâtre (mais il n'y avait pas de mur de placoplâtre) le bruit faible, désespéré, de dents qui grincent. Une prière marmonnée quasi inaudible *Notre Père ! Qui êtes ! aux cieux ! Que Votre nom...*

Déposition

« Gen-na ! Ton père. »

En fin d'après-midi, le jour de l'an, Veronica m'appela du rez-de-chaussée, la voix tremblante.

La neige tombait depuis le matin, de gros flocons de neige fondue pareils à de la ouate. Elle recouvrait le terrain vallonné, les hectares boisés entourant la maison de Chadds Ford.

Nous avions longtemps évité la maison. Nous n'avions pas souhaité y passer les « vacances ». Nous étions arrivées la veille au soir, tard, mère/fille épuisées par l'effort gai et grisant de rester en mouvement, de ne pas jeter d'ombre.

Je décrochai le téléphone dans ma chambre. Avec impatience ?

À contrecœur, en fait. Avec appréhension.

Je fermai les yeux en essayant de me rappeler le visage de mon père. Sa fameuse voix rauque, crépitant comme des brindilles dans les flammes, résonna à mon oreille.

« Genna, ma chérie ! Tu m'as manqué. »

Je murmurai un oui. C'était une façon de dire *Toi aussi tu mas manqué, papa* sans vraiment prononcer les mots.

« Ces derniers mois ! Mais bientôt... » j'écoutai avec attention. Je serrai étroitement le combiné dans ma main moite, le pressai contre mon oreille comme pourrait le faire une enfant pour éviter que la moindre syllabe d'un mot précieux ne tombe sur le sol et ne se perde.

« ... absolument pas "séparé" de ta mère. Ni de toi, mon chou. Mais il y a des "complications". Pas personnelles mais professionnelles, juridiques. Il m'arrive de désespérer de la façon dont la loi est interprétée et appliquée dans ce pays, mais je ne perds jamais foi dans la loi comme principe premier de la civilisation, et donc – parfois ! – il y a des complications quand des clients veulent que je fasse de petites entorses à la loi pour les aider, et que cela m'est impossible. Un jour, je t'expliquerai. » Ce bref discours était prononcé d'un ton passionné et de façon apparemment spontanée, il arrivait que Max Meade parle ainsi même dans l'intimité, et pourtant cette pensée me traversa l'esprit *Si cette conversation est enregistrée, mon père est en train de faire une déposition en sa propre faveur.*

« Genna ? Tu es là ? »

Je murmurai que oui, papa.

J'eus un petit rire flirteur. Où pensais-tu que je pourrais être sinon ici, papa.

Nous parlerions une quarantaine de minutes. Max poserait les questions attendues. Quels étaient les cours que je suivais à Schuyler, avais-je de l'admiration pour mes professeurs, qui étaient mes amies, quels étaient mes « activités » et mes « intérêts ». Que lisais-je et, plus important encore, que pensais-je ?

C'était une question que mon père lançait souvent à mon frère et à moi : *À quoi pensez-vous en ce moment ?* Une question désinvolte mais pas tant que ça. Car *À rien* comptait pour une mauvaise réponse !

Rickie avait fini par refuser de répondre. Moi je répondais toujours de mon ton enjoué de collégienne, par désir de satisfaire mon père qui n'était pas facile à satisfaire.

Pourtant, quand je parlai à Max de mes cours, quand je lui décrivis l'un ou l'autre de mes profs, en tâchant de me montrer spirituelle, amusante, provocante, je sentis que son attention flanchait. Quel intérêt pouvait prendre Max Meade, historien de formation, aux efforts d'amateur et aux découvertes naïves d'une fille de dix-huit ans qui « faisait des recherches » sur la vie et l'œuvre de Henry Adams...

« Tu es la descendante de personnes héroïques, Genna. Ton arrière-grand-père Elias, ton arrière-grand-mère Generva. J'espère que tu ne te sens pas écrasée par leur exemple, mais tu ne devrais pas non plus les sous-estimer. »

Le cœur battant de ressentiment, je me dis qu'il y avait peu de chances que je « sous-estime » les illustres Meade, et cependant : quelle importance que je le fasse ou non ?

Je ne voyais pas comment répondre. Peut-être n'y avait-il pas de réponse. Jamais mon père ne m'avait parlé ainsi. Il semblait plus âgé, plus sombre. Pas Max, qui se serait moqué d'une telle solennité, mais Maximilian Meade, l'historien.

Ma voix trébucha. Je fus obligée de poser à Max les questions attendues de la part d'une fille dans ce genre de circonstances : comment allait-il, où était-il, sur quelle affaire travaillait-il, quand le verrais-je, quand viendrait-il me voir à Schuyler ? Mes questions étaient sincères, même si je savais que la plupart ne recevraient pas de réponses franches.

La presse, le *Philadelphia Inquirer* en fait, avait rapporté que Maximilien Meade était l'un des avocats activistes ayant entrepris de faire appel des longues peines de prison prononcées contre des opposants à la guerre du Vietnam qui avaient été reconnus coupables d'une série d'attentats à la bombe à la fin des années soixante et en 1970-1971, et le bruit courait que Max Meade était en contact avec d'autres protestataires qui s'étaient soustraits à la justice ou avaient échappé à arrestation et que l'on soupçonnait de vivre aux États-Unis

sous des identités d'emprunt. L'un de ces individus « fuyant la justice » était Ansel Trimmer mais je savais ne pas poser de question sur Ansel Trimmer. *Tout ce que je ne sais pas, je ne suis pas censée le savoir.*

C'est la sagesse, je pense. La sagesse des filles. Pas la sagesse de l'historien. Cela viendrait plus tard à une époque plus froide.

Car un historien ne peut être une fille, un fils. Un historien doit être un orphelin. Pas d'héritage.

« ... cette camarade avec qui tu partages ta chambre, la jeune Noire dont tu mas parlé ? J'espère vraiment faire sa connaissance bientôt. »

Je lui dis que Minette allait bien, qu'elle était chez ses parents à Washington pour les vacances.

« Comment traite-t-on les Noirs à Schuyler ? Plutôt bien j'imagine ? »

J'hésitai. Plutôt bien, oui.

Je répugnai à parler du dessin raciste glissé sous notre porte. Car Max serait immédiatement alerté, il me cuisinerait en avocat, prendrait peut-être contact dans l'heure avec la présidente de Schuyler ! Donner l'éveil à Max Meade revenait à jeter une allumette sur une matière inflammable. Je ne pouvais pas lui dire que je soupçonnais secrètement une autre Noire d'être derrière cette abominable *Vénus hottentote*, car bien entendu je n'avais et n'aurais jamais de preuve ; et il n'y avait pas eu de nouvel incident. (À ma connaissance, en tout cas.) Laisser penser à Max qu'il y avait du « racisme » à l'université aurait été irresponsable, car je ne croyais sincèrement pas que ce fût le cas.

« Ta camarade bénéficie d'une des bourses d'Alden, hein ? Pour les étudiants "méritants". »

Oui, c'était bien ça.

« Et elle est intelligente, hein ? Ces bourses sont obtenues par concours. »

Oui, c'était le cas.

« Tu as fait la connaissance de sa famille, m'a dit Veronica ? Le pasteur ? »

Je murmurai vaguement que oui, je connaissais les Swift.

« Veronica me disait que cette jeune fille et toi étiez devenues extrêmement proches et qu'elle, Veronica, avait remarqué un "changement radical" en toi, cet automne. »

Première nouvelle ! Je ris de contrariété. Presque tout ce que Veronica racontait aux autres sur moi était pourri d'inexactitudes. Je demandai ce qu'était ce « changement radical » que Veronica prétendait avoir perçu en moi.

« Elle dit que tu deviens plus « religieuse », plus « spirituelle ». Tu as parlé d'aller à l'église, la veille de Noël ? »

Mais pas sérieusement. Une remarque lancée en passant.

« Tu connais mon opinion sur les religions, Genna. Mais si le christianisme t'attire dans cette phase de ta vie, c'est parfait. Je respecte ta quête, ma chérie... "Que cent fleurs s'épanouissent." Moi aussi j'ai eu ma période religieuse quand j'étais gosse, un peu plus jeune que toi. En 1937, avant les nazis "chrétiens", quand on pouvait encore prendre la religion au sérieux. »

Ces paroles me blessèrent. Comme un fouet effleurant ma peau nue, la faisant saigner quoique sans quasiment laisser de trace. Il était cruel de la part de mon père de parler de moi avec condescendance, comme si j'étais une version attardée de lui-même.

« Veronica exagère. En fonction de la dose de médicaments. Tu le sais.

— Si je le sais, chérie ! Mais il y a tout de même du vrai, je pense. »

J'en voulais aussi à Veronica. Parler de moi derrière mon dos à mon père suprêmement rationaliste, me tourner en ridicule !

Je reconnus que j'avais voulu aller à l'église avec Minette, mais qu'elle ne voulait apparemment pas de moi : « Je l'ai même suivie un dimanche, mais ça n'a rien donné. J'ai été très déçue. » À mon grand étonnement, les mots se bousculaient soudain dans ma bouche. Ma voix jusque-là pleine d'assurance devenait aiguë et grêle, des larmes d'indignation me piquaient les yeux.

« Minette ne semble pas vouloir me "convertir". Je crois qu'à ses yeux je ne suis qu'une fille blanche, je ne serai jamais une sœur.

— Ma foi, en un sens, c'est vrai, ma chérie.

— Mais *je fais tout ce que je peux*, papa. "Je me démarque de la race blanche"... as-tu dit. *Je fais tant d'efforts.* »

Max rit, mal à l'aise. Il détestait que ses paroles lui soient renvoyées au visage par ses disciples, car personne ne pouvait les prononcer avec le talent de Maximilian Meade. Nous n'étions tous que des caricatures de sa personne.

« J'ai fait cette remarque il y a des années, Genna. Dans un discours à Chicago, à l'occasion d'une collecte de fonds pour les Black Panthers. Je le pensais à l'époque et, d'une certaine manière, je le pense toujours : "J'aimerais me démarquer de la race blanche parce que j'ai honte de la race blanche." En fait, je suis blanc, je suis né blanc, c'est ce qui m'est échu en partage et je dois l'accepter. Les Black Panthers ont rejeté leurs sympathisants blancs, ils les ont chassés de leurs meetings, et ils n'avaient pas tort. Peut-être que cette Minette Smith...

— Swift. Elle s'appelle Swift.

— ... ne croit pas vraiment...

— Minette n'est pas une Black Panther, papa ! Elle est chrétienne.

— Oui, mais peut-être qu'elle ne te veut pas pour "sœur". C'est son droit, chérie.

— Mais c'est ridicule. C'est injuste.

— Cela te paraît peut-être injuste, mais cette fille a le droit de pas t'"aimer", quelle que soit l'affection que tu as pour elle. Si elle le souhaite, elle peut détester la race blanche tout entière. Tu ne vas pas la changer.

— Qu'est-ce que tu dis ! Je croyais que tu étais un activiste, papa, que tu croyais au changement. Je peux, et j'y arriverai.

— Non. Tu peux essayer.

— C'est absurde ! Je n'arrive pas à croire que toi, Max Meade, puisse parler ainsi. Nous devons tous essayer, nous devons faire plus *qu'essayer*. Tu le sais. »

Un silence suivit. J'imaginai l'air renfrogné de mon père. En vrai avocat, il ne tolérait pas d'être contredit.

« Nous en reparlerons une autre fois, Genna. Tu es irrationnelle. Tu es fatiguée nerveusement.

— Je ne suis pas *irrationnelle*, papa. Je suis... je ne suis aucun des jugements que tu portes sur moi du haut de ta supériorité, parce que *tu ne me connais pas*. »

C'était lâché. J'avais accusé Max Meade d'ignorance.

Avec calme il répondit : « D'accord, chérie. On en parlera une autre fois.

— Cette "autre fois", c'est maintenant, papa ! Tu te rappelles que tu m'as téléphoné en octobre, que tu avais promis de venir me voir. En fait, tu ne connais pas Minette Swift, et tu me connais encore moins. Tu n'as pas le droit de porter tes jugements supérieurs et fascistes de pater familias blanc. »

C'était lâché ! Ma voix tremblait tant je me contenais pour ne pas éclater d'un rire railleur, à la façon de Minette dans les magasins de Pierpont Avenue.

« Tu as raison, Genna, je n'en ai pas le droit. Je vais raccrocher, chérie. Tu m'en veux, et je le comprends, mais il faut que je raccroche.

— Eh bien, vas-y, raccroche ! Jésus t'aime quand même. » Une flèche du Parthe totalement irrationnelle. C'était délicieux, exaltant. Sans rien ajouter, je coupai la communication et en écoutant la tonalité, il me vint cette idée réconfortante, *cette conversation a été enregistrée, nous avons tous les deux fait une déposition en notre faveur*.

Nouvel an

Impatiente d'entamer la semaine de révision, de passer les épreuves finales et d'attaquer le nouveau semestre de printemps, je revins au Schuyler College avec deux jours d'avance. Minette revint avec trois jours de retard, juste à temps pour son examen de calcul.

Sa première réponse de la nouvelle année, quand je lui demandai gaieusement comment s'étaient passées ses vacances, fut un haussement d'épaules.

Je fus profondément déçue ! J'avais imaginé des retrouvailles bien différentes après vingt-trois jours de séparation.

Mais Minette n'avait guère eu envie de revenir à Schuyler, apparemment. Elle avait le pas lourd et plein de ressentiment. Elle marmonnait, elle soupirait. Elle avait des examens à préparer, des copies à rendre. Des rapports à terminer pour les TP de biologie. À certaines de ses remarques, je crus comprendre que ses notes s'étaient améliorées mais seulement au prix de gros efforts, ce qui paraissait la contrarier. « "Les lis des champs ne peinent pas." J'aimerais bien être en être un.

— Ce ne serait pas très drôle, Minette. Quelqu'un viendrait te cueillir. »

Elle poussa un soupir, s'essuya le nez. Marmonna quelque chose comme *Si seulement !*

Minette avait une nouvelle habitude : monter l'escalier d'un pas pesant, entrer dans la pièce, le souffle court, et laisser tomber ses livres en cascade sur son bureau. Si le bruit me faisait lever la tête et grimacer, elle marmonnait un *Par-don* à peine audible.

Je pensais que nous nous étions quittées en bons termes, en décembre. Pourtant, Minette était distante, de mauvaise humeur. Lorsque je lui parlais, elle semblait parfois ne pas m'entendre et, si elle répondait, c'était de façon laconique, sans sentiment, comme si me parler, prononcer la moindre parole, demandait trop d'effort. Elle avait grossi pendant les vacances et paraissait plus vieille.

À Washington, Minette était allée voir un oculiste qui lui avait prescrit de nouveaux verres et de nouvelles lunettes : la monture rose d'écolière avait disparu, remplacée par une monture d'écaille et des verres plus épais.

Cela me rappela les lunettes du Noir qui avait fréquenté Minette en

décembre, mais qui n'était pas réapparu depuis la fin des vacances.

Le mois de janvier fut très froid. Minette portait quasiment les mêmes vêtements tous les jours : chemise à col boutonné et pull à encolure en V, pantalon en laine, sa grosse veste disgracieuse en duvet.

Elle avait de nouveaux gants, doublés de mouton, qui lui faisaient des mains gigantesques. Elle avait de nouvelles bottes imperméables, à bouts renforcés, qui donnaient à ses pieds l'autorité de sabots. Le dimanche matin, Minette mettait sa tenue d'église, mais s'obstinait à porter son vieux sac à main de dame.

Qu'avait-elle fait du sac italien ? C'était un mystère !

Quand j'étais revenue en janvier, il était à l'endroit exact où Minette l'avait laissé, sur son bureau. Quelques jours plus tard, après son retour, il avait disparu. (Dans le placard de Minette ?) Elle n'y avait jamais fait allusion, et jamais je n'aurais posé la question.

Les bougies parfumées que Minette m'avait laissées, je les avais emportées à Chadds Ford, et l'un des rares soirs où Veronica et moi avions dîné en tête à tête, je les avais allumées, mais leur odeur d'encens était trop forte, même pour une ex-hippie.

« Un trip nasal ! s'était exclamée Veronica en frissonnant. Je suis trop vieille. »

Quand elle avait remarqué que j'avais toujours mon vieux sac miteux, elle s'était enquis du sac italien. Je lui dis la vérité : je l'avais offert à ma camarade Minette Swift pour Noël. « Mais c'était mon cadeau, Genna ! s'écria-t-elle, blessée. Tu n'avais pas le droit. »

J'avais le visage brûlant. Je refusais de me défendre.

« Je déteste les biens "matériels". Ils ne font que me rappeler ce que je ne peux pas avoir. »

En cette nouvelle année 1975, quand le téléphone sonnait sur le palier du deuxième étage, Minette se figeait. Parfois, assise à son bureau, elle se courbait en avant en pressant les poings contre ses oreilles dans un geste enfantin.

Inévitablement, l'appel était pour quelqu'un d'autre. Quelquefois même pour moi.

Minette poussait un gros soupir. Remuait en faisant grincer son siège sous ses fesses, ouvrait son tiroir pour y farfouiller en cachette à la recherche d'un en-cas. Parfois, à mon intention, elle se moquait d'elle-même en clappant bruyamment de la langue.

« Une grosse goinfre, cette vieille Minette ! »

Exception faite des parents de Minette, qui appelaient souvent en début de soirée, personne ne semblait lui téléphoner. À la mi-janvier, la semaine des examens, le jeune Noir aux lunettes à monture d'écaille n'était toujours pas réapparu. Des étudiantes de la résidence me

demandèrent ce qu'était devenu le « petit ami » de Minette... si elle m'en avait dit quelque chose.

« Minette ne parle pas de sa vie privée. Elle a trop de fierté pour ça. » J'avais dit cela pour défendre Minette, mais cela me parut mal inspiré.

Elle ne m'avait fait aucune confidence, naturellement Et je n'avais pas posé de questions. Cela ne me serait jamais venu à l'idée ! Un soir, cependant, vers la fin de la semaine d'examens, alors que Minette tournait depuis un moment les pages dorées de sa bible dans une sorte de transe éveillée, elle dit soudain : « Il voulait faire ta connaissance, je crois. Il m'a demandé si tu étais ma camarade de chambre. »

Cette remarque inattendue me surprit. Minette avait parlé d'un ton monocorde et froid, vaguement perplexe. Elle tournait toujours les pages de sa bible.

Il y avait eu bien du remue-ménage dans sa vie au cours des dernières quarante-huit heures. Affolée et titubante, elle avait quitté la salle en plein examen de biologie, et il avait fallu l'emmener à l'infirmerie : elle avait eu un début de malaise et craignait une hémorragie cérébrale. Puis elle avait demandé, et obtenu, un report en littérature américaine, ce qui signifiait qu'elle aurait davantage de temps pour terminer sa dissertation du trimestre et ne passerait l'examen final que plus tard, au cours du semestre suivant. Cette possibilité était rarement accordée au Schuyler College, excepté pour raisons de santé, urgences familiales, « empêchement grave ». Alors qu'elle avait vécu pendant des jours dans l'angoisse de cet examen, Minette était soudain libérée de cette tension, du moins temporairement. (Je lui avais proposé de lire sa dissertation, et de l'aider à se préparer à son examen, qui inclurait des passages littéraires à identifier, mais elle avait refusé avec hauteur : « *Par-don !* On ne m'a pas élevée comme ça, je ne suis pas une mule qui à quatre pattes cassées. ») Et maintenant, elle soupirait et me jetait un regard de biais impénétrable.

« Qui voulait faire ma connaissance, Minette ? »

Elle haussa les épaules. « Oh lui. Tu sais. Ce type qui venait ici, le mois dernier.

— Mais pourquoi aurait-il voulu faire ma connaissance ? » Je pensais qu'elle me taquinait. Cela lui ressemblait de me faire croire à quelque chose d'invraisemblable, puis de se moquer de moi comme on se moquerait d'une jeune sœur naïve. Pendant les interminables vacances de Noël, dans les chambres d'ami de l'une ou l'autre de nos riches parentes Meade, je m'étais cachée pour lire Richard Wright, James Baldwin, Ralph Ellison, mais je ne comprenais toujours pas ma camarade de chambre, Minette Swift.

« "Hendrick Cornish". C'est le nom qu'il m'a donné, en tout cas. »

Cela ne me disait rien. Je me rappelais avoir vu Minette avec cet homme sur le trottoir enneigé, devant notre résidence. Il m'avait aperçue, avait dit quelque chose à Minette, et Minette s'était tournée vers moi, mais je m'étais éclipsée.

De son ton monocorde et perplexe, Minette me dit que ce « Hendrick Cornish » était un étudiant en première année de droit à l'université de Pennsylvanie. Ils s'étaient rencontrés dans la librairie de Pierpont Avenue. En tout, il l'avait appelée cinq fois, ils s'étaient parlé au téléphone et étaient sortis ensemble trois fois, toujours à pied, jamais dans sa voiture. « Il a dit qu'il m'appellerait pendant les vacances et qu'il viendrait peut-être à Washington faire la connaissance de mes parents, il avait l'air sincère !... mais il n'est jamais venu. Il n'a jamais téléphoné non plus. Heureusement que je n'en avais parlé à personne chez moi, ils l'auraient attendu, et maman en aurait fait toute une histoire. Comme ça, je peux l'oublier. » Minette tournait les pages de sa bible avec rapidité, impatience. Son visage avait une expression méprisante.

« Cela ne fait pas tellement longtemps, tu sais, dis-je maladroitement. Il est peut-être arrivé quelque chose dans sa famille, il se passe tant de choses à Noël. Il avait l'air sympathique... »

Sympathique était un mot si faible que Minette me coupa avec impatience. « J'étais dans la librairie, et ce type m'a abordée. Il était tout ce qu'il y a de poli, amical. Il a dit qu'il était venu faire des recherches dans les “archives de l'abolitionnisme” à la bibliothèque de l'université. Il a dit qu'il travaillait à un exposé, qu'il avait une licence en histoire obtenue à Spelman. Il m'a demandé si je voulais prendre un café avec lui, et j'ai dit oui. » Minette parlait maintenant avec précipitation. Elle ne semblait pas savoir si elle était blessée, furieuse, consternée ou perplexe ; si elle devait s'indigner ou si elle ferait aussi bien d'en rire. « J'ai déjà eu des petits amis. Des garçons qui me téléphonaient et voulaient sortir avec moi, des garçons du Temple Vale surtout. Mais lui, c'était un homme adulte, un “étudiant en droit”. Ce qu'il était poli ! Mon père aurait été impressionné, lui qui dit toujours que Jewel et moi, il faut qu'on soit très difficiles parce qu'il y a des garçons et des hommes qui ont le diable en eux et à qui on ne peut pas faire confiance, il n'y a qu'à un bon chrétien qu'on peut faire confiance, quand on arrive à le trouver. Hendrick avait l'air de prendre la religion très au sérieux, et il m'a posé des questions sur ma foi, et aussi sur mon père quand il a su qui il était. J'ai peut-être trop parlé de moi, mais c'était lui qui posait des questions ! Pff... ! » Minette avait l'air de quelqu'un qui examine un objet curieux sous toutes les coutures, sans savoir s'il faut ou non le jeter avec répugnance.

« Qu'est-ce qu'il a dit, la dernière fois que vous vous êtes vus ?

— Je trouvais qu'on avait eu une bonne conversation ! On s'est surtout promenés le long de la rivière. C'est là qu'il a dit qu'il espérait m'appeler pendant les vacances. Il était si gentil, Genna ! Les garçons que je connais, chez moi, ce n'est pas vraiment des beaux parleurs. Hendrick, on aurait dit une voix à la radio. Il n'était peut-être pas très beau et il avait les jambes plutôt arquées, mais il était très intelligent, c'est sûr. Papa aurait été impressionné ! Hendrick m'a posé des questions sur ma famille, qui vient de Caroline du Sud, et il a dit *Tiens quelle coïncidence, ma mère est de Charleston*. Il m'a demandé si ça me plaisait d'être dans une fac "du Nord" et je lui ai dit que oui parce que c'était un vrai défi, pas comme les études que j'ai faites à Washington, et il m'a demandé comment je m'entendais avec les autres filles et j'ai répondu que ça allait, et c'est là qu'il m'a interrogée sur ma camarade de chambre. » Minette marqua une pause. Elle tournait les pages de la bible sans même feindre de les regarder.

« Ta camarade de chambre ! dis-je, avec un rire gêné. C'est bizarre.

— Moi aussi, j'ai trouvé ça bizarre ! Et puis il m'a demandé si j'avais rencontré tes parents et j'ai dit que non. Il m'a posé des questions sur ton père qui est un genre d'avocat, je crois... ? Et j'ai dit que je ne savais strictement rien sur lui. Du coup il a laissé tomber le sujet. Quelques minutes. Et puis il y est revenu en me demandant si je n'avais pas rencontré ton père quand j'étais allée chez toi. Je lui ai répondu plutôt sèchement que je n'avais jamais rencontré cet homme. Je ne connaissais même pas son nom avant que Hendrick le dise : "Max'mil'an Meade". Cette fois, je croyais qu'il avait laissé tomber pour de bon, mais de retour ici, il te voit et il me dit, tout excité : "C'est elle, Generva Meade ?" Et il voulait que je te le présente, mais tu es partie et ça ne s'est pas produit. Alors il m'a fait promettre que je ne te parlerais pas des questions qu'il avait posées, et j'ai promis... et je viens de manquer à ma promesse, j'imagine », conclut-elle avec un rire âpre.

J'étais assommée par ce flot de paroles. Mes oreilles bourdonnaient, je n'étais pas certaine d'avoir bien entendu. « A-t-il... a-t-il dit pourquoi il voulait faire ma connaissance ? »

Minette me jeta un regard outre. Le blanc de ses yeux étincelait dans son visage empourpré. D'un geste plein de sauvagerie, elle referma sa bible. « Pourquoi ? Tu joues les imbéciles, hein ? Pourquoi est-ce qu'on veut faire la connaissance de quelqu'un ? Il te trouvait jolie, peut-être. Sacrement plus jolie que ce gros thon de Minette. »

La haine qu'elle avait d'elle-même me stupéfia. La terrible image de la *Vénus hottentote* me traversa l'esprit l'espace d'un éclair.

Avais-je vu cet homme noir nous observer ? Dans Pierpont Avenue et dans le Woolworth ? « Hendrick Cornish ». On ne sait comment, il

m'avait reconnue. Il avait délibérément abordé Minette pour arriver à moi.

Pour arriver à Max.

C'était une autre révélation stupéfiante. J'avais du mal à l'accepter.

Pourtant, glacée de panique, je repensai alors à Dana Johnson : ne m'avait-elle pas interrogée sur mes parents d'un ton plein de sous-entendus ?... Ce petit sourire pincé, ces yeux pics à glace. Ses questions amicales m'avaient paru un peu forcées : passerais-je Thanksgiving en famille à Chadds Ford ? Et sur quoi « travaillait » mon père, dont elle avait lu l'« œuvre » ? Avec un sourire gêné, Dana Johnson avait laissé entendre que, si j'étais seule pendant ces vacances-là ou d'autres, nous pourrions dîner ensemble. Évidemment, c'était une intellectuelle, professeur d'anthropologie ; elle était féministe et de gauche ; il était tout naturel qu'elle m'encourage à parler des opinions politiques de mon père, de son « activisme » ; qu'elle me laisse penser qu'elle avait des sympathies pour les clients radicaux de Max Meade, y compris ceux que recherchait le FBI.

Et il y avait mon professeur de sociologie, M. Ferris. Les cheveux en bataille, barbu, en jean et veste de tweed, pieds nus dans des sandales jusqu'à la fin octobre. M. Ferris avait une petite cinquantaine, mais il parlait argot, était sexy et très populaire. Ses cours étaient bourrés de références aux Grateful Dead, à Timothy Leary, Frantz Fanon, Malcom X, aux frères Berrigan, à Stokely Carmichael et Huey Newton ; sur le mur de son bureau, il avait collé la fameuse affiche représentant Bobby Seale et Huey Newton³, armés, PRISONNIERS POLITIQUES DU FASCISME AMÉRICAIN. En cours, M. Ferris s'était souvent adressé à moi avec un étrange sourire : « Dites-nous ce que vous en pensez, Genna ? » *Vous, la fille de Mad Max Meade*. Il avait souhaité avoir un entretien avec moi après les partiels, il avait mis un A+ à l'un de mes essais. Si une autre étudiante n'avait pas attendu dans le couloir, il m'aurait parlé longuement ; j'étais flattée qu'un de mes professeurs semble s'intéresser à mes idées ; il lui aurait été facile de déterminer si j'étais aussi radicale que mon célèbre père ; il aurait alors pu exprimer de la sympathie pour les clients « en fuite » de mon père, m'amener à me confier, à lui communiquer ce que je savais...

« Mais je ne sais rien. À part que Max Meade n'a jamais violé la loi. »

Cela, je le croyais. Ne me l'avait-on pas dit bien des fois ?

Étendue dans mon lit, je ne dormais pas. Mes pensées miroitaient, tremblaient, se brisaient comme de la glace. Je frissonnais de ressentiment, de haine pure. Très vraisemblablement, bon nombre d'administrateurs et d'enseignants du Schuyler College étaient en contact avec le FBI. La doyenne des étudiantes, sûrement. La présidente et la vice-présidente.

Ce n'était peut-être pas volontaire, elles y étaient peut-être forcées. Quoi qu'il en soit, elles « coopéreraient ». Même Dana Johnson, même le professeur Ferris.

Il était bien connu que le FBI fichait quantité de citoyens privés. Pendant les années cinquante et soixante, les gens s'étaient dénoncés les uns les autres par paranoïa politique, ignorance et malveillance. Max aimait se vanter d'être un ennemi personnel de J. Edgar Hoover et d'avoir, à Washington, un dossier comptant « plus de 3 000 pages ». (Comment pouvait-il le savoir ? Il l'affirmait néanmoins.) Max n'avait pas gagné tous ses procès contre les procureurs du FBI dans les tribunaux fédéraux, mais il en avait gagné la majorité, on n'avait pas encore réussi à l'intimider ni à le décourager.

J'étais reconnaissante à Minette de ne rien savoir sur moi, de n'éprouver aucun intérêt pour moi. Pour elle, le nom de « Meade » ne signifiait rien, « Max'mil'an Meade » ne signifiait rien. Il me semblait que le peu de chose qu'elle savait de moi, si banal et inoffensif que ce fût, elle ne l'aurait pas révélé à « Hendrick Cornish ». Elle m'aimait bien, elle m'aurait défendue et protégée. Je le croyais.

Nous sommes sœurs. Nous pourrions être sœurs. Max se trompe.

Le lendemain matin, j'appelai la faculté de droit de l'université de Pennsylvanie. Je passai par plusieurs standardistes. Je demandai si un étudiant du nom de « Hendrick Cornish » était inscrit à la faculté et, après une certaine attente, on m'informa qu'il n'y avait aucun inscrit de ce nom-là et, pour faire bonne mesure, aucun inscrit non plus sous le nom de « Henry Cornish ».

Je le dirais à Max ! Sauf que je n'avais pas de numéro où le joindre. Mais j'attendais toujours qu'il m'appelle et qu'il « passe » me voir au Schuyler College. J'attendais.

Me disant Un secret a toujours son utilité. Si on le révèle, on l'a perdu.

Négro

Après sa mort, la question serait posée : Pourquoi Minette Swift était-elle restée au Schuyler College ?

Pourquoi, au milieu d'ennemis. Pourquoi, alors qu'elle était si malheureuse.

Parce que c'était une épreuve ? Parce que c'était un tourment ? Parce qu'elle ne pouvait pas abandonner, échouer ? Parce que le révérend Virgil Swift souhaitait qu'elle n'échoue pas ? Parce que Jésus ne cessait jamais de l'aimer et d'avoir foi en elle ?

« Elle ne s'en tirerait pas comme ça, si elle était blanche.

— Tu plaisantes ? Elle ne serait pas ici si elle était blanche.

— C'est de la comédie. De la "simulation", comme disent les médecins. Elle fait semblant d'être malade pour couper aux examens. Pour éveiller la compassion. »

À Haven Hall et ailleurs sur le campus, Minette Swift commençait à susciter le ressentiment. On ne sait comment, tout le monde était au courant des reports d'examen – pas un seul mais deux – dont elle avait bénéficié. Si insignifiants, et pourtant si mal ressentis. Je me demandais bien comment les autres filles savaient, car Minette n'avait sûrement rien dit à personne d'autre qu'à moi, et je n'avais rien dit à personne. Cette information confidentielle s'était pourtant répandue à la façon des rumeurs.

Ces remarques, tantôt je les surprenais, tantôt elles m'étaient adressées. Je tachais de défendre Minette : elle avait été réellement malade au moment des examens. Elle avait eu une sorte de crise de panique, elle avait manqué s'évanouir et il avait fallu l'emmener à l'infirmerie. Elle avait vu un médecin, elle avait une tension élevée et des règles terriblement douloureuses. Elle devait voir un « conseiller »...

Et puis, d'ailleurs, que reprochait-on à la compassion ? disais-je. Il était dur pour Minette d'être à Schuyler, où il n'y avait que peu d'étudiantes et presque aucun professeur noirs.

Le mot *noir* me collait à la langue comme du goudron. Car je ne considérais pas vraiment Minette comme *noire*, et elle ne se considérait pas comme *noire*. Si elle m'avait entendue parler d'elle de cette façon, elle aurait été furieuse.

« Mais les autres Noires ne se conduisent pas comme elle, objecta une amie. Minette leur fait honte. »

Ces autres Noires venaient de meilleurs lycées, répondis-je. Apparemment, elles n'étaient pas soumises au même stress que Minette.

« “Minette, Minette” ! Il n’y en a que pour “Minette” ! Pourquoi est-elle ici, si Schuyler est tellement dur pour elle ? »

Personne n'avait entendu parler de la *Vénus hottentote*, mais tout le monde entendrait parler de *Négot go home*.

D'innombrables fois au cours des jours, des semaines, des mois et même des années qui suivraient, les témoins raconteraient : vers 16h30, le 8 février 1975, elles étaient dans le hall de Haven Hall quand Minette Swift avait pris son courrier dans sa boîte, ouvert une enveloppe dont elle avait sorti une feuille de papier, et poussé un petit cri... « comme si on lui avait tiré dessus ».

Judith Holman, Sheri Shearer, Audrey Williams. Elles bavardaient ensemble, et ne faisaient que très vaguement attention à Minette Swift qui venait d'entrer dans la résidence, respirant par la bouche, les lunettes légèrement embuées après le froid du dehors. L'enveloppe qu'elle avait prise dans sa boîte devait avoir quelque chose de curieux parce qu'elle la tourna et la retourna, les sourcils froncés ; puis elle l'ouvrit, en sortit la feuille de papier blanc, poussa son petit cri blessé et se figea. À ce moment-là, les filles l'observaient, et elles constatèrent qu'elle n'avait pas son comportement habituel : pas indifférente, sûrement pas hautaine ni distante, mais plutôt abasourdie, paralysée. « Qu'y a-t-il, Minette ?... » demanda aussitôt Judith Holman. Et comme Minette ne semblait pas entendre, elle lui prit la feuille des mains.

Une feuille de papier machine ordinaire, où étaient collées des lettres disparates, découpées dans un journal ou une revue :

NEGROT GO HOME

Minette avait laissé tomber l'enveloppe. Judith la ramassa. Elle ne portait ni timbre ni cachet mais, écrit avec les mêmes caractères d'imprimerie disparates et railleurs :

MIN. SWIFT

Judith et les deux autres filles parlèrent à Minette, tâchèrent de la reconforter. Mais elle ne semblait pas entendre. Son visage se chiffonna, ses yeux s'emplirent de larmes derrière ses grosses lunettes à monture d'écaille. Judith la prit dans ses bras, chercha à la reconforter. Sheri et Audrey, qui avaient lu le message insultant, elles

aussi, lui caressèrent les bras, les mains. Elles étaient choquées, écœurées, profondément embarrassées. C'était comme d'être là au moment où quelqu'un est blessé et de ne pas savoir quoi dire ni quoi faire, diraient-elles ensuite. Quand d'autres résidentes de Haven Hall apparaissaient sur le seuil, elles leur faisaient signe de ne pas approcher.

Minette aussi semblait profondément embarrassée. Elle s'efforça de rire, s'essuya le nez. Puis elle s'efforça de ne pas pleurer. Si Judith ne lui avait pas pris le message raciste, elle l'aurait déchiré en morceaux. « Nous ferions bien de montrer ça à Dana Johnson, Minette. C'est ce qu'il y a de mieux à faire. »

Judith accompagna Minette jusqu'à l'appartement de Dana Johnson. Observées en silence par les autres, elles pénétrèrent dans le bureau de la responsable de la résidence, dont la porte se referma aussitôt sur elles.

Je ne fus mise au courant de cet incident hideux que plus tard dans la journée, quand je revins de mes cours. La résidence ressemblait à une ruche en feu. L'atmosphère était à l'indignation, à la consternation. Même les filles qui ne s'entendaient pas avec Minette Swift étaient furieuses pour elle. « Ce n'est pas quelqu'un de Haven Hall. Absolument impossible. »

Quand j'entrai finalement dans notre appartement du deuxième étage, Minette s'était retirée dans sa chambre. Une lumière brillait sous sa porte, mais elle refusa de répondre quand je frappai.

« Minette ? S'il te plaît. »

Il m'avait fallu dix minutes pour monter l'escalier. Tout le monde voulait me parler. (Pas vraiment tout le monde : ni Crystal Odom ni Traci Poole, ni les deux autres Noires de la résidence.) J'étais bouleversée, anxieuse. Je ne voulais pas penser qu'en ne signalant pas le dessin raciste, j'avais peut-être provoqué cette seconde agression.

« Minette, c'est Genna. Je peux te parler ? J'ai entendu... »

Négro *go home*, voilà ce que j'avais entendu. Cette orthographe curieuse, *négro*... que signifiait-elle ?

Je frappai plusieurs fois à la porte. Il était impossible qu'elle dorme. « Minette ? Je peux entrer ? »... mais une réponse étouffée vint aussitôt m'en dissuader. Je redoutais que Minette ne me tienne pour responsable, ne m'assimile à ses ennemis. Je n'arrivais pas à l'imaginer blessée, brisée. Audrey Williams, l'une des trois filles tapageuses de l'étage du dessous, avait eu beau me dire que Minette « ne se ressemblait plus », je ne parvenais pas à y croire ! Pas ma camarade de chambre, Minette Swift.

Voici ce que j'imaginai : Minette fixant un regard furibond sur la porte (fermée) ; Minette, trapue, genoux musclés repliés sur la poitrine et bras noués autour des genoux dans une attitude de défi ? colère ?

écœurement ? mépris ? Minette, le visage dur et inflexible comme un masque sculpté dans un bois teint.

Si elle le souhaite, elle peut détester la race blanche tout entière.

Tu ne vas pas la changer.

Ma voix était devenue rauque, comme si je suppliais Minette depuis des heures, et non depuis quelques minutes. Des larmes de rage, de frustration, me piquaient les yeux. « Qu'ils aillent tous se faire voir, Minette. Allez viens ! allons manger. »

Mais Minette était trop fière pour se laisser prendre à ces stratagèmes de fille blanche. Elle ne m'ouvrirait pas sa porte, et elle ne me donnerait pas la permission de l'ouvrir.

« Genna Meade. Si vous savez quoi que ce soit... »

Genna Meade ! La responsable de la résidence prononçait mon nom de façon étrange, comme si c'était celui d'un imposteur. Comme s'il y avait une *Genna Meade* qui n'était pas la fille figée et renfrognée qui se tenait devant elle.

C'était la deuxième fois en trois mois que Dana Johnson était obligée de convoquer à tour de rôle les résidentes de Haven Hall pour leur parler. Dix-sept étudiantes de premier cycle, boursières pour la plupart, étaient devenues les personnages d'un film noir des années quarante – petite délinquance, corruption et culpabilité. Partageant l'appartement de Minette Swift, je fus naturellement la première suspecte à être convoquée.

J'étais malade d'inquiétude, je craignais que Dana Johnson n'apprenne (qui sait comment ?) que j'avais détruit la photocopie de la *Vénus hottentote*, et n'en déduise que j'avais voulu protéger les ennemies racistes de Minette Swift.

C'était la sagesse des cours de récréation : ne jamais « tendre l'autre joue » quand on vous frappe. Ne jamais accepter passivement les injustices ou les coups comme si on avait le sentiment de les mériter. En détruisant cette preuve, je n'avais fait qu'encourager de nouvelles vexations.

« ... vous allez me le dire. Sur-le-champ.

— Mais, mais je... ne sais rien. »

Mme Johnson m'ordonna de m'asseoir. Nous étions dans la pièce qui servait de salon à la responsable. En face de moi, sur le mur, les photos d'anciennes résidentes de Haven Hall, certaines vieilles de plusieurs dizaines d'années. On voyait que, dès le début, il y avait eu des visages foncés parmi la majorité à peau claire. Une minorité, certes, mais toujours présente, comme des signes de ponctuation. Je me dis que, un jour, je pourrais compter les sourires sur le mur du salon de Dana Johnson.

Cette fois-là, elle n'avait pas pris le temps de faire du thé, de

préparer une assiette de gâteaux. Ce que tout le monde disait était vrai : Mme Johnson était « tourneboulée ». Elle respirait par la bouche comme un coureur épuisé. Elle parlait avec précaution, comme si chacun de ses mots blessait. Elle était manifestement folle d'inquiétude à l'idée qu'un « incident raciste » compromette sa carrière au Schuyler College : elle allait être connue comme la responsable d'une résidence où une jeune étudiante noire était harcelée. *Négot* était une insulte obscène, innommable. Même si personne ne savait rien de la *Vénus hottentote*, hormis le ou les individus qui avaient glissé le dessin sous notre porte, tout le monde avait entendu parler du mystère non résolu de l'anthologie vandalisée. Il y avait manifestement une forme de « harcèlement racial » à Haven Hall, qui était historiquement la plus libérale et la plus intégrée des résidences de l'université, et Dana Johnson, maître-assistante en anthropologie, semblait incapable d'y mettre un terme.

Sur sa table basse, au lieu du service à thé, Mme Johnson avait posé la feuille de papier blanc et l'enveloppe que Minette avait trouvées dans sa boîte aux lettres. (À moins que ce ne fussent des photocopies, n'allait-on pas chercher des empreintes digitales sur les originaux ?) Je n'avais pas encore vu ces documents et, je ne sais pourquoi, je m'attendais qu'ils soient plus grands. Mais la feuille de papier avait des dimensions ordinaires, l'enveloppe déchirée était ordinaire et bon marché. Je ne devais pas les toucher, mais seulement les contempler. Comme un court poème d'Emily Dickinson, dont Minette et moi étudions les vers énigmatiques dans notre cours de littérature américaine, ces documents semblaient inviter à l'interprétation par leur simplicité même.

NEGROT GO HOME MIN. SWIFT

Il y avait là une énigme. Que *Négot* fût mal orthographié par hasard ne paraissait pas possible.

« Eh bien, Genna ? Savez-vous quelque chose ? »

Assise en face de moi, Mme Johnson me dévisageait. Malade d'inquiétude, je craignais qu'elle ne voie au fond de mon âme : qu'elle ne me trouve un air coupable et ne l'interprète mal. Car je me comportais comme une coupable, mes yeux s'emplissaient de larmes qui me brouillaient la vue. Je savais que j'aurais dû lui parler de la *Vénus hottentote*. Il me semblait presque qu'elle attendait que j'avoue. Je n'osais pas la regarder, elle m'observait de si près ! *Elle sait ! Sait quelque chose*. Les caractères disparates me paraissaient familiers : pourquoi ?

Je détournai aussitôt les yeux, le sang au visage.

Dana Johnson me rappelait avec sévérité que j'avais signé le code de l'honneur de l'université. J'étais tenue de « défendre l'honneur » dans toutes les situations où le Schuyler College était concerné.

Je secouai négativement la tête. Non !

Un souvenir me revint, fugitif et grotesque, celui d'un homme-enfant titubant et nu qui essayait maladroitement de s'enfoncer un couteau à éplucher dans le ventre.

Qui essayait et échouait. Le couteau lui échappait des doigts.

« Vous trouvez ça drôle, Genna ? »

Je ne m'étais pas rendu compte que je souriais. Je me mordis la lèvre pour ne pas rire. Dana Johnson me dévisageait avec incrédulité.

« Vous sembliez avoir quelque chose à dire, il y a un instant.

— Non. Je n'avais rien à dire.

— Vous n'avez aucune idée de la personne qui a pu mettre cette lettre hideuse dans la boîte de Minette Johnson.

— Non, madame.

— Le mensonge est puni d'expulsion, Genna. Si l'on découvre que vous avez violé notre code de l'honneur. »

Notre code de l'honneur ! Dana Johnson était au Schuyler College depuis aussi peu de temps que moi. Elle n'avait pas le droit de parler avec autant de familiarité de ses traditions. J'aurais aimé lui dire : mon arrière-grand-père a fondé cette université. Mon grand-père a donné des millions de dollars à cette université. Mon père s'appelle Max Meade, *moi*, personne ne m'expulsera.

Je ne pouvais me résoudre à regarder de nouveau la lettre anonyme sur la table basse de Dana Johnson. J'avais dû me tromper lorsqu'il m'avait semblé avoir déjà vu ces caractères, reconnaître la police. J'avais les yeux noyés de larmes, je n'avais sûrement pas bien vu. J'étais en sueur, malheureuse. Je serais peut-être expulsée par la commission disciplinaire. Je n'étais pas coupable, et pourtant je me conduisais comme si je l'étais. Alors même que Dana Johnson continuait à parler, je me levai. Alors qu'elle m'ordonnait de rester, je lui tournai grossièrement le dos. Je fuirais ce salon très comme il faut, ces murs tapissés où des générations d'étudiantes du Schuyler College posaient ensemble, offrant des rangées de visages souriants aux peaux claires et foncées. Je monterais l'escalier en courant, haletante et hardie, j'entrerais sans y être invitée dans le premier appartement que je trouverais ouvert, demanderais en riant comme une folle qui voulait venir avec moi voir un film au centre des étudiants, le ciné-club passait ce soir-là *L'ultime razzia* de Kubrick, les résidentes de Haven Hall étaient trop énervées pour rester travailler dans leur chambre comme les bonnes étudiantes sages que nous étions censées être, l'atmosphère était survoltée, rebelle. Trois d'entre nous, cinq d'entre nous braveraient le froid pour se rendre au ciné-club, parlant et riant

fort, nous entrerions bruyamment dans la salle où *L'ultime razzia* avait déjà commencé, un plan masculin de génie, un plan réglé comme du papier à musique, précis et voué à l'échec, et un vrai plaisir à regarder. Ce serait une soirée grisante. Je ne reviendrais dans ma chambre de Haven Hall que vers minuit. Aucune lumière ne brillerait plus sous la porte de Minette Swift, et je gagnerais ma chambre à tâtons, dans le noir.

Vide

L'appui de fenêtre où avaient été posés les exemplaires du *Phare* était maintenant vide. Je ne reverrais plus jamais d'exemplaires du *Phare* dans notre pièce commune.

La « bible spéciale » de Minette, avec sa reliure souple en similicuir blanc, ses lettres et ses tranches dorées, demeurait toujours bien en vue sur son bureau.

Certaines vérités sont des mensonges. Certains mensonges sont des vérités. Car toutes les paroles humaines sont provisoires et opportunes. Et ce que nous souhaitons croire VRAI n'est que notre point de vue politique et notre point de vue politique est déterminé par la race, la classe, les privilèges sociaux, dont il faut que nous soyons réveillés pour avoir la liberté de rejeter notre conscience de peau qui est notre aveuglement collectif et parfois ce réveil doit être violent parce qu'il n'y a pas d'autre moyen.

Dans la nuit

Comme des dents qui grincent, vos propres dents du fond serrées les unes contre les autres et qui grincent. Ne croyant pas à ces paroles ferventes prononcées par Maximilian Meade à Washington en 1968 à l'occasion d'un rassemblement pour la paix, et pourtant je ne pouvais dire la vérité concernant ma camarade Minette Swift bien que j'eusse fait le serment de défendre l'honneur au Schuyler College, parce que *vérité*, *honneur* et même *serment* me paraissaient maintenant des termes douteux, des termes discutables, et pourtant je ne pouvais en parler ouvertement à personne car je ne pouvais me fier à personne, les yeux ouverts dans la nuit, épuisée par ces pensées, irritée par ces pensées, m'en voulant violemment d'accueillir de telles pensées, vers l'aube sombrant dans le sommeil comme une épave rejetée sur une plage défigurée déjà jonchée de débris et réveillée par le craquement de ressorts, un gémissement étouffé, une plainte d'enfant dans la nuit, de l'autre côté de la mince paroi de placoplâtre, un grincement de dents.

L'incident

Quiconque a fait ça devrait être arrêté.

Pas seulement l'université, la police devrait enquêter.

L'attorney général de Pennsylvanie devrait enquêter ! C'est un crime raciste, ce qu'on a fait à Minette Swift.

Ce n'était pas quelqu'un de Haven Hall.

Cela ne peut pas être quelqu'un que nous connaissons.

« Pff ! »

Minette rit derrière ses doigts écartés, ces filles sont *si gentilles* avec elle.

Fichues hypocrites *si gentilles* avec elle au restaurant, tirant une chaise pour s'asseoir à sa table. En cours s'installant à côté ou près d'elle. Alors qu'avant elles la snobaient. À Haven Hall elles traitent Minette comme un genre de convalescente, faut entendre leurs *Salut Minette !* faut voir leurs sourires et leurs airs compatissants et elles lui demandent si elle ne veut pas aller au match de basket avec elles ou voir un film ou une pièce ou assister à une réunion alors qu'elle n'a pas le temps, ces philistines dont elle sait (elle sait !) qu'elles ne peuvent pas la sentir et pensent secrètement qu'elle n'a eu que ce qu'elle mérite roulée dans la boue et menacée insultée dans sa fierté NÉGROT GO HOME dans leurs yeux qui brillent comme des yeux de putois chaque fois qu'elles la voient, et certaines (Minette voit, bien sûr) se planquant pour ne pas être vues, gênées par Minette Swift, plaignant Minette Swift et lui en voulant comme si c'était sa faute ce qui lui avait été fait par pure méchanceté, par malfaisance. Et toutes ces réunions ! Tous ces gens qui discutent de la « situation d'urgence » à Haven Hall, des réunions dont Minette Swift a le privilège d'être exemptée.

Sauf que Minette est tout de même allée écouter le discours de la présidente, dans la chapelle de l'université. Tellement de gens dans cette chapelle qu'on avait dû les autoriser à rester debout au fond et dans les allées. La présidente Belknap, ancienne professeure du département d'histoire, une quadragénaire éloquente et passionnée, prononça un discours intitulé « Aucune tolérance pour les haines raciales dans la nouvelle Amérique ». Dans ce discours de quarante minutes furent cités des passages de John Stuart Mill, W. E. B. DuBois,

Generva Meade (« notre championne des droits de la femme et des minorités »), le révérend Martin Luther King, Whitney Young, John E Kennedy, et Marian Wright Edelman dont la présidente Belknap parla affectueusement comme d'une collègue et d'une amie. Au premier rang, exactement en face de la chaire, portant son manteau rouge au col léopard, Minette Swift pendant toute la durée du discours regarda la présidente Belknap, les sourcils froncés, le visage impassible et stoïque, ne manifestant pas l'ombre d'une émotion, pas même quand, à la fin, toute la chapelle applaudit. Minette partageait son banc avec plusieurs autres jeunes femmes de couleur appartenant à la Ligue des étudiants afro-américains du Schuyler College sauf que Minette se défiait de ces nouvelles amies, pourquoi étaient-elles aux petits soins pour Minette Swift *maintenant* ? Où étaient-elles quand elle avait été chassée des Bob-o-links par cette Juive de Bidelman, où étaient-elles quand son anthologie de littérature avait été volée et vandalisée juste devant sa fenêtre ? Et ce gant que sa mère lui avait tricoté ? Où étaient-elles avant ce jour où elles avaient envahi la chambre de Minette au deuxième étage de Haven Hall comme des vautours flairant une charogne ? Maudites philistines qui voulaient exploiter Minette Swift pour des motifs politiques et parlaient comme de vraies communistes. Le révérend Swift avait mis sa fille en garde, là-bas dans le Nord, dans cette université « gauchiste » qu'elle se méfie des communistes cherchant à séduire. Aucun respect pour les croyances chrétiennes de Minette. Jésus enseigne *Aime tes ennemis. Tends l'autre joue. Que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre*. On parle d'amis des beaux jours, celles-là sont des amies des mauvais jours que Minette méprise parce qu'elles la regardent avec pitié et impatience comme si Minette était un genre de petit singe handicapé ratatiné dans un fauteuil roulant.

Même chose pour la présidente Belknap qui a invité Minette Swift à son « thé du vendredi » dans sa maison chicosse. Une « réception sans façon » réunissant la vice-présidente, la doyenne des étudiants, l'adjointe de la responsable des inscriptions (noire), les maîtres-assistantes (noires) d'anglais, histoire, économie, philosophie, plus deux professeurs de gymnastique d'un mètre quatre-vingts (noires), plus une dizaine d'« étudiantes exemplaires » dont la coprésidente (peau caramel) d'un truc appelé Week-ends artisitiques au Schuyler et la vice-présidente (noir ébène) de la promotion 75 Wendy Yardman qui a récemment obtenu une bourse Rhodes pour Oxford et dont le *Philadelphia Inquirer* a publié la photo à côté de boursiers blancs souriants issus des universités de Pennsylvanie, de Princeton et de Haverford. Au milieu du blablabla animé de tout ce monde-là, Minette Swift est pataude, silencieuse. Elle ne fait pas vraiment la tête (car Minette a appris à être polie en présence de ses aînées) mais elle est

très silencieuse : yeux baissés derrière les grosses lunettes à monture d'écaille et mains serrées sur les genoux comme si elle attendait la fin d'une épreuve ; ou que, du moins, le plateau d'argent chargé de gâteaux et de chocolats minuscules décrive une nouvelle ellipse dans sa direction. Pour cet événement exceptionnel dans la maison de la présidente Belknap qui est aussi vieille et « historique » que la demeure Elias Meade, Minette a mis sa robe en jersey violet dont la jupe évasée bouffe sur ses hanches mais, comme si ça lui cassait les pieds, ni bas ni chaussures à talons, juste des chaussettes hautes en laine noire toutes pelucheuses et les bottes à bouts carrés qu'elle porte en permanence. Pas de maquillage, pas même une touche de rouge à lèvres magenta. Et ses cheveux gras et raides dégagent une odeur âcre parce que Minette ne s'est ni douchée ni lavé les cheveux depuis cet après-midi du 8 février (il y a déjà plusieurs jours) où en rentrant à Haven Hall elle a découvert NÉGROT GO HOME dans sa boîte aux lettres.

« Ces femmes caquetaient comme un poulailler, et tu sais quoi ?... je les ai interrompues en disant : “Par-don, mais si je n'étais pas une “négro”, je n'aurais pas été invitée ici aujourd'hui, hein ?” »

La fille blanche à qui Minette raconte ça la regarde, les yeux écarquillés. Son visage pâle plein de tâches de rousseur se marbre de rouge. « Oh Minette. Tu n'as pas fait ça !

— “Ohhh, Minette.” Tu en sais quoi de ce que “Minette” a fait ou n'a pas fait ? Tu n'étais pas là, parce qu'on t'a pas invitée. »

(Aucune autre résidente de Haven Hall n'avait été invitée, en fait. Pas même Crystal Odom, qui avait été à l'un au moins des thés précédents de la présidente Belknap, en raison de ses « excellents résultats ».)

Minette Swift d'humeur hilare et tapageuse. Montant l'escalier d'un pas assez lourd pour faire trembler toute la résidence. Entrant dans l'appartement d'un pas assez lourd pour faire trembler les filles du dessous. Laisant tomber ses livres sur le bureau et par terre. Depuis *l'incident*, comme on l'appelle, Minette a souvent de ces sautes d'humeur, impossibles à prévoir. Elle se moque de sa camarade Genna Meade qui est si facile à berner, on lui dit n'importe quelle bêtise et elle y croit en ouvrant de grands yeux comme la mère de Minette *Oh Minette tu n'as pas fait ça.*

Ça donne envie de leur rire au nez.

Tu en sais quoi de ce que « Minette » a fait ou n'a pas fait. T'étais pas là.

Plein hiver

Les fenêtres de Haven Hall exposées au nord étaient couvertes de cristaux de glace pareils à des dents étincelantes.

Certains matins, quand le soleil ne se montrait pas, ma camarade Minette Swift se traînait hors de son lit grinçant et s'habillait dans la faible lumière jaunâtre de l'aube répugnant à utiliser la salle de bains commune de l'étage pour autre chose que ses w.-c. Elle ne pouvait plus se doucher car quelqu'un avait mis de minuscules éclats de verre dans le bac à douche, sachant que Minette allait s'en servir. Elle avait à peine le temps de se gargariser, de rincer sa bouche sèche et fétide. Elle redoutait qu'une autre fille n'entre dans la salle de bains pendant qu'elle y était, si bien que ses mouvements étaient furtifs et rapides. Elle ne pouvait pas laisser ses serviettes sur les porte-serviettes comme le faisaient les autres, car elle savait que ces autres s'en serviraient, c'était déjà arrivé et plus d'une fois et depuis l'incident l'une de ses serviettes avait été maculée de saletés. Elle ne pouvait pas laisser son savon, son shampoing, ses dentifrice et brosse à dents, car tous avaient été utilisés, souillés. Sa brosse à dents – en plastique bleu vif, à poils épais, achetée en septembre – avait été frottée dans la crasse accumulée à l'endroit où le linoléum touchait le mur et (peut-être, elle n'en avait d'autre preuve que son odeur) sur le rebord de la cuvette des toilettes, de sorte que de dégoût elle l'avait jetée et n'en avait pas racheté. Ohhh ses dents lui faisaient mal quelquefois ! Ses mâchoires. À l'infirmerie l'infirmière qui avait paru la plaindre tout en répugnant à la toucher lui avait donné des médicaments puissants contre le rhume qui agissaient sur la douleur comme l'eau agissait sur le papier de soie en le ramollissant et donc Minette avalait les cachets restants tout ronds en les mettant au creux de sa paume, comme des Smarties.

Fredonnant à mi-voix quand elle enfilait maladroitement ses lourds vêtements d'hiver qui semblaient maintenant coller à son corps comme une sorte d'armure et dégageaient une odeur reconnaissable à distance : pantalon de laine très fripé à l'entrejambe, chemise froissée sous le pull beige en V, chaussettes en laine raides de crasse. Minette se préparait ainsi à aller au restaurant et à ses cours du matin avec ses bottes à bouts carrés mais dehors à quelques mètres de notre chambre son pas ralentissait et quand je sortais, dix ou quinze minutes plus tard, je trouvais parfois Minette ramassée sur elle-même regardant

par-dessus la rampe de l'escalier les yeux méfiants et soupçonneux derrière ses grosses lunettes à monture d'écaille et un filet de sueur sur son visage sombre stoïque. Et je disais doucement pour ne pas la faire sursauter : « Minette ? Quelque chose ne va pas ? »

À l'endroit où elle rivait son regard, je ne voyais rien. Mais je redoutais de voir quelque chose de terrible.

Elle m'avait montré les éclats de verre trouvés dans la douche. Elle m'avait montré la brosse à dents, les serviettes souillées.

Mais Minette ne voulait pas signaler ces harcèlements à la responsable de la résidence. Et elle ne voulait pas que moi, je les signale. « Promets-le, Genna ! Je ne supporte plus que des gens me prennent en pitié, et ces satanées “enquêtes” c'est encore pire. »

Si Minette faisait attention à moi sur le palier de l'étage, elle répondait parfois d'un simple signe de tête négatif. Ou, plus curieusement, elle hésitait parfois dans l'embrasure de la porte, sa lourde veste en duvet sur le dos, la respiration rapide et les sourcils froncés, perdue dans ses pensées et ne souhaitant pas être interrompue.

Je ne provoquais pas Minette inutilement en lui demandant si elle voulait que je lui rapporte de quoi petit-déjeuner mais si je lui rapportais quelque chose, Minette l'acceptait et Minette le mangeait. Pourvu que je ne traîne pas dans la pièce et que je la laisse tranquille.

Par la suite, on se demanderait si Minette Swift avait bénéficié d'une aide « professionnelle » à Schuyler. Si son état psychologique avait été « convenablement diagnostiqué ».

En fait, la directrice d'études de Minette l'avait adressée à un tuteur (composition anglaise) et à un conseiller diplômé en psychologie clinique qui exerçait au Centre de santé étudiant. Elle avait plusieurs rendez-vous par semaine. Si elle parvenait à s'y traîner.

En plein hiver, les jours sombres et venteux, Minette restait dans sa chambre.

Minette sommeillait. Minette feuilletait sa bible et lisait des passages au hasard. Minette fredonnait, chantait tout bas. Parfois, en revenant de mes cours, j'entendais sa voix assourdie de l'autre côté de la porte et, quand j'ouvrais, je veillais toujours à tourner bruyamment la poignée pour l'avertir de ma présence.

« Par-don je me demande comment les gens décident ce qu'ils font ? Tourner à gauche ou à droite, par exemple ? À quel moment précis sortir du lit ? À supposer que tu ne puisses pas décider, est-ce que tu resterais juste couchée ? »

Minette parlait lentement comme si elle soupçonnait une entourloupe dans sa propre question. Elle avait dessiné des figures géométriques une bonne partie de la journée. Son bureau était jonché

de feuilles de papier couvertes de figures d'une précision et d'une beauté étonnantes : cercles et formes ovoïdes compliquées, triangles, trapèzes, rectangles étranges de son invention. Minette m'avait confié qu'au lycée elle avait adoré la géométrie et les mathématiques, la géométrie dans l'espace surtout, avec compas et règle, et elle trouvait réconfortant d'apprendre par cœur les théorèmes comme les versets de la Bible, elle avait eu quasiment les meilleures notes de sa classe à ses devoirs, aux interrogations et aux examens, vingt sur vingt bien souvent, et son professeur Mme Brown l'avait portée « aux nues ».

Ce semestre-là Minette était inscrite au cours de maths 101 – « Les mathématiques de la vie quotidienne » – destiné aux étudiants qui ne se spécialisaient pas en mathématiques.

Elle avait eu des difficultés avec le cours de géométrie analytique et de calcul, bien qu'elle eût fini par obtenir un C, ou peut-être un C-, mais au cours de maths 101, elle avait eu A- dès la première interrogation.

« Ne pense pas, Minette, agis. Ne décide même pas. Fais quelque chose. »

Je parlais avec l'autorité de mon père Max Meade, bien que je me sente fort peu d'autorité dans cette pièce surchauffée ou flottait l'odeur des cheveux sales de Minette. J'espérais que ma camarade, qui semblait m'écouter avec un intérêt si extrême qu'il était peut-être railleur, n'entendrait pas le tremblement de ma voix.

Minette rit. Minette se frotta vigoureusement le nez du plat de la main, comme si c'était un nez en caoutchouc incassable. « Par-don ! Ils ne feraient que te le rendre, à ce moment-là.

— Te le rendre ? Qui ça ? Que veux-tu dire ? »

Minette montra d'un geste l'étroite fenêtre au-dessus de son bureau. La vitre fêlée avait été remplacée depuis longtemps mais il y avait, si on savait regarder, une différence subtile entre les vitres ; peut-être même une trace de la fêlure originale, encore visible sous la forme d'une toile d'araignée fantomatique dans le verre de la nouvelle vitre.

Sur l'appui de la fenêtre où avaient été fièrement exposés les exemplaires du *Phare* s'entassaient maintenant des livres et des papiers, des cassettes d'espagnol, des viennoiseries et des gâteaux en miettes négligemment emballés dans des serviettes en papier.

« Je regrette, Minette n'est pas là pour l'instant. »

« Je regrette, Minette ne peut pas répondre au téléphone pour l'instant. »

« Je regrette ! Laissez un autre message, Minette vous rappellera peut-être, mais je ne peux rien vous promettre. »

Cet hiver-là je répondis souvent au téléphone pour Minette qui refusait de parler à d'autres qu'à ses parents. Car tout à coup des inconnus souhaitaient parler à « Minette Swift ». Il y eut une

journaliste agressive du *Schuyler Clarion* qui souhaitait interviewer Minette. Il y eut une animatrice du People's Radio Network de Philadelphie qui exigea de parler à « sœur Swift ». Il y eut des jeunes femmes de plus en plus impatientes qui se présentaient comme des membres de la Ligue des étudiantes afro-américaines de Schuyler et qui exigeaient de savoir pourquoi Minette Swift n'était pas venue à leur rendez-vous comme elle l'avait promis et ne les avait pas rappelées.

Je m'attendais que « Hendrick Cornish » se manifeste. Mais aucun homme (à l'exception du révérend Swift) n'appela jamais Minette.

« Où étaient tous ces gens-là, avant ? demandait Minette en riant. Maintenant que je suis *Négro go home*, j'ai autant la cote que Sammy Davis junior. »

La présidente Belknap avait nommé une commission de responsables pour enquêter sur le « harcèlement racial » dont était victime Minette Swift ainsi que sur d'éventuels incidents similaires qui auraient pu ne pas avoir été signalés ou remarqués au cours de l'année ou des deux années précédentes. L'une après l'autre, les résidentes de Haven Hall furent donc convoquées et interrogées par cette commission comme elles l'avaient été par Dana Johnson, et l'une après l'autre nous niâmes savoir qui avait glissé NÉGROT GO HOME dans la boîte aux lettres de Minette. On nous rappela le code de l'honneur du Schuyler College, mais nous continuâmes à nier. Car nous ne savions rien ! Minette elle-même avait rencontré la commission, au début, mais elle ne s'était pas rendue aux réunions suivantes et, quand la présidente de la commission, la vice-présidente de l'université avait téléphoné en personne et demandé à lui parler, c'était moi qui avais dû trouver des excuses à ma camarade de chambre.

« Minette est désolée, docteur Schulman. Elle ne se sent pas bien. On a dû la dispenser de son cours de gym, elle a des crampes atroces, elle est couchée et je ne voudrais pas la déranger... Je suis certaine qu'elle prendra très vite contact avec la commission. »

Guide de la haine et des harcèlements raciaux à Schuyler, 1860-1975, tel était le titre provocateur de la série d'articles scandaleux que le *Schuyler Clarion* publierait en février et mars 1975. L'étudiante journaliste à qui ni les administrateurs de l'université ni Minette n'avaient voulu accorder d'interview prenait sa revanche.

Au cours des décennies, et surtout dans les années vingt et cinquante, il y avait eu de nombreux exemples de harcèlement racial : des jeunes femmes blanches qui tourmentaient leurs camarades noires, souvent avec la complicité ou même aide de parents et d'anciens élèves. Naturellement, des incidents de ce genre s'étaient produits et

se produisaient encore dans de nombreuses universités des États-Unis, mais comment était-ce possible ici, dans ce prestigieux *college* que son fondateur quaker avait voulu un modèle d'intégration et d'harmonie raciale ? Le scandale le plus récent (qui s'était ébruité et avait donné lieu à une dénonciation railleuse de l'« hypocrisie de gauche » dans *Time*) s'était produit en 1962 : une boursière de dix-huit ans de Newark dans le New Jersey, résidant par coïncidence à Haven Hall, avait abandonné ses études au Schuyler College pour raisons de santé après avoir été « tourmentée » par une sororité secrète au cours d'un bizutage où avaient été employés balais et crosses de hockey. L'administration de Schuyler avait « vigoureusement nié » l'existence de sororités, secrètes ou autres, en 1962.

La série d'articles du *Clarion* se concluait ainsi :

Existe-t-il des « sororités secrètes » à Schuyler, aujourd'hui ? S'agit-il d'organisations blanches et racistes ? Les anciennes élèves de l'université leur apportent-elles un soutien financier ? Certains enseignants ont-ils des sympathies pour ce genre d'actes racistes ? L'administration « nie vigoureusement » avoir connaissance de telles sororités et, quand la journaliste a osé demander ce qu'il y avait de vrai dans les inquiétantes rumeurs faisant état de harcèlements racistes persistants contre une boursière noire résidant à Haven Hall, le bureau de la présidente Belknap lui a opposé un « pas de commentaire » glacial.

Un dimanche matin où le blizzard soufflait, Minette ne s'habilla pas pour l'église comme à son habitude. Elle ne s'habilla pas du tout et resta une bonne partie de la journée en pyjama et peignoir bleu marine. Je sortis, revins, ressortis, revins encore, et Minette n'était toujours pas habillée. Rester dans sa chambre et « honorer Jésus » en allumant cinq ou six bougies, disposées avec soin sur l'appui de sa fenêtre, sa commode et son bureau, semblait la satisfaire.

C'étaient des bougies parfumées. Des senteurs fortes, prenantes : conifère, lilas, gardénia. Il y avait quelque chose d'hypnotisant dans leurs petites flammes vacillantes qui semblaient sensibles à la respiration de Minette Swift et à la mienne.

Alors qu'auparavant le côté de notre pièce commune qu'occupait Minette était toujours propre et bien rangé comme pour me reprocher subtilement une plus grande négligence il évoquait maintenant une plage érodée, jonchée de débris. Vêtements, serviettes et même chaussettes raides de saleté étaient éparpillés sur le sol au milieu de livres et de papiers. Certains de ces livres appartenaient à la bibliothèque et gisaient ouverts là où elle les avait laissés tomber.

Même la belle affiche dorée du MOUVEMENT DES JEUNES CHRÉTIENS était légèrement déchirée, effrangée sur les bords. La porte du placard de Minette était généralement entrouverte, on y voyait son manteau rouge et sa robe de jersey violet fourrés n'importe comment sur des cintres. Par la porte de sa chambre, on voyait un désordre de draps et de couvertures traîner sur le sol, des sous-vêtements sales, un pyjama, le peignoir bleu marine. Quand Minette n'était pas là, je mettais furtivement un peu d'ordre dans sa partie de la pièce, vidais sa corbeille débordante, jetais les gâteaux rassis et, entrouvrant « ma » fenêtre, je m'agenouillais pour pouvoir exposer mon visage à l'air froid et pur, pour respirer, me disant *Nous pouvons vivre ainsi. Nous nous en sortirons.*

Je repensais à la maison de Chadds Ford. Ces années où des inconnus venaient « crêcher » chez nous un jour, une nuit, une semaine, six semaines. Des hommes-enfants barbus, émaciés et christiques, débordant d'une énergie nerveuse. Les femmes-enfants étaient moins nombreuses, mais leurs vêtements épars, leurs odeurs, ce que j'entrapercevais de leurs corps en partie ou entièrement dénudés, m'affectaient d'une façon qui me laissait assommée, haletante. Car j'étais paralysée par cette pensée *Il faut que je sois comme elles pour que mon père m'aime.*

Je n'étais pas une petite fille, j'avais douze ans quand l'une de ces femmes-enfants me donna un bain. Voyant que mon visage quelconque était barbouillé de larmes et de morve séchée. Voyant que j'étais timide et furtive comme un rat (il y avait une colonie de rats gris dans les dépendances de Chadds Ford, et les appâts empoisonnés de Max Meade ne semblaient pas les décourager) et que mes parents n'avaient pas de temps à me consacrer. Elle m'appelait « Gem-ma » parce qu'elle avait mal entendu mon nom ou qu'elle n'en tenait pas compte. « Mmmm Gem-ma ! » dont les petits seins sensibles avaient juste la taille des mains en coupe de Melanie et dont les lèvres engourdies pouvaient être ouvertes et réchauffées par les lèvres pulpeuses et expertes de Melanie.

Partout où Melanie m'embrassait, elle trouvait une « galaxie de tâches de rousseur », disait-elle. Partout où Melanie m'embrassait, j'étais « bénie ».

Rappelle-toi toujours que tu es mon cœur, Gem-ma.

Même quand tu seras une vieille, vieille femme. Et que je serai retournée en poussière. Parce que, tu vois ? Nous sommes *ici et maintenant*. Maintenant est toujours et à jamais et ici est partout Gem-ma mmmmmmmmm !

Promis ?

Dans le fouillis régnant sur le bureau de Minette Swift, la bible à

reliure blanche restait bien en vue. Et maintenant, à côté, il y avait un journal à reliure noire.

Minette était partie passer un week-end de quatre jours chez elle, fin février, et à son retour ce journal était soudain apparu sur son bureau. *Veut-elle que je le lise ?* me demandai-je. Car bien que Minette n'eût généralement qu'indifférence pour moi, j'avais tout de même dans l'idée qu'elle souhaitait que je l'observe, que je sois attentive.

Seule dans la pièce, je m'approchai du bureau de Minette. Je tendis l'oreille pour m'assurer que personne ne montait l'escalier, que personne n'entrerait dans la pièce. J'ouvris le journal, qui avait une reliure noire rigide, des pages en épais papier parchemin. À ma grande déception, les pages étaient presque toutes vierges. Seules les premières étaient couvertes de l'écriture d'écolière appliquée de Minette, des passages de la Bible, copies à l'encre bleue. Et il y avait un article de journal jauni, découpé dans le *Carolina Negro Record*, juin 1951 :

J'ai été témoin du lynchage de Nelson Swift dans le comté de Jasper en Caroline du Sud. Ce lynchage a eu lieu près du champ de foire du comté. La victime était un jeune Noir de vingt-neuf ans. Il venait d'être libéré de la prison du comté et était à pied quand une bande de membres du Ku Klux Klan et d'autres gens l'ont capturé. Il y a eu une conversation entre les assistants du shérif et les chefs du KKK, et les assistants sont partis. La foule était importante, deux cents personnes peut-être, dont des femmes et des enfants. Nelson Swift a hurlé quand les meneurs lui ont arraché ses vêtements et qu'ils lui ont donné des coups de couteau dans le bas du corps. Ensuite, on lui a attaché une corde autour du cou et un camion l'a traîné jusqu'au champ. La foule avait grossi, il devait y avoir cinq cents personnes. Nelson Swift était encore vivant quand on l'a attaché à un arbre. On l'a entouré de broussailles et de déchets de bois de scierie, qui ont été arrosés d'essence et enflammés. Nelson Swift hurlait Oh mon Dieu ! Aide-moi mon Dieu ! mais il n'y a pas eu d'aide. Il se débattait et cherchait à se libérer de la corde qui l'attachait mais le feu a brûlé plus fort sans qu'il y arrive. Pour finir, les flammes ont dissimulé le corps de Nelson Swift à la vue.

De nombreuses voitures s'étaient garées dans le champ, elles sont reparties peu à peu. J'ai été parmi les derniers témoins à rester. Le KKK s'est emparé des restes calcinés de Nelson Swift qui ont été ramenés sur la place du village de Jasper où ils sont restés exposés plusieurs jours. Des photographes de Caroline du Sud mais aussi d'autres États vendent des « souvenirs » du lynchage pour un dollar. On dit que des doigts de pied et de main

sont également à vendre, mais que la tête de Nelson Swift a « disparu ».

Je relus plusieurs fois ce terrible récit, la vue brouillée par les larmes. *Nelson Swift* ! Vingt-neuf ans en 1951, la victime aurait eu l'âge du révérend Swift si elle avait vécu. Peut-être était-ce un frère, un cousin. Un parent de Minette Swift, qui avait été assassiné avant sa naissance.

« Minette, je... »

Je, je ! Qu'avait à faire Minette de ce que j'éprouvais ! Je me serais ratatinée de honte devant elle.

Car je ne savais pas quoi dire à Minette Swift, après avoir lu son journal. Aucun mot n'était à la hauteur de ce que j'éprouvais, et ce que j'éprouvais n'était pas à la hauteur de ce qui était arrivé en 1951, dans le comté de Jasper, à un homme de vingt-neuf ans nommé Nelson Swift. Je ne savais même pas si Minette avait souhaité que je lise son journal. Nous avions beau être presque en mars, je devais reconnaître que je connaissais ma camarade de chambre moins bien que je ne la connaissais ou n'avais cru la connaître en septembre.

Le journal à reliure noire resterait sur le bureau de Minette, exactement à la même place, à côté de la bible à reliure blanche, mais je ne le rouvrirais plus.

« Ces conneries ! Il faut que ça s'arrête. »

Crystal Odom était furieuse, des larmes brillaient dans ses yeux. Elle me tomba dessus dans l'escalier pour que je ne puisse lui échapper, et je vis ses poings, je vis qu'elle aurait aimé me frapper, mais sa voix se brisa, elle supplia : « Genna ! Il faut que tu lui dises d'arrêter, tu es sa camarade de chambre. Elle est folle, elle empoisonne cette résidence, dis-lui qu'il faut qu'elle arrête ses conneries ! »

Le 7 mars 1975, Minette Swift avait affirmé qu'en revenant à son casier de vestiaire, après le cours de gym, elle y avait trouvé l'un de ses pulls « souillé » au marqueur noir. Minette n'avait pas souhaité que l'incident soit officiellement signalé parce qu'elle en avait « assez des histoires », mais elle avait demandé à la doyenne des étudiantes d'être dispensée d'éducation physique jusqu'à la fin du trimestre, ce que la doyenne avait accepté.

Minette fêta l'événement en brûlant ses vêtements de gym « pourris ». Elle l'aurait fait dans la corbeille métallique de notre pièce si je ne l'en avais pas empêchée. Nous sortîmes donc ensemble de la résidence et, derrière le bâtiment, dans la neige, Minette usa plusieurs allumettes sur ses tee-shirts tachés de sueur, son volumineux short kaki et ses tennis d'un blanc immaculé, avant qu'ils ne se mettent à brûler en dégageant une fumée puante qui nous piqua les yeux et nous fit rire.

« Cette odeur ? C'est la puanteur du diable. Il n'y a pas que ces pauvres cochons de Gadaréniens qui doivent supporter la puanteur de Satan. »

Je n'avais aucune idée de ce dont elle parlait. Mais son ton était plein d'entrain, d'émotion, et elle se confiait à moi comme à une sœur.

Le « harcèlement des vestiaires » n'avait pas été signalé officiellement mais, bien entendu, il y eut des rumeurs.

Un après-midi, Wendy Yardman monta les marches grinçantes de l'escalier de Haven Hall pour s'entretenir avec Minette Swift. Mais comme Minette n'avait aucune envie de s'entretenir avec Wendy Yardman qui était « rasoir » et « si prétentieuse que ça m'écoeure », elle se cacha dans sa chambre à coucher derrière une porte impoliment fermée, et je dus expliquer en bafouillant à la populaire vice-présidente des étudiantes de licence que ma camarade de chambre était une chrétienne dévote qui voulait pardonner à ses ennemis, tendre l'autre joue, ne pas créer de nouveaux ennuis... « Mais les ennuis sont déjà là, coupa Wendy avec exaspération. Et ces satanés ennuis ne s'en iront pas, Minette Swift – sa voix claironnante monta d'un cran pour se faire entendre de l'autre côté de la porte –, tu peux t'enfouir la tête dans le sable, être bien pieuse et chrétienne, s'il y a de la haine raciale sur ce campus, ce sera comme avec les nazis, ça ne fera qu'empirer et *nous sommes toutes concernées, ma sœur !* »

Je m'enfuis. J'étais gênée pour Wendy Yardman ! Car je savais que Minette n'ouvrirait pas à cette « sœur » et que, très vraisemblablement, elle ricanait derrière sa porte ou s'enfonçait les doigts dans les oreilles, assise sur son lit défait.

Minette Swift n'est pas ta sœur mais la mienne.

Quelques jours plus tard je sus, non par Minette mais par une autre étudiante de la résidence, qu'elle était allée trouver Dana Johnson pour lui dire qu'elle ne pouvait pas continuer à prendre ses repas au restaurant universitaire. Comme elle ne m'en avait pas parlé, je n'y crus pas tout de suite. Quand je demandai à Minette ce qui s'était passé, la raison de cette décision, elle me regarda comme si je la tourmentais.

« Par-don ! Tu essaies de dire que tu ne *sais* pas ? Bien sûr que si. »

Fréquemment, à présent, Minette imitait l'accent traînant des Noirs du Sud. Ce qui avait débuté comme une plaisanterie était devenu une habitude. On disait qu'elle parlait ainsi même à ses professeurs.

« Je sais quoi, Minette ? »

Mais Minette se contenta de rire. « Je vois pas pourquoi je continuerais à leur faire ce plaisir. Voilà pourquoi. »

Il était vrai que Minette attirait l'attention dans le restaurant.

Personne n'était vraiment impoli. Personne ne la dévisageait ouvertement ni ne la montrait du doigt. Mais si on marchait à son côté, si on faisait la queue avec elle à la cafétéria, si on s'asseyait près d'elle, on percevait l'attention furtive des autres. Et il y avait encore des étudiantes qui venaient à notre table pour lui parler, pour lui offrir compassion, « soutien moral ». Après l'incident des vestiaires, ces interruptions spontanées avaient augmenté.

« Mais tu vas me manquer, Minette... »

Minette avait peut-être entendu cette légère protestation, mais elle s'était éloignée en fredonnant comme si de rien n'était.

Par la suite, Minette prit donc ses repas à Little Hall, une résidence pour étudiantes de la haute société, située à l'autre bout de la cour carrée. Little Hall était plus loin que notre restaurant, mais Minette était contente, car elle y avait le privilège de ne pas manger dans la salle de restaurant « avec toute cette bande » mais dans un office attenant à la cuisine, en privé.

Étrange, le restaurant sans Minette Swift ! Pour la première fois depuis que j'étais à Schuyler, je n'avais pas de camarade de chambre près de qui m'asseoir. J'étais blessée, j'en voulais à Minette, elle me manquait, surtout au petit-déjeuner, le repas que nous avions le plus souvent pris ensemble. Même si j'étais maintenant libre de m'asseoir avec d'autres. J'étais libre, quand j'entrais dans le restaurant, de m'asseoir à n'importe quelle table.

Séparées

... cette nuit du 28 mars 1975 où je travaillais à mon bureau, rédigeais à la main le brouillon d'un essai pour mon cours d'histoire de l'art, ne souhaitant pas taper à la machine pour ne pas déranger Minette Swift qui était allée se coucher à 22 heures. Il était 3 heures du matin quand je renonçai, me mis au lit et restai éveillée incapable de dormir comme souvent ces nuits-là je n'arrivais pas à dormir mais pensais pourtant avec calme *Nous pouvons vivre ainsi mais combien de temps ?* comme dans la maison de Chadds Ford ces années-là même une enfant pouvait se dire *Combien de temps ? Combien de temps ? Combien de temps comme ça ?* Par l'étroite fenêtre à travers mes paupières mi-closes je voyais ce qui semblait être des plans mouvants de lumière dans le ciel à moins que ce ne fussent des plans mouvants de lumière sur une planche couleurs d'une marine de Winslow Homer et de l'autre côté de la cloison de placoplâtre j'entendis le craquement familier des ressorts, les soupirs de ma camarade de chambre, ses marmonnements indéchiffrables et puis une crise courte mais violente de grincements de dents suivie d'un silence et au bout d'un moment le bruit de Minette se redressant dans son lit, extirpant doucement son corps massif du lit, puis le bruit de Minette quittant sa chambre pour notre pièce commune, allant lentement et avec précaution jusqu'à la porte et cette pensée me traversa l'esprit *Pourquoi Minette est-elle si silencieuse* car presque toutes les nuits Minette se levait pour aller aux toilettes marchant aussi pesamment sur les talons que dans la journée. Mais cette nuit-là elle était très silencieuse. J'étais entièrement réveillée, j'écoutais. Je n'avais pas l'intention d'écouter, pas plus que la nuit à Chadds Ford je n'avais eu l'intention d'écouter les voix mystérieuses, des rires et parfois des cris aussi doux et perçants que les cris d'oiseaux tropicaux au plumage flamboyant, mais malgré tout j'écoutais et j'entendis Minette quitter furtivement la pièce et fermer la porte derrière elle et revenir au bout de plusieurs minutes et je me dis alors avec plus de curiosité que de soupçons que Minette n'était pas allée aux toilettes, si ?... je n'avais entendu aucun bruit de chasse d'eau ni de robinet, cette longue plainte irritante de l'eau courant dans les tuyaux antiques de Haven Hall et voilà maintenant que Minette revenait dans sa chambre se déplaçant sans tâtonner dans le noir aussi lente et silencieuse qu'à l'aller et seul le léger craquement du plancher

la trahissait et le craquement plus net des ressorts sous le poids de son corps massif quand elle se coula de nouveau dans son lit et puis finalement le retour du silence comme un souffle qu'on retient et il me viendrait à l'esprit comme souvent la nuit dans cette chambre il me venait à l'esprit que nos deux lits étaient exactement parallèles et que nos deux corps flottaient ensemble à la surface du sommeil comme à la surface de l'eau et que nous nous enfoncions peut-être sous la surface exactement au même moment, que le sommeil nous entraînait peut-être ensemble bien que nous soyons dans des lits distincts, une cloison grossière entre nous pour nous séparer comme nous étions nécessairement séparées le jour dans nos deux peaux distinctes car toute vie doit être distincte toute conscience doit être séparée autrement nous ne pourrions pas nous voir les uns les autres, autrement nous ne pourrions pas nous aimer.

Vengeance

Au matin on découvrirait que notre porte avait été défigurée par l'insulte **NEG** tracée à l'encre noire. **NEG** en lettres de dix centimètres, brutales et assurées, écrites au marqueur.

Ni Minette Swift ni moi ne fîmes cette découverte. Nous l'apprîmes quand l'une de nos voisines frappa avec hésitation à notre porte pour nous réveiller, vers 6 h 20. C'était une étudiante qui se levait tôt, avant le jour, pour aller travailler au restaurant universitaire.

Elle s'appelait Maria Kubovy. C'était une boursière de Moncton dans le New Brunswick. Ses parents étaient des immigrants russes, elle était née dans le New Brunswick mais parlait l'anglais avec un accent qui devenait plus prononcé quand elle était anxieuse ou surexcitée. Je me rappellerais longtemps sa peur quand elle nous dit en bégayant qu'elle ne voulait pas qu'on puisse penser que c'était elle, Maria, qui avait défiguré notre porte : « C'était... c'était là quand je l'ai vu, à l'instant. Je ne l'avais pas vu avant, je ne sais pas qui a fait ça. J'espère que vous allez me croire, je ne sais pas... »

En voyant **NEG** sur notre porte, Minette murmura « Ohhh » comme si elle avait reçu un coup de pied dans le ventre, et elle courut gauchement s'enfermer dans sa chambre.

NEG ! C'était une raillerie, un cri qu'on nous jetait au visage. Et pourtant ce n'étaient que des signes tracés au feutre noir, difficiles à effacer de la porte blanche, mais si cela avait été moi qui les avais découverts, il m'aurait été très facile de noircir **NEG** pour transformer ce « symbole » en un simple barbouillage mystérieux/contrariant.

Mais ce n'était pas moi qui l'avais découvert. Ensemble, Maria Kubovy et moi descendîmes frapper à la porte de Dana Johnson.

Ce soir là à 19h30 toutes les résidentes de Haven Hall furent convoquées à une « réunion obligatoire d'urgence ». Dans le salon de Dana Johnson, nous nous installâmes sur des canapés, des chaises, le sol. Dans leurs cadres sur les murs, les générations antérieures des résidentes de Haven Hall nous souriaient gaiement bien que ne nous voyant pas.

Cette fois, de façon inattendue, Minette Swift était là. Sa présence était intimidante, comme le serait celle d'une sculpture totémique au milieu d'êtres humains ordinaires. Paraissant plus grande qu'elle ne

l'était en réalité, peau sombre tendue sur son visage aux traits saillants, et des yeux qui derrière ses grosses lunettes à monture d'écaille semblaient fixes, inflexibles, regardant tout le monde et ne regardant personne tandis que d'une voix hachée Dana Johnson nous apprenait ce que nous savions déjà : un nouvel « acte raciste abominable » avait été commis dans la résidence.

NEG avait été effacé de la porte par un gardien. Mais pas avant que **NEG** n'eût été photographié à titre de « preuve ». Dans l'escalier menant au deuxième étage, dans le couloir devant notre appartement, au rez-de-chaussée dans l'appartement de Dana Johnson, les administrateurs et le personnel du Schuyler College avaient été présents par intermittence toute la journée. Le visage de Dana Johnson, ses cernes sombres comme de la suie attestaient sa fatigue.

Je grelottais. Assise par terre non loin des pieds de Dana Johnson, je serrais mes genoux contre ma poitrine. Je ne pouvais me résoudre à regarder Minette Swift. *Elle se venge, elle en a le droit*, pensais-je. *Je ne parlerai pas*, pensais-je. *Pas question*. J'avais été trop agitée pour aller à mes cours de la journée. J'avais essayé à plusieurs reprises d'appeler Veronica dans l'espoir d'obtenir le numéro de Max, mais personne ne répondait à Chadds Ford et je me rendis compte que je n'avais pas parlé à ma mère depuis des semaines, et que Veronica n'avait pas non plus appelé ni laissé de message. Nous nous étions pourtant quittées en bons termes après ces interminables vacances de Noël, nous nous étions embrassées, à moins que ce ne fût un rêve dont le souvenir me revenait dans la confusion et la tension du moment.

Dana Johnson parlait vite. Ses mains disgracieuses avaient des gestes saccadés. Ses cheveux grisonnants étaient tondus comme ceux d'une martyre. Depuis septembre, elle avait pris dix ans. Alors qu'en cours le professeur Johnson parlait avec une aisance relative, avec autorité et un certain humour, ici, dans cette pièce exiguë, face à des étudiantes réunies contre leur gré qui gardaient un silence plein de ressentiment, elle bégaya, perdit le fil de son discours et dut recommencer. « Un acte fou a été commis dans cette résidence ! Hier soir, l'une d'entre vous, c'est forcément une ou plusieurs d'entre vous, a défiguré la porte de l'appartement 303. Nous savons que cela ne peut être que quelqu'un de la résidence, toutes les portes étaient fermées à clé de l'intérieur. C'est un acte de haine flagrant, grossier et cruel qui défie le simple bon sens comme la simple décence. Un mot abominable, obscène, gribouillé sur une porte par un lâche. Aucune d'entre nous ne quittera cette pièce avant... »

Il y eut une pause insoutenable. Une émotion et une tension telles que les filles de Haven Hall couraient le risque d'éclater d'un rire hystérique. Les lèvres charnues de Minette se contractèrent, je me demandai si elle retenait un sourire ou un ricanement ; mais c'était

peut-être une prière que ses lèvres formaient, inconsciemment. Je comprenais que prières, passages de la Bible et hymnes chrétiens traversaient en permanence le cerveau de Minette, qu'elle veille ou qu'elle dorme, et que ces mots la réconfortaient.

J'avais timidement levé les yeux vers son visage. Je me rappelais la première fois où j'avais vu Minette Swift, dans la chapelle du collège, puis à l'extérieur de la chapelle, puis dans la demeure Elias Meade, et où j'avais éprouvé pour elle une attirance puissante, aussi impossible à comprendre qu'à réprimer. Depuis ce jour-là, Minette Swift avait dû prendre une vingtaine de kilos. Les lunettes rose pâle avaient disparu comme si elles n'avaient jamais existé. Ses yeux, qu'elle avait eus beaux, ourlés de cils épais, méfiants et vifs, avaient perdu leur éclat. *Tu ne peux pas faire qu'elle t'aime. Tu ne peux pas la changer. Tu ne peux même pas te changer toi-même.* Je savais que le code de l'honneur de Schuyler m'obligeait à dénoncer Minette Swift et à la trahir mais je n'arrivais pas à déterminer les mots que je devais employer, je n'« entendais » pas les mots prononcés par ma voix. Car Minette était immobile à côté de Dana Johnson, épaules en arrière, tête haute, une expression distraite, intérieure, sur le visage. On aurait dit que sa douleur était entièrement intérieure, inconsciente Si profonde qu'elle pouvait se transformer en rayonnement. Je craignais que son regard ne rencontre soudain le mien mais il n'y eut pas la moindre lueur de reconnaissance. Imperturbable, Minette écoutait Dana Johnson trébucher, bégayer, persévérer. Minette portait sa tenue d'hiver : pantalon en laine, chemise, pull et bottes à bouts carrés. Le devant du pull était constellé de tâches, qui semblaient être du jus de viande séché. Ses cheveux étaient si raides de crasse qu'on aurait dit un chapeau incliné avec désinvolture sur son crâne. Une odeur d'aisselles mal lavées, de vêtements sales, se dégageait d'elle et imprégnait l'air confiné de la pièce. Son expression demeura distante et ironique quand Dana Johnson bégaya : « Comment une chose pareille peut-elle se produire ? Vous êtes "la crème de" – incapable de se rappeler ce qu'elle disait – ... "le gratin, la crème"... les meilleures et les plus intelligentes et pourtant... un cauchemar a été commis contre nous, je vous demande de nous dire *pourquoi*. »

Je redoutais que cette femme, la seule adulte de la pièce, ne s'effondre, ne fonde en larmes et qu'aucune d'entre nous ne sache que faire, s'il fallait oser la toucher, la réconforter ou même voir ses larmes. Dans un silence pénible, je me mis à parler comme une malvoyante tâtonnant dans une semi-obscurité : « Je ne sais pas qui a dégradé notre porte hier soir. Mais j'ai entendu quelqu'un. Il devait être 3 heures et demie du matin et j'ai entendu du bruit de l'autre côté de la porte. Je travaillais, je ne faisais pas très attention, mais je suis sûre d'avoir entendu quelqu'un dans le couloir, tout près de notre

porte, je pense. Je n'ai pas trouvé cela suspect parce que j'ai pensé que c'était quelqu'un qui allait aux toilettes, les allées et venues n'arrêtent pas, et notre appartement est près de l'escalier, et plus tard j'ai pensé que quelqu'un avait peut-être monté l'escalier, je n'en suis pas sûre. Parce que, à ce moment-là, je n'avais aucun soupçon, je me concentrais sur mon travail. Minette était couchée, sa lampe était éteinte. Elle était allée se coucher avant minuit. Je ne crois pas m'être couchée avant 4 heures. » Je parlais de plus en plus vite. Mon cœur s'emballait et se mettait à taper n'importe comment, comme l'année précédente à Cornwell, ce jour où m'étant dépensée frénétiquement pendant un match de basket, j'avais dû être portée hors du terrain. « Maintenant je regrette de ne pas être allée ouvrir la porte pour voir s'il y avait quelqu'un. Pour voir qui était là. Parce que cela aurait pu être une personne extérieure à Haven Hall, il aurait été facile à quelqu'un de se cacher jusqu'à la fermeture des portes, et quelquefois les portes ne sont pas vraiment fermées, nous le savons, nous savons que la porte de derrière est quelquefois bloquée par une cale, n'importe qui aurait pu entrer, beaucoup de gens ont accès à Haven Hall. Si j'avais eu des soupçons... » Ma voix flotta dans l'air, comme un oiseau battant des ailes contre le vent.

Tout le monde me regardait. Cela devait être une révélation que Genna Meade puisse parler ainsi, car j'avais la réputation d'être silencieuse et effacée. Mais je n'avais conscience que du regard de Minette Swift, de ses yeux qui me voyaient.

Qui me voyaient pour la première fois. Elle avait une expression stupéfaite, incrédule. *Maintenant elle sait. Elle sait que je sais. Maintenant cela va prendre fin.*

Dana Johnson et d'autres me posèrent des questions. Avec conviction je répétais ce que j'avais dit. Je ne démordrais pas de ce que j'avais dit. Comme quelqu'un qui a traversé un gouffre sur une planche très étroite, je ne démordrais pas de ma stratégie. Minette Swift continuait à me dévisager, les lèvres écartées, respirant bruyamment par la bouche. Comme si son cœur aussi tapait n'importe comment. Alors que l'une des résidentes posait une question, brusquement, elle bougea, se leva avec effort, marmonna « Par-don ! » et sortit du salon de Mme Johnson sans jeter un regard en arrière.

Nous entendîmes son pas lourd dans l'escalier.

Le lendemain matin, Minette Swift demanda à être logée dans une autre résidence, et dans une chambre individuelle. Dès le début de l'après-midi on lui avait trouvé un nouveau logement et en fin d'après-midi Minette et ses affaires avaient disparu de Haven Hall.

Quel choc ! Naïvement j'avais espéré une réaction très différente à mon témoignage. « Minette ? Pourquoi... » À plusieurs reprises je

tentai de lui parler, mais elle se déroba. Comme si j'étais au cœur d'une lumière aveuglante qu'elle ne pouvait affronter, elle se détournait en évitant mon regard. Après que des employés de l'université eurent descendu ses affaires dans la camionnette qui devait les transporter dans sa nouvelle résidence, je m'aperçus avec consternation qu'elle avait laissé le sac à main italien sur sa commode.

Il était encore bourré de papier de soie, comme au moment de son achat. Il n'y avait pas de mot d'accompagnement.

Aucune chambre individuelle n'étant disponible, ni à Little Hall ni dans une autre résidence, on prit des « dispositions d'urgence » pour loger Minette dans Stone Cottage, le bâtiment des anciennes élèves de Schuyler. Minette y eut un salon avec cheminée, une chambre à coucher spacieuse et une vraie salle de bains. Stone Cottage était l'un des bâtiments historiques du *college*, voisin de la demeure Elias Meade ; la plupart du temps, seules une ou deux de ses chambres étaient occupées, et rarement pour plus d'une nuit.

Le lendemain, le révérend et Mme Swift firent le déplacement de Washington. Ils s'entretenirent avec la présidente Belknap et d'autres administrateurs, ainsi qu'avec la directrice d'études de Minette et son « conseiller » du Centre de santé étudiant. Le bruit courut que la journaliste zélée du *Schuyler Clarion* les avait abordés mais qu'ils avaient « poliment refusé » d'être interviewés, comme l'avait déjà fait leur fille. Je les vis de loin, en compagnie de Minette qui portait son manteau rouge et son écharpe en angora blanc. Ils sortaient du bâtiment administratif et traversaient la cour carrée enneigée en direction de Stone Cottage. C'était le milieu de l'après-midi, en pleine heure de cours, et il y avait donc relativement peu de monde dans la cour. J'espérais que Minette jetterait un coup d'œil dans ma direction, qu'elle sourirait et me ferait signe de venir saluer ses parents ; j'espérais l'un de ces brusques changements d'humeur qui la caractérisaient, car maintenant qu'elle m'avait rejetée, blessée, qu'elle avait repoussé mon cadeau, elle éprouverait peut-être une certaine compassion ? un sentiment de culpabilité ? de l'affection ? Elle m'avait sauvé la vie, après tout.

Mais dans le même temps je ne m'attendais pas sérieusement que Minette fasse attention à moi, le moment n'était vraiment pas opportun.

Je les suivis discrètement. J'allais à la bibliothèque, de toute façon. Je regrettais que Jewel ne fût pas avec eux, je m'étais mieux entendue avec elle qu'avec sa sœur aînée, dès le départ. Je m'aperçus que Mme Swift était plus petite que Minette, ce dont je ne me souvenais pas, et qu'elle était aussi massive que sa fille l'était devenue ; elle paraissait plus âgée, fatiguée, moins séduisante que lors de la journée d'accueil. Mais le révérend Swift était un bel homme, on voyait les têtes se

retourner sur son passage. Il avait la démarche élastique, agressive, l'allure d'un ancien sportif. En cette journée nuageuse et fraîche de mars, il portait un long manteau sombre qui semblait en cachemire, déboutonné, jeté sur les épaules, et un costume d'un bleu très foncé avec un gilet rouge. Il avait une expression farouche et résolue. Rencontrer la présidente Belknap et les autres responsables de Schuyler semblait lui avoir donné de l'énergie, alors que cela avait épuisé Minette et sa mère, qui avaient du mal à marcher à son pas. Comme s'il s'adressait à un public admiratif, le révérend Swift parlait et gesticulait avec animation. Son haleine fumait, ses mains faisaient des gestes rapides et impérieux.

À la jonction en V de deux trottoirs, nous nous croisâmes à moins de cinq mètres. Aucun des Swift ne me remarqua.

Il n'y a pas que ces pauvres cochons de Gadaréniens qui doivent supporter la puanteur de Satan.

Rumeur !

Il s'était suicidé, finalement. Cinq ans jour pour jour après la mort du vigile noir.

La mort du vigile de quarante-trois ans dans l'attentat à la bombe contre Dow Chemical n'avait pas été calculée, la mort d'Ansel Trimmer fut calculée.

À cela près qu'Ansel s'était tué en jouant à la roulette russe avec un revolver. Une balle dans le cerveau tirée pendant une « partie » de roulette russe est-elle calculée ?

Mais peut-être Ansel Trimmer n'était-il pas mort. Peut-être avait-il seulement fui les États-Unis avec un nouveau passeport.

Ou peut-être prévoyait-il de fuir les États-Unis, et ses complices répandaient-ils le bruit de sa mort pour tromper et désorienter leurs ennemis.

Ses complices et/ou son avocat.

Un avocat très fidèle. Qui ne se faisait pas payer depuis près de dix ans.

Trimmer avait vécu une vie de fugitif dans la région d'Altoona, en Pennsylvanie. Ou peut-être à Wilkes-Barre ? À Port Alleghany ? C'était une vie de fugitif fixe, pas vraiment différente de la prison. Travaillant comme mécanicien sous un « nom d'emprunt ». Lui dont les héros politiques avaient été Che Guevara, John Brown, Mao Tsé-toung. Lui dont les héros poètes avaient été Walt Whitman, Pablo Neruda, Gary Snyder, Allen Ginsberg.

Il n'avait jamais perdu foi dans la Révolution/il était déprimé, suicidaire depuis un certain temps. « Dévoré » de culpabilité ou peut-être de jalousie, de rage. Sa vie de poète révolutionnaire « non vécue ». Sa vision politique « non réalisée ». Il avait vécu l'ère du Vietnam et maintenant, en 1975, la guerre avait pris fin depuis longtemps, Nixon avait été vaincu, et pourtant l'âme américaine avait si peu changé dans son essence. Et il avait trente ans, il avait perdu sa jeunesse. Et la plupart de ses dents.

Il avait sombré dans la drogue. Il avait sombré dans l'alcool. Il avait fait une cure de désintoxication et était « clean ».

Il avait demandé que Max Meade vienne en pèlerinage le voir dans la campagne sinistrée d'Altoona, ou de Wilkes-Barre, bref, dans son lieu d'exil, quel qu'il fût. Max Meade avait fait un « martyr » d'Ansel

Trimmer, il fallait donc que Max Meade vienne en pèlerinage voir Ansel Trimmer.

Aussi proches qu'un père et son fils. Davantage, en fait : le fils de Max Meade avait fui son influence à l'âge de seize ans ; le père millionnaire d'Ansel Trimmer l'avait flanqué à la porte à l'âge de dix-huit ans.

Depuis des années, Ansel Trimmer et Max Meade étaient brouillés, ils avaient eu des différends « idéologiques ». Peut-être aussi une jeune femme blonde était-elle en cause. Peut-être des femmes.

Dans son exil, Ansel Trimmer était encore armé. Sa cache d'armes était impressionnante : armes de poing, carabines, un fusil de chasse à deux coups calibre 12. Il avait montré à Max Meade le revolver qu'il avait souvent sur lui ou dans son pick-up, un Colt calibre .38.

La plupart de ces armes – pas toutes –, Ansel Trimmer et ses (ex-) camarades les avaient obtenues grâce à Max Meade et à des complices. Ou alors ils avaient eu des fonds d'origines multiples pour acheter ces armes.

Il avait montré le revolver à Max Meade. Selon une variante de la rumeur, Max avait tenté de désarmer Ansel. Selon une autre variante, Max avait été terrifié, et Ansel s'était moqué de sa « couardise morale ».

Finalement, Ansel avait appuyé le canon du calibre .38 contre son front et pressé la détente, non pas une, non pas deux, mais trois fois d'affilée et au troisième essai il était mort instantanément, une balle dans le cerveau. Il était mort dans la cuisine d'une ferme près d'Altoona ou de Port Alleghany ou de Wilkes-Barre, ou de l'autre côté de la frontière de l'État, à Maysville, en Virginie occidentale...

Avec d'autres personnes présentes dans la maison, Max avait dû traîner le corps d'Ansel Trimmer dans les bois pour l'enterrer.

Bouleversés et terrifiés, car c'étaient des amateurs dans le domaine de la mort. Ils en avaient souvent parlé mais ils ne l'avaient jamais touchée ni même vue d'aussi près.

Des bobards, je n'y crois pas ! Max ne peut pas être mêlé à quoi que ce soit de ce genre.

Si tu as besoin de croire ça, parfait.

Le sol aurait été gelé. Personne n'aurait pu creuser une tombe. Pas à la main. Ça n'est pas arrivé !

Parfait, Genna. Je t'informe juste de la rumeur.

C'est une rumeur ridicule. Il est impossible que ce soit arrivé. Tu sais que notre père n'a jamais violé la loi.

Parfait, Genna.

Je pense seulement que c'est impossible. C'est ridicule. Le sol est encore gelé, la Schuylkill est gelée.

Cela ne s'est peut-être pas passé tout à fait ainsi. Ils ne l'ont pas enterré dans la terre mais autrement.

Des conneries, Rickie ! Comment ?

Je t'ai déjà dit que je n'étais pas « Rickie » mais « Richard ».

Dis-moi comment ?

Dans une sablonnière, par exemple. Si la glace commençait à se fissurer, dans un lac ou une rivière. Dans une carrière.

C'est de la pure invention. Je n'y crois pas.

Ou peut-être que Trimmer n'est pas mort. Peut-être que la rumeur a été fabriquée de toutes pièces. Pour brouiller les pistes.

Brouiller les pistes pour qui ?

Pour les autorités, les agents secrets. La famille de Max. Nous.

Je n'y crois pas non plus. Des conneries !

Je pensais simplement que tu aimerais savoir, Genna. Que tu devais savoir. Au cas où cela te serait utile. Si on te pose des questions sur notre père, comme on m'en a posé.

Qui ? Qui t'a posé des questions ? Quand... ?

Dis que tu ne sais rien. Ce qui est très exactement ce que je sais.

Perte

Maintenant que Minette Swift avait quitté Haven Hall et ma vie, quand j'entrais dans la pièce, je pénétrais dans un silence abasourdi, comme après un coup de tonnerre.

Dans un tel vide, je me sentais empruntée, mal à l'aise. Je me savais coupable, mais d'un crime, ou d'un péché, dont je ne parvenais pas à me souvenir clairement.

L'appartement du deuxième était devenu un « individuel » et était donc perçu comme désirable. Presque autant d'espace que dans mon ancienne chambre de Chadds Ford.

J'éprouvai de la gêne à me servir du placard de Minette. Je n'aurais pas besoin de sa chambre à coucher, j'en laissais la porte fermée. (Le matelas était sale, taché. J'avais jeté un drap dessus pour le recouvrir.) J'aurais pu raisonnablement m'attribuer le bureau de Minette, devant la plus grande des fenêtres, mais pour une raison quelconque je ne le fis pas.

Dans l'attente du retour de Minette. Peut-être.

Sur le mur, à l'endroit de l'affiche du MOUVEMENT DES JEUNES CHRÉTIENS, une ombre rectangulaire fantomatique.

Fin mars, un coup de téléphone inattendu.

« Genna ? Un type. »

C'était un fait obscur, il y avait *des types* dans ma vie. Ce n'étaient pas vraiment des petits amis. Aucun n'était un amant.

L'un d'eux, le plus inattendu, était M. Ferris, mon (ancien) professeur de sociologie.

Plusieurs fois depuis la fin du semestre d'automne/hiver, nous nous étions rencontrés par hasard, il m'avait invitée à prendre un café dans Pierpont Avenue. Je n'étais pas à l'aise avec M. Ferris, je n'avais pas le comportement filial/séducteur requis pour ce genre de relations. Je savais qu'il était marié, il était de la génération de mon père. Nos conversations étaient théoriques, jamais personnelles. Il n'avait jamais évoqué Maximilian Meade, même indirectement. Il n'avait pas posé de questions sur ma famille. Je me disais néanmoins *Je ne peux pas lui faire confiance, il sait qui je suis.*

Ce n'était pas lui qui appelait, cela dit. Le *type* se révéla être quelqu'un d'encore plus inattendu : mon frère Rickie, dont je n'avais

pas eu de nouvelles depuis très longtemps.

D'un ton pincé mes parents disaient de Rickie qu'il avait « choisi son chemin ». On était censé imaginer un garçon irréflecti et têtue, se frayant un chemin solitaire à coups de machette à travers les broussailles, on n'était pas censé imaginer un jeune homme sagace fuyant la crasse glamour de Chadds Ford pour une vie plus ordonnée à Philadelphie, un parcours résolument brillant à l'université de Pennsylvanie, puis des études de troisième cycle à l'école de commerce de Wharton.

Sauf qu'il n'était plus « Rickie Meade ». Ni même « Rick ». Il était « Richard », « Richard H. Meade ».

Me téléphonant soudain pour me demander de bien vouloir aller à un téléphone public et de composer le numéro qu'il allait me donner, et quand je l'eus fait, m'informant qu'il voulait venir me voir à Schuylersville, que nous pourrions nous rencontrer « par hasard » dans la librairie de l'université et aller nous promener quelque part, il se rappelait vaguement Pierpont Avenue et le campus de Schuylers, nous pourrions éviter le campus et marcher le long de la rivière, au-delà de la partie commerçante de la ville, et je suivis donc ses instructions pratiques, et nous nous retrouvâmes comme indiqué, et ce fut là qu'il me parla des « rumeurs qui circulaient à Philadelphie » sur le terroriste fugitif Ansel Trimmer et sur notre père Max Meade.

Ce ne fut pas une rencontre agréable. J'en voulais à mon frère de me perturber de la sorte. De s'ingérer dans ma vie. Il n'était plus rien pour moi, un jeune banquier d'affaires ambitieux ! Mon affection d'autrefois pour Rickie, et l'angoisse dont elle s'était accompagnée, s'étaient estompées dans ma mémoire comme nos photos Polaroid punaisées sur le panneau de liège de la cuisine, exposées au soleil. Des années de séparation et d'indifférence, et maintenant : « Je pensais simplement que tu aimerais savoir, Genna. Que tu devais savoir.

— Des conneries.

— Genna ! » Il était un peu choqué que sa sœur emploie un pareil langage. Il ne lui était pas venu à l'esprit qu'il ne me connaissait plus.

Je ne voulais pas avoir avec mon frère la moindre complicité qui puisse constituer une trahison envers notre père. Même si j'étais furieuse contre Max, même s'il m'avait blessée.

« Ce n'est qu'une rumeur, je te l'ai dit. Mais mieux vaut que tu sois au courant. Au cas où quelqu'un t'approcherait. Il a joué avec le feu une bonne partie de sa vie d'adulte. Il doit s'attendre à se brûler. »

Rickie, ou plutôt Richard, avait vingt-quatre ans. Il aurait pu en avoir trente-quatre avec son maintien raide et digne, son attitude pleine de méfiance. Une ride creusait son front entre les sourcils fournis, sa bouche avait un pli combatif. Le long de la rivière, alors qu'il n'y avait personne d'autre en vue, il ne cessa de jeter des regards

autour de lui.

Nous dépassâmes le banc miteux où Minette s'était assise, le dos à la rue. J'entendis presque les voix de la chorale, portées par le vent.

« Tous les deux. Cela finira par arriver. »

Je ne voulais pas entendre. Pour résister, j'avais glissé dans une espèce d'état second. La volonté malveillante de mon frère. Son désir de perturber, de s'ingérer. Il m'avait raconté Ansel Trimmer, Max Meade et la « roulette russe » en feignant la tristesse, la préoccupation, mais il était visiblement béat de satisfaction. Il était content que Trimmer fût mort et abandonne dans les bois, même si ce n'était qu'imaginaire ; il était content que Max Meade eût été terrifié, humilié, poussé à des actes désespérés, même si ce n'était qu'imaginaire. Il avait aimé propager cette rumeur comme on pourrait aimer propager une maladie.

Rickie habitait maintenant un cinq-pièces dans l'un des « beaux brownstones anciens » de Society Hill, à Philadelphie.

Il avait été recruté dans son école de Wharton par l'une des banques d'investissement « les plus prestigieuses » de Philadelphie. Il regardait autour de lui en parlant, plissait les yeux, s'attendant à voir... qui ? Quoi ? Max Meade nous observant de loin, impressionné.

Nous fîmes demi-tour en direction de Pierpont Avenue. Nous nous étions rencontrés dans la librairie « par hasard ». Dans la rue, des filles que je connaissais me sourirent, espérant être présentées. Des filles avec qui j'avais, ou semblais avoir, sympathisé, qui ignoraient totalement que j'avais un frère aîné. Je disais vaguement : « C'est mon frère Rickie... Richard. C'est mon frère Richard H. Meade qui habite Philadelphie et travaille dans une banque d'affaires. » Ces mots venaient machinalement, comme si je les avais souvent prononcés.

Par les yeux admiratifs de ces filles, je vis mon frère : grand, dégingandé, agité comme si ses vêtements le serraient trop, séduisant bien que n'ayant pas un seul trait séduisant. Son visage était asymétrique, ses yeux un peu trop rapprochés. On voyait qu'un jour le dôme chauve de son crâne émergerait, mais pour l'instant il avait d'épais cheveux qui ondulaient dans le vent. Des cheveux très semblables aux miens.

Et son visage éclaboussé de tâches de rousseur était semblable au mien.

Nous poursuivîmes notre chemin. Les filles admiratives nous suivirent des yeux. J'étais remontée dans leur estime. De même que, dans l'affaire désastreuse de ma camarade de chambre, Minette Swift, j'avais occupé une position très ambiguë dans leur estime.

« La "demeure Elias Meade". Elle se trouve sur le campus, non ? Je ne l'ai pas vue depuis des années. »

Rickie m'avait posé très peu de questions sur Schuyler College ou

sur moi-même. Je comprenais qu'il était difficile à un frère de prendre sa sœur cadette au sérieux. Seul Max méritait son intérêt et, dans une moindre mesure, Veronica. Il m'avait appris qu'il n'avait aucun contact avec Max ; il avait souvent des nouvelles de Veronica, elle l'invitait « sans arrêt » à Chadds Ford, mais, bien entendu, il gardait ses distances.

Nous franchîmes la grille d'entrée du Schuyler College. Les lettres contournées en fer forgé élégamment façonné. Derrière, le campus vallonné, d'une blancheur parfaite de polystyrène. Dans le clocher de la chapelle, l'horloge sonnait : cinq heures.

« On a l'impression d'être loin de tout, ici. Dans un autre monde. Tu aurais dû aller à l'université de Pennsylvanie. Et on doit savoir qui tu es, non ? L'arrière-petite-fille du fondateur quaker. »

Je répondis que non, je ne le pensais pas.

« Et Maximilian ? On doit savoir que c'est ton père. »

Non, je ne le pensais pas.

« Tu te rappelles que Max voulait "radicaliser" » Schuyler ? Les Gardes rouges de Mao, c'était son idéal utopique. Cette brute ! »

Il avait le rire surexcité, haletant. Je ne savais pas qui était la brute : Mao ou Max.

Max avait dit un jour en plaisantant que la différence entre Mao Tsé-toung et lui était que Max Meade aurait tué beaucoup moins de monde.

C'était une plaisanterie, on était censé rire. Dite de la voix rauque et gutturale de Max Meade, pareille au froissement de roseaux desséchés.

Rickie déclara, soudain plein d'amertume : « Je ne leur pardonnerai jamais, Genna. À ces "adultes", nos parents. Nous avoir exposés à cette vie. Toi, à cet âge-là.

— Je vais très bien, Rickie. J'ai perdu la capacité d'être étonnée, c'est tout.

— Tu ne sais pas ce que tu as perdu, Genna. C'est cela le propre de la perte, tu ne sais jamais.

— Foutaises. »

Je n'avais pas envie d'entendre ça, un sentiment de panique m'étreignait le cœur. Je riais pour montrer que je le prenais très peu au sérieux. Nous tentâmes d'ouvrir la porte de la maison Elias Meade, mais elle était fermée à clé et tout était sombre à l'intérieur.

Recherche

Maintenant que Minette Swift avait quitté Haven Hall et ma vie, cette pensée sournoise et douloureuse m'assailait souvent *Ta punition est méritée.*

Ce n'était pas vrai, ce que j'avais dit à mon frère : je n'avais pas perdu la capacité d'être étonnée. J'étais comme quelqu'un qui a été anesthésié, qui ne sait pas de quelle façon elle a été « blessée » ni même, avec certitude, si elle a été « blessée ».

Plus facile de rire avec mépris. *Par-don !*

Un étonnement total pour moi, la réaction de ma camarade de chambre quand j'avais porté un faux témoignage en sa faveur.

Un étonnement total, oui, on pouvait le dire, une blessure, que Minette déménage.

Et laisse le sac italien à bandoulière.

Je n'ai pas besoin de tes mensonges. Je n'ai pas besoin de toi. Je te déteste.

Au cours des jours, des semaines qui suivirent j'aperçus souvent avec un serrement de cœur mon ancienne camarade de chambre traversant la cour, descendant l'escalier d'un bâtiment au milieu d'un groupe anonyme, cette silhouette solitaire, indomptable et reconnaissable entre toutes : Minette Swift. Comme toujours elle marchait d'un pas terriblement mesuré, le regard fixe ne déviant ni à droite ni à gauche, moins par mépris pour ce qui l'entourait que par distraction, par indifférence.

Comme, dans un torrent tumultueux, un rocher doté de son propre mouvement mystérieux. Sans rapport aucun avec celui du torrent, ni avec celui de l'observateur.

Je connaissais l'emploi du temps de Minette : 10 heures, espagnol (Minette avait fait deux ans d'espagnol au lycée ; à Schuyler elle suivait un cours de conversation pour faire son unité obligatoire en langues, avec l'espoir d'y obtenir facilement un A) dans le bâtiment des langues romanes et de là, les lundis/mercredis, elle se rendait à son cours magistral de littérature américaine à Woburn Hall et, les vendredis, allait rejoindre son tuteur de littérature à la bibliothèque. L'après-midi, Minette avait cours de botanique et TP dans le nouveau bâtiment des sciences : je suivais le même cours, avec soixante-quinze autres étudiantes, mais n'allais pas aux TP. (Je suivais aussi le cours

de littérature américaine. Dans aucun de ces deux amphis je ne cherchais à m'asseoir près de Minette. Je m'installais en général quelques rangs derrière elle. Elle prêtait peu d'attention aux autres et ne m'avait pas remarquée une seule fois alors que, avant son départ de Haven Hall, nous étions pourtant fréquemment assises côte à côte pendant ces cours. Discrètement je pouvais la regarder prendre des notes scrupuleuses, prêter au cours un intérêt renfrogné qui, inévitablement, au fil des cinquante minutes, se muait en agitation ; parfois j'arrivais même à distinguer les griffonnages compliqués dont elle ornait les marges de ses carnets, des figures géométriques élaborées qu'on aurait pu prendre pour des soleils explosés.) Minette avait son cours de maths 101 dans le bâtiment de maths, les mardis/jeudis à une heure : un vieux bâtiment gothique en granit dans lequel je n'avais aucune raison d'entrer.

Libérée des cours d'éducation physique qu'elle avait tant méprisés, Minette n'avait plus à traverser le campus pour aller au gymnase et aux terrains de sport, et on ne la voyait pas de ce côté-la, même si une ou deux fois je l'aperçus, crus l'apercevoir, suivis sa silhouette emmitouflée dans la grosse veste en duvet, capuchon rabattu, pour découvrir finalement que non, ce n'était pas Minette mais une autre fille qui marchait vite et seule, un sac chargé de livres sur l'épaule.

Dans le voisinage de Little Hall, à l'heure des repas, les chances d'apercevoir Minette étaient plus sûres, évidemment. Et dans le voisinage de Stone Cottage. C'étaient des bâtiments familiers, au centre du campus, devant lesquels il m'arrivait de passer plusieurs fois dans la journée.

« Minette ? Bonjour ! »

Je la hélais d'un ton désinvolte, d'une voix aiguë, gaie, qui s'élevait, légère et sans reproche, comme un cerf-volant. Parfois Minette entendait, se retournait avec un sourire renfrogné, surprise et polie : car Minette avait appris à être polie, c'était sa réaction immédiate à toute intrusion. Voyant qui j'étais ou, avec un battement de paupières derrière les verres épais de ses lunettes, ne voyant pas, elle murmurait un vague « jour » inaudible et poursuivait son chemin.

Parfois Minette poursuivait son chemin sans entendre.

Il y eut des jours, des jours de sale temps au mois de mars et début avril, où Minette n'apparut pas à ces heures attendues. Elle sécha plusieurs fois nos cours en amphi. Ou du moins je ne l'y vis pas.

(Je ne souhaitais pas m'attarder, guetter Minette Swift. Je ne souhaitais pas que d'autres remarquent que je m'attardais et guettais, transie d'amour, mon ancienne camarade de chambre qui m'avait rejetée on ne peut plus publiquement.)

Dans la bibliothèque universitaire, je cherchai la *Vénus hottentote*. Je

trouvai trois livres contenant la caricature qui avait été photocopiée et glissée sous notre porte. Grâce à une amie qui travaillait au prêt, je pus déterminer que personne ne les avait empruntés depuis le printemps 1974.

Cela étant, il y avait des photocopieuses dans la bibliothèque. À tous les étages. Minette aurait très bien pu photocopier la caricature sans avoir à emprunter le livre. Mon enquête ne prouvait rien.

Néanmoins : que Minette eût écrit **NEG** sur notre porte ne signifiait pas qu'elle avait également mis en scène les autres actes de « harcèlement ». Dans notre cours d'intro à la philo, on nous apprenait à nous méfier de la fausse causalité, des termes imprécis, des syllogismes illogiques.

Rien.

Toujours à la bibliothèque, j'avais essayé de faire des recherches sur « Nelson Swift », lynché en juin 1951 dans le comté de Jasper, en Caroline du Sud. Même dans les livres et les articles traitant des lynchages dans le Sud, du Ku Klux Klan, de la « discrimination raciale », aucune trace.

Il n'était pas vrai que Minette Swift fût toujours seule. De temps à autre, je la voyais avec d'autres. Un jour, à une table de la cafétéria du centre des étudiants, en compagnie de Wendy Yardman, et d'une autre étudiante de troisième année, Hannah Steele, une femme robuste à la peau sombre, aux cheveux nattés à l'africaine, une secrétaire de rédaction du *Schuyler Clarion* qui avait écrit des éditoriaux controversés défendant la marxiste noire Angela Davis, les Black Panthers, et même, de façon ambiguë, l'armée symbionaise de libération. Entre ces deux individus énergiques, Minette Swift restait imperturbable, sa patience stoïque mise à l'épreuve. Quand je passai près de leur table, je ne me manifestai pas ; je ne saluai pas Minette ; au fond de moi, je me réjouis de voir que le visage de Minette n'était qu'un masque poli, je savais que d'ici quelques minutes elle murmurerait « Par-don ! » et s'écarterait, sous le regard consterné de Wendy Yardman et Hannah Steele.

On ne m'attrape pas ! On ne s'approche pas.

Oui, cela m'était passé par la tête : pour justifier les accusations de harcèlement raciste portées par Minette Swift, pour l'absoudre définitivement et irréfutablement des contre-accusations (non officielles, non formulées) voulant qu'elle ait fabriqué ce harcèlement de toutes pièces, j'aurais pu adresser à MIN SWIFT STONE COTTAGE un nouveau message NÉGROT GO HOME. J'aurais pu me glisser dans Stone Cottage et gribouiller **NEG** au feutre noir.

Tantôt je me disais, oui, je vais le faire. Et Minette comprendra.

Tantôt je me disais, non ! C'est de la folie. Personne ne comprendra.

L'arrière-petite-fille d'Elias et Generva Meade. Petite-fille d'Alden Meade, fille de Maximilian Meade. Démasquée comme raciste. Publiquement reconnue comme l'auteur de messages racistes haineux envoyés à son (ex-) camarade de chambre, une boursière noire de dix-huit ans, fille de pasteur.

Mon cœur battait de honte et de panique à l'idée de telles accusations.

Oh mais j'avais envie de rire : la tête de Max Meade !

Fin mars, j'achetai un feutre noir à la librairie. Celui qui avait la pointe la plus large. Quasiment un pinceau. J'aimais l'odeur de son encre. J'aimais la large traînée assurée qu'il laissait sur une feuille de papier blanc. Je me rappelais les feutres de Minette, bien rangés sur son bureau.

J'avais essayé d'écrire à Minette. Parfois alors même que des filles passaient dans l'appartement qui était maintenant « mon » appartement – l'appartement « de Genna » – pour regarder autour d'elles et faire des commentaires ineptes et maladroits (« J'ai du mal à croire qu'elle n'est plus là ! Tu dois être soulagée »), pour masquer leur gêne, leur honte/indignation confuse (« Quel qu'ait été le coupable, à supposer qu'il y en ait eu un, au moins c'est fini maintenant, quoi que les gens disent de nous ») et leur curiosité malsaine (« C'est vrai que son matelas est sale ? Il est toujours dans sa chambre ? »). Je ne leur faisais pas le plaisir de leur permettre d'ouvrir la porte de l'ancienne chambre de Minette, que je tenais toujours fermée comme si, oui, Minette pouvait se trouver à l'intérieur et qu'il fût impératif de ne pas la déranger.

« Elle me manque, bien sûr. J'étais son amie. Nous ne pouvons pas comprendre la pression à laquelle elle est soumise, il ne nous appartient pas de juger... »

Elles se moquaient de moi, je crois. La fille de Max'milian Meade, si moralisatrice ! Mais elles m'aimaient bien, et peut-être m'admiraient-elles dans une certaine mesure, j'étais un « personnage » dans le récit de leur première année à Schuyler, qui s'était révélée bien plus tumultueuse que quiconque aurait pu le prévoir : un récit qui avait progressé par dérapages et embardées brutales jusqu'au départ soudain de Minette Swift, mais qui n'était pas encore arrivé à son terme.

Le 11 avril, c'était l'anniversaire de Minette Swift. Le 13 avril, c'était le mien.

Je me demandais si Minette s'en souviendrait.

Stradégie

De *Richard H. Meade* à Philadelphie à *Generva Meade* à Haven Hall, Schuyler College, cette lettre brève, dactylographiée et datée du 8 avril 1975 :

Pourquoi ne pas tout simplement oublier, Genna, notre conversation de l'autre jour. Puisque tu ne peux affronter certains faits criants, je pense que c'est la stradégie la plus sage pour les enfants de M. M. que nous sommes. Mecri.

Richard

Stradégie, mecri, étaient des fautes de frappe que mon frère aurait remarquées s'il s'était relu. Il avait donc écrit à la hâte. Perturbante aussi, comme un petit coup dans les côtes, la place de *Genna* dans la première phrase.

Oui, pensai-je : je vais oublier.

Et aussi ce que notre mère m'avait révélé, vomit, dans le centre commercial de Valley Forge.

Fille noire / fille blanche

Début avril 1975, Minette Swift demanderait et se verrait accorder la permission de s'absenter jusqu'à la fin du semestre pour raisons médicales, permission assortie de l'autorisation de revenir à Schuyler, en qualité de boursière, à l'automne suivant.

Brutalement, fin avril 1975, Generva Meade quitterait Schuyler College pour raisons médicales. Elle ne reviendrait pas.

Stone Cottage

Quoique n'y ayant pas été invitée, je rendis visite à Minette Swift dans sa « suite » de Stone Cottage le 10 avril 1975, c'est-à-dire la veille de son dix-neuvième anniversaire. Quoique ne le sachant pas, je serais la dernière personne à voir Minette Swift vivante.

C'était une lubie ! Apporter à Minette un bouquet de douze roses blanches acheté chez un fleuriste de Pierpont Avenue. Parce que son anniversaire était le lendemain et que j'avais entendu dire qu'elle n'allait pas bien.

Je savais, Minette n'avait pas assisté à nos cours en amphi. Elle avait du travail en retard pour les TP de botanique. Le bruit courait qu'elle n'avait pas passé ses examens de rattrapage (littérature américaine, biologie), et qu'elle avait demandé la permission de cesser de suivre ses cours du semestre sans être recalée, et de revenir à l'université à l'automne.

Il y avait une autre rumeur, plus préoccupante : Minette avait « glissé », était « tombée », avait « été poussée » sur le perron de la bibliothèque, verglacé après une tempête de neige fondue, elle s'était tordu la cheville, elle s'était fait une vilaine entorse et se déplaçait avec des béquilles. Minette refusait toutefois de signaler à un responsable de Schuyler avoir été « poussée », et rien n'était paru sur l'incident dans le *Schuyler Clarion*.

Début avril, l'*affaire Swift*, selon l'expression de Crystal Odom, s'était plus ou moins tassée, après la vague d'intérêt surexcité et scandalisé qu'elle avait suscitée sur le campus. Les dix-sept résidentes de Haven Hall vivaient dans une sorte de brume délétère : nous avions la réputation vague, non pas individuellement mais collectivement, d'être racistes, fourbes, mesquines, rosses.

À Haven Hall, tout le monde souhaitait oublier. Il devenait de plus en plus rare que quelqu'un mentionne Minette Swift. Les filles qui venaient me rendre visite avaient cessé de parler d'elle. Certains matins, je me réveillais sans penser à ma camarade (absente). Seules mes rencontres avec Maria Kubovy étaient empruntées, embarrassées. Comme si nous avions commis ensemble une profanation, dont nous nous souvenions obscurément mais douloureusement.

C'est une erreur. Elle ne veut pas de toi. Tu ne feras que lui rappeler. Tu

n'as pas honte !

C'était la voix de Max Meade me mettant en garde. *Tu n'as pas honte !* était l'une de ses rengaines, un reproche comique avec un brin de sévérité paternelle. Une allusion au tristement célèbre sénateur républicain Joseph McCarthy.

Malgré tout, j'apportai une douzaine de roses blanches, de belles roses satinées au parfum subtil au milieu de fougères aussi délicates que de la dentelle, à mon ex-camarade Minette Swift, tout en sachant qu'elle montrerait probablement autant de dédain pour les roses que pour moi.

Lorsque mes riches parents Meade venaient au Schuyler College pour les réunions du conseil d'administration, ils séjournèrent au Stone Cottage. C'était ce que l'on m'avait dit. Je n'y étais jamais entrée. Si Haven Hall était une ruche, Stone Cottage était un sépulcre. J'avais remarqué que la plupart des fenêtres étaient sombres. Une gardienne solitaire habitait au rez-de-chaussée. Construit avant même la maison Elias Meade, ce « cottage » était fait de pierres massives et hideuses qui donnaient l'impression d'avoir été assemblées de force ; il semblait trapu, nain. Bien entendu, on l'avait meublé en le voulant « pittoresque » et « charmant ». Dans le petit salon, il y avait un piano d'appartement au clavier recouvert, des sofas en velours et des fauteuils barrés de rubans en interdisant l'usage. Il y avait des lustres de cristal (éteints, voilés de poussière). Il y avait des rayonnages jusqu'au plafond, des livres aux reliures de cuir lugubrement assorties – Shakespeare, *The Federalist Papers*, Walter Scott, James Fenimore Cooper – et des murs de photos encadrées retraçant l'histoire de Schuyler College. L'ensemble était plongé dans une semi-obscurité et imprégné de l'humidité de la pierre. Dès que j'entrai dans le vestibule, je me mis à tousser.

Une idée folle me traversa l'esprit : **NEG** ferait un tel scandale à Stone Cottage ! Du feutre noir sur l'une des portes d'un blanc virginal ou sur la soie effilochée qui tapissait les murs.

La gardienne, qui avait l'air d'une Irlandaise, m'informa sèchement que la « suite » de Minette Swift était la 2B, au premier étage.

Je la remerciai. Je montai l'escalier moqueté et crépusculaire. Je sentais le regard de la gardienne rivé sur mon dos. *Fille blanche/fille noire. Quelque chose cloche.* C'était une femme forte entre deux âges, dont l'expression, quand j'avais prononcé le nom de Minette, m'avait dit tout ce qu'il me fallait savoir sur la fureur que lui inspirait la présence d'une Noire dans cette demeure « historique ».

Mon cœur battait fort. Je frappai à la porte du 2B. Je savais que Minette était là, je voyais un filet de lumière sous la porte. « Minette ? C'est... » J'avais la gorge sèche, je ne pus prononcer mon nom. Une honte terrible me submergea, je craignais que Minette ne se rappelle

pas mon nom.

Le silence régnait dans la pièce. Je sentais la tension de ce silence. Je savais que Minette fixait la porte, soupçonneuse et hostile. Je frappai de nouveau, et cette fois je prononçai timidement mon nom, un peu comme une question : « ... Genna Meade ? »

J'entendis Minette clopiner jusqu'à la porte sur ses béquilles, puis, avec une brusque violence, la porte fut entrouverte. Le visage de Minette apparut dans l'entrebâillement, telle une lune sombre furibonde. « Par-don mais il est tard ! Je me lève tôt, je ne veille pas tard. »

Il n'était pas vraiment tard : l'horloge éclairée du clocher de la chapelle avait indiqué 9 h 10. La plupart des étudiantes de Schuyler ne se couchaient qu'après minuit. Minette avait mis son peignoir bleu marine et son pyjama, des chaussettes en laine à ses deux pieds. C'était la cheville droite qu'elle s'était foulée, épaissie par un bandage sous la chaussette. Appuyée sur ses béquilles, haletante, Minette me foudroyait du regard. À travers les verres sales de ses lunettes, ses yeux brillaient de fureur, de résignation.

Toi ! Encore toi !

À l'aveuglette, je tendis mes roses à Minette, qui n'avait pas de main libre pour les prendre. Je m'entendis expliquer que j'avais appris qu'elle s'était foulé la cheville, et que je savais que son anniversaire était le lendemain.

Sans un mot, Minette se détourna, comme pour me permettre d'entrer. Ce geste devait suffire pour m'inviter à le faire. Sur ses béquilles, Minette était brusque, imprudente.

Ile semblait ne pas remarquer qu'en les maniant aussi gauchement, elle faisait porter son poids sur sa cheville blessée.

Minette avait allumé des bougies parfumées : des bougies de toutes les tailles, de toutes les formes et de toutes les teintes posées dans des petits supports en verre sur les tables, le bureau de Minette, les appuis de fenêtre et, en forme de croix, sur le tapis recouvrant le sol. Leur odeur était suffocante. Beaucoup d'entre elles gouttaient sur le tapis. J'imaginais sans peine la consternation effarée de la gardienne.

« Comme c'est beau, Minette. C'est... »

J'étais intimidée, empruntée. Comme si, sans le savoir j'avais pénétré dans un sanctuaire.

Dans une folie intime. « Honorer Jésus. »

Les flammes des bougies éblouissaient. Vacillaient, clignotaient. Si nombreuses, et leur odeur ! Ces innombrables flammes produisaient un effet onirique, hypnotique. La croix, qui était au centre du dispositif, mesurait environ un mètre sur deux. L'arrangement des bougies autour de la croix dessinait une figure géométrique, peut-être un octogone. *Pour écarter les esprits malfaisants. Les démons.* Je notai

que plusieurs hautes bougies vertes étaient dangereusement près des rideaux d'organdi.

Minette était tout à la fois embarrassée et fière. Elle me présentait son dieu, sous sa forme mystérieuse et ardente.

J'avais interrompu le rituel, toutes les bougies n'étaient pas allumées. J'y vis ma chance : j'allumerais celles qui restaient, puisque, avec ses béquilles, Minette avait du mal à se déplacer et à se baisser.

Elle s'assit lourdement sur un canapé qui grinça sous son poids, et laissa tomber ses béquilles par terre. Chacun de ses gestes semblait vouloir indiquer l'indifférence qu'elle éprouvait pour ce bâtiment « historique » où on l'avait logée.

Le bruit courait sur le campus que Minette Swift vivait dans une suite spacieuse au milieu de « meubles anciens », mais dans la pièce où nous nous trouvions il semblait n'y avoir que de vieux meubles sans grâce, de style colonial américain. Le tapis, tissé main, était de bonne qualité mais élimé par endroits. Le tissu mural gris perle, où se répétait à l'infini un motif floral vertigineux, était également de bonne qualité mais décoloré. Sur les murs trônaient les portraits d'ancêtres lugubres, des hommes à la peau blanche comme du lait caillé. (Il n'y avait qu'une femme, à la mâchoire en avant et au regard d'aigle : Generva Meade ? Elle portait un bonnet blanc à dentelles ressemblant à un bonnet de nuit. Je n'arrivais pas à croire que cette femme au visage ordinaire soit mon arrière-grand-mère.) Au-dessus du bureau de Minette se trouvait l'affiche effilochée du MOUVEMENT DES JEUNES CHRÉTIENS, qu'elle avait grossièrement scotchée au mur et, tout près, scotché lui aussi, un calendrier à la page du mois d'avril.

Les dix premiers jours d'avril avaient été ostensiblement barrés au feutre noir. J'eus envie de protester, de dire à Minette que le 10 avril n'était pas encore passé.

Livres, papiers, vêtements étaient éparpillés dans la pièce comme après un saccage. Car il y avait là un espace, faisant le double de notre pièce commune de Haven Hall, qu'il fallait s'approprier. Sur le bureau de Minette, un « secrétaire » tarabiscoté inconmode, se trouvaient sa machine à écrire, un livre de botanique fatigué, des feuilles de papier jaune couvertes de figures géométriques compliquées, l'anthologie Norton abîmée avec la couverture de fortune que je lui avais fabriquée. Et le journal à la reliure noire.

Sur le canapé à côté de Minette se trouvaient sa bible, et l'une des boîtes de gâteaux de Mme Swift, dans laquelle elle piochait. Sur le sol à ses pieds, une bouteille d'un litre de *root beer* Hires, au deux tiers vide.

Je n'avais pas seulement interrompu une cérémonie en l'honneur de Jésus, mais un festin nocturne. Minette allait se sentir obligée de partager ses provisions avec moi, par politesse. Elle ne m'avait pas

invitée à rester, encore moins à enlever ma veste, mais je l'enlevai tout de même et la mis sur le dossier d'une chaise. Je lui demandai si elle avait un vase, pour les roses, et Minette m'indiqua à contrecœur un meuble à ressort dans un coin de la pièce. J'y repérai un vase. Il était en opaline, mais ébréché. J'entendis ma voix monter, légère comme un cerf-volant dans la brise, et demander à Minette comment elle allait, combien de temps elle aurait besoin des béquilles, comment se passaient ses cours ce semestre-là... Je ne pensais pas que c'étaient des questions auxquelles elle souhaiterait répondre, mais je n'en avais pas d'autres.

Il y avait des semaines que je n'avais pas vu mon ancienne camarade de chambre d'aussi près, et son apparence me donna un choc. Non seulement elle se négligeait, mais elle avait l'air malade, déprimée. Son visage semblait bouffi et luisait d'une transpiration huileuse, malsaine. Elle avait les paupières enflées, et les yeux injectés de sang. *Minette est malade. C'est l'odeur de la maladie que je sens.* Sous les odeurs écœurantes d'encens, j'avais décelé l'odeur d'orange brûlée de sa peau ou de son haleine, une odeur qui pour moi était synonyme de médicaments. Dans la salle de bains où j'allai remplir le vase d'eau, je vis sur le lavabo un flacon ouvert de gros cachets blancs et, sur l'étiquette, le mot codéine.

Un analgésique puissant. Veronica avait adoré la codéine. Au-dessus du lavabo, le miroir était éclaboussé de tâches d'eau. Il y avait des cheveux noirs et une couche de crasse dans le lavabo. Je préfèrai ne pas examiner de trop près les serviettes sales sur les porte-serviettes, les chaussettes et les sous-vêtements sales par terre et, dans la corbeille pleine à ras bord, une serviette hygiénique raide de sang séché. Je me sentais mal, je retenais ma respiration contre les odeurs.

Gaiement j'apportai le vase et les roses à Minette et les lui offris : « Eh bien ! Bon anniversaire, Minette. »

(Des roses blanches ! Pourquoi lui avais-je acheté des roses d'un blanc crémeux ! Ce ne fut qu'à ce moment-là, en les voyant par ses yeux, que je me rendis compte.)

(Mais le rouge avait paru trop romantique/criard. Le rouge avait paru, dans la boutique du fleuriste, trop cliché.)

Minette sembla émue. Elle s'essuya les yeux, marmonna un remerciement. Son sourire était peiné mais c'était un sourire. De sa voix de gamine boudeuse, elle dit : « Comment a-t-on su que c'était mon anniversaire ! »

Je lui répondis que je le savais, bien entendu. Le mien était deux jours plus tard, le 13 avril.

Minette me jeta un coup d'œil par-dessus les roses qu'elle respirait. « Toi ? Quel âge ? »

— Dix-neuf ans, comme toi.

— Dix-neuf ans. »

Minette fronça les sourcils. On ne savait pas trop si c'était trop vieux ou trop jeune.

Je dis, tentant maladroitement de faire de l'humour : « On est presque jumelles, du même signe astrologique. »

« Jumelles ! » Le rire de Minette était à la fois méprisant et surpris, comme celui de Jewel dans le grenier secret de la demeure Elias Meade.

C'était drôle. Je ris. Mon rire était haut perché, strident. Des larmes me piquaient les yeux, il y avait là une plaisanterie aussi cruellement drôle qu'indicible.

Il était évident que Minette allait mal. Elle semblait fatiguée, épuisée. Une tristesse lourde pesait sur elle, lui donnant une bouche affaissée de femme mûre. Ses yeux, que j'avais trouvés beaux, avaient perdu leur éclat, le blanc en était jaunâtre, injecté de sang. D'ici quelques années, Minette Swift serait massive, poussive. Disparue à jamais la collégienne insolente aux lunettes de plastique rose et ses *Pardon ?* pleins de défi. De l'autre côté d'un abîme, je contemplai Minette, clouée sur place. Pourquoi étais-je là ? Pourquoi étais-je venue, alors qu'on ne voulait pas de moi ? (Et pourtant, Minette n'avait pas été étonnée de me voir.) Que voulais-je de Minette Swift, et qu'avais-je à lui donner qui eût la moindre valeur ? Dans ma nervosité, j'avais pris une boîte d'allumettes pour allumer le reste des bougies. J'aurais dû les souffler, c'était de la folie, c'était dangereux, toutes ces bougies allumées, dont certaines vacillaient, menaçaient de tomber... « Tu honores Jésus, Minette. Je me rappelle. » Les flammes hypnotisaient. Si pareilles à des âmes humaines, tremblantes, transparentes et fugaces, cette consommation, expiation et extinction continues. Avec révérence, je me penchai sur les bougies, approchai une allumette de leur mèche. Minette m'observait avec une attention intense. Je ne la trahirais jamais, j'avais fait un faux témoignage en sa faveur. J'avais compromis mon honneur pour elle, cela ne pouvait être que bien, non ? Un acte généreux, digne d'une sœur ? *Sois ici et maintenant ! Sois ici et maintenant ! Dieu est ici, partout, maintenant !* Les battements de mon cœur s'accéléraient, je sus soudain qu'il en était ainsi, tout ce que Max Meade traitait de conneries était ainsi, le cœur même du dieu vivant qui unit ceux qui croient mais ce n'était pas une vérité que l'on pouvait supporter très longtemps, pas plus qu'un souffle passionnément retenu.

« Nous sommes faibles, dit doucement Minette. Jésus est fort. En nous, Jésus est fort. »

Il y avait cinq bougies perpendiculaires à onze bougies. La croix, la crosse. L'odeur d'encens me donnait le vertige.

« Ce n'est pas Jésus mais toi qui m'as sauvé la vie, Minette ! »

Je semblais prise d'une ivresse soudaine. Minette rit, étonnée et subtilement offensée. « Par-don, c'était quand ?

— En décembre. Dans Pierpont Avenue. Quand on a acheté les bougies. »

Minette secoua la tête, perplexe. « Non.

— Si, Minette ! Ou c'était peut-être Jésus en toi. Tu as agi sans réfléchir. C'était instinctif, j'étais descendue du trottoir sans regarder, comme une idiote. »

Minette fronça les sourcils, secoua la tête. Non !

« ... J'aimerais – le sang me battait les tempes à cause de l'énormité de ce que je disais, osais dire, tandis que Minette Swift me regardait par-dessous des paupières lourdes – ... pouvoir prier pour toi. Je sais que tu peux prier pour moi, mais j'aimerais pouvoir prier pour toi. Que mes prières aient un pouvoir. Je prierais pour que Minette Swift ait une "vie longue et heureuse". »

Minette rit avec irritation. « Par-don, mais je peux prier toute seule.

— ... pour que ta cheville guérisse et...

— Ma cheville guérit ! Elle est foulée, pas cassée. » Minette se mit brusquement à parler à toute vitesse, sur un ton de protestation. « Ces filles m'ont poussée à la sortie de la bibliothèque, tu comprends. Il faisait nuit et ça glissait à cause de la glace et elles riaient en faisant semblant de ne pas me voir alors que j'étais en train de mettre mon maudit sac en bandoulière, elles m'ont foncé dedans et puis elles ont fait les étonnées, Ohhh on ne t'avait pas vue ! Ohhh tu peux te lever ? Tu peux marcher ?"... Des démons, je voyais la méchanceté dans leurs yeux comme des charbons ardents, je sentais la puanteur de Satan dans leur haleine comme chez ces garces de démons de la résidence. Jésus me mettait à l'épreuve, je pense, pour voir jusqu'où je suis capable de pardonner, tu tends l'autre joue et c'est dans les fesses que tu prends un coup de pied quand tu es un sale Nèg qu'ils peuvent frapper parce qu'ils savent qu'ils s'en tireront à bon compte. Même ceux qui t'aiment bien finiront par te frapper ! Alors j'ai dit à ces démons de ne pas me toucher de ne pas poser la main sur moi sinon *je les tuais*. Je suis partie en boitant, toute seule, je ne voulais pas leur faire ce plaisir. Je n'ai signalé ça à personne. Pourquoi je le ferais ! Pourquoi je leur ferais ce plaisir ? Ici, ma cheville s'est mise à enfler, je l'ai trempée dans de l'eau très chaude et j'ai failli m'évanouir de douleur et après, tout ce que je sais c'est qu'un des surveillants m'a emmenée à l'infirmerie et que l'infirmière a regardé ma cheville et appelé une ambulance !... et je me suis retrouvée aux urgences où on m'a fait une radio. Et ils ont appelé mes parents. Et tout le reste. »

Elle parut soudain fatiguée. Elle avait remonté ses lunettes, frottait ses yeux si violemment que j'eus envie de lui prendre les mains pour l'en empêcher.

« Tu n'as pas signalé qu'on t'avait poussée, Minette.

— Pourquoi je leur ferais ce plaisir ! Tout le monde sait ce qu'elles font.

— Mais si on t'a poussée...

— C'est comme les autres fois ! Ce qu'on te fait, il faut que tu le supportes. « Je suis faible, mais il est fort. » Ça a été ma faiblesse de signaler quoi que ce soit. Jésus ne te donne pas plus que tu ne peux supporter. Il peut te donner de la douleur, de la souffrance, de la honte, il peut te donner du chagrin, un cœur brisé, mais il ne te donnera pas plus que tu ne peux supporter. Jamais.

— Pas plus que tu ne peux supporter, Minette, mais cela peut t'épuiser. Ta santé...

— Par-don, ce n'est pas « ma » santé ! Ce n'est pas « ta » santé. C'est la santé de Jésus, il pourvoit. »

La logique de Minette était si véhémence que je ne pouvais y résister. Je sentais le courant puissant de sa folie, je voulais prendre une profonde inspiration, je voulais succomber. Je protestai faiblement : « Mais tu t'es foulé la cheville, c'est quelque chose de « réel ». La douleur est « réelle ». Si...

— Demain c'est mon anniversaire, tu comprends. Ça s'est trouvé comme ça, ils viennent me chercher. Pour m'emmener à la maison.

— À la maison ? Tu rentres chez toi demain ?

— Autorisation d'absence. Mon père a téléphoné à... comment déjà... la doyenne. Ils se sont mis d'accord. Je pourrai revenir, j'aurai ma bourse. »

Elle parlait lentement. Sa bouche se tordit autour du mot bourse comme s'il avait un goût d'acide.

« Oh Minette, je suis désolée. Que tu rentres chez toi, je veux dire...

— Par-don, *moi je ne suis pas désolée.* »

Minette avait encore le souffle court après sa sortie, mais elle était moins agitée. Elle rompa maladroitement un morceau de gâteau ; le canapé était jonché de miettes.

« Quand tes parents arriveront-ils, Minette ? Je devrais peut-être rester avec toi jusqu'à... »

Elle haussa les épaules. Elle ne semblait pas m'avoir entendue, même si elle répéta, avec plus d'emphasis : « *Je ne suis pas désolée* comme papa, et *je n'ai pas honte* comme papa. Jésus m'aidera, papa apprendra à me pardonner. J'ai cette foi-là. »

Elle poussa la boîte métallique vers moi. Les gâteaux étaient faits d'un blé sombre et coriace, fourrés d'un petit fruit ou d'une baie légèrement acide... des canneberges ? Si délicieux que l'eau me monta à la bouche. Je n'avais pas eu conscience d'être aussi affamée.

Nous mangeâmes nos gâteaux en silence. Minette but à la bouteille de *root beer*, puis me la passa. Le liquide sombre était tiède, gazeux.

Sucré à en être écoeurant. Je bus tout de même, j'avais terriblement soif. J'avais la gorge desséchée comme par un accès de panique, ou par son souvenir.

Je me demandais ce que Minette avait lu dans sa bible. Si elle avait lu à haute voix. La lourde bible à reliure blanche était ouverte, parsemée de miettes de gâteau. Je ne voyais pas à quel livre elle était ouverte. Minette ne m'avait jamais lu des passages de sa bible, elle ne m'avait jamais invitée à l'accompagner à l'église. Mais je ne le lui avais jamais demandé, peut-être avait-elle attendu que je le fasse ?

À nous deux, nous dévorâmes tous les gâteaux de la boîte.

Le clocher de la chapelle sonna 10 heures. Il était temps pour moi de partir. Minette bâillait. J'étais épuisée comme si je veillais depuis des jours. Je n'avais plus autant conscience des bougies, mes yeux s'étaient accoutumés à leur lumière vacillante. L'odeur d'encens n'était plus aussi forte. Ce ne serait qu'en quittant Stone Cottage que l'air frais me ranimerait, comme une gifle.

« Bonne nuit, Minette. »

Comme si je ne pouvais me résoudre à dire *au revoir*.

Dans la nuit

Dans la nuit, peu après minuit, une brusque explosion de sirènes.

Dans ma chambre de Haven Hall devant la fenêtre de mon ex-camarade je scrutai la nuit sans pouvoir voir l'incendie, masqué par des bâtiments et des arbres, et par l'épaisse fumée chargée de suie qui s'insinuait dans la pièce comme une paralysie, j'étais incapable de bouger, ou de respirer.

Inattendu !

« Genna. Je suis vraiment désolée. »

C'était inattendu : Veronica dans ma chambre de Haven Hall.

Ses cheveux teints ni empilés et vacillants sur son crâne ni crinière sauvage de hippie quadragénaire cascasant avec abandon sur ses épaules mais tirés en arrière et ramassés en un chignon banane, austère et élégant.

Sa tête paraissait plus petite : elle ne ressemblait plus à une tête de bande dessinée. Sur son visage, de fines rides blanches.

Veronica prit gauchement ma main, qui était molle et sans réaction.

« Tu as perdu ta meilleure amie, Genna. Je sais ce que c'est. »

Je me demandai si elle faisait allusion à Max. J'eus envie de protester *Il n'a jamais été ton ami, c'était ton mari.*

Je ne m'étais pas attendue à voir ma mère. Elle avait pourtant monté l'escalier, poussé ma porte, et elle était là.

Elle était vêtue de noir : une veste Chanel ajustée, un pantalon. Un tissu un peu grumeleux, une laine fine.

La compassion brillait dans ses yeux comme des larmes.

Lorsqu'elle voulut m'enlacer, mon corps se raidit. Animalement, il savait résister. Je n'étais pas malade mais ma peau était fiévreuse et douloureuse quand on la touchait. Je ne voulais pas que la compassion de ma mère dilue mon chagrin. Je ne voulais pas d'apaisement au sentiment de perte et de culpabilité que j'éprouvais.

« Et si près de ton anniversaire, Genna ! C'est très dur. »

Cadeau perdu

« Je lui avais apporté des roses pour son anniversaire. Ce qu'elle allait m'offrir, elle y a fait allusion, mais je n'avais aucune idée de ce que ce cadeau perdu aurait été. »

« Restes »

Voici qui était d'une ironie amère : les parents de Minette Swift avaient prévu de faire le trajet de Washington à Schuylersville le matin du 11 avril, le jour des dix-neuf ans de Minette, et de la remmener chez eux ; de très bonne heure ce matin-la, ils reçurent un coup de téléphone de la vice-présidente de l'université les informant de la mort de Minette.

Le révérend et Mme Swift feraient le voyage, mais ce serait les restes de leur fille qu'ils remmèneraient chez eux pour l'enterrement.

Un service funèbre eut lieu au Temple Vale du Tabernacle mondial de Jésus-Christ dont le révérend Swift était le pasteur. La cérémonie se déroula dans l'intimité. Le cercueil était fermé. Personne au Schuyler College ne fut invité.

Sans ombre

Je peux vivre ainsi. Bouger vite, ne pas jeter d'ombre.

Entrée interdite Entrée interdite

Stone Cottage fut presque entièrement détruit par l'incendie, mais les bâtiments « historiques » voisins, dont la demeure Elias Meade, furent épargnés grâce aux mesures d'urgence des sapeurs-pompiers de Schuylersville.

L'incendie, la mort de Minette Swift la veille de son dix-neuvième anniversaire seraient déclarés « accidentels » par le coroner du comté de Montgomery, Pennsylvanie.

Minette Swift fut la seule victime de l'incendie. Aucun invité ne séjournait à Stone Cottage, ce soir-là. Intoxiquée par la fumée dans son appartement du rez-de-chaussée, au fond de la résidence, la gardienne avait été secourue par les pompiers.

Pendant longtemps un voile de fumée âcre flotterait au-dessus du campus, nous piquant les yeux comme un reproche. Pendant des semaines nous contournerions dans un silence atterré les ruines noircies et en partie éventrées de Stone Cottage barrées par des chevalets et par les rubalises jaunes de la police où ENTRÉE INTERDITE ENTRÉE INTERDITE ENTRÉE INTERDITE semblaient les aboiements frénétiques et furieux d'un chien dément.

Portée par l'air pollué la rumeur circulait sur le campus d'un rituel « vaudou » comportant des bougies allumées et la rumeur circulait sur le campus d'un « suicide », mais rien ne vint jamais étayer aucune de ces rumeurs.

Dans la presse, dans certains milieux, on parla de rumeurs d'« incendie criminel », d'« homicide », de « meurtre raciste ». Rien ne vint jamais les étayer.

Deux enquêteurs indépendants enquêteraient sur l'incendie qui avait causé la mort de Minette : l'un envoyé par le bureau de l'inspecteur en sécurité incendie du comté de Montgomery, l'autre représentant l'assureur du Schuyler College. Étant la dernière personne à avoir vu Minette Swift en vie, je fus interrogée par les deux.

Certaines vérités sont des mensonges n'était pas un principe auquel je souhaitais croire et pourtant : dire la « vérité » sur Minette Swift aurait été la diffamer, la déformer, et donc mentir. Je m'y refusai.

Après sa mort terrible, je ne dirais pas de Minette Swift qu'elle était « perturbée », « irrationnelle », « paranoïaque », comme d'autres semblaient souhaiter croire qu'elle l'avait été. Je ne dépeindrais pas

Minette comme un objet de pitié, une sorte de *Vénus hottentote* que l'on pouvait disséquer, examiner, analyser, « juger ». Mes deux interrogateurs étaient des hommes blancs, je ne voulais pas être entraînée à m'aligner sur leur blancheur, de la façon la plus subtile et la plus inconsciente qui fût. Je dis que Minette se faisait une joie de la venue de ses parents, le lendemain, pour son anniversaire. Je dis que Minette était heureuse de son autorisation d'absence et de son retour prévu à l'automne. Elle n'était ni déprimée ni « suicidaire ». Absolument pas. Car c'était une chrétienne pieuse, elle avait une foi immense en Jésus-Christ. Il était vrai qu'elle allumait parfois des bougies pour « honorer » Jésus, comme elle l'avait fait ce soir-là. Mais pas beaucoup. Et pas avec imprudence.

J'avais déjà répondu souvent à des questions sur les « présumés harcèlements racistes » subis par Minette Swift. Je n'avais rien à ajouter à ce que j'avais déjà dit.

Minette avait beaucoup aimé ses parents. Sa jeune sœur Jewel.

Minette avait eu une belle voix.

Les dernières paroles de Minette dont je gardais le souvenir était *J'ai foi*.

Trop tard

Et puis, comme dans un conte de fées cruel où vos souhaits sont exaucés, mais trop tard pour que cela compte, Max vint me voir pour apaiser mon chagrin. Il était trop tard pour qu'il fasse la connaissance de ma camarade Minette Swift.

Je pense que c'était pour apaiser mon chagrin qu'il vint me voir à Schuylersville. Je n'étais jamais certaine des motivations de mon père.

Comme Veronica, Max me prit dans ses bras et, avec une ruse animale, je sus me raidir contre son étreinte.

Je n'étais pas malade (j'en étais sûre !) mais ma peau me brûlait comme après un coup de soleil. Je ne supportais pas d'être touchée. Le contact d'une autre personne me répugnait mais même le contact des vêtements, leur frottement abrasif contre la peau, semblait me blesser.

À l'extérieur, même une soudaine rafale de vent sur mon visage. Mon cœur se contractait, comme sous un choc brûlant. Cet air âcre et pollué par l'odeur de Stone Cottage.

Comme toujours Max Meade était attendu de toute urgence ailleurs. Sa présence avait été requise de toute urgence à Los Angeles où il avait passé des mois (par intermittence) et il était maintenant attendu de toute urgence à Washington. Il avait pris l'avion jusqu'à Philadelphie où il avait loué une voiture pour venir me voir à Schuylersville, il se rendrait ensuite à Washington, un trajet d'environ trois heures et demie, après que nous aurions dîné ensemble. Les plans de voyage, les calculs, de Max Meade ! Gagnés par la fièvre de son temps accéléré, vous regardiez fréquemment votre montre.

Nous passerions quatre-vingt-dix minutes ensemble. Max arriva à Schuylersville le 17 avril en fin d'après-midi, il en repartirait (il prit soin de me le dire) à 21 heures au plus tard, le même jour.

La situation était des plus urgentes. Car Max prenait les conseils d'un avocat – à moins qu'il ne fût lui-même l'avocat conseil – dans une affaire fédérale compliquée, un procès intenté contre le FBI pour écoute illégale de citoyens privés.

Nous commandâmes nos plats, nous mangeâmes. Max Meade surtout. Car Max était un quinquagénaire vigoureux, aux appétits solides. Il mangea, il but. Il fuma entre les plats, non à la façon langoureuse et voluptueuse de Veronica, mais comme on aspirerait de l'oxygène, vite et profondément. La tête de Max me fascinait. Une tête

chauve luisante. Un aspect vernissé, fendillé, des veines frémissantes comme des pensées interdites. C'était une tête évoquant un buste romain. Une tête à renverser, à briser. Je n'avais pas vu mon père depuis si longtemps que c'était d'un inconnu que je tomberais amoureuse. À moins que je ne tombe pas amoureuse. À moins qu'il ne soit pas un inconnu. Mais Max fut très gentil, il pensa à me questionner sur « ta camarade de chambre, la fille de pasteur ». S'appuyant sur les coudes face à moi dans le restaurant éclairé aux chandelles se penchant patiemment pour entendre mes réponses murmurées et brèves. Max connaissait quelques détails sur la mort de Minette, bien entendu. À ce moment-là, l'enquête était encore en cours. Veronica lui avait sans doute parlé. Il devait avoir vu la nouvelle dans les médias, car la mort de Minette Swift avait été couverte par la presse nationale et la télévision. L'Associated Press avait publié une dépêche intitulée

UNE ÉTUDIANTE DE DIX-NEUF ANS
CIBLE SUPPOSÉE DE HARCÈLEMENTS RACISTES
MEURT DANS UN INCENDIE SUSPECT

Il y avait eu des articles plus détaillés, illustrés de la photo de Minette avec toque et toge blanches, lunettes en plastique d'écolière, souriant si fort qu'elle avait dû en avoir mal aux joues, dans les *Washington Post*, *Philadelphia Inquirer*, *New York Times*.

Quand ma voix s'éteignait, Max se penchait pour me presser la main. Un contact brûlant qui me faisait tressaillir.

Max fut chaleureux et compatissant quoique peut-être distrait. Je me disais que c'était le temps, le temps qui filait, l'envie qu'avait Max de regarder l'heure et à laquelle il tenait à résister pour ne pas m'offenser. Car nous avions une conversation sérieuse.

Je ne pleurais pas. Je n'avais pas pleuré en public. C'était seulement ma peau. J'avais le visage engourdi, il m'était difficile d'avalier, je ne parvenais donc à manger que très peu et espérais que Max ne le remarquerait pas. Mes cheveux m'irritaient le cuir chevelu. Je craignais d'avoir le crâne couvert d'une éruption embrasée mais n'osais pas le toucher du bout des doigts.

Avec un enthousiasme vague et chaleureux, Max parla de Veronica et de la maison de Chadds Ford. Il ne posa aucune question sur Rickie, comme s'il avait temporairement oublié avoir un fils.

Il me parla de l'affaire de Washington. Un homme, critique depuis longtemps envers la politique étrangère des États-Unis, adversaire virulent de la guerre, de Nixon/Kissinger, dont je savais sans doute le nom, suspectant que son téléphone était sur écoute, que lui-même et sa famille étaient surveillés par le FBI, s'était introduit, aidé par des

amis, dans des bureaux banalisés du FBI à Meridian Park, dans le Maryland. Ils avaient photocopié des documents et étaient repartis sans se faire repérer. C'était un coup stupéfiant ! Depuis dix mois, ils divulguaient ces documents aux médias, la preuve que le FBI procédait à des écoutes illégales, et tout récemment... « Je t'ennuie, Genna ? » Max s'interrompt, contrarié.

J'étais en train de regarder une jeune femme blonde, assise seule à l'autre bout de la salle de restaurant. Elle lisait un livre appuyé contre un bougeoir ; de temps à autre, elle s'arrêtait pour souligner un passage. Elle avait une coupe élégante, courte sur les côtés avec une longue mèche lui barrant le front à l'oblique. Ses cheveux semblaient laqués, d'un blond très pâle. Elle était belle, du moins de profil. De temps à autre, elle tournait la tête pour appeler un serveur ou regarder qui entrait dans le restaurant. À plusieurs reprises, pensant que je ne pouvais la voir mais que Max la verrait peut-être, elle avait jeté un regard dans notre direction.

Son assistante. L'une de ses assistantes.

Je n'avais pas entendu la question de mon père. Ou j'avais peut-être entendu mais je ne me rappelais pas ce qu'il avait demandé. J'étais très fatiguée, tout à coup. La flamme dansante des bougies me faisait mal aux yeux. J'avais la tête si lourde que je devais combattre l'envie de la poser sur mes bras croisés pour dormir.

Apparemment je le fis tout de même. J'avais la tête si lourde. Avec hésitation, Max me toucha l'épaule. Un instant, sa voix rauque et brisée trahit de l'inquiétude. « Genna. Allons, mon chou. »

Je m'excuserais et irais aux toilettes. Discrètement, je laisserais quelques minutes à mon père et à son assistante avant qu'il me raccompagne à pied jusqu'au campus.

C'était un soir d'avril brumeux, succédant à une journée de pluie. Nous n'étions qu'à dix minutes à pied de Haven Hall, mais Max proposa de faire le trajet dans sa voiture de location. Je préférerais marcher. Je me sentais plus forte. Je ne voulais pas décevoir davantage mon père, que tout symptôme visible de faiblesse offensait et consternait. À la porte de ma résidence, il me souhaiterait bonne nuit avec une jovialité brusque. Si d'autres filles se trouvaient là, il souhaiterait leur être présenté. Il me serrerait dans ses bras, m'effleurait la joue de ses lèvres. Je me raidirais contre cette courte étreinte mais sans montrer de signe de douleur. Alors que nous traversions le campus, l'odeur de Stone Cottage parut monter perversément de l'herbe mouillée. Nous éviterions ce coin de la cour carrée, évidemment. Max s'était tu. Max pensait peut-être à la demeure Elias Meade : il ne l'avait sans doute pas vue depuis longtemps, il avait évité Schuyler College. Il avait sans doute ses raisons, car lui aussi avait été un fils brouillé avec son père. Au-dessus

d'une rangée d'arbres bourgeonnants, le clocher de la chapelle était baigné de lumière. Un cadran d'horloge flottant dans la lumière. Un glas doux et sonore : 8 heures et demie.

8 heures et demie ! Il était possible de penser que ce n'était pas encore arrivé.

Je m'étais attendue que Max me demande à sa façon désinvolte pourquoi Minette Swift avait emménagé dans la maison des anciens élèves. Mais il n'avait pas posé la question.

Confidentiel

Je me traînais sur le sol. Cela m'avait pris soudainement *Mes jambes sont si faibles* et dans le même instant la constatation affolée *Je n'ai plus de jambes*. Dans la terrible explosion mes jambes devinrent lambeaux d'os, de nerfs, de chair, mais je n'en avais pas conscience parce que l'explosion avait oblitéré toute conscience. Et il n'est pas aussi difficile qu'on l'imagine de se traîner sur un plancher dépourvu de tapis. Avec la logique des rêves, je le savais. Pour éviter de tomber quand mes genoux fléchirent dans l'escalier, cela commença dans l'escalier, sur le palier juste au-dessous du deuxième étage alors que j'étais seule, personne pour me voir, je montai en rampant les marches restantes, puis allai jusqu'à ma chambre, et je fus en sécurité, car ramper quand on est soudain faible est plus raisonnable que de tenter hardiment de marcher. En pleine nuit capable de marcher jusqu'à la salle de bains mais au retour la tête me tournait, j'étais si faible, Max Meade n'était pas là pour m'observer avec pitié, détresse, dégoût. Je le savais et puis tandis que je me traînais sur le sol je pensai *Elle n'a pas perdu ses jambes, elle n'est pas morte dans une explosion mais dans un incendie* et l'espace d'un instant je fus déroutée comme dans un rêve fiévreux bien que me disant : *peut-être a-t-elle rampé, elle aussi*. Dans les flammes, elle avait rampé. Agonisante, elle avait rampé. Je dus admettre que je ne rêvais pas mais me traînais réellement de la salle de bains du deuxième à ma chambre de Haven Hall. On aimerait être en train de rêver, mais ce n'est pas le cas. On aimerait que le rêve se dissolve à la façon magique des rêves, mais il s'y refuse. Une étudiante d'une chambre voisine me vit. Par hasard, il était 2 heures du matin et Haven Hall était presque entièrement plongé dans l'obscurité, par hasard cette fille se rendait aux toilettes et elle me vit. Et elle se pencha sur moi, effrayée. « Oh ! Genna. Mon Dieu. » Elle m'aida à me lever, à me mettre sur mes jambes, si faibles, elle m'aida à regagner ma chambre, mon lit trempé de sueur et aussitôt après ce fut Dana Johnson qui se pencha sur moi, le visage livide, atterrée. Dana Johnson appelée en pleine nuit, un peignoir éponge enfilé à la hâte sur sa chemise de nuit de flanelle, s'accroupissant à mon chevet, posant une main hésitante sur mon front, prononçant des paroles de réconfort, de sollicitude comme on pourrait en dire à un jeune enfant effrayé, elle n'était pas par nature une femme à qui les paroles de

réconfort et de sollicitude venaient facilement mais dans ma chambre qui sentait la fièvre, la maladie, le désespoir, Dana Johnson rassembla toutes ses forces, elle tremblait elle aussi mais elle devint forte, saisissant mes mains qui voletaient comme de petits oiseaux blessés, elle devint forte, et elle devint bonne, et sa bonté me fit pleurer. Je n'avais pas pleuré devant quelqu'un depuis très longtemps. Car je n'étais pas faible... si ? Et pourtant à présent je pleurais, je ferais ma confession à Dana Johnson. Brusquement, cela se produisit. C'était la logique de ma maladie. Car j'étais incapable de supporter davantage tout ce que je savais ou savais à moitié, ce qui m'avait été donné et que je devais supporter en secret sans savoir ce qui était vrai, ce qui était imaginé et hallucinatoire. Je ne pouvais plus le supporter après le départ de Max Meade. Il ne m'avait pas abandonnée, il m'avait juste quittée temporairement. Je le savais. Je le comprenais. Tous les départs de Max étaient temporaires et non permanents, je le savais. J'étais une adulte, j'étais une fille mais aussi une adulte, je pouvais assumer des responsabilités. Malgré tout, j'étais incapable de le supporter. Je ferais ma confession à cette femme forte et bonne qui était penchée sur moi, yeux pics à glace dilatés, très sombres et très attentifs. Elle devait penser que ce serait de Minette Swift que je parlerais dans ma détresse. Elle devait penser que les vérités que je connaissais, et que personne d'autre ne connaissait, qui me rendaient malade, concernaient la vie et la mort de Minette Swift. Mais – si brusquement ! – ce fut d'un sujet très différent que je me mis à parler. Ce fut d'Ansel Trimmer que je me mis à parler. Racontant à Dana Johnson d'une voix étouffée ce que je savais de l'attentat à la bombe contre Dow Chemical qui avait eu lieu à Niagara Falls en mars 1970, de « John David Donovan » qui vivait secrètement à Altoona, à Port Alleghany, à Wilkes-Barre ou à Maysville depuis l'attentat, depuis qu'un veilleur de nuit avait été tué lors de l'attentat, à moins qu'Ansel Trimmer fût lui aussi mort, ou qu'il eût fui les États-Unis, à moins qu'Ansel Trimmer fût toujours en vie sous le nom de « John David Donovan » résidant à Altoona, à Port Alleghany ou...

Je devenais hystérique. Ma voix s'éteignit. Dana Johnson me contemplait avec stupéfaction. Ses mains étreignaient les deux miennes. Elle me réconforterait, elle me pousserait à dire tout ce que je savais : « C'est confidentiel, Genna, je vous le promets. »

Épilogue

[septembre 1990]

Certaines vérités

Il se peut que certaines vérités soient des mensonges. Mais aucun mensonge n'est vérité.

Je ne lui ai jamais dit que c'était moi qui avais parlé. Je ne l'ai jamais dit à personne.

Ce que j'ai reconnu ici dans mon texte sans titre, je n'ai pu le reconnaître dans la vie.

Mon identité fut tue à l'époque. Mon identité ne fut jamais un problème. Je ne fus pas assignée à comparaître en qualité de témoin à charge, je ne fus jamais impliquée dans la moindre enquête. Excepté en tant qu'informatrice anonyme, je n'existais pas. Excepté que les informations que j'avais fournies furent (manifestement) transmises aux autorités fédérales par une citoyenne qui n'était pas non plus impliquée dans l'enquête. De cette façon indirecte, mon père fut piégé.

À cause de ma maladie. Mon hystérie. Mon rêve fiévreux d'absence de jambes. Cette nuit-là rampant sur le sol de Haven Hall trop faible pour marcher et à cause de cette faiblesse quelques semaines plus tard en mai 1975 alors qu'il s'apprêtait à monter dans un avion TWA à destination de Francfort, accompagné d'une jeune assistante, Maximilian Elliott Meade fut arrêté par le FBI sous de nombreuses inculpations – destruction criminelle de biens et conspiration en vue de destruction criminelle de biens, complicité avec des fugitifs, complicité par instigation et par assistance de vol, d'incendie criminel, de meurtre sans préméditation.

De trente-cinq ans à perpétuité dans une prison fédérale de haute sécurité.

Je ne savais pas. Comment aurais-je pu savoir !

Car on m'avait toujours dit *Max Meade n'a jamais violé la loi.*

Toujours, j'avais cru. J'avais voulu croire.

Telle était la honte ineffaçable : il avait été brisé publiquement.

Forcé de plaider coupable et la nouvelle de la capitulation de Maximilian Meade face à ses ennemis dans le tribunal fédéral fut diffusée par les journaux télévisés. Car autrement il y avait la probabilité d'une peine capitale. Et les anciens disciples de Max

l'avaient dénoncé, cherchant à éviter à tout prix la peine de mort qui les menaçait, eux aussi.

Quand « John David Donovan » fut arrêté en avril 1975 à Maysville, Virginie occidentale, et accusé, entre autres, de meurtre sans préméditation, il ne fut pas immédiatement évident que son ancien avocat Max Meade serait impliqué pénalement. Car les agents fédéraux ne savaient pas encore que Max Meade ne s'était pas contenté de fournir des conseils juridiques à un groupe de protestataires soupçonnés de plusieurs attentats à la bombe commis en 1968, 1969 et 1970 dans une demi-douzaine d'États ainsi qu'à Washington, mais qu'il avait contribué financièrement à l'achat d'armes à feu, de munitions et d'explosifs ; on ne savait pas encore que Max s'était arrangé pour trouver des lieux sûrs et des faux papiers à ce groupe, qu'il avait été un co-conspirateur et un complice avant et après les actes pour lesquels Ansel Trimmer avait été arrêté et inculpé. Qu'Ansel Trimmer, qui avait alors trente et un ans, donnerait le nom de l'homme qu'il avait un jour révééré.

Plusieurs fois, en fait, le nom de Maximilian Meade serait « donné ». Par Trimmer, et par d'autres. Dans un premier temps Max nia toute participation à des activités illégales, mais il finit par n'avoir d'autre solution que de capituler, car ses ennemis l'avaient pris au piège.

Il ne mourrait pas en martyr pour ses convictions, en fin de compte. Mis à l'épreuve, il capitulerait.

Pas pour Maximilian Meade, le sort des Rosenberg.

C'est ainsi que Max fut brisé. Tout ce qui demeura de sa dignité fut son refus de donner d'autres noms.

De trente-cinq ans à perpétuité. Ce qui signifie la possibilité d'une libération conditionnelle dès l'automne 1993. Date à laquelle mon père aura soixante et onze ans.

« Pas vieux ! Pas vieux du tout. »

En cela, les ennemis de Max s'étaient montrés particulièrement cruels. En lui donnant la « possibilité » d'une libération conditionnelle – comme si, pour Max Meade, frappé de notoriété comme on l'est de la lèpre, il pouvait y avoir la moindre possibilité de libération conditionnelle ! – ses ennemis lui avaient donné de l'espoir. En lui donnant de l'espoir, ils lui avaient ôté sa rationalité, sa capacité de résignation stoïque. En lui donnant de l'espoir, ils lui avaient donné insomnies chroniques, ulcères à l'estomac, crises cardiaques, migraines aveuglantes et accès de manie, de paranoïa, de dépression. Ils lui avaient pris sa santé mentale.

Depuis quatorze ans qu'il est incarcéré dans la prison fédérale de haute sécurité de Follette, État de New York, derrière des murs de pierre de près de quatre mètres couronnés de rouleaux de barbelés

acérés qui brillent au soleil comme des dents souriantes, il n'a jamais connu de repos. Avec une activité fiévreuse, il ne cesse de rédiger de nouveaux appels, de nouvelles requêtes, des notes, des lettres, des articles d'opinion pour les journaux ; comme un acteur répétant un texte en perpétuelle révision, il se prépare pour l'audience de libération conditionnelle qui miroite devant lui comme un mirage. Quatorze ans, cela lui a dérangé le cerveau. Pour quelqu'un qui est condamné à mourir en prison, l'espoir est le plus insidieux des poisons.

« Il faut avoir confiance, Genna. J'ai confiance ! »

Follette est l'une des plus vieilles prisons de l'État de New York. Elle se trouve à vingt kilomètres au nord de Watertown dans les contreforts désolés des Adirondacks. À proximité de l'immense base militaire américaine de Camp Drum dont les avions assourdissants survolent la prison à basse altitude. Lorsque Max avait commencé à purger sa peine à Follette, à cinquante-cinq ans, il était déjà l'un des plus vieux prisonniers de l'établissement ; aujourd'hui, à soixante-huit ans, il est le plus vieux prisonnier du quartier spécial.

Très vieux, très infirme. Mais très énergique.

Une semaine à peine après le début de son incarcération à Follette, Max Meade avait été sauvagement battu par des détenus, dont l'un lui avait percé l'œil gauche avec un morceau de métal aiguisé ; il avait été bourré de coups de pied et laissé en sang pendant un mystérieux interrègne où aucun surveillant n'était dans les parages, car on savait dans l'établissement, probablement grâce à une fuite, que ce quinquagénaire blanc condamné à perpétuité avait été l'avocat d'opposants à la guerre, de contempteurs du drapeau américain et des vétérans du Vietnam ; qu'il était le fils d'une famille fortunée de Philadelphie ; un avocat au criminel qui avait franchi la ligne pour se faire le complice d'attentats à la bombe ayant abouti au meurtre d'un vigile noir de l'usine Dow Chemical de Niagara Falls en 1970. Max avait perdu l'œil gauche qu'il avait fallu extraire, il avait eu des contusions multiples, des os fêlés et des lacerations, des dents cassées, un tympan perforé, et il ne marcherait plus ensuite qu'avec l'aide d'une canne ; il avait cependant refusé d'identifier ses agresseurs, refusé même d'indiquer la couleur de leur peau.

Tout s'était passé trop vite, soutenait Max.

« Ils m'ont laissé la vie. Je suis reconnaissant. »

Depuis ce tabassage, Max était détenu dans le quartier spécial : pédophiles et violeurs, tueurs psychotiques, hommes âgés incapables de se défendre, Blancs.

Mad Max ! Certains jours à Follette, après mes huit heures de route à travers la désolation de cette partie de l'État, après la queue pour la vérification d'identité et l'admission dans le parloir avec son éclairage

froid, ses murs de parpaings sales, son carrelage poisseux, ses tables en Formica crasseuses, voilà qu'il est en face de moi, un bout de tissu à l'endroit de son œil gauche, et me souriant.

Soixante-huit ans, les mains tremblantes, à moitié aveugle, à moitié sourd, des excroissances de chair sur le cou, une toux chronique, des ongles fendus et décolorés, un visage blafard et ridé, des dents cassées, le dos comme cassé, boitillant et s'aidant d'une canne et pourtant... Mad Max ! Le crâne chauve n'a plus besoin de rasoir, c'est juste un crâne chauve, qui révèle trop. Des veines palpitent sous le cuir chevelu, marbré d'une vilaine éruption que Max sait ne pas devoir gratter mais sans apparemment réussir à s'en empêcher. Malgré tout, c'est toujours une tête de buste romain, bourdonnante de projets. Max a photocopié des documents qu'il veut me montrer, il a écrit un énième brouillon de son long appel au tribunal fédéral, un article d'opinion pour le *New York Times*, une lettre personnelle au juge de la Cour suprême, notoirement conservateur, avec qui, de 1939 à 1941, Max Meade a partagé la même résidence universitaire, Lowell House, à Harvard. Mad Max n'oublie jamais un nom, un visage, un contact !

Ce Max, Mad Max, a toujours des tâches à me confier. Beaucoup de photocopies, d'enveloppes à timbrer et poster. Une liste de coups de téléphone à passer. Des recherches en bibliothèque. Tout ce que Max veut me donner doit être examiné et approuvé par des surveillants, de même que tout ce que je lui apporte – principalement des imprimés. Une barrière de Plexiglas nous sépare, visiteurs et détenus ne peuvent échanger ne serait-ce qu'une poignée de mains. Il n'y a absolument rien de confidentiel/secret dans nos entretiens, et pourtant Mad Max me regarde en co-conspirateur, son bon œil brille de jubilation.

« C'est un jeu. Le système. La "justice", c'est le jackpot. Si tu maîtrises le jeu, tu as une chance de gagner. »

Et : « L'ombre d'une indication, une occasion, une seule !... c'est tout ce qu'il nous faut. »

Mais, un autre jour : « Je ne veux pas mourir ici. Oh mon Dieu. »

Rendre visite à Max Meade n'est pas chose facile. À Follette, on dit en plaisantant que la prison est à huit heures de n'importe où.

En général, je tâche de faire l'aller-retour dans la journée parce que je n'aime pas séjourner dans les motels de la région. Parfois, au retour, j'ai un ou deux passagers, des visiteuses qui habitent dans le sud de l'État et qui sont venues en bus.

La majorité des prisonniers viennent du sud de l'État. On considère généralement que leur exil dans le nord fait partie de leur punition, infligée à leur famille.

Au fil des ans je crois être devenue la seule visiteuse de Max Meade.

Je ne le lui demande pas parce que Mad Max ne me ferait pas une réponse sincère et que, à l'autre Max, celui qui ne veut pas mourir ici, il faut épargner la question.

La famille de Max ne lui a jamais rendu visite. Il était brouillé avec elle depuis longtemps, c'était maintenant elle qui était brouillée avec lui. Veronica avait divorcé à peu près au moment de sa condamnation, en 1976. Abandonnée depuis longtemps par Max, elle l'avait abandonné à son tour. Mais elle avait attendu que l'affaire ait été jugée pour demander le divorce : de la sorte, l'accusation n'avait pu l'assigner à comparaître pour la contraindre à témoigner contre son mari.

Rickie – « Richard H. Meade » – n'était jamais venu voir Max, bien entendu. Rickie n'avait eu que très peu de contacts avec son père depuis qu'il avait quitté la maison de Chadds Ford pour vivre chez des parents de Philadelphie, à l'âge de seize ans.

Depuis que Rickie avait quitté la maison, et que Max n'était pas allé le chercher.

Naguère Max était au centre d'un monde brillant et peuplé, aujourd'hui ce monde s'est détourné de lui. Mad Max attend son retour avec confiance – « L'avenir nous vengera, Genna ! Nous n'avons jamais eu tort, et on nous rendra justice un jour. » L'autre Max a des attentes moins extravagantes.

« ... ta mère, Genna ? Est-ce que quelquefois... ? »

Oui bien sûr, Max. Chaque fois que nous nous parlons.

Quel soulagement, cette barrière sale de Plexiglas entre nous. Si mon père cherchait ma main à tâtons, je ne pourrais le supporter.

Étrange d'être appelée « Genna ». Alors que je ne suis plus « Genna ».

Étrange d'entendre Max Meade parler de justice. De se rendre compte qu'il n'a jamais assumé la responsabilité de la mort du veilleur de nuit, et ses jeunes camarades non plus. De se rendre compte. *Il a plaidé coupable par stratagème mais il n'a jamais reconnu sa culpabilité. Il est au nombre des vertueux qui ne peuvent reconnaître leur culpabilité parce qu'ils savent (ils savent !) être incapables de se comporter d'une façon justifiant qu'ils en éprouvent.*

Quand on rend visite à un homme condamné, même à un homme qui n'a que sporadiquement conscience de l'être, on s'en trouve subtilement modifié. Dans le SECTEUR DES VISITEURS AUTORISÉS aussi glacial et nu sous l'éclairage au néon qu'une morgue vous devenez la personne rendant visite à un homme condamné dans le SECTEUR DES VISITEURS AUTORISÉS aussi glacial et nu sous l'éclairage au néon qu'une morgue.

Cela devient votre identité dès que vous mettez le pied dans la prison. Dès que vous présentez vos papiers, franchissez le portique de détection, êtes admis dans le SECTEUR DES VISITEURS AUTORISÉS où vous jouerez ce rôle avec toute la force dont vous êtes capable.

C'est moi qui t'ai trahi, papa. Si tu le savais, me pardonnerais-tu ?

Il se porte volontaire pour les cours d'alphabétisation de la prison.

Fournit des conseils juridiques à d'autres prisonniers.

Avec sa canne, à moitié aveugle/à moitié sourd, il donne un coup de main à l'infirmerie.

Si seulement Max Meade était assez fort, quel détenu de confiance précieux il ferait ! Dans le quartier spécial, il est le seul prisonnier en qui les surveillants peuvent avoir confiance.

Ce sont des vérités qu'on pourrait récuser. On pourrait dire que Max est un homme habile. Il amasse des points de « bonne conduite ». Dans son dossier figureront de nombreuses lettres de recommandation, « fortes, positives », de surveillants, d'administrateurs et même du directeur, susceptibles de faire impression sur la commission de libération conditionnelle à l'automne 1993.

Je n'ai jamais vu la cellule de mon père. Mais je sais que ce sont des murs de parpaings sales entourant un espace de quelques mètres carrés, un lit étroit, un lavabo et des toilettes en inox. Dans ces murs de parpaings sales, pas de fenêtre. L'air confiné résonne du bruit des autres détenus. Empeste les odeurs nauséabondes des autres détenus et un relent de désinfectant. Je le sais, j'ai le sentiment vif d'avoir vu cela, comme si le « bon » œil de Max était le mien.

« Nous avons bien changé, hein, Genna ? »

Mettant ma main en cornet autour de mon oreille, un sourire incertain aux lèvres, pour montrer que je n'ai pas tout à fait entendu.

« Genna. Je ne vais pas mourir ici, hein ? »

Ce n'est pas Mad Max mais l'autre. Mon père au dos cassé qui me regarde en plissant son « bon » œil de l'autre côté du Plexiglas souillé.

Mon sourire se brise. Je tâche d'entendre mais j'ai du mal.

Quel endroit bruyant. Bourdonnements, brouhaha. Des inconnus à notre droite et à notre gauche, qui se parlent fort.

Il arrive souvent que je n'entende pas ce que Max essaie de dire, sa voix est faible, rauque. Quand on l'a tabassé, il a de nouveau été blessé à la gorge. La prison n'est pas faite pour les hommes vieillissants.

« Genna ? C'est vraiment toi, ma fille ? »

Les premières fois où j'avais rendu visite à Max en prison, quand nous étions tous les deux plus jeunes, j'entendais parfaitement la

moindre de ses paroles, et ce genre de paroles me faisait pleurer. Nous pleurions ensemble. Un homme chauve et borgne au dos cassé, une jeune femme désespérée. Nous pleurions, nous étions exposés sous l'éclairage froid des néons, nous étions épuisés. Maintenant je ne suis plus une jeune femme et j'en suis heureuse. Je ne suis pas désespérée. J'ai appris qu'il est vain de pleurer, surtout dans un lieu public, et en sachant que huit heures de conduite m'attendent. J'ai appris à sourire de façon convaincante avec le bas de mon visage, avec ma bouche articulée.

« Genna ? Tu m'emmènes à la maison, aujourd'hui ? »

Quatorze ans. Et Minette Swift est morte depuis quinze ans, six mois, onze jours.

Depuis le mois d'avril, je compose mon texte sans titre. Je me lève tous les matins à cinq heures pour m'y consacrer au moins deux heures avant d'avoir à penser à mon travail, à ma vie publique. Quelle expérience épuisante, ce texte ! Sans doute parce que je l'ai voulu totalement sincère. Parce que j'ai souhaité ne pas m'épargner. À la différence de Max Meade qui sait ne pas être coupable, je sais être rongée de culpabilité comme par une pourriture ou un cancer, mais comme les personnes souffrantes, je ne sais apparemment pas toujours de quoi je souffre.

Je pense à Ansel Trimmer tentant maladroitement de s'enfoncer un couteau à éplucher dans le ventre, de percer et tordre ses entrailles.

Auto-éviscération : « mettre ses tripes à l'air ».

Ce sont des mots crus, je ne m'étais jamais rendu compte de leur pertinence.

Initialement je pensais écrire mon texte sans titre pour mon père. Max dans son état lucide, pas l'autre. À mesure que les mois passaient, que le texte devenait plus long et plus compliqué, j'en suis venue à douter que ce soit sage. Car, à mon insu, en composant mon texte sur Minette Swift, je composais un texte-ombre qui n'avait pas grand-chose à voir avec elle. Mon intention était d'enquêter exclusivement sur la vie/mort de Minette Swift, mais à la façon d'une éclipse du soleil le texte-ombre avait peu à peu gagné du terrain. Il m'était apparemment impossible de l'en empêcher ! Ce texte-là est une enquête sur Max Meade et un portrait de la fille qui l'a trahi.

Aujourd'hui, en septembre 1990, j'ai quasiment fini mon texte. Il n'a toujours pas de titre. Il est plus long que je ne m'y attendais, près de trois cents pages manuscrites ! Je l'ai écrit sur des carnets à reliure noire de soixante-quinze pages chacun.

Je ne me suis pas arrêtée à la mort de Minette, ce qui n'était pas mon intention. Il s'est produit une sorte de déballage de tripes. Je me considère comme une femme mature, endurcie contre les émotions, et

pourtant l'autre matin je me suis réveillée agitée, angoissée. J'avais de nouveau fait ce cauchemar où je me traîne sur le sol, rampe sur les bras, sur les coudes, parce que mes jambes sont paralysées ou amputées ou pulvérisées au niveau des genoux. Et j'ai su : *C'est un rêve mais un rêve qui se rappelle ce qui a été réel* oublié pendant quinze ans ce moment où, mystérieusement affaiblie par la grippe, ou le chagrin, trébuchant quand je marchais, les jambes sans force, je fus obligée de ramper parce que c'était plus sûr que d'essayer de marcher normalement et de tomber. Et par conséquent je n'avais pu faire autrement ce matin-là que d'écrire sur ce qui avait suivi la mort de Minette : la visite de mon père, cruellement tardive parce qu'il n'avait jamais fait la connaissance de Minette ; notre dîner épuisant au Schuylersville Inn où l'assistante et maîtresse blonde de Max avait aspiré tout l'oxygène de la pièce, me laissant haletante ; mon retour au campus dans un état second, le choc du clocher de la chapelle, illuminé par des lumières qui semblaient flotter au-dessus des arbres. Et la netteté avec laquelle j'avais vu les aiguilles indiquer 8 heures et demie ce qui était au moins quatre heures avant la mort de Minette si bien que dans mon égarement je m'étais dit *Ce n'est pas encore arrivé, cette fois je l'empêcherai*.

Je n'avais pas su non plus que j'écrirais sur la présence de Dana Johnson dans ma chambre.

Car j'avais ouvert les yeux, et elle était là : aussi fiévreuse que moi, les yeux ardents, pleins d'excitation. Serrant mes mains dans ses mains fortes et ne les lâchant plus, me pressant de me confier à elle, promettant que cela resterait un secret entre nous.

Cette femme dont je m'étais défiée jusque-là, pourquoi lui avais-je fait confiance à ce moment-là !

Car il me semble évident, rétrospectivement, maintenant que je suis une femme de trente-quatre ans ayant une certaine connaissance des institutions comme le Schuyler College, et une bien meilleure connaissance de la nature humaine qu'à l'âge de dix-huit ans, que Dana Johnson savait certainement qui étaient mes parents. On l'avait certainement renseignée sur ma famille et sur Max Meade. Elle avait sans doute été l'une des personnes approchées par des agents du FBI : l'une de celles qui avaient sans doute accueilli avec froideur les ouvertures initiales des agents, mais, étant donné les événements, ébranlée par la conduite de Minette Swift dans notre résidence et par sa mort, quand je m'étais brusquement confessée à elle, débballant des informations précieuses pour les autorités, Dana Johnson avait composé le numéro que les agents lui avaient laissé, Dana Johnson s'était conduite comme le feraient la plupart des Américains dans une situation de ce genre, et qui peut dire qu'elle ait eu tort ? Car Ansel Trimmer et ses camarades étaient responsables de la mort d'un

innocent, et qui aurait pu savoir que Max Meade était également impliqué ?

Rétrospectivement, cela me semble évident. À l'époque, je n'en avais aucune idée.

Le lendemain matin, j'appelai ma mère. J'étais malade, dis-je. Malade à mourir s'il te plaît viens me chercher.

Je n'étais jamais retournée au Schuyler College. N'avais jamais revu ni reparlé à Dana Johnson. À quatre semaines de la fin de ma première année d'études, avec A de moyenne à mes cours, je quittai l'université et n'y retournai pas. Je fus malade une grande partie de l'été dans la maison de Chadds Ford, fatiguée, épuisée, aucun appétit, souffrant d'anémie, une sorte de mononucléose presque aussi létale que l'hépatite C. En août, comme je ne pesais plus que trente-huit kilos, Veronica ignore mes objections et me fit hospitaliser à l'hôpital de l'université de Pennsylvanie où l'on me nourrit par intraveineuse, où l'on me fit survivre.

Le temps que j'en sorte, c'était une autre saison. Mon père n'avait pas encore capitulé devant ses ennemis mais ses avocats l'y poussaient : Tu n'as pas le choix, Max.

Je suis devenue une fille robuste. Vous seriez étonnés.

Vers vingt ans, je me mis à grossir. Régulièrement. Hanches, cuisses, épaules et seins. Mes mollets sont aussi musclés que ceux d'un homme. J'ai toujours une peau lisse et crème, éclaboussée de taches de son, mais mon visage s'est épaissi. Mes cheveux ont foncé, je les porte courts à la façon d'un bonnet bien ajusté. J'aime cette sensation, porter mon corps comme une armure. Savoir, quand j'entre dans votre champ de vision, que vous me « voyez » comme je souhaite être vue, non comme vous souhaitez me voir.

Au début, je mangeais avec une sorte de frénésie pour reprendre le poids que j'avais perdu. J'étais un animal toujours affamé. Mais j'ai continué à grossir, jusqu'à peser plus de soixante-trois kilos vers vingt-cinq ans.

Personne n'a fait de commentaire sur mon poids dans ma famille. Dans le regard de Veronica, je lis une fascination consternée. Je me demande si elle ne m'envie pas, d'une certaine façon. D'avoir eu le courage de faire un choix qu'elle n'a jamais eu la force de faire.

Qu'en pense Max ? Parfois, à travers la barrière de Plexiglas, je vois qu'il me dévisage, son œil unique posé sur moi avec étonnement. Elle ? Ma fille ? Ma Generva ? Longtemps connaisseur en beauté féminine, Max Meade n'est plus relié au monde que par une femme résolument sans beauté.

Pour ces voyages dans le nord de l'État où j'ai peu de chances de rencontrer des connaissances, je porte des vêtements quelconques :

chemises de flanelle, tee-shirts, pulls, jean, pantalons en toile. Je porte des blousons à fermeture Éclair, des casquettes à visière. Je suis le genre de femme, plus jeune mais encore jeune d'allure, que vous verriez dans le parking d'un centre commercial bas de gamme ou dans le parking visiteurs de la prison pour hommes de Follette, une femme qui cache sa gêne en souriant. Là où l'on connaît « Generva Hewett-Meade », le « professeur Hewett-Meade », je m'habille de façon plus classique, bien entendu. Je porte le genre de vêtements conventionnels, généralement sombres, simples, sévères et modérément coûteux que je méprisais autrefois, dans les boutiques de Pierpont Avenue par exemple. Je porte des tailleurs pantalons, jamais de robes ni de jupes. Avec mes cheveux courts et mon corps massif, j'ai renoncé à toute prétention de « féminité », comme j'ai renoncé à toute hypocrisie dans ma détermination à mener une vie purement éthique.

Ma maladie était une faiblesse morale, je le sais aujourd'hui. J'ai failli en mourir.

Après ma guérison, après l'humiliation publique de voir mon père idéaliste Maximilian Meade plaider coupable devant le tribunal fédéral alors qu'il avait proclamé si catégoriquement son innocence pendant des mois, je partis en Europe. Je voyageai seule, j'avais besoin d'être dans des lieux où personne ne connaissait le nom de « Meade ». (J'évitai l'Allemagne, où Max avait des partisans et des contacts politiques dans les milieux de la gauche radicale.) Je vécus un temps à Amsterdam, à Paris et à Londres où je suivis des cours à l'University College. En 1978, je revins aux États-Unis mais pas à Chadds Ford, qui avait été vendu pour payer les frais de justice de mon père. À ce moment-là, Veronica s'était remariée (à un homme d'affaires de Wilmington, un veuf ayant des enfants adultes). Je m'inscrivis à l'université de Pennsylvanie sous le nom officiel de « Generva Hewett-Meade », suivis un cursus intensif et obtins ma licence en 1981, mon doctorat en 1986. Ma thèse, qui ferait un certain bruit dans le milieu universitaire, fut une édition annotée en six volumes des *Œuvres de Generva Meade*, avec une introduction de cent pages et soixante-dix pages de notes, bibliographie et index.

Grâce à mes origines familiales, j'eus accès aux documents confidentiels se trouvant dans les collections spéciales du Schuyler College et inaccessibles aux autres historiens. Plus tard, je parviendrais à faire lever la clause restrictive concernant les archives Generva Meade, de sorte que d'autres puissent y avoir accès.

Malgré tout, j'ai bénéficié de cette restriction. Je ne suis ni fière ni honteuse de mes origines familiales, mais je les assume.

Je crois avoir travaillé assez dur à cette édition : quatre ans. Pendant cette période je faisais quotidiennement l'aller-retour entre

Philadelphie et Schuylersville parce que je ne supportais pas de passer la nuit à Schuylersville. (Dana Johnson n'enseignait plus à Schuyler. À la fin de ce terrible printemps 1975, elle avait démissionné ou on lui avait demandé de partir, et elle avait disparu « personne ne savait » où.) Quand cette énorme thèse fut finalement terminée et publiée par les presses universitaires de Pennsylvanie en 1988, elle fut unanimement saluée et obtint plusieurs récompenses. À trente-deux ans, je reçus de nombreuses propositions de postes d'enseignant ou de chercheur. À la déception de mon département, mon choix fut inattendu : pas une université de l'Ivy League ni même un *college* prestigieux (Schuyler m'avait fait une offre avant même que j'eusse mon doctorat), mais l'université d'État de Rutgers-Newark où la population étudiante est loin d'appartenir à l'élite et comprend beaucoup de « minoritaires ».

Là, je suis « le professeur Hewett-Meade ». Bien que nouvelle enseignante, je participe déjà à de nombreuses commissions universitaires. Je suis professeure associée du programme des Women's Studies et assistante du directeur à la discrimination positive. Je suis une femme volontaire, une collègue pas toujours facile. Les professeurs titulaires de mon département, tous des hommes, presque tous blancs, sont mal à l'aise avec moi mais me respectent. L'administration voit en moi une présidente de département, une doyenne de faculté potentielle : quelqu'un qui n'a pas peur de réduire les budgets, de mettre fin à des contrats ou à des programmes entiers afin de redistribuer les fonds et de revitaliser une structure universitaire moribonde.

Je ne dépends pas de mon salaire d'enseignante, en fait. Comme mon frère, j'ai hérité des investissements de mes grands-parents Meade, administrés par fidéicommiss jusqu'à mes vingt et un ans. Je fais don de la majeure partie de ce que rapportent ces investissements, une centaine de milliers de dollars par an, car je ne les ai pas gagnés. J'ai fait parvenir des sommes anonymement à la famille du vigile tué à Niagara Falls, et au Temple Vale du Tabernacle mondial de Jésus-Christ du révérend Swift. Si je trouvais un moyen discret, je donnerais de l'argent à Jewel, la sœur de Minette, qui, la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, était en troisième cycle de biochimie à l'université George Mason. Mais je ne vois pas comment le faire sans éveiller les soupçons.

Pendant ces longs trajets dans le nord de l'État de New York, voilà à quoi je pense. Ma vie compliquée et très remplie à Rutgers-Newark semble s'effacer. « Le professeur Hewett-Meade » et son autorité s'évanouissent. Je déteste ma faiblesse, ma solitude. Dans ma voiture, je mets des cassettes de Johnny Cash. « At Folsom Prison » et « Love, God, Murder ». (Quand j'ai des passagers au retour, il arrive souvent

que Johnny Cash soit aussi un de leurs chanteurs préférés.) Je mets de la musique classique, du gospel. Ces derniers mois, pendant que je composais mon texte sans titre, j'ai souvent senti la présence de Minette Swift, mais c'est à Jewel que je dois m'adresser. Je me demande si j'aurais le courage de me confier à elle, de lui dire que j'aurais pu sauver sa sœur. Minette croyait farouchement que Jésus-Christ était son sauveur, et pourtant ce sauveur aurait dû être tout simplement sa camarade de chambre, une jeune Blanche de dix-huit ans qui n'avait pas été assez forte pour cette tâche. Car j'avais vu ces bougies allumées dangereusement proches des rideaux, je ne les avais pas déplacées, je n'avais pas conseillé à Minette de le faire, parce que je craignais d'encourir sa colère. J'avais été lâche, par peur que ma camarade « ne m'aime pas ». Si faible que j'avais menti pour protéger Minette et, ainsi, causé indirectement sa mort.

Maintenant que je suis adulte et maître de ma conduite, je ne referai plus jamais de telles erreurs.

Entre le bonheur et le devoir, je choisis le devoir.

« Oui, bien sûr. Ce serait avec plaisir. Faire tout le trajet depuis Yonkers dans ce fichu bus, j'ai les fesses en compote ! »

Elle a un rire triste. Elle enlève ses lunettes en œil-de-chat, monture de plastique blanc et verre vert foncé, pour me regarder.

Elle s'appelle Colombe, nous nous sommes déjà vues ici. Dans la queue des VISITEURS AUTORISÉS. Quand nous montrons nos papiers aux surveillants en uniforme qui nous dévisagent grossièrement, que nous vidons le contenu de nos sacs pour inspection, que nous franchissons le portique de détection défectueux pour nous retrouver dans l'air froid et fluorescent du parloir, déjà vicié par la fumée des cigarettes.

Nous nous sommes déjà vues les samedis après-midi à Follette mais Colombe ne se souviendra pas de moi. Avec mes vêtements froissés, sweat-shirt et pantalon chino, ma casquette à visière, je pourrais être n'importe qui. Colombe ne me reconnaîtrait pas facilement pour une de ses sœurs, ici.

On sait que, quand un homme est interné, surtout pour une longue peine, au bout d'un an ou deux, seules les femmes font le trajet pour lui rendre visite. Mères, épouses. Mères surtout.

Les filles adultes ne semblent pas prises en compte. Mais nous sommes là.

Comme la plupart des femmes encore jeunes, Colombe rend visite à son mari. C'est une Noire/Hispanique à la peau claire d'une petite trentaine d'années, un visage mignon-boudeur, des hanches pleines, un pantalon de velours violet, et un haut assorti tendu sur ses seins plantureux. Elle porte des boucles d'oreilles en or, des bagues scintillantes à plusieurs doigts, une croix en or incrustée de verroterie.

En dépit du voyage en bus, elle est chaussée de sandales à talons aiguilles, sans bas. Ses sourcils sont épilés, ses paupières ombrées d'argent. Dans la file d'attente, à l'extérieur, je l'avais entendue parler avec animation dans un mélange d'anglais et d'espagnol à d'autres femmes, venues en bus de New York et de Yonkers. Elle avait un rire aigu et tremblant, pareil à un accès de toux. Elle s'était détachée d'elles brusquement, comme fatiguée de leur compagnie. Alors que, à la queue leu leu et en traînant les pieds, nous avançons vers le contrôle d'identité, elle sort un poudrier de son sac, fronce sauvagement les sourcils et produit un bruit de baiser sonore avec ses lèvres rouges. C'était une belle femme jusque tout récemment, maintenant elle a le visage marqué sous les yeux, un repli de chair sous le menton. Ses longs ongles incurvés, assortis à sa bouche écarlate, sont ce qu'elle a de plus glamour. De tels ongles me stupéfient toujours, et je le lui dis.

Le protocole des prisons veut qu'on ne demande jamais pourquoi un détenu est incarcéré. Ni pourquoi ni pour combien de temps, ni même quand il pourra bénéficier d'une libération conditionnelle. J'apprécie que personne, et certainement pas cette femme, n'ait la moindre idée de qui je suis. Si elle entendait le nom « Maximilian Meade », il ne signifierait rien pour elle. Mes papiers d'identité sont au nom de « Generva Hewett-Meade ». Je montre au gros surveillant à la moustache mince et aux yeux soupçonneux ma carte de l'université Rutgers-Newark ainsi que mon passeport. Tout ce que j'apporte à Max Meade dans mon sac de voyage. J'ai beau avoir passé ce contrôle de sécurité près de cent vingt fois (!), la procédure m'angoisse toujours, et quand je me sens angoissée, j'ai envie de faire rire mon ennemi. Je dis au surveillant qui regarde d'un air renfrogné le visage miniature dans sa main, puis mon visage vivant au-dessus : « Pardon ! J'étais plus jeune en ce temps-là. En 1976, quand on m'a photographiée pour ce passeport. »

Le surveillant rit. À contrecœur mais il rit. Un homme peut établir des rapports avec une femme comme moi par l'intermédiaire du rire, de plaisanteries. Je veux neutraliser le mépris sexuel dans son regard.

Lui faire savoir aussi, et à Colombe qui s'énervait et s'agitait derrière moi, qu'il ne m'intimide pas. Un type en uniforme avec une plaque, un revolver sur la hanche. À la solde de l'État.

En voyant Colombe, le surveillant se penche en avant avec un sourire insolent. La reluque avec insistance des pieds à la tête, attarde le regard sur ses talons aiguilles :

« Hem ! ça pourrait être des armes, ça, ma petite dame. De la "contrebande". »

Colombe a un rire nerveux, n'étant pas sûre qu'il plaisante. Le surveillant lui fait signe de passer d'un geste impatient, et je sais

d'avance que Colombe va me murmurer à l'oreille, d'une voix voilée et indignée : « Connard ! »

Dans le parloir, Colombe et moi nous retrouvons assises côte à côte pour attendre l'arrivée de son mari et de mon père. Le samedi après-midi est la période la plus chargée à Follette, la tension, l'émotion refoulée sont palpables. Les détenus peuvent perdre leur sang-froid, devenir violents. Les visites commencent à 9 heures et s'achèvent à 16 heures. Il est 14 h 15, Colombe et moi serons autorisées à rester quarante minutes si nous ne désobéissons à aucune règle. La salle est une ruche, les bruits rebondissent contre les murs de parpaings, contre le plafond ridiculement haut et le carrelage poisseux. (Pourquoi ce plafond est-il aussi haut ? Les yeux me brûlent quand je jette un regard aux rangées de tubes au néon. Certains sont éblouissants, d'autres tremblotent et bourdonnent comme des guêpes agonisantes. D'autres encore ont grillé.)

« Qui vous venez voir ? Mari ? »

La question de Colombe est surprenante, car je pensais le lui avoir déjà dit. Peut-être était-ce la fois précédente ? Il y a six semaines, en août ?

Je m'entends rire, je suis flattée. Colombe m' imagine mariée. Imagine qu'un homme pourrait m'aimer. Je lui réponds que non, mon père.

« Père. Ohhh. »

Traduction : c'est inattendu. Ce père va être un vieil homme.

Je souris à Colombe pour la rassurer. Je suis habituée à cette réaction, elle ne me démonte pas. Bien que je ne sois peut-être pas plus âgée que Colombe, et peut-être même plus jeune, je me conduis avec elle comme avec mes étudiants de Rutgers : sourire encourageant, comportement intelligent et affable. Je suis une adulte, on peut me faire confiance.

Colombe éprouve le besoin de parler, elle est nerveuse, pleine d'appréhension. J'espère que la vue de son mari ne me donnera pas un choc, mais souvent, dans ces circonstances, quand je vois les détenus que certaines femmes viennent voir, une vague de désespoir me submerge. Colombe me montre des photos qu'elle a apportées pour son mari, des photos de famille, deux jeunes enfants, Chrissie et Félix. Sept et quatre ans. Son mari ne doit donc pas être à Follette depuis très longtemps. Elle éprouve peut-être encore des émotions pour lui, et je sais, je me rappelle, je crois que je me rappelle combien les émotions peuvent faire mal.

Colombe m'interroge sur ma famille.

Je m'entends lui dire que ma mère s'est remariée, que mon beau-père est un homme assez âgé dont je ne suis pas très proche. « Il n'a pas très bonne opinion de moi, je crois. Je le mets mal à l'aise. »

Comme je souris en faisant cette remarque, Colombe sourit aussi. Mettre un homme mal à l'aise ! Ça n'a pas l'air mal.

Colombe demande si j'ai des frères, des sœurs. Les questions essentielles que se posent les femmes, les femmes qui ne se connaissent pas, comme si elles tâtonnaient à la recherche d'un langage commun, une sorte de braille. Je m'entends lui dire que j'ai un frère qui a cinq ans de plus que moi, « un homme d'affaires qui a assez bien réussi », mais que nous ne sommes pas très proches. J'avais une sœur, mais elle est morte à l'âge de dix-neuf ans.

« Ohhh zut. Je suis désolée. »

Pendant un moment, nous cessons de parler. La tension de l'attente peut être aussi épuisante que celle de la visite. On peut être fatigué au point d'avoir envie de poser la tête sur le Formica poisseux de la table, de fermer les yeux et de dormir dans le brouhaha, les éclats de rires maniaques qui tombent du plafond.

Colombe me demande avec nervosité si je vais bien, je lui réponds que oui bien sûr, je parle doucement, je ne suis pas comme certaines visiteuses dont les voix évoquent un crissement d'ongles. Peut-être aimerais-je que Colombe se taise mais il est évident que le silence la met mal à l'aise.

Je me demande ce que j'ai apporté à mon père et je le lui montre, rien que des imprimés, les photocopies des pages de livres de droit que Max m'a demandées, des numéros récents de *Nation*, de la *New York Review of Books*, et du *Journal of American Historical Studies* qui contient un article de G. Hewett-Meade sur l'amitié entre Victoria Woodhull et Generva Meade dans les années 1880. Et la photocopie de mon texte manuscrit sans titre.

Je l'ai apportée quoique n'ayant pas encore décidé si je la donnerais à mon père. À ma dernière visite, Max était calme, sombre mais rationnel, pas Mad Max. Dans un état comme celui-là, Max pourrait lire mon texte sans titre.

Mad Max le détruirait sans doute.

Dans l'un et l'autre cas, mon père saurait enfin qui l'avait trahi, avant même que ses jeunes camarades n'en aient l'occasion.

Colombe est impressionnée ! Toutes ces pages écrites à la main, est-ce un genre de lettre, un journal ? Comment cela s'appelle-t-il ?

« Cela n'a pas de titre, Colombe. » Puis, tout à coup, je sais : « Je l'apporte à mon père pour qu'il lui donne son titre. »

« Ah bon. De quoi ça parle ? »

— De nos vies. »

Colombe secoue la tête comme si elle voyait soudain en moi quelqu'un de très différent d'elle, et cela me chagrine.

Sur le chemin du retour, nous serons plus détendues. Colombe pourra me parler de Chrissie et de Félix. Nous mettrons du Johnny

Cash. Nous chanterons avec Johnny Cash. Je n'écoute jamais certaines de ses chansons, si sentimentales qu'elles soient, si prévisibles que soient les rimes, sans que des larmes n'inondent mes yeux.

J'ai aussi des cassettes de blues. Billie Holiday, Bessie Smith. Si nous sommes d'humeur. Si Colombe n'est pas trop bouleversée par sa visite à son mari.

Cet intermède avant qu'on appelle nos noms : j'aimerais presque qu'il ne finisse pas. Je redoute le moment où je verrai mon père, qui m'avait paru si vieilli la fois précédente. Boitant, appuyé sur sa canne, recroquevillé à l'intérieur de son corps, flanqué d'un surveillant assez jeune pour être son petit-fils. Je me rappelle, alors que Max et moi parlions, ou essayions de parler, la façon dont le regard de ce jeune surveillant passait de temps à autre sur nous, sur moi, sur mon visage tendu, sans paraître nous voir, totalement indifférent. Il aurait fallu que l'un de nous ait un mouvement brusque, tente quelque chose d'interdit, pour que lui et les autres surveillants postés dans l'immense parloir fassent attention à nous.

Cette fois, la porte de l'autre côté de la cloison s'ouvre pour laisser entrer les détenus, je vois mon père parmi eux. J'entends le nom : « Meade. » Je lève la main pour lui faire signe, me dresse à demi pour le saluer, mon pauvre père condamné, l'ex-Maximilian Meade, en uniforme vert fripé de prisonnier, qui dans son monde rétréci n'a personne d'autre que moi, tout comme, j'imagine, si je dois être tout à fait sincère, je n'ai personne d'autre que lui.

1) Bob-o-link est le nom d'un oiseau chanteur d'Amérique de Nord, le goglu. (*NdT*). ↵

2) Groupuscule d'extrême gauche créé en 1969, qui prit ce nom par référence à la chanson de Bob Dylan, *Subterranean Homesick Blues*, 1965 (« *You dont need a weatherman to know which way the wind blows* ») (NdT). ↵

3) Fondateurs des Black Panthers (*NdT*). ↵